



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

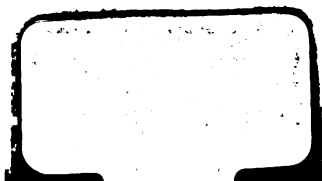
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

No. 4.



The Marquis of Stafford



TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vel. Fr. II A. 1737

12

BIBLIOTHEQUE
D E
CAMPAGNE,
O U
AMUSEMENS
D E
L'ESPRIT ET DU COEUR,
TOME SECONDE.
SECONDE EDITION.



A LA HATE,
Chez JEAN NEAUME,
M. DCC. XXXIX

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY





T A B L E D E S P I E C E S

Contenues dans ce
SECOND VOLUME.

I. Catherine de France, Reine d'Angleterre, par Mr. BAUDOT DE JUILLI.

Première Partie, 3

Seconde Partie, 31

Troisième Partie, 56

Quatrième Partie, 88

II. Voyage de Campagne.

Première Partie. 119

Seconde Partie. 217

III. Le Comte de Gabalis, ou Entretiens
sur les Sciences Secretes, par l'Abbé
DE VILLARS.

Premier Entretien, 253
So-

TABLE DES PIÈCES:

<i>Second Entretien,</i>	260
<i>Troisième Entretien,</i>	278
<i>Quatrième Entretien,</i>	294
<i>Lettre sur le Comte de Gabalis.</i>	328
IV. L'Apprentie Coquette, <i>par Mr. DE MARIVAUX.</i>	331
V. La Duchesse de Milan.	349
VI. La Rose, <i>Ode, à Themire.</i>	400
VII. La Volupté, <i>Epître en Vers.</i>	402
VIII. L'Amour regretté.	405
IX. L'Honneur des Songes rétabli.	406
X. Les Dangers du Sommeil.	407
XI. Le Triomphe de la Beauté.	409



CATHE-

CATHERINE
D E
FRANCE,
R E I N E
D'ANGLETERRE;
PAR MONSIEUR
BAUDOT DE JUILLY.

Tome II.

A

1875

1876

1877

1878

1879



C A T H E R I N E
D E
F R A N C E,
R E I N E
D' A N G L E T T E R R E.

 A Province de Galles, en Angleterre, a défendu sa liberté contre les Anglois avec un courage invincible; & si enfin elle a été accablée sous le nombre de ses ennemis, ce n'a été qu'après une défense de plusieurs siècles. Leolin, Prince de Galles, osoit prendre cette qualité, dans le tems même que le fils aîné de Henri IV. Roi d'Angleterre, étoit reconnu sous ce nom pour l'héritier présomptif de cette Couronne; & quelque déplaisir que ressentit ce jeune Prince, d'avoir un Rival qu'il croyoit infiniment au dessous de lui, il ne put jamais obliger Leolin à lui abandonner un vain titre. Leolin ne se croyoit point inférieur au Prince de Galles: il descendoit de Calloüader, ancien Roi des Bretons: il étoit brave, vertueux, & traitoit d'Usurpateurs tous les Rois d'Angleterre. Sa fortune ne répondit pas à des sentimens si fiers. Le jeune Prince de Galles le défit en deux
A 2 bataille

4 CATHERINE DE FRANCE,
batailles, & lui enleva Pembroc, capitale de son
petit Etat. Leolin se feroit vû dépouillé, s'il eût
pû survivre à ses disgraces: mais il fut si sensible
à la douleur qu'elles lui causerent, qu'il tomba
dangereusement malade. Il reconnut bien-tôt qu'il
falloit mourir, & il ne regarda sa mort, que com-
me la fin de ses infortunes. Il fit venir son fils,
le seul qui lui restoit de plusieurs qu'il s'étoit vûs
autrefois. Il se nommoit Oüen Tider, & pouvoit
lui tenir lieu de tous ceux qu'il avoit perdus. Il
avoit 18. ans, & depuis trois Campagnes, il sui-
voit son Pere dans les Armées, & partageoit avec
lui toutes les fatigues de la guerre. Je vais mou-
rir, dit Leolin à Tider en l'embrassant, & je vous
laisse de moi un souvenir bien odieux, puisque je
vous ai perdu ce que vos peres m'avoient laissé.
Tâchez d'être plus digne d'eux. Cependant, dans
quelque extrémité que la fortune vous reduise,
souvenez-vous toujours que la vertu en est indé-
pendante; qu'un honnête-homme peut être mal-
heureux, mais qu'il ne peut être criminel.

Leolin mourut quelques jours après, & Tider,
outre la douleur que la perte d'un si grand hom-
me lui donna, se trouva environné d'affaires & de
dangers. Il avoit pris, avec la même audace que
son pere, le nom de Prince de Galles. Henri IV.
Roi d'Angleterre, venoit de mourir, & son fils
Henri V, indigné contre Tider, entra en Galles
avec 25000. hommes, Armée que la Province pou-
voit à peine contenir. Tider vit l'orage qui s'a-
prétoit, & n'en fut pas effrayé. Il n'avoit pour
compagnon de sa défense qu'Alfred. C'étoit un
brave Gallois, à-peu-près de son âge & de sa ré-
solution. Il faut mourir, Alfred, lui dit Tider,
& montrer par une mort glorieuse, que nous étions
dignes d'une plus longue vie. Il sortit de Milford,
la seule place qui lui restoit, avec 2000. hommes,
aussi désespérez que lui; & s'alla camper dans un dé-
filé,

filé, par où l'Armée Angloise devoit passer pour arriver à Milford. Le Roi d'Angleterre admira son audace, & ne l'en attaqua pas moins : mais il trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. Comme Tider ne pouvoit être enveloppé, il n'avoit d'autre désavantage, que celui de voir son ennemi substituer des gens frais, au nombre prodigieux qu'il lui tuoit. La bataille dura un jour entier, & Tider y effraya les Anglois par des actions inouïes de force & de valeur. Il perça trois fois jusqu'à la tente du Roi, & combattit main-à-main contre ce Prince, qui eût été la victime de ce furieux ennemi, si les Anglois ne la lui eussent enlevée. La valeur désespérée ne peut rien au dessus de ce que fit Tider. La nuit separa les deux Armées, & si celle des Anglois se trouva diminuée de 4000. hommes, Tider vit la sienne réduite à 500. dont la moitié étoit couverte de blessures. Cependant, il se prépara à recommencer le combat, aussi-tôt que le jour paroîtroit ; & ses vaillans Soldats se serrèrent autour de lui pour le seconder. Ce n'est pas que, ni lui, ni eux, se flattassent d'aucun succès, mais c'est qu'ils cherchoient un trépas illustre. Alfred les sauva d'une résolution qui tenoit plus du désespoir que de la valeur. Pourquoi, leur dit-il, avec une liberté qui convainquit Tider, pourquoi voulez-vous donner à vos ennemis la satisfaction d'assouvir leur vengeance dans votre sang ? Ne courez-vous pas à une mort certaine ? Quelle gloire pensez-vous acquérir en périssant en furieux ? Ne vous faites point un fantôme de la gloire ; vous en aurez plus, ou à défendre Milford, qui peut tenir long-tems contre les Anglois, ou à vous réserver pour d'autres occasions. Manquerez-vous de protecteurs ? La France est en guerre avec le Roi d'Angleterre. Elle nous offre un azile, d'où nous pourrions sortir plus en état de nous venger.

6 CATHERINE DE FRANCE ,

Ces raisons étoient puissantes. Tout le monde les goûta, & l'on prit la résolution sur le champ de s'aller jeter dans Milford : mais le malheur de Tider l'y avoit devancé. Les habitans en avoient fermé les portes, résolus de n'y recevoir que les vainqueurs, & de ne pas courir à une perte certaine, pour remplir la valeur de Tider. Ce malheureux fut touché de l'infidélité de ses sujets ; & si Alfred ne l'en eût empêché, il auroit pris une seconde fois le parti d'aller perir au milieu des lances Angloises. Alfred le fit résoudre à se sauver. Tider congédia, les larmes aux yeux, sa vaillante troupe : il l'exhorta à chercher son salut dans la clémence du Roi d'Angleterre, qui n'étoit irrité que contre lui. Il parcourut ensuite la côte avec Alfred & deux ou trois des plus confidens serviteurs de sa maison ; & ayant trouvé un des Brigantins dont elle est ordinairement remplie, il s'embarqua avec ses amis, & débarqua à Vannes peu de jours après, n'emportant d'Angleterre que l'espérance d'y rentrer.

Tider arriva à la Cour de France, & alla saluer le Roi Charles VI. Ce Prince, né avec toutes les dispositions qui forment les grands Rois, avoit eu le malheur de tomber dans une frénésie violente, qui l'avoit privé de la raison, & avoit jetté son Royaume dans des désordres épouvantables. L'ambition de gouverner l'Etat durant la maladie du Roi, avoit armé les Princes les uns contre les autres. Le Duc de Bourgogne avoit pour lors le dessus. Ses intelligences avec la Reine Isabelle de Baviere, l'avoient rendu Maître du Gouvernement ; & cette Princesse, également habile & violente, n'avoit pas fait de difficulté de sacrifier les plus tendres sentimens de la nature au plaisir de regner. Elle s'étoit unie au Duc de Bourgogne, contre le Dauphin Charles, son propre fils ; elle l'avoit chassé de la Cour ; & contente d'y domi-

R E I N E D' A N G L È T E R R E. 7
dominer, elle avoit laissé au Duc de Bourgogne le solide du Gouvernement.

Le Roi avoit quelques bons intervalles ; & dans ces momens il paroissoit digne de sa fortune. Il étoit en cet état, lorsque Tider lui fut présenté par le Comte de Charolois, fils du Duc de Bourgogne, à qui Tider s'étoit d'abord adressé. Le Roi fut surpris de sa bonne mine, & son esprit ne le satisfit pas moins. Tider s'humilia sans bassesse, & demanda du secours avec un certain air de grandeur qui faisoit connoître au Roi que cette grace seroit avantageuse à la France.

Le Roi l'écouta avec bonté. Comme la Campagne étoit presque finie, il remit au Printems le secours qu'il lui promit. Cependant, il ordonna au Comte de Charolois de prendre cet Etranger sous sa protection, & de lui procurer jusqu'à ce tems-là tous les plaisirs de sa Cour.

Le Comte de Charolois emmena Tider à l'Hôtel de Bourgogne. Il lui fit donner un appartement, & le lendemain il lui envoya du linge, un habit à la François, & une bourse remplie d'or ; lui faisant dire fort civilement, qu'il ne fit point de difficulté de demander encore tout ce dont il auroit à faire ; qu'il avoit reçu ordre du Roi de le lui donner ; & que Sa Majesté sçavoit bien que les Anglois ne lui avoient pas donné le tems d'emporter son équipage.

Tider se trouva accablé de tant de générositez. Il alla aussi-tôt en remercier le Comte de Charolois & le Roi. Ils trouverent que son nouvel habillement lui seioit infiniment, & tous ceux qui virent Tider, furent également charmez de son air & de sa bonne mine. Ils ne comprenoient pas, qu'un pareil homme eût pû naître à l'extrémité de l'Angleterre, dans un pais sauvage & barbare ; & qu'il parût à la Cour de France, la plus polie de l'Europe, aussi poli & aussi accoustumé à ses ma-

8. CATHERINE DE FRANCE

nières, que s'il eût été élevé dans toutes ses délicies.

Tider avoit le visage ovale, le front uni, le nez aquilin, les yeux noirs, les lèvres vermeilles, le teint bruni par l'air & les voyages, la taille haute, & un je ne sçai quoi répandu dans toute sa personne qui touchoit les plus indifférens. Il étoit bien fait, propre, civil; sa conversation étoit sérieuse, & le ton de sa voix agréable.

Son esprit étoit plus délicat que son éducation ne le promettoit. Il en avoit infiniment. L'ame grande & élevée, susceptible cependant de toutes les tendresses de l'amour. Brave, intrépide, & que le malheur de sa fortune rendoit plus fier qu'il n'étoit naturellement.

Le Comte de Charolois le mena chez la Reine, qui avoit témoigné de l'impatience de le voir, sur le recit que le Roi lui en avoit fait. Elle étoit avec Madame Catherine, la seule de ses filles qui restoit à marier, & qui à l'âge de 16. ans étoit d'une beauté achevée. Tider soutint auprès d'elles le caractère que la renommée lui avoit donné. Il admira la Majesté de la Reine, mais il fut ébloui de la beauté de Madame.

Cette Princesse étoit d'une taille médiocre, mais si fine & si bien proportionnée, qu'on n'y eut pu trouver le moindre défaut. Elle avoit le visage rond, les cheveux du plus beau blond du monde, tous les traits du visage réguliers, les yeux bleus & languissans, les lèvres & les dents admirables, les bras & les mains d'une beauté parfaite. On ne pouvoit soutenir l'éclat de son teint, & la beauté de sa gorge étoit la raison à tous ceux qui étoient assez heureux pour l'entrevoir.

La douceur & la bonté de son esprit lui attiroient tous les cœurs. Il étoit solide & engageant, naturellement porté aux bienfaits, exempt de toutes les foiblesses de son sexe, & ne connoissant de
passions

passions que la pitié, la générosité, & toutes les suites d'une amitié tendre & raisonnable.

Ces deux personnes ne se virent pas sans émotion. Tider parut à Madame le plus accompli Cavalier qu'elle eût vu, & cette Princesse jeta dans l'ame de Tider un trouble que la Reine imputa à la Majesté de son rang, mais qui avoit une cause bien plus hardie. Il sortit de chez la Reine rempli des plus agréables idées. Madame, qui n'approfondissoit pas la source des bontez qu'elle avoit pour Tider, l'avoit traité avec plus d'honnêteté que n'en pouvoit espérer un Etranger. Elle y étoit entraînée par un mouvement violent; & comme elle l'attribuoit à la compassion, elle ne s'étoit point gênée.

Les traits de l'amour sont imperceptibles; ils agissent en un moment, & cependant ils laissent de profondes blessures. Il ne consulte, ni la raison, ni la vraisemblance; un moment suffit pour compter Tider, & pour vaincre Madame. Cette sympathie avec laquelle on prétend que nous naissons tous, avoit destiné cette Princesse dès sa naissance à soupirer pour un Gallois, né véritablement avec tout le mérite d'un honnête homme; mais d'une maison inconnue aux Princes de l'Europe, & d'une fortune si médiocre, qu'à peine eût-il pu prétendre à devenir l'un de ses principaux domestiques.

Madame étoit trop vertueuse & trop raisonnable, pour s'abandonner à une passion indigne du rang qu'elle tenoit dans le monde; & Tider étoit trop sage, pour se laisser aller à des impressions aussi téméraires. Leur foiblesse se servit de leur raison pour prendre des forces. Madame se persuada, que la seule générosité l'intéressoit pour Tider. C'étoit un malheureux que la fortune avoit dépouillé. Elle s'imagina, que les bontez du Roi autorisoient les siennes. Tider étoit entraîné par une

10 CATHERINE DE FRANCE ,
beauté plus qu'humaine ; mais il ne croyoit pas
ressentir d'autres mouvemens que ceux d'une ad-
miration profonde, & d'une estime respectueuse.
Ainsi, dans ses commencemens l'amour se cache,
& nous empêche de prévenir ses désordres. Il
s'accroît dans son déguisement, & ne paroît à
nos yeux, que quand il est assez fort pour ne plus
craindre notre raison.

Tider alloit tous les jours chez la Reine. Il
voyoit Madame à toutes les parties de plaisir qui
se faisoient. Comme il avoit eu une éducation
heureuse, on lui avoit appris dès sa jeunesse le
Français, qu'on parloit alors communement en
Angleterre. Il s'instruisit bientôt à la Cour de
toutes les délicatesses de cette langue. Il ne pa-
roissoit en lui rien d'étranger. Toutes ses actions
avoient une grace merveilleuse. Il étoit l'admi-
ration & l'étonnement de la Cour.

Il y avoit peu de personnes à qui il ne plût. La
Reine, qui avoit elle-même infiniment d'esprit, le
trouva tout-à-fait de son goût. Elle résolut de se
l'attacher, & elle ne fit point de difficulté de l'ho-
norer de sa confiance. Madame entroit dans ce
que la Reine communiquoit à Tider; & Tider
trouvant tous les jours le moment de parler à
cette jeune Princesse, & d'avoir avec elle de ces
conversations où l'on s'insinue aisément dans les
cœurs lorsque l'amour les anime, il achevoit de
se perdre, & trainoit après lui Madame dans le
précipice.

L'éloignement qu'il y avoit de Tider à Mada-
me, ne laissoit présumer à personne qu'il osât le-
ver les yeux jusqu'à elle. Ses visites paroissoient
sans conséquence. La Reine elle même n'y faisoit
aucune attention. Elle le laissoit souvent avec
Madame. Ils profitoient merveilleusement de ces
occasions. Tider s'attachoit à plaire, & ses soins
ne s'adressant pas à une personne indifférente, on

ne

REINE D'ANGLETERRE. II

ne peut gueres exprimer les charmes qu'il trouvoit dans la conversation de Madame. Plus heureux mille fois qu'il ne pensoit, que cette belle Princesse les partageât avec lui.

La Reine s'étoit ouverte à lui de ses sentimens les plus secrets. Elle lui avoit laissé voir le desir de regner dont elle étoit animée; la haine qu'elle portoit au Dauphin; l'union étroite qu'elle avoit avec le Comte de Charolois, qui avoit épousé une de ses filles; enfin, l'inclination violente que la nature lui avoit donnée pour Madame, & qui étoit telle, qu'elle ne pouvoit jamais être contente, qu'elle ne la vit placée sur un Trône. Je vous ouvre mon cœur, disoit-elle à Tider: je compte extrêmement sur votre discrétion; mais, ne pourrois-je point compter sur votre bras? J'ai ouï parler de votre valeur comme d'un prodige. Si vous voulez l'employer en France, vous le ferez plus utilement qu'ailleurs; elle y trouvera des récompenses plus proportionnées, & je me charge de vous faire donner de l'emploi. Votre Majesté me fiate agréablement, répondit Tider; mais il me souvient sans cesse, que mes Ayeux m'avoient laissé un Etat que j'ai perdu, & je ne puis abandonner qu'avec peine l'espérance de recouvrer. Cependant, Madame, je laisse votre Majesté maîtresse de ma destinée. Je serois bien fâchée de vous contraindre, reprit la Reine. Consultez-vous plus à loisir; votre País est subjugué, & le Roi d'Angleterre, qui l'a conquis, a toujours sur pied de puissantes armées. Prenez-garde de perir dans une entreprise téméraire.

Le Roi, qui survint dans ce moment avec une foule de Courtisans, finit la conversation de Tider avec la Reine. Il se retira chez lui, occupé des dernières paroles de cette Princesse. Il y fit quelques réflexions. Laisserai-je, disoit-il en lui-même, possesseur tranquille du bien de mes Ayeux

12 CATHERINE DE FRANCE,

leur mortel ennemi? Resterai-je esclave dans une Cour étrangère, né libre & sans maître? Mais, ajouta-t-il en poussant un soupir, que cette Cour a de charmes! La Reine m'y offre sa protection. Madame m'y honore d'une amitié glorieuse. Pourquoi-je quitter cette aimable Princesse? Pourquoi ne la quitterai-je pas, reprit-il tout étonné? Que veut dire le penchant que j'ai à ne point abandonner Madame, la repugnance que je sens à la perdre de vûe? Quel intérêt y prens-je? Je tremble toutes les fois que je la vois. Je crains qu'on ne me surprenne en la regardant. L'amitié connoît-elle ces empressemens, cette timidité, cette violence? Helas! si je ne me trompe, j'ai ressenti les traits de l'amour. Voilà le portrait que m'en faisoit Alfred, lorsqu'il me reprochoit pendant la vie de mon Pere mon indifférence pour les Dames de Milford. Malheureux! j'aime une Princesse qu'il ne m'est pas permis de regarder.

Alfred entra sur ces entrefaites, & lui trouva les yeux tout mouillez de larmes. Qu'avez-vous, Seigneur? lui dit-il, avec une tristesse qui partageoit la sienne. J'aime; s'écria douloureusement Tider. Alfred sourit à ce discours. Vous êtes bien fier, lui repliqua-t-il avec gayeté, si vous ne pouvez même souffrir de l'amour. Ah, que tu plaisantes mal-à-propos, ajouta Tider. Tremble en apprenant que c'est Madame qui m'a vaincu. La fille du Roi! s'écria Alfred. A quoi avez-vous pensé? Est-ce un amour téméraire que j'ai voulu insinuer dans votre cœur! Il faut se vaincre, Seigneur; il faut éviter les malheurs qui suivroient votre hardiesse. Toi, qui me donnois autrefois des leçons d'aimer, répondit Tider, crois-tu qu'on puisse choisir sa chaîne? Ai-je pû fuir des coups inévitables, & penses-tu que je puisse cesser d'aimer? Non, non, Alfred. Les victoires de Madame sont completes. Je ne m'appergois que d'au-
jour-

jourd'hui que je l'aime; mais, hélas! il y a long-tems que cet amour est dans mon cœur, & je sens bien que je l'aimerai toute ma vie. Evitons cependant de découvrir notre extravagance. Cessons de voir Madame: hâtons le secours que le Roi m'a promis; allons mourir dans notre patrie. Tu seras le seul témoin de ma foiblesse.

Tider s'affermir dans cette résolution, & commença à être plusieurs jours sans aller à l'Hôtel de Saint Paul, où le Roi étoit logé. Son devoir l'obligea d'y aller faire sa cour à ce Prince, & il ne put se dispenser d'entrer dans l'appartement de la Reine, pour la saluer; mais il prit si mal son tems, qu'il trouva cette Princesse sortie, & Madame seule dans la Chambre de la Reine, avec Mademoiselle de la Fayette, l'une des filles d'honneur de Madame.

Tider aborda Madame avec un air extrêmement timide. Et d'où venez-vous, Tider? lui dit cette Princesse. Il y a long-tems que nous ne vous avons vû. Que je suis heureux, Madame, répondit-il, que vous vous en foyez apperçue! Ce reproche m'est bien avantageux. Vous ne sçauriez douter, continua Madame, que la Reine & moi ne soyons bien aises de vous voir; & vous ne nous feriez pas plaisir d'être toujours aussi long-tems sans le faire que vous avez été la dernière fois. Vous comblez de trop d'honneur, reprit Tider, un malheureux Etranger, & vous ne songez pas que vos manières bonnes & généreuses pourroient inspirer de la présomption dans son cœur. La fortune l'a réduit dans un état où sa vûe ne peut être qu'importune. Depuis quand, Tider, dit Madame, tenez-vous un langage si injuste? Si la fortune vous a maltraité, le Roi peut réparer son caprice: mais, je ne croyois pas qu'elle eût part à l'amitié. Je n'ai regardé que votre mérite, quand je vous ai offert la mienne. Je

A 7

croyois

14 CATHERINE DE FRANCE,
croyois pouvoir compter sur la vôtre; mais je
vois bien que vous ne l'accordez pas si facilement.
Tider fut terrassé par ce discours obligeant. Tou-
tes ses résolutions s'évanouirent : il tomba aux
pieds de Madame, & ne put retenir les larmes
qui couloient de ses yeux. Princesse trop géné-
reuse, lui cria-t-il, songez-vous bien à qui vous
prodiguez des bontez si précieuses? Ah! l'amitié
d'un malheureux, dont vous témoignez faire quel-
que estime, n'est pas digne d'une de vos pensées.
Ne croyez pas que je donne ce nom aux senti-
mens que je ressens pour vous. L'estime la plus
respectueuse, & la soumission la plus profonde,
les composeront elles seules; & pour cette amitié
illustre, que vous daignez m'offrir avec tant de
générosité, je la reçois de tout mon cœur, &
je ne serai jamais content, que je n'aye tâché de
la mériter au prix de mon sang & de ma vie.

Madame étoit charmée des protestations de Ti-
der. Elle y decouvroit une tendresse assez sem-
blable à celle qu'elle avoit admise dans son cœur
sous le nom d'amitié. Elle le releva avec dou-
ceur, & lui dit encore mille honnêtetés. Ne
songez plus à un País barbare, poursuivit-elle,
qui vous seroit peut-être fatal, & qui vous fe-
roit perdre à vos amis. Demeurez en France, &
croyez qu'on ne vous y oubliera pas. Je n'ai plus
de volonté que la vôtre, répondit Tider; &
vous pouvez disposer de moi comme d'une de
vos créatures.

Il sortit; & Madame apprit à la Reine la ré-
solution qu'il avoit prise. La Reine en témoigna
de la joye. Depuis que j'ai perdu mon Frere,
disoit-elle à Madame, je n'ai trouvé personne à
qui j'aye pu me confier. Tider est honnête hom-
me, il a de l'esprit & du courage: ces trois qua-
litez sont aussi glorieuses que rares. Je prétens le
faire Capitaine de mes Gardes. Madame n'étoit
point

point trop contente, que la Reine songeât à s'attacher si étroitement Tider. Souvenez-vous, Madame, répondit-elle à la Reine, que la Fayette, qui a cette charge, est entièrement dans vos intérêts; & qu'il a une Sœur auprès de moi, pour qui vous avez quelquefois témoigné de la bonté. Je pense à tout cela, reprit la Reine. Le Roi va faire la Fayette Lieutenant-Général; & pour sa Sœur, je croi que vous voudrez bien me la donner. Je la ferai épouser à Tider, & je prens sur moi le soin de leur fortune.

Madame fut consternée de ce discours, & n'y repliqua pas un seul mot. Son cœur se trouva saisi d'une douleur inconnue. Elle quitta la Reine, & se retira dans son appartement. Là, elle s'abandonna à la tristesse. Pourquoi m'opposai-je, disoit-elle, à la fortune de Tider? Que veut dire le chagrin que ce mariage m'inspire? Regarderois-je autrement Tider que comme un malheureux que son mérite ne rend pas digne de son infortune? Elle s'arrêta-là tout-à-coup, & s'examinant pour ainsi dire de plus près, elle fouilla jusqu'au fond de son cœur, pour découvrir les sentimens qu'elle avoit pour Tider. Qu'elle y reconnut de tendresse & de bonté! Elle frémit en le remarquant, & bien qu'elle fût seule, elle rougit de honte. Quelle entrée, se dit-elle toute étonnée, ai-je donné dans mon cœur à cet étranger? Hélas! je pensois l'honorer d'une amitié que la compassion avoit fait naître. Pitié dangereuse, just qu'ou avez-vous été? Je ne verrai point, sans une douleur extrême, Tider marié à la Fayette. Je le sens bien, je m'aveuglerois envain. Mais, qui est-il, reprenoit-elle, & qui suis-je? L'éclat de mes Ayeux, la fortune de mon pere, la noblesse de ma maison la première du monde, tant de gloire a-t-elle pû me cacher la naissance abjecte de Tider, & l'état honteux de sa fortune? Malheureuse,

16 CATHERINE DE FRANCE,

reuse, je nourris mon extravagance. Etouffons-la pour jamais, & commençons à n'y plus penser. Allons trouver la Reine. Applaudissons à son dessein; pressons le mariage de Tider.

La Fayette entra dans ce moment dans la Chambre de Madame. La Reine veut te marier, lui dit Madame en faisant un effort sur elle, & elle veut te donner Tider. La Fayette fut émue à ce discours. Elle n'avoit point vû Tider avec indifférence. Sa sagesse, qui étoit au dessus de son âge, avoit empêché que personne n'eût remarqué le penchant qu'elle avoit pour lui. On lui apprenoit tout d'un coup qu'on le lui destinoit pour Epoux. Elle ne put dissimuler sa surprise & sa joye.

La Fayette n'étoit point un parti au dessous de Tider. Sa naissance étoit distinguée. Sa beauté auroit paru, si elle n'eût point été à la suite de Madame. On ne pouvoit avoir l'esprit mieux tourné. Enfin, son Frère & elle possédoient des biens assez considérables, pour ne pas faire regretter à Tider la perte de ses espérances.

La Fayette avoit remarqué que Madame ressentoit toujours beaucoup de joye lorsqu'elle voyoit Tider; mais elle n'avoit pas pénétré la source de cette joye, ou du moins elle avoit feint de ne la pas connoître. Madame lût sur le visage de la Fayette le plaisir que la nouvelle qu'elle lui venoit d'apprendre lui donnoit: elle vit bien que son cœur n'étoit pas le seul sur qui Tider eût fait des impressions; & elle songea avec douleur, qu'il devoit en faire sur tout autre que sur le sien.

Le lendemain, Madame alla trouver la Reine, lui apprit la disposition où elle avoit trouvé la Fayette, & approuva beaucoup son dessein. Elle parloit bien contre son cœur; & malgré toutes ses résolutions, elle se flattoit que Tider ne pourroit

roit consentir à ce mariage. Aurois-je la honte, se reprochoit-elle, d'y avoir seule de la repugnance ? Elle rappelloit les regards & les discours de Tider. Tout la confirmoit qu'il étoit aussi hardi qu'elle étoit foible.

En effet, Tider devenu moins timide par les bontés de Madame, & s'abandonnant sans réserve à sa passion, vint voir la Reine ce jour-là même. Il étoit d'une propreté qui rehaussoit sa bonne mine. Il la trouva avec Madame, & s'approcha d'elle avec un air tout-à-fait noble. Vous avez dessein de faire des conquêtes, Tider ; lui dit la Reine en riant, & je vous en destine une digne de vous. Je veux travailler à votre fortune, de manière que vous ne souhaitiez plus rien. Je vous donne la charge de Capitaine de mes Gardes ; & si vous voulez penser à la Fayette, je vous répons que vous serez écouté. Peut-être avouerez-vous, lorsque vous la connoîtrez plus particulièrement, que je ne pouvois vous faire un présent plus considérable.

Tider put à peine cacher l'indignation que ces deux offres lui causerent. Il étoit né Souverain, & on le vouloit mettre au rang des domestiques de la Reine. Il adoroit Madame, la plus belle Princesse de son siècle, & on le vouloit marier à la Fayette. Aussi ce jeune-homme, également hardi & présomptueux, ne balança point à refuser une Reine sa Protectrice. Je suis confus, lui répondit-il en tâchant de se contraindre, des soins que votre Majesté veut bien prendre de moi, & il ne peut jamais m'arriver de plus grand honneur que de passer ma vie à son service ; mais, Madame, souffrez que je diffère quelque tems à l'accepter. Votre Majesté voudroit-elle me donner une charge que je n'ai point méritée, qu'aucune action de valeur ne m'a dû faire espérer ? La Campagne s'approche, permettez que je ju-
 flé

fié votre choix. Pour Mademoiselle de la Fayette, je suis au désespoir que mon aveuglement s'oppose à mon bonheur : mais, Madame, je ne me sens rien pour elle ; & j'ai la foiblesse de croire, qu'un mariage ne peut être heureux, si l'inclination n'en est la baze.

La Reine fut choquée du refus de Tider ; & comme elle étoit susceptible de tous les mouvemens d'une colere violente, elle ne pût s'empêcher de lui témoigner son dépit. Je croyois ne m'être pas trompée, lui dit-elle avec fierté, dans l'opinion que j'avois conçue de vous ; mais vous me faites voir que vous êtes Etranger, & que vous n'avez pas laissé en Galles la férocité de votre Nation. Je vous dispense avec plaisir d'accepter les deux partis que je vous avois proposés. Je pénétre que vous regretteriez sans cesse votre Patrie. Eh bien, lui dit-elle avec un souris amer, je presserai le Roi qu'il vous y renvoye.

La Reine entra en même tems dans son Cabinet, & Madame se leva pour la suivre. La démarche de Madame toucha Tider ; il ressentit une douleur mortelle, de voir qu'elle l'abandonnoit. Eh quoi ! Madame, lui dit-il d'un ton triste, partagez-vous la colere de la Reine, & suis-je assez malheureux pour vous avoir offensée, en refusant un mariage auquel je ne puis jamais consentir ? Madame s'arrêta au discours de Tider, & s'étant tournée vers lui avec beaucoup de douceur ; Je n'entre que comme je le dois, lui dit-elle, dans les sentimens de la Reine, & je ne la suis que parce qu'il est de la bienfaisance que je le fasse. Mais quel est votre aveuglement, d'avoir irrité la Reine ? Avez-vous oublié tous les égards qu'elle a eus pour vous ? Et quelles peuvent être les raisons qui vous font refuser des témoignages si assurés de sa protection ? Ah ! Madame, reprit languissamment Tider, croyez-vous qu'on soit ainsi

le maître de son cœur ? Le mien est né, je l'avouersi, avec toute la fierté & toute la férocité, puisque ce mot plaît à la Reine, des Princes mes Ayeux. Je ne sçai même si je n'ai point renchéri sur leur orgueil ; mais celle qui a triomphé de mon cœur est autant au dessus de Mademoiselle de la Fayette, que vous effacez toutes les beautés de la terre. Les yeux de Tider, en proférant ces paroles, étoient attachés sur Madame. Elle le regarda elle-même d'une manière qui lui fit connoître qu'elle l'entendoit. La honte que sentit Madame, & qui lui fit presque aussi-tôt baisser les yeux, acheva de persuader Tider qu'il ne s'étoit pas trompé. Il poursuivit donc son discours avec plus de hardiesse. Je me flate, continua-t-il, que vous serez plus indulgente que la Reine, & que vous ne condamnerez pas le refus que j'ai fait de Mademoiselle de la Fayette, après que je vous aurai appris le peu de proportion qu'elle a avec la personne que j'adore. Peut-être aussi, Madame, que vous m'accuserez d'extravagance & de présomption. Vous le feriez justement, si j'avois conçu l'ombre seul d'une téméraire espérance. Mais non, Madame, je me connois parfaitement. Le Ciel & la Terre ne sont pas plus éloignés l'un de l'autre, que je le suis de celle qui a tout pouvoir sur moi. Elle ne sçaura jamais sa victoire, que par mon respect & ma soumission. Un silence éternel couvrira ma témérité ; mais enfin, je mourrai en l'aimant, & je ne me reprocherai jamais de lui avoir donné une indigne Rivale.

Une espèce d'enchantement retenoit Madame auprès de Tider. Elle l'écoutoit avec plaisir : elle approuvoit toute sa conduite ; & lorsqu'elle jettoit par hazard les yeux sur lui, elle le voyoit dans un état qui agitoit puissamment son ame. Enfin, se reprochant de l'écouter trop long-tems, elle prit le chemin du Cabinet ; mais elle ne put s'empêcher

cher de lui répondre. Tider , lui dit-elle , je ne puis vous blâmer de refuser la main d'une personne que vous n'aimez pas : mais je vous dirai avec cette amitié que je vous ai toujours témoignée , que la passion que vous avez pour une personne qui est au dessus de vous , ne peut vous attirer qu'une suite prodigieuse de malheurs. Vous voyez qu'elle détruit présentement votre fortune : je souhaite qu'elle ne vous soit pas plus fatale.

Elle le quitta aussi-tôt , & ses dernières paroles flatterent agréablement ce jeune téméraire. Il sortit de l'Hôtel de Saint-Paul , & s'étant retiré chez lui , il fit part à Alfred de tout ce qui lui étoit arrivé. Elle m'a bien entendu , s'écrioit-il avec transport , & elle ne s'en est point irritée. Heureux Tider ! n'as-tu pas vu ses yeux applaudir à ta hardiesse ? Croi , que si tu as choqué la Reine , tu n'as point offensé celle que tu considères plus que la Reine. Prenez garde , Seigneur , lui dit Alfred , que vous ne vous flatiez un peu trop. Madame , il est vrai , ne s'est point emportée contre vous , mais elle n'a pas dû le faire. Elle a dû feindre de ne pas comprendre tout ce que vous lui disiez. Elle l'a désapprouvé autant qu'elle l'a pû. Ah ! Seigneur , que je crains que ces dernières paroles ne soient une prédiction trop véritable ! Il arrivera , reprit Tider , tout ce qu'il pourra , mais ces réflexions ne sont plus de saison. Mon amour ne finira qu'avec ma vie. Il est un tems où l'on peut encore balancer ; & ce tems-là est passé pour moi. Mais , Seigneur , repliqua Alfred , avez-vous songé à ce que vous faites ? Où peuvent vous mener des pensées si vaines ? Quel est votre but & votre espérance ? De l'espérance ! Alfred , interrompit Tider. Ah ! je n'ai pas encore perdu la raison. Je sçai que je sors d'un sang peut-être le plus noble de la terre , puisqu'il remonte au grand Calloüader : mais je suis en même tems convaincu , que
cet-

cette origine passe dans l'Europe pour être imaginaire; & l'état où la fortune m'a réduit, ne contribué pas à détruire cette opinion. Je vois l'élevation de Madame sans m'approcher d'elle. J'aime, enfin, parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de ne pas aimer; & toute mon espérance est une mort glorieuse, qui fasse connoître à cette Princesse, que j'aurois été digne d'elle, si la fortune ne s'y étoit point opposée.

Tider ne combattit donc plus sa résolution. Il défendit même à Alfred de la combattre, & il ne s'occupa plus que du souvenir flatteur des dernières paroles de Madame. Ce qui le chagrinoit, c'est qu'il n'osoit plus aller si souvent chez la Reine. Il craignoit ses brusqueries, & qu'elle ne devinât le motif qui le conduisoit chez elle, après en avoir reçu des duretez. Dans l'incertitude de ce qu'il devoit faire, il rechercha les lieux où la Reine pouvoit aller, afin de reconnoître s'il étoit absolument mal auprès d'elle. Il la trouva le jour suivant chez Madame de Charolois. Madame étoit avec elle. Monsieur de Charolois y étoit seul de Prince, & Tider fut plus heureux qu'il ne pensoit. La Reine lui parla la première; & si ce ne fut pas avec autant de bonté qu'elle avoit accoutumé de le faire, ce fut au moins avec une indifférence qui fit connoître à Tider qu'elle ne conservoit pas beaucoup de ressentiment de sa conduite. Il commença dès ce jour-là d'en avoir une auprès de Madame, qui plut infiniment à cette Princesse. Il gardoit en la voyant une soumission & un respect profond. Devoré de la plus violente passion du monde, il ne lui échapoit aucun signe ni aucun regard qui la pût faire remarquer à ceux mêmes qui en auroient eu connoissance. Il embrassoit avec joye les occasions d'entretenir Madame, qui se présentoient d'elles-mêmes; mais il ne sembloit pas qu'il les recherchât, & dans ces
con.

conversations, son amour lui fournissoit les termes les plus touchans & les expressions les plus tendres. Son discours étoit rempli d'esprit, de feu & d'agrémens. Il prévenoit tous les sentimens de Madame, & ne les combattoit quelquefois, que pour les mettre dans tout leur jour. Lorsqu'il étoit seul avec elle, il lui échapoit quelques mots qu'il sembloit ne pouvoir retenir, qui laissoient voir à cette Princesse l'ardeur qui le consumoit, sans qu'ils s'adressassent directement à elle, ni qu'elle pût s'en offenser : & véritablement une autre personne ne les auroit pas entendus ; mais Madame pénétoit toute leur force, possédée elle-même d'une flamme impétueuse, parvenue à un point que sa raison étoit impuissante pour la détruire. Quelquefois Tider regardoit cette Princesse d'un air languissant, qui s'expliquoit mieux que les paroles les plus claires ; mais cela ne lui arrivoit jamais, qu'il n'eût pris les précautions de ne pouvoir être remarqué de personne : & toute la consolation de ce malheureux Amant consistoit à surprendre quelquefois des regards de Madame peu différens des siens. Il ne se pouvoit que la conduite sage & adroite de ce jeune Cavalier, le plus parfait de l'Europe, n'augmentât la blessure de la Princesse, qui, se fiant sur sa vertu, ne s'opposoit pas, comme elle l'auroit dû, au penchant que la nature lui avoit donné pour cet Etranger.

L'esprit & l'agrément, qui étoient repandus dans toutes les actions & dans tous les discours de Tider, l'avoient rendu cher à Monsieur & à Madame de Charolois. Comme il demouroit chez eux, ils avoient eu plus d'occasions de le goûter. Monsieur de Charolois sur-tout avoit pour lui une véritable estime. Il oublioit avec lui sa dignité, persuadé que le mérite égale la fortune, si même il ne la surpasse. Tider étoit sensible aux manières de ce Prince, mais il ne s'en prévaloit point.

pour

pour songer à sa fortune. Un charme funeste lui faisoit mépriser tout ce qui pouvoit l'élever. Toutes ses pensées étoient tournées vers Madame. Sa vûe lui tenoit lieu de toutes ses espérances.

Il n'alloit plus si souvent chez la Reine, mais il voyoit souvent la Princesse chez le Roi & chez Madame de Charolois. On mettoit Tider de toutes les parties. Monsieur de Charolois lui fournissoit dequoi soutenir le jeu qu'on jouoit à la Cour. Enfin, Tider eut été heureux, s'il n'eût pas été brûlé d'un feu qui ne pouvoit jamais s'éteindre.

Pendant que l'adresse de cet Etranger trompoit toute la Cour, il ne croyoit pas qu'une Fille pénétrât jusqu'au fond de son cœur. La Fayette prenoit intérêt en Tider malgré elle. On l'avoit flattée qu'elle l'auroit pour époux : on ne lui en parloit plus. Elle démêla, & qu'il l'avoit refusée, & la cause de son refus. Elle avoit découvert les sentimens de Madame il y avoit long-tems, & elle les découvroit encore toutes les fois qu'elle parloit avec elle de Tider.

Il sembla s'éloigner de la prudence qu'il s'étoit proposée, dans un Tournoi qui se fit le jour de la naissance du Roi, dans les barrières de l'Hôtel de Saint-Paul ; & il osa courir contre le Duc de Brabant avec un écu aussi audacieux que superbe. Il n'étoit que du plus fin acier, mais travaillé avec toute la délicatesse de l'art. Les quatre coins de l'écu renfermoient quatre événemens de l'antiquité fabuleuse. Le premier représentoit les Titans foudroyez pour avoir voulu escalader le Ciel. Le second faisoit voir la chute de Phaëton, précipité du char de son Pere. Le troisième dépeignoit Icare tombant dans la mer, pour avoir volé jusqu'au Soleil. Le quatrième enfin, montrait Salmonée, frappé du véritable foudre, pour avoir osé contrefaire ce-

24 CATHERINE DE FRANCE,
celui de Jupiter. Ces quatre Histoires étoient gravées presque imperceptiblement. Aussi, comme si Tider eut appréhendé qu'on ne les eût pas démêlées, il avoit fait mettre au milieu, mais d'une gravure bien plus grosse, un Ixion tourmenté sur une roue fatale, à cause qu'il avoit osé porter ses vœux jusqu'à Junon. Les flâmes qui le dévoroient cedoient à l'ardeur de celles qui sortoient de son cœur, & on avoit mis au dessous ces mots en gros caractère: LEUR SORT NE M'ETONNE PAS.

Animé des ces téméraires pensées, il ne trouva personne qui lui pût résister. Il désarçonna le Duc de Brabant, & surmonta avec autant de facilité le Comte de Nevers, le Comte de Ligny, & le Maréchal de L'Isle-Adam, estimez les plus braves Lanciers de France. Le Duc de Bourgogne lui donna le prix qu'on avoit destiné au Vainqueur, & le soir toute la Cour se trouva chez le Roi.

On y parla beaucoup des armes de Tider, & l'on chercha même le motif de la gravure. Tider, à qui on le demanda, répondit modestement, qu'il n'y en avoit point d'autre que l'imagination de l'ouvrier. Madame de Charolois dit, qu'elle croyoit que Tider avoit voulu par-là marquer son ambition, & qu'il ne se soucioit pas de perir, pourvu qu'il arrachât au Roi d'Angleterre la Province de Galles, qu'il lui avoit usurpée. D'autres rapportèrent les paroles gravées sur l'écu de Tider, à l'honneur qu'on lui avoit fait en souffrant qu'il combattît contre des Princes. Madame ne s'expliqua point sur cette matière; mais, lorsqu'elle fut retirée à son appartement, elle demanda à la Fayette ce qu'elle pensoit du dessein de Tider. Peut-être, Madame, lui répondit-elle, est-il amoureux de Junon. Et qui est cette Junon? reprit Madame. Que puis-je répondre là-dessus à votre
votre

votre Altesse, dit la Fayette, en prenant un air riant, pendant que son cœur souffroit une cruelle douleur. Ce ne peut être que vous, ou Madame de Charolois. Tu es plus folle que lui, interrompit Madame toute émue; aussi-tôt elle quitta la Fayette, bien fâchée de lui avoir donné occasion de lui dire une vérité qu'elle vouloit cacher à toute la terre.

Dans ce tems-là, le Comte de Clermont arriva d'Angleterre. Il étoit passé en ce Royaume pour y procurer la liberté du Duc de Bourbon, son Pere, qui avoit été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt. Ce jeune Prince étoit admirablement bien fait. Il avoit beaucoup de mérite, & ayant l'honneur d'être Prince du Sang Royal, & d'être né l'héritier de cinq Provinces *, il tenoit à la Cour un rang proportionné à tant de qualitez glorieuses. Le Roi, qui en étoit charmé, avoit souhaité de l'approcher de lui, & de lui faire épouser Madame. Il avoit commandé à cette Princesse de souffrir ses visites comme celles d'un Prince qui devoit être son Epoux; & tous les amis de la Maison de Bourbon avoient félicité Monsieur de Clermont du bonheur qui lui étoit destiné. Le Roi avoit fait dresser les articles de ce mariage, & Monsieur de Clermont les avoit emportez avec lui en Angleterre, afin que, s'il ne pouvoit obtenir du Roi d'Angleterre la liberté de Monsieur de Bourbon, il fit du moins signer ces articles à ce Duc. Il y avoit six mois qu'il étoit en Angleterre, & cela avoit fait cesser le bruit de ce mariage: mais son retour sans Monsieur de Bourbon, que les Anglois n'avoient point voulu mettre à rançon, fit présumer à toute la Cour, que Monsieur de Clermont rapportoit la signature de son pere, & que ce mariage se célébre-

* Le Bourbonnois, Forez, Beaujolois, la Marche, Auvergne.

26 CATHERINE DE FRANCE,
lébreroit avant la Campagne, qui cependant ap-
prochoit.

Tider n'avoit appris qu'imparfaitement que Ma-
dame fût destinée à Monsieur de Clermont. Il
fut aussi chagrin de son retour, que s'il avoit espéré
d'épouser cette Princesse. La jalousie donna à sa
douleur toute l'étendue qu'elle pouvoit avoir. Tu
me vois au désespoir, disoit-il à Alfred. Madame
va épouser Monsieur de Clermont : elle l'aime &
elle en est sans doute adorée. La tendresse que
j'ai découverte dans ses yeux, étoit pour lui. In-
sensé, je me flatois d'y avoir part ! je m'abusois ;
ils s'aiment. Et pourquoi ne s'aimeroient-ils pas ?
Leur naissance & leur fortune sont à-peu-près éga-
les. Il n'y a que moi dans le monde qui aime
sans pouvoir être aimé ; il n'y a que moi qui suis
en proie à un amour que le bon sens, que la rai-
son condamne.

Dans ce mortel déplaisir, il chercha Madame,
afin qu'elle pût au moins lire dans ses yeux la fu-
reur qui le possédoit. Ne l'ayant point trouvée, ni
chez Madame de Charolois, ni chez la Dauphine
Doutairière, il alla chez la Reine, & fut assez heu-
reux pour rencontrer Madame seule avec la Fayette.
La Reine étoit allée voir le Roi à Vincennes,
où un accès violent de son mal l'avoit pris. Ces
deux Amans sentirent, en se voyant, tous les trans-
ports que cause un amour que la simpatie a fait
naître, sans être autorisé du devoir. Ils ne son-
gerent point aux sentimens que la Fayette pouvoit
avoir pour Tider. Pour la première fois de leur
vie, ils ne se contraignirent point.

Madame vit Tider dans un extrême accablement.
Qu'avez-vous, lui dit-elle ? Vous seroit-il survenu
quelque sujet de chagrin ? En vérité, Madame,
répondit-il, je n'en ai jamais manqué, & même
j'en ressens qui ne finiront jamais. C'est à vous à
me connoître que la joye. Monsieur de Clermont
est

est de retour d'Angleterre. Toute la Cour publie qu'il est si heureux, que le Roi a bien voulu jeter les yeux sur lui pour en faire votre Epoux.

Les yeux de Tider devenoient humides en finissant ces paroles. La pitié que Madame ressentit, eût bien dû soulager sa douleur. Elle ne pouvoit pourtant être fâchée, qu'il fût si sensible à ce mariage; mais elle prit soin de bannir sa tristesse. Je vous regarde autrement que le reste de la Cour, lui répondit-elle, & je ne veux pas vous laisser dans l'erreur dont elle est prévenuë. Je vous dis cela devant la Fayette, poursuivit-elle en regardant cette fille, parce que je me fie également à vous & à elle. Monsieur de Clermont ne souhaite point de m'épouser. Il est vrai que le Roi l'a choisi pour être son Gendre; mais l'amour avoit prévenu le Roi. Monsieur de Clermont aimoit la Princesse de Bourgogne, sœur de Monsieur de Charolois. Vous savez peut-être qu'il y a depuis long-tems. une inimitié capitale entre les Maisons d'Orléans & de Bourgogne. La Maison de Bourbon s'est attachée à la première. Ainsi; le pauvre Prince cacheoit avec grand soin l'inclination qu'il ressentoit pour la Princesse de Bourgogne, & quoiqu'il n'en fût pas haï, il n'en étoit gueres plus heureux, parce qu'il n'espéroit pas vaincre la haine que le Duc de Bourbon son pere porta au Duc de Bourgogne. L'honneur que lui fit le Roi de le choisir pour son Gendre, acheva de l'accabler. Il n'osa le refuser; mais il agit en honnête homme. Il m'avoua son intrigue avec la Princesse de Bourgogne, & me demanda conseil avec une sincérité qui me plut. Tout ce qu'il a fait depuis, a été de concert avec moi; & au lieu de porter son pere à consentir à ce mariage, il doit l'en avoir détourné. Je n'ai point encore vu ce Prince depuis son retour; mais sa passion pour la Princesse de Bourgogne est si forte, qu'elle l'aura fait réussir dans son projet.

A mesure que Madame parloit, Tider se rassuroit, & la Fayette n'avoit pas de peine à se confirmer tout ce qu'elle pensoit de l'un & de l'autre. Madame, reprit Tider, vous aurez peut-être fait un infidèle. D'ailleurs, la plus grande & la plus belle Princesse du monde ne peut pas être longtemps sans être recherchée de tous les Rois de l'Europe. Telle est notre destinée, répondit Madame avec un soupir. Nous sommes les victimes de l'Etat; & comme si l'on se défioit de notre choix, on ne nous permet jamais d'en faire. Que cette maxime est cruelle ! ajouta Tider, & que leur défiance est injuste ! Quelque choix que vous eussiez fait, vous l'auriez d'abord rendu légitime, mais vous n'en pouvez faire qui ne soit digne de vous. Ils se dirent encore mille choses qui paroissent indifférentes, & qui cependant avoient rapport à l'état de leur ame.

Le Comte de Clermont n'avoit pas réussi à détourner le Duc de Bourbon son pere, de consentir à l'honneur que le Roi vouloit faire à sa Maison. Il lui avoit remontré en vain, que ce choix venoit du Roi lui seul; que la Reine & Madame y avoient de la repugnance; & qu'il ne se pouvoit résoudre à épouser une Princesse qui ne l'aimoit pas. Monsieur de Bourbon ne goûta point toutes ces raisons. Il trouva si grand l'honneur que le Roi faisoit à son fils, qu'il passa par-dessus toutes ces considérations. Il commanda à Monsieur de Clermont de proposer un mariage si glorieux pour lui, & il en eût signé aveuglement les articles, si on les lui eût présentés; ce que Monsieur de Clermont n'eut garde de faire, dans la disposition où il le vit.

Ce jeune Prince, ne sachant quel parti prendre pour demeurer fidèle à sa maîtresse, ne s'étoit pas pressé de retourner en France. Il avoit fait quelque séjour à la Cour d'Angleterre. Le Roi Henri l'y avoit comblé d'honnêtetés, & s'il lui avoit re-
fu-

fusé de mettre en liberté le Duc de Bourbon, ç'a-voit été par des raisons si plausibles, que Monsieur de Clermont avoit dû se contenter. Cette Cour étoit véritablement magnifique, & elle ne pouvoit manquer de l'être, sous un jeune Prince né pour être le Héros de son siècle.

Le Comte de Clermont avoit de fréquentes conversations avec le Roi d'Angleterre. Il étoit surpris de son esprit & de sa vivacité. Il soupироit en considérant quel ennemi la fortune avoit destiné à sa Patrie. Un jour qu'ils s'entretenoient de la guerre qui étoit entre les deux Couronnes, Monsieur de Clermont dit au Roi d'Angleterre, qu'une paix honorable lui seroit plus avantageuse qu'une guerre sujette à divers événemens. Votre Majesté sçait bien, continua-t-il, que son absence donne aux rebelles le tems de conspirer, & qu'elle pensa succomber l'année dernière sous la conjuration du Comte de Cambridge. Il feut intimider les rebelles, répondit le Roi, à force de victoires. Vous sçavez que mes Ayeux ont autrefois possédé en France la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou & la Guyenne. J'ai déjà reconquis la première, je ne me reposeraï point, qu'après avoir recouvré l'héritage de mes Peres. Nos guerres civiles, reprit en riant Monsieur de Clermont, vous ont facilité la conquête de la Normandie; mais, Sire, que Votre Majesté se prévienne moins. Le reste sera plus difficile à conquérir. Je sçais bien, ajouta le Comte, une conquête qui seroit bien plus glorieuse pour Votre Majesté. Et quelle est cette conquête? interrompit le Roi. Ce seroit celle de Madame, répondit Monsieur de Clermont. Là-dessus, il lui fit un portrait de cette Princesse qui toucha ce jeune Roi, qui n'avoit encore connu que la gloire. Il lui promit d'y songer, & que si on le vouloit satisfaire sur les plus justes de ses demandes, il

30 CATHERINE DE FRANCE, &c.
ne tiendroit pas à lui que Madame ne fût le gage
d'une paix heureuse.

Le Comte de Clermont revint quelques jours
après en France, & rapporta au Roi, que le Duc
de Bourbon son pere n'avoit pas voulu signer les
articles en l'état qu'ils étoient, parce qu'en effet
les Ministres du Roi avoient assigné le douaire de
Madame sur le Bourbonnois, où le Duc résidoit
ordinairement. La rechûte du Roi dans la frénésie,
l'empêcha d'éclaircir ce mensonge ingénieux de
Monsieur de Clermont.

Ce Comte avoua à Madame toute la vérité, ex-
cepté la conversation qu'il avoit eue avec le Roi
d'Angleterre; & Madame apprit à Tider, ce que le
Comte lui avoit dit. Cet infortuné Seigneur, hon-
teux enfin de donner tout son tems à une passion
qu'il n'osoit même avouer, excité par la gloire
& l'honneur, résolut de passer en Galles. Il se
flattoit, ou d'y trouver une mort illustre, ou d'y
oublier la Princesse qu'il aimoit; ignorant enco-
re la force de l'amour. Il supplia le Roi de lui
tenir la parole qu'il lui avoit donnée; & ce Prince
commanda qu'on équipât à la Rochelle quatre vais-
seaux pour Tider, & qu'ils pussent contenir quin-
ze cens hommes de combat.

Fin de la première Partie.





CATHERINE
DE
FRANCE,
REINE
D'ANGLETERRE.



SECONDE PARTIE.

LE Printems de l'année 1419. arriva, & l'on n'avoit point encore vû la France menacée de si grands malheurs. Le Dauphin tenoit les Provinces au-delà de la Loire, & avec une puissante Armée il se flattoit de conquérir celles qui lui manquoient. Le Duc de Bourgogne, qui autorisoit les desseins du nom du Roi, avoit des troupes plus nombreuses que celles du Dauphin; mais dans le tems qu'il se préparoit à marcher contre lui, la nouvelle se répandit à Paris, que le Roi d'Angleterre étoit descendu à Calais avec cinquante mille hommes.

Une consternation générale saisit la plupart des Français; & le Duc de Bourgogne lui-même, tout

32 CATHERINE DE FRANCE ,
intrépide qu'il étoit , prévint bien qu'il ne pourroit résister en même tems au Roi d'Angleterre , & au Dauphin. Il songeoit avec lequel des deux il pourroit s'accommoder le plus facilement. Il avoit une répugnance invincible à se réunir au Dauphin , qui avoit auprès de lui tous les Princes & tous les amis de la Maison d'Orleans , dont le Duc avoit fait assassiner le Chef.

Il étoit dans cet embarras , lorsqu'il arriva à Paris des Ambassadeurs du Roi d'Angleterre. Le Comte de Salisburi en étoit le Chef , & on lui donna bien-tôt audience. Il dit au Roi , qui étoit accompagné du Duc de Bourgogne , que le Roi son Maître , avant que de faire sentir à la France la force de ses armes , étoit bien aise d'éprouver , s'il n'aimeroit point mieux épargner le sang de ses sujets ; qu'il l'envoyoit lui offrir la Paix ; que les conditions n'en seroient point déraisonnables ; qu'il ne demandoit que les Provinces qu'on avoit injustement ôtées à ses Peres ; & que le mariage du Roi avec Madame seroit , si le Roi le souhaitoit , le gage d'une éternelle paix entre les deux Nations.

Le Duc de Bourgogne fut ravi , que les propositions d'un accommodement vinssent des Anglois. Il ne fit rien répondre de positif à Monsieur de Salisburi ; mais on lui fit sçavoir quelques jours après , que la recherche que le Roi d'Angleterre faisoit de Madame , étoit très-agréable au Roi ; qu'à l'égard de ses prétentions , si Sa Majesté vouloit convenir d'un lieu propre à les régler , le Duc de Bourgogne s'y rendroit avec des pleins pouvoirs , & qu'il y conduiroit la Reine & Madame.

Le bruit fut bientôt répandu de la proposition du mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre , & toute la Cour en alla féliciter cette Princesse. Elle seule & Tiber furent accablez de cette nouvelle. Elle sentit alors combien étoit grand le
pro-

progrès que cet *Etranger* avoit fait dans son cœur. Toute la honte qu'elle en devoit ressentir ne balança point sa douleur. Pour *Tider*, quoiqu'il s'attendit incessamment au mariage de *Madame*, il ne laissa pas d'en être aussi affligé, que s'il eût été d'un rang & d'une naissance à y prétendre lui-même. Son désespoir fut redoublé par la circonstance de la paix que ce mariage devoit produire. Il perdoit l'espérance de passer en *Galles*. La France alloit sans doute l'abandonner à sa malheureuse destinée.

Monsieur de Salisbury revint avec l'ordre de régler le lieu & le tems de la Conférence. Le Roi d'Angleterre étoit maître de Mante. *Pontoise*, qui n'en est pas fort éloigné, étoit au Roi. Au milieu de ces deux Villes il y avoit un parc, que la nature sembloit avoir fait exprès par sa grandeur sa beauté, & sa situation, pour contenir les Cours des deux Rois. On convint qu'on s'assembleroit dans ce parc. On y dressa de magnifiques Tentes, & au milieu une Salle où les Princes seuls devoient entrer.

La Cour de France se rendit à *Pontoise*, & le Roi lui-même, qui étoit pour lors en assez bonne santé. On auroit peine à s'imaginer la magnificence de l'équipage de la Reine & de *Madame*. *Madame de Bourgogne* & *Madame de Charolois* les accompagnoient. Le Roi, le Duc de Bourgogne, *Monsieur de Charolois*, *Monsieur de Brabant*, & une foule de Princes & de Seigneurs arrivèrent à *Pontoise* avec elles. *Tider*, entraîné par son désespoir, les y suivit. Il commençoit à ne pouvoir plus cacher l'état funeste de son cœur.

Le Roi tomba malade à *Pontoise*, & la Cour de France ne se rendit pas moins au lieu de la Conférence, le jour qu'on avoit marqué. Tout agit de concert pour le rendre éclatant & célèbre. Dans le même moment que la Reine, Ma-

dame & Monsieur de Bourgogne, entroient dans cette Salle magnifique destinée aux deux Maisons Royales, le Roi d'Angleterre entroit par la porte opposée, suivi de ses trois freres les Ducs de Clarence, de Gloucester, & de Bedford. L'effet que produisit sur les uns & sur les autres la vûe de tant d'illustres personnes, fut tout-à-fait surprenant. Le Roi d'Angleterre, prévenu de la beauté de Madame, s'étoit proposé de ne la pas admirer. Madame, secrette amante de Tider, haïssoit à demi le Roi d'Angleterre. Ce Prince demeura immobile à la vûe de Madame, dont la beauté pouvoit à peine être imaginée; & cette Princesse trouva le Roi d'Angleterre si bien fait, que Tider seul lui sembla digne de lui être préféré.

En effet, le Roi d'Angleterre avoit des qualitez dignes des plus hauts sentimens. Sa taille étoit grande & bien proportionnée. Il avoit les cheveux blancs, le teint clair, blanc & uni, le front petit, la bouche belle, le nez aquilin, les dents admirables, les yeux grands & bleus, le menton court; l'esprit vif, vaste, intrépide dans les combats, & sçachant profiter de sa fortune. Aussi la qualité qu'on admiroit le moins en lui, étoit celle d'être Roi; quoique les autres eussent peut-être été confondus avec celles des autres Princes, s'il n'eût pas porté la Couronne.

Le Roi d'Angleterre ne vit donc point Madame sans être ébloüi de sa beauté; mais cette Princesse fit ce jour-là plus de conquêtes qu'elle n'auroit souhaité. Il étoit véritablement fort difficile de la voir, & de ne pas l'aimer; cependant, comme tout le monde sçavoit bien qu'elle étoit destinée au Roi d'Angleterre, il falloit être aussi téméraire que le Duc de Gloucester, pour s'abandonner aveuglément à l'amour qu'elle inspiroit.

Monsieur de Gloucester étoit le second frere du Roi d'Angleterre. Lui seul ne répondoit pas aux

vertus.

vertus de la Maison Royale : & pendant que la nature avoit fait un Héros du Roi son frere, que la douceur du Duc de Clarence & la sagesse du Duc de Bedford ses autres freres, les faisoit aimer de tout le monde, il sembloit qu'il eût voulu porter tous les défauts dont ils étoient exempts. Il étoit petit, le haut de la tête chauve à dix-huit ans, le front large & ridé, les yeux enfoncés & farouches, le teint pâle, & le ventre extrêmement gros. Il avoit l'esprit médiocre, & il n'en étoit pas moins hardi, présomptueux & cruel. Il ne connoissoit de l'amour que ce qui pouvoit assouvir sa brutalité, brûlant au reste du desir de regner, & sacrifiant tout à ses passions.

Madame eut le malheur de plaire à ce Prince. Non seulement il ne se défendit point de sa beauté, mais encore il s'applaudit de l'amour qu'il ressentait ; & comme il alloit toujours à son but, il projettoit déjà les moyens de rompre le mariage du Roi son frere, se flattant d'obtenir Madame pour lui-même.

Après les premiers complimens que le Roi d'Angleterre fit à la Reine & à Madame, & dont il se tira en galant homme, on parla des conditions de la Paix. Le Roi d'Angleterre y soutint parfaitement son caractère. Il dit à Madame, que le Roi son Pere avoit choisi des Députés plus habiles que les Ministres les plus consommés ; qu'ils avoient déjà remporté l'avantage ; & que l'adresse du Roi coûteroit plusieurs Provinces à l'Angleterre.

Avec toute sâcivilité, il ne diminua rien de ses prétentions. Le Duc de Bourgogne, qui y répondoit, ne lui offrit rien de nouveau, & se contenta de lui dire, que la France lui abandonneroit la Normandie. Le Roi d'Angleterre, qui étoit le Maître de cette Province, sourit de cette offre. On disputa jusqu'au soir, mais sans aucune aigreur.

L'on remit au lendemain la Conférence, & l'on promit de part & d'autre de proposer les dernières conditions auxquelles on vouloit absolument se tenir.

La Reine s'étoit apperçûe du plaisir que le Roi d'Angleterre avoit ressenti de la vûe de Madame. Elle crut qu'il falloit exciter son ardeur par l'absence, & le lendemain elle alla à la Conférence sans elle, avec le Duc de Bourgogne.

Madame avoit été le sujet de la conversation du Roi d'Angleterre & des Princes ses freres depuis le jour précédent. Les Ducs de Clarence & de Bedford ne cessoient d'en relever la beauté, & de conseiller au Roi d'Angleterre de donner à ses peuples une Reine si accomplie. Le Duc de Gloucester lui seul s'y opposoit avec force, poussé par son amour, que les difficultez augmentoient. Il répétoit sans cesse aux oreilles du Roi, que le moment étoit venu, où la conquête de la France étoit réservée à sa valeur; & que sa réputation seroit flétrie dans la posterité, s'il préféroit à tant de gloire, une Princesse qu'il pouvoit retrouver chez tous les autres Souverains de l'Europe.

Le Roi d'Angleterre se trouva dans le Parc de la Conférence, & fut fort surpris de n'y point rencontrer Madame. Il reconnut l'artifice de la Reine, & le dépit qu'il en eut, lui fit prendre le dessein de s'en venger. Il dissimula d'abord son ressentiment, & se contenta de demander la Normandie & la Guyenne en toute Souveraineté. Le Duc de Bourgogne & la Reine se relâcherent jusqu'à lui laisser ces deux Provinces; mais ils refuserent nettement d'en céder la Souveraineté qu'il demandoit. Le Roi d'Angleterre repliqua fièrement, qu'il falloit donc que le sort des armes en décidât; & la Reine, que piqua cette repartie, se leva & sortit du Parc.

Le Duc de Bourgogne demeura encore un moment avec le Roi d'Angleterre, & tâcha de le ramener aux offres qu'il lui avoit faites, en le faisant ressouvenir de la beauté & du mérite de Madame. Le Roi ne prit pas bien les remontrances du Duc de Bourgogne. Il répondit avec hauteur, que Madame étoit une Princesse infiniment accomplie; mais que les Rois d'Angleterre n'achetoient point si chèrement une alliance égale, & qu'il sçauroit bien, malgré lui & toute la France, conquérir les Provinces sur lesquelles il avoit droit, & forcer le Roi de France à lui offrir sa fille.

Ces manières convenoient peu au Duc de Bourgogne, qui étoit le plus fier de tous les Princes. Il repliqua sèchement, qu'il sçauroit bien l'en empêcher. Ces deux Princes se separerent ensuite; & ce fut comme le signal de la guerre.

Pendant le second jour de la Conférence, Tider, que l'absence de la Reine rendoit un peu plus libre, alla voir le Roi, & l'ayant trouvé entièrement occupé de son mal, il passa dans l'appartement de Madame. Elle étoit seule avec la Fayette, & il eut le plaisir de lire dans ses yeux, qu'elle ne ressentoit pas beaucoup de joye de son mariage avec le Roi d'Angleterre. On va vous perdre, Madame, lui dit-il tristement, & je vous perds bien plus que les autres, puisque je suis balthazard particulièrement du Roi d'Angleterre. Ce mariage n'est pas encore bien sûr, lui répondit Madame. Le Roi d'Angleterre est intéressé, & la Reine ne trouve pas que ce mouvement lui convienne. Pour vous, Tider, je crois que vous ferez bien avec ce Prince quand vous voudrez. Il a du mérite, & ne peut manquer de vous estimer. Nos haines sont irréconciliables, répondit Tider. Je songe sans cesse qu'il possède une Province où je devrois regner; & il se souvient peut-être, que

que j'ai autrefois mis la vie en quelque danger. Je crains bien plutôt, Madame, que vous ne veniez aussi à me haïr, lorsque votre destinée sera unie à celle de ce Roi. Ne me faites pas cette injustice, reprit Madame de la manière du monde la plus touchante; & croyez que, quelque chose qui arrive, je ne pourrai jamais vous haïr. Tider se trouva si heureux par cette assurance glorieuse, qu'il se jeta aux pieds de Madame, & employa à l'en remercier les termes les plus tendres & les plus vifs.

Peu après la Reine arriva, & apprit à Madame le succès de la Conférence. Cette Princesse eut une joie véritable. Tider respira encore. Il lui sembloit qu'il souffriroit moins, si Madame avoit un autre Epoux que le Roi d'Angleterre.

De Pontoise, la Cour se transporta à Troyes, & y fit quelque séjour. Le Duc de Bourgogne, piqué contre le Roi d'Angleterre, résolut de s'accommoder avec le Dauphin, & vainquit la répugnance qu'il y avoit. Il envoya vers lui Madame de Giac, qui passoit pour être la Maîtresse du Duc; & comme le Dauphin souhaitoit avec autant d'ardeur que Monsieur de Bourgogne la réunion des deux parties, on demeura bientôt d'accord des conditions. On convint, que Monsieur de Bourgogne viendrait saluer le Dauphin à Montereau-faut-Yonne, & qu'ensuite les deux Armées se joindroient.

Le Duc de Bourgogne prit le chemin de Montereau, où le Dauphin étoit arrivé auparavant. Ce jeune Prince avoit auprès de lui tous les amis de feu Monsieur, que le Duc de Bourgogne avoit fait assassiner. Ce crime saignoit encore dans leur cœur, & ils étoient devorés de la fureur de se venger. Ils trouverent que l'entrevue de Montereau, où le Duc de Bourgogne venoit se livrer entre leurs mains, seroit favorable à leur dessein. On ne peut bien dire s'ils formèrent leur entreprise
sup d'eux-

REINE D'ANGLETERRE. 39

d'eux-mêmes, ou s'ils la communiquèrent au Dauphin, Prince de dix-sept ans, foible & facile à persuader. Quoi qu'il en soit, lorsque le Duc de Bourgogne le présenta à Montereau devant le Dauphin, & qu'il avoit déjà un genouil en terre pour le saluer, ils lui firent une querelle d'Allemand, & le massacrèrent avec une perfidie qui a noirci la réputation de ce Prince, encore que sa jeunesse, dont ils abusoient, lui pût servir d'excuse.

La mort de Monsieur de Bourgogne fut un coup mortel pour la France. Monsieur de Charolois, qui prit aussi-tôt le nom de Duc de Bourgogne, & oublia qu'il étoit François, pour donner à sa vengeance toute l'étendue qu'elle pouvoit avoir. Il jura, qu'il verseroit jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour venger celui de son Pere, & qu'il ne trouveroit jamais des victimes assez sanglantes. La Reine, qui naturellement haïssoit le Dauphin, fut ravie de trouver cette occasion de justifier sa haine. Elle parut plus ardente que le Duc de Bourgogne à punir un crime, que la foiblesse du Dauphin avoit plutôt commis que sa raison. Le Roi étoit pour lors dans toute la force de son mal. Ils profiterent de cette occurrence fatale pour renverser la Monarchie. Ils obligèrent le Roi à déshériter le Dauphin, à qui on fit le procès par contumace. Ils envoyèrent la carte blanche au Roi d'Angleterre, & ils ne lui offrirent pas moins que Madame en mariage, avec le Royaume de France pour sa dot.

Le Roi d'Angleterre étoit le plus habile Prince de son siècle, & d'ailleurs amoureux de Madame. Il ne leur donna pas le tems de réfléchir sur l'exces de leur fureur. Il accourut à Troyes avec toute sa Cour. On dressa en un jour un Traité, que plusieurs années n'eussent pas suffi à régler. Par ce Traité, les deux Nations furent unies. Le nom de
Roi

Roi demeura à Charles. Le Roi d'Angleterre fut déclaré Régent. La succession de la Couronne lui fut assurée, & le jour de son mariage avec Madame, marqué au second de Juin.

La surprenante Révolution de tant d'événemens n'avoit pas donné le loisir à cette Princesse de pénétrer toute la tristesse que son mariage lui cau-
soit; mais plus elle en voyoit approcher le jour, plus son cœur étoit serré de douleur. L'infortuné Tider étoit plus à plaindre qu'elle. Il regardoit le Roi d'Angleterre, non seulement comme un Prince qui alloit épouser Madame, qu'il adoroit, mais encore comme un Roi plein de mérite, & qui lui enleveroit le cœur de cette Princesse. Les fureurs de la jalousie étant jointes, dans son ame, au désespoir de perdre pour jamais ce qu'il aimoit, les effets violens de ces deux passions, l'abattirent à un point qu'il étoit méconnoissable.

Le Duc de Gloucester, d'un autre côté, qui, depuis qu'il avoit vu Madame, non seulement s'étoit abandonné à l'aimer, mais encore s'étoit flatté de la posséder, ne vit point le Roi son frère prêt de l'épouser, sans sentir son cœur agité des mouvemens les plus violens; & il en fut d'autant plus tourmenté, qu'il falut les renfermer dans le fond de son ame, & ne les pas laisser entrevoir au Roi d'Angleterre, Prince impérieux, & qui n'aimoit pas beaucoup le Duc de Gloucester. Il les cacha donc avec soin, sans vouloir les étouffer, consumé insensiblement par la rage qu'ils lui inspira-
rent.

Le Roi d'Angleterre témoignoit beaucoup d'empressement à Madame, & n'oublioit rien pour lui marquer une passion vive & respectueuse. Il eût réussi sans doute à se faire aimer d'une Princesse qui avoit un discernement juste, si l'amour ne l'eût corrompu par le plus fatal de ses traits. C'étoit un triomphe bien glorieux pour Tider
qu'il

qu'il l'emportât dans le cœur de la plus charmante Princesse du monde, sur l'un des plus grands Rois de la terre. Un jour qu'il fortoit d'auprès d'elle, & que Madame étoit restée seule avec la Fayette, cette Princesse tomba dans une profonde rêverie. La Fayette ne la troubla point d'abord par respect, mais enfin cette rêverie durant fort long-tems, elle s'approcha de Madame. A quoi attribuerai-je, lui dit-elle, le chagrin où vous paroissez plongée ? Trouves-tu, lui répondit la Princesse, que je doive être tranquille ? On déshérite mon Frere, que j'ai toujours aimé tendrement. On s'attache à exterminer la plus Auguste Maison du monde. On fait passer dans une main étrangere tout le bien de cette Maison. C'est une Mere qui fait tous ces désordres, & je suis l'instrument malheureux dont on se sert pour les commettre. M'as-tu vû assez peu sensible à la vertu, pour me croire indifférente à ces inhumanitez ?

Bien loin, Madame, d'être insensible à la vertu, reprit la Fayette, c'est en avoir une solide, que d'être dans ces sentimens : mais ne croyez point qu'en vous impute ces emportemens. Votre moderation & votre douceur sont connues de toute la France. Monsieur le Dauphin lui-même vous rend la justice qu'on vous doit. D'ailleurs, bien qu'il soit déshérité, il n'est pas dépouillé. Il possède encore la moitié de la France, & est soutenu de tous les Princes du Sang Royal, & des plus vaillans Capitaines. Enfin, la plus noire calomnie ne peut vous noircir. Vous obéissez au Roi votre Pere & à la Reine votre Mere. La Monarchie, il est vrai, passe en des mains étrangères ; mais Madame, c'est dans les vôtres. L'Epoux qu'on vous donne, vous doit consoler de tout. Il va bientôt être de votre devoir de paroître attachée à ses intérêts. Ah ! la Fayette, dit Madame, c'est ce devoir qui m'étonne. Que sais-je si je pourrai m'y assujettir ! Que trouves-tu

42 CATHERINE DE FRANCE,
tu tant dans le Roi d'Angleterre? Pour moi, je ne lui
vois qu'une Couronne de plus qu'à de certains hom-
mes.

La Fayette entendit trop bien le sens de ces der-
nieres paroles. La Princesse n'avoit pû chasser
Tider de son cœur, quelques efforts qu'elle eût
fait sur elle-même. Le mariage de Madame lui
avoit fait croire que cet Etranger, dont elle avoit
démêlé les mouvemens, perdrait ses folles & té-
méraires pensées, & en tourneroit de plus raison-
nables sur elle-même. Elle souhaitoit passionné-
ment que Madame lui avouât ce qu'il y avoit entre
elle & Tider. Ainsi, entrant dans son sentiment
avec un air tout-à-fait flatteur: Je crois la même
chose que vous, lui dit-elle; mais me laisseriez-
vous présumer, que vous eussiez trouvé à la
Cour de France quelques-uns de ces hom-
mes que leur mérite met au-dessus des Rois? Les
filles des Rois de France ne font jamais de choix,
répondit la Princesse. Il est vrai, Madame, re-
prit la Fayette; mais elles en voyent bien qu'on
devroit faire pour elles. Peut-être Monsieur de
Clermont ne vous auroit pas déplu. On a raison,
reprit Madame, sans répondre directement à la Fa-
yette, de ne nous pas laisser le soin de faire un
choix. Je suis assurée, dit la Fayette, que sur le
mérite, vous ne vous êtes pas trompée; mais je
vois que vous me voulez faire un mystère de vos
sentimens; & quelle que soit ma fidélité pour
vous, je ne dois pas indiscretement demander à
les savoir. Madame oublia pour lors l'intérêt
que la Fayette pouvoit prendre à Tider. Je n'ai
rien de caché pour toi, dit elle à cette fille, &
peut-être as-tu pû t'appercevoir de ma foiblesse.
Je me suis apperçue, dit la Fayette en tremblant,
que l'étranger Tider a toutes les belles qualitez des
Héros, & qu'il ne lui manque que leur fortune.
Hélas! répondit Madame en répandant un torrent
de

de larmes qu'elle ne put retenir, puisqu'il faut que j'ouvre mon cœur, il est vrai que je l'ai vu avec des yeux favorables. Il n'a pas été moins téméraire que j'ai été foible; & encore qu'il n'ait jamais eu l'audace de me dire qu'il m'aimoit, tu sçais qu'il me l'a assez fait entendre. Ce que je te dis aujourd'hui, n'est pas pour entretenir une foiblesse dont j'ai honte. C'est afin que tu m'aides à la vaincre, & que tu me fasses sans cesse souvenir de ce que je me dois à moi-même & à l'Epoux qui m'est destiné. Madame embrassa ensuite la Fayette avec une tendresse qui toucha cette malheureuse fille, qui étoit prévenue d'une passion aussi cruelle: & pour éviter les visites que l'on auroit pû lui faire dans un état où elle ne vouloit pas être vûë, elle descendit avec la Fayette dans le jardin qui joint l'Hôtel de Ville de Troyes, où le Roi étoit logé.

Elles firent quelques tours d'allée en parlant de choses indifférentes; après quoi elles entrèrent dans un Cabinet de Jasmîns qui étoit à l'extrémité du jardin. Mais quel objet frappa leur vûë, lorsqu'elles y furent entrées! Tider y étoit assis sur un siège de gazon, plus pâle que la mort, les yeux baignez de pleurs, & tenant devant lui un Portrait sur lequel il attachoit ses regards de la manière du monde la plus triste. La différence de l'état où étoit Tider, à celui où Madame l'avoit vu autrefois, émut puissamment la tendresse de cette Princesse. Elle s'arrêta immobile à ce spectacle, peu différente elle-même de Tider. Sa vertu lui conseilla plusieurs fois d'éviter ce malheureux, & autant de fois l'amour en sçut triompher. Elle crut qu'il lui étoit permis de parler à une personne qu'elle ne verroit peut-être de sa vie. Tider fut long-tems sans les voir, mais enfin il les aperçut à un peu de bruit qu'elles firent. Que faites-vous-là, Tider? dit Madame avec douceur: A quels déplaisirs vous abandonnez-vous

44 CATHERINE DE FRANCE,
vous avec tant de violence ? Si j'osois vous en apprendre la cause, répondit Tider en se levant, j'en mériterois de plus cruels. J'attens de jour en jour qu'ils me donnent une mort que j'ai tant souhaitée ; mais hélas ! j'apprends bien qu'ils ne me l'accordent trop tard. Vous vous seriez épargné ces durs chagrins, reprit Madame, si vous aviez ajouté quelque foi à mes conseils. Je ne me repens pas, dit Tider, de ne les avoir point suivis. Je meurs, parce que je veux mourir, & le sujet de ma mort me la fait trouver douce. Etes-vous si obstiné à mourir, interrompit Madame, qu'on ne pût vous arracher une résolution si funeste ? Telle est ma destinée, reprit-il. Telle est la suite de la passion qui me domine, qu'elle ne peut avoir de remède que la mort. Si mes prières, ajouta Madame, peuvent quelque chose auprès de vous, vous ne mourrez pas. Je le veux, & je vous l'ordonne. Tâchez de dompter la violence de votre passion. Ramenez-la au point où elle doit être. Songez qu'on prend intérêt à votre vie. En même tems, elle lui ôta de la main le Portrait qu'il tenoit, & qu'il avoit fermé. L'amour vous a fait avoir ce Portrait, continua-t-elle. Je sçais de qui il est, & je vous le rends ; mais songez que vous ne le tenez plus que de l'amitié. Tider reprit le Portrait des mains de Madame, & se jettant à ses pieds avec transport : Vos bontés me couvrent de honte & de confusion, lui dit-il. Je vivrai, puisque vous me l'ordonnez, mais je vais plutôt de me vaincre. Du moins suis-je bien résolu de ne me présenter jamais devant vous, que je n'aye remporté sur moi-même cette pénible victoire. Madame applaudit à une résolution si juste, & le quitta un moment après. Il se retira chez lui, & y rencontra Alfred, à qui il raconta ce qui venoit de lui arriver, & la résolution qu'il avoit prise. C'en est fait, Alfred, lui disoit-il, je

je ne verrai plus Madame. Je me condamne à un exil éternel. Ce ne sont point ses rigueurs qui la causent, c'est la raison. Je ne dois rien espérer de Madame. Ne la faisons point repentir de la conduite qu'elle a eue avec nous. Hélas ! reprenoit-il, qu'il me sera cruel de ne plus voir cette aimable Princesse ! Alfred, pourrai-je survivre à ce malheur ? N'importe, ajouta-t-il avec un soupir, je ne puis que mourir en fuyant ces lieux. Que sçais-je ce que je ferois, si j'y restois ?

Il se confirma tellement dans le dessein de s'éloigner, qu'il résolut de partir dès le lendemain pour la Hongrie. Elle étoit dès ce tems-là le théâtre de l'honneur & de la gloire. Tider s'assura d'y trouver une glorieuse mort.

Il avoit à peine pris ce parti, que le Duc de Bourgogne entra dans sa Chambre. Sa nouvelle dignité n'avoit rien diminué de l'amitié qu'il portoit à Tider. Il l'embrassa avec autant de joye que lui pouvoit permettre la mort de son Pere, arrivée depuis fort peu de tems. Il lui dit ensuite, que la Révolution que venoit de causer en France l'union de cette Monarchie avec l'Angleterre, ruinoit absolument les desseins que Tider avoit sur la Province de Galles ; mais qu'il tâcheroit à lui procurer une fortune qui l'empêcheroit de les regretter. Tider le remercia en des termes aussi nobles que reconnoissans, & lui apprit, que n'étant pas résolu de servir le Roi d'Angleterre, il avoit formé le dessein d'aller acquérir quelque réputation en Hongrie. Le Duc de Bourgogne tâcha en vain de l'en détourner ; & lorsqu'il reconnut qu'il ne le pouvoit vaincre ; suivez donc des mouvemens si généreux, lui dit-il. En quelque lieu de la terre que vous soyez, comptez sur mon amitié ; mais, ne gardez point un ennemi aussi puissant que le Roi d'Angleterre. Je le pressentis hier sur vos intérêts. Il vous estime, & ne vous haït point.

Souf-

Souffrez que je vous dise, que, quelque justes que soient vos prétentions sur la Province de Galles, vous pourrez difficilement les faire valoir, ni en chasser un Roi, le plus puissant de l'Europe. Tider lui avoua, qu'il ne pensoit plus à une conquête impossible; sur quoi Monsieur de Bourgogne lui dit, qu'il avoit fait consentir le Roi d'Angleterre à lui laisser la jouissance, sa vie durant, du Comté de Milford, & il obligea Tider, après quelque résistance, à le suivre chez ce Prince. Le Roi d'Angleterre estimoit Tider. Il se souvenoit du combat terrible où ce vaillant homme lui avoit fait courir un si grand danger. Il reçut ses soumissions avec distinction, & l'ayant nommé Lord en présence du Duc de Bourgogne & d'une partie de la Cour, il ôta le Manteau du Comte d'Arondel, & le mit sur les épaules de Tider, qu'il créa Comte. Tider se faisoit beaucoup de peine en s'humiliant devant ce Roi, son rival. Cependant il ne fit rien qui lui pût déplaire, & après l'avoir salué profondément, il se retira.

Son équipage étant prêt pour partir le lendemain, il alla remercier le Duc de Bourgogne de sa générosité. Ce Prince prit des mesures pour lui faire toucher jusqu'en Hongrie la pension qu'il lui donnoit. Il se chargea encore de faire expédier l'acte qui assuroit au nouveau Mylord les revenus du Comté de Milford. Tider étoit accablé de tant de bienfaits. Il laissa quatre de ses domestiques pour en aller prendre possession; & lui, avec Alfred, & quatre autres qui lui restoient, prit le chemin de Hongrie. L'Empereur Sigismond en étoit pour lors Roi. Le Duc de Bourgogne, par un surcroit d'affection pour Tider, lui avoit écrit en sa faveur. Ainsi l'Empereur le distingua des autres volontaires. L'heureux état de sa fortune auroit dû le rendre content, si son ame eût été capable de joye; mais il trouva qu'il n'aimoit pas moins Madame à Bude qu'à

qu'à Paris. Il vouloit l'oublier, & jamais elle n'avoit été si présente à son esprit. Lorsqu'il étoit seul dans sa Tenté, il en étoit occupé. Au milieu d'une Cour superbe, il y rêvoit sans cesse. Dans le fort du combat, elle étoit l'ame des actions prodigieuses de valeur que l'on admiroit en lui.

Madame apprit du Duc de Bourgogne le départ de Mylord Tider. Elle admira sa vertu, & plaignit sa destinée. La confiance qu'elle avoit faite à la Fayette, la soulageoit infiniment. Quelquefois elle s'entretenoit avec elle de ce malheureux Seigneur. Elle disoit toujours qu'elle vouloit l'oublier, & elle en parloit sans cesse. La Fayette, ayant sçu le voyage du Mylord en Hongrie, désespéra de le voir revenir à elle : Elle prit, comme Madame, la résolution de l'oublier, & n'y réussit pas mieux qu'elle. Les blessures qu'avoit faites Tider étoient trop profondes ; l'absence les augmentoit, au lieu de les diminuer.

La Cour étoit toujours à Troyes, & l'on y devoit célébrer le mariage de Madame avec le Roi d'Angleterre. Cette Princesse avoit enfin pris son parti, & s'étoit résoluë de subir de bonne grâce le joug qu'on lui imposoit. Elle avoit de l'estime pour le Roi d'Angleterre. Il l'aimoit avec tendresse ; elle ne lui voulut rien laisser voir qui la rendit indigne de lui.

Le Duc de Gloucester n'avoit point fait ceder la passion injuste qu'il avoit conçue pour Madame, ni à sa propre vertu, ni à ce qu'il devoit au Roi son frère. Son audace & sa présomption l'empêcherent de faire les réflexions qu'un Prince vertueux n'auroit pas manqué de faire dans une pareille occasion. Il voyoit avec désespoir le bonheur du Roi d'Angleterre. Il souffroit cruellement de ne le pouvoir traverser ; & ayant souvent surpris Madame dans une langueur qui approchoit beaucoup de la tristesse, il se persuada

suada qu'elle épousoit le Roi d'Angleterre avec chagrin.

Il étoit un jour auprès d'elle, dans le tems que ce Roi, qui devoit épouser Madame le lendemain, marquoit à cette Princesse dans les termes les plus vifs, qu'il étoit moins sensible à la Couronne qu'elle lui apportoit en dot, qu'au bonheur qu'il se faisoit de la posséder. La présence du Duc de Gloucester ne contraignoit point le Roi d'Angleterre. Il ne songeoit pas que toutes ses paroles étoient presque autant de coups de poignard pour l'infortuné Duc. D'un autre côté, les réponses sages & modestes de Madame, peut-être un peu moins tendres qu'elles n'eussent dû être, modéroient le désespoir de ce Prince. Elles lui confirmoient la pensée qu'il avoit eue, que Madame n'épousoit le Roi son frere, que forcée d'obéir au Roi; & un moment après, il étoit assez présomptueux, pour s'imaginer qu'elle auroit eu plus de penchant à l'épouser lui-même.

Le Roi d'Angleterre sortit d'auprès de Madame, & le Duc de Gloucester demeura. Madame tourna les yeux de son côté, & ce Prince trouva tant de douceur & de charmes dans ses regards, qu'il les prit pour une de ces marques d'une passion réciproque. Alors il ne consulta que sa hardiesse, & s'approchant de Madame avec une tendresse mêlée de violence: Que la fortune est injuste, lui dit-il d'une voix basse! Ce n'est pas assez, Madame, qu'elle donne aux Aînez la dignité de Roi, il faut qu'elle nous fasse leurs esclaves, & qu'elle souffre qu'ils nous enlèvent encore ce que nous estimerions plus que leur Couronne. Mais faut-il que vous ressentiez aussi ses injustices?

Madame démêla dans les regards de ce Prince le sens de ces paroles hardies. Elle en fut d'abord étonnée, & en conçut ensuite de l'indignation. Elle est pourtant la prudence de feindre de

ne les pas comprendre. Je n'entens rien, Monsieur, répondit-elle, à ce que vous me dites, & je n'ai jamais eu sujet de me plaindre de la fortune. Aussi tôt, craignant que le Duc ne s'expliquât plus ouvertement, elle se leva d'auprès de lui, & alla joindre la Reine. Le Duc de Gloucester fut détrompé, d'une manière cruelle, de la pensée que sa témérité lui avoit fait avoir.

Le soir, lorsque Madame fut seule avec la Fayette, elle lui dit la conversation qu'elle avoit eue avec Monsieur de Gloucester. Serois-je assez malheureuse, disoit-elle, pour avoir inspiré de l'amour à ce Prince ! Cette passion fera-t-elle tout le malheur de ma vie ? J'ai vû sans chagrin l'amour de Tider, qui n'auroit jamais dû soupirer pour moi. Je pensois que ce fût le plus grand malheur qui pût arriver à la fille d'un Roi de France ; mais celui d'être aimé du Duc de Gloucester me paroît mille fois plus terrible. Il va être mon beau-frere ; il me paroît digne d'horreur. Ne suis-je destinée qu'à inspirer des passions condamnables ?

Le lendemain, qui étoit le jour de la Trinité, la Reine & Madame de Charolois conduisirent Madame à l'Eglise, où le Duc de Bourgogne & le Duc de Clarence avoient accompagné le Roi d'Angleterre. Les Seigneurs des trois Cours de France, d'Angleterre & de Bourgogne, grossissoient cette assemblée, l'une des plus illustres du monde. L'Archevêque de Sens, Henri de Savoisy, fit la cérémonie du mariage. Le Duc de Clarence posa sur la tête de Madame la Couronne Royale, & le Roi d'Angleterre conduisit lui-même la Reine sa femme à l'Hôtel de Ville de Troyes, où il y eut un festin d'autant plus superbe, qu'il y avoit cent tables également bien servies, dressées la plupart sous des Tentes de drap d'or, & dont la magnificence cedoit à la beauté de la nouvelle Reine, qui

30 CATHERINE DE FRANCE,
faisoit tout l'ornement de cette fête, comme elle
en étoit tout le sujet.

Les trois Cours prirent peu de jours après le
chemin de Paris, & l'entrée des deux Rois & des
deux Reines dans cette grande Ville, fut encore
une fête magnifique. Elles se firent successivement,
& avec le même éclat. Les rues étoient tapissées,
& les chemins couverts de fleurs. Le premier jour
fut destiné à l'entrée des deux Rois, tous deux
à cheval, la Couronne sur la tête, le Roi à la
main droite, & le Roi d'Angleterre à gauche.
Le Duc de Bourgogne étoit derrière eux. Ils
étoient environnez de tous les Princes & de tous
les Seigneurs de leurs Cours. Ils allèrent descendre
à Notre-Dame, où ils firent leur prière, & de là
ils se retirèrent, le Roi à l'Hôtel de S. Paul, &
le Roi d'Angleterre au Louvre.

Avec un ordre & une cérémonie à-peu-près éga-
le, les deux Reines entrèrent le lendemain dans
Paris. On ne peut rien ajouter aux cris & aux
acclamations des Parisiens, à la vue de la Reine
d'Angleterre, qui frappoit leurs yeux du plus vif
éclat : & si ce souvenir est honteux pour eux, en
ce qu'ils sembloient se réjouir d'un mariage qui
portoit un coup mortel à la France; on peut ex-
cuser les acclamations qui leur échappèrent sur la
beauté extraordinaire de cette jeune Princesse, qui
ne leur permettoit pas de consoler leur raison.
Le Duc de Gloucester ne voyoit qu'avec des yeux
de fureur la félicité du Roi son Frère. Son amour
désespéré lui avoit ôté tous les sentimens d'ami-
tié qu'il devoit à ce Prince, & la crainte seule le
retenoit dans le devoir. La conduite de la Reine,
sage & raisonnable, lui avoit fait connoître qu'il
s'étoit trompé dans les sentimens qu'il lui avoit im-
putés. Mais, en lieu que la prudence de sa répon-
se, en lui ôtant l'espérance, eût dû modérer sa
passion, il sembla qu'elle lui eût donné de nou-
vel-

velles forces. Il ne s'attacha pas un moment à la combattre. Il ne s'occupoit que des moyens de la satisfaire, & bien-que le bon sens ne lui en procurât aucun, il s'opiniâtra à en rechercher. Il les attendit de la fortune, & toute la précaution qu'il prit, fut de cacher son extravagance au Roi son Frere.

La Reine d'Angleterre évitoit Monsieur de Gloucester avec un soin qui le désespéroit. Le mariage l'avoit attachée au Roi d'Angleterre; elle n'avoit pas de peine à se défendre de la passion du Duc de Gloucester. Mylord Tider, quoiqu'absent, & bien inférieur à ce Duc, étoit un plus dangereux rival. Il se présentoit sans cesse à la pensée de la Reine, tantôt comme le plus parfait Seigneur de l'Europe, tantôt comme un malheureux, qui ne l'étoit devenu que pour l'avoir aimée, & sans ces deux sentimens d'amour & de pitié, Tider disputoit encore au Roi d'Angleterre le cœur de la Reine son épouse. Sa vertu lui reprochoit ses pensées; mais l'absence de Mylord Tider, qui selon les apparences devoit être éternelle, & l'austérité de son devoir, qui l'unissoit si étroitement au Roi d'Angleterre, la rassuroient contre ses scrupules.

Monsieur de Gloucester cherchoit les occasions de s'expliquer plus clairement. Sa passion, que la vûe de la Reine augmentoit de jour en jour, étoit parvenu à un tel point, qu'il ne pouvoit plus la modérer. Comme il étoit aussi vain qu' amoureux, il crut aisément que la Reine d'Angleterre n'avoit pas entendu le sens des paroles qu'il lui avoit dites à Troyes. Il se reprochoit de les avoir dites obscurément. Pour peu qu'il eût consulté les soins qu'elle apportoit à le fuir, il se seroit détrompé de cette imagination ridicule; mais il est bien difficile de n'être pas aveugle, lorsqu'on tâche à se tromper soi-même. Monsieur de Glo-

52 CATHERINE DE FRANCE ,
cester vouloit parler à la Reine, & cherchoit à
s'enhardir plutôt qu'à s'intimider.

Le rang qu'il tenoit à la Cour, lui fournit bientôt l'occasion qu'il souhaitoit avec tant d'empressement. Le Roi d'Angleterre fit un voyage à Londres, & laissa le Gouvernement de Paris au Duc de Glocester; mais ce Prince ne pensoit gueres aux affaires de l'Etat. L'absence du Roi son Frere lui parut trop favorable, pour n'en pas profiter. Ce Duc étoit logé au Louvre; & ayant appris un soir, que la Reine d'Angleterre se promenoit dans le Jardin, accompagnée de ses filles, il y descendit avec une promptitude extraordinaire. La Reine trembla en le voyant. Elle tenoit le bras de la Fayette. Mademoiselle de la Fayette, dit-il, en ôtant cette fille d'auprès de la Reine, voudra bien, Madame, que je vous rende le service que vous receviez d'elle. Il prit aussi-tôt le bras de la Reine, & la Fayette se retira à quelques pas de-là, avec les autres Filles qui l'accompagnoient. Cette Princesse ressentoit une émotion cruelle. Monsieur de Glocester s'en aperçut. Vous me paroissez troublée, lui dit-il, Madame, mais ce n'est pas vous qui le devez être ici; & vous voyez un infortuné Prince, qui n'a plus connu de repos depuis le moment qu'il vous a vûe.

La Reine étoit si interdite, qu'elle n'avoit pas la force d'interrompre le Duc de Glocester. Aussi continua-t-il à parler avec assez de rapidité. Ce n'est pas d'aujourd'hui, poursuivit-il, que vous avez pu reconnoître mes sentimens. La douleur que m'a causé le bonheur du Roi mon Frere, & la tendresse de mes regards, auroient dû vous les apprendre. Je vous aime, Madame. Vous avez surmonté un Prince jusqu'ici invincible; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. Vous pourriez remporter des victoires plus difficiles, & vous devez, Madame, être adorée de toute la terre.

Pen-

Pendant que Monsieur de Gloucester parloit, la Reine avoit un peu repris ses esprits, & enfin se faisant un crime d'écouter si long-tems ce Prince, Ne soyez pas surpris, Monsieur, lui dit-elle, si je vous ai laissé parler si tranquillement. L'horreur du discours que j'entendois avoit glacé tous mes sens, & d'abord je voulois douter que j'eusse bien entendu. Avez-vous donc oublié, & que je suis la femme du Roi d'Angleterre, & que vous êtes son frere; ou la vertu des filles de France vous est-elle si suspecte, que vous les croyiez accoutumées aux plus grands crimes? Oui, Monsieur, j'avois reconnu votre extravagance, j'en avois eu la même frayeur qu'elle m'inspire encore aujourd'hui; mais je m'étois flattée, que la raison & l'honneur vous rameneroient à votre devoir. Faites-y réflexion, & soyez certain, que ce secret ne sera jamais divulgué. C'est toute l'indulgence que j'aurai pour votre passion. Etouffez-la, si vous voulez que je vous rende l'estime que j'avois d'abord pour vous, & que votre amour criminel m'a entièrement ôtée.

Je ne m'attendois pas à un traitement plus dur, reprit Monsieur de Gloucester; mais, Madame, que parlez-vous de crimes & d'horreurs? Où croyez-vous donc que ma passion aspire? Ai-je été le maître de ne vous point aimer, & me suis-je flatté en vous aimant, d'aucune espérance? Le plaisir de vous voir, de vous témoigner ma tendresse par la soumission la plus respectueuse, est tout le but de mon amour. Souffrez seulement La Reine l'interrompant : Je fais un crime, lui dit-elle, si je vous écoute davantage. Je n'aurai avec vous à l'avenir de commerce, que celui de la plus exacte bienfaisance. Je vous défens de me parler jamais d'une flâme qui m'outrage; & si vous l'osez faire malgré ma défense, j'en avertirai le Roi votre Frere. Et qu'ai-je à craindre de lui? inter-

rompit à son tour Monsieur de Glocester. Ce Frere, qui n'a de plus que moi qu'une naissance injuste & chimérique, m'ôtera-t-il une vie qui m'est odieuse? N'ai-je pas eu des yeux pour vous voir & pour vous aimer aussi bien que lui? Pensez-vous que je sois son esclave? Jen'examine, ni ses droits, ni les vôtres, dit la Reine avec assez de hauteur. Il me suffira qu'il m'empêche d'entendre des discours auxquels je ne suis pas accoutumée. Le Duc de Glocester vouloit repliquer; mais la Reine appella la Fayette, & se retira dans son appartement, sans regarder seulement ce Prince.

Lorsqu'elle fut dans sa Chambre, elle ne put retenir les larmes que le dépit d'un amour odieux avoit excitées. Elle ne cacha rien à la Fayette de tout ce qu'il lui avoit dit. Elle prit avec elle des mesures pour éviter ce Prince, & elle s'affermir dans la résolution de déclarer sa folle passion au Roi d'Angleterre, s'il continuoit à la persécuter.

Monsieur de Glocester d'un autre côté, demeura dans le jardin du Louvre, abandonné aux transports les plus violens. Comme il ne connoissoit dans ses passions, ni la raison, ni la vertu, il n'y eut point d'extrémité où il ne se portât pour parvenir à les satisfaire. La fierté de la Reine ne put l'obliger à la haïr. Toute son aversion tomba sur le Roi son frere. Il avoit trouvé que ses affections s'étoient tournées vers Monsieur de Clarence, Prince aussi doux & aussi vertueux, que Monsieur de Glocester étoit violent & débauché. Il s'étoit souvent plaint de la médiocrité de son appanage. L'intérêt de son amour se joignit à tant de raisons; il ne regarda plus le Roi d'Angleterre, que comme un rival insupportable.

La guerre continuoit entre le Roi d'Angleterre & le Dauphin, avec une fureur qui devoit bientôt la terminer. Les commencemens en furent heu-
reux

reux pour le dernier. Le Duc de Clarence fut défait à Baugé dans une sanglante bataille, où il perdit la vie. Le Duc de Gloucester fut le seul de son parti qui en ressentit de la joye. Ses inclinations étoient opposées à celles de ce Prince, & sa mort le rendoit héritier présomptif de l'Etat.

Il ne conserva pas long-tems l'espérance d'une succession si considérable. La grosseffe de la Reine l'en priva. La joye qu'en eut le Roi d'Angleterre, combattit la douleur que lui avoit causée la mort de Monsieur de Clarence. Il emmena la Reine en Angleterre, où il souhmitoit qu'elle fit ses couches. Elle fit ce voyage avec plaisir; il la délivroit de la vûe de Monsieur de Gloucester.

La Reine accoucha à Londres d'un fils, qui fut aussi-tôt proclamé Prince de Galles. Les deux Royaumes signalèrent leur joye par les plus éclatantes fêtes; & le Roi attendit la santé de la Reine pour retourner en France avec elle. Ils firent une seconde entrée dans Paris; plus superbe que la première. La beauté de la Reine d'Angleterre, bien loin d'être diminuée par ses couches, en étoit, pour ainsi dire, rehaussée, & les peuples enchantés ne pouvoient la regarder sans ravissement. Il n'y avoit point de beauté qui pût être comparée à la sienne.

Le vif éclat dont elle brilloit, ne contribuoit pas à éteindre la passion du Duc de Gloucester. L'absence de la Reine, & la certitude de n'en être pas aimé, avoient livré son cœur aux douleurs les plus cuisantes; mais quelque désespéré que fût son mal, il n'en vouloit point guérir. Il ne rejettoit aucun des projets que l'amour lui fournissoit, encore qu'ils ne fussent appuyez d'aucun fondement vraisemblable.

Fin de la seconde Partie.



CATHERINE
DE
FRANCE,
REINE
D'ANGLETERRE.



TROISIÈME PARTIE.

IL y avoit à la Cour de France un Astrologue Italien, dont la Religion étoit fort suspecte, à cause d'une infinité de prédictions que l'événement avoit vérifiées. Celle qui l'avoit le plus mis en vogue, étoit ce qu'il avoit dit au feu Duc d'Orleans, du tems & du genre de sa mort. La Duchesse d'Orleans l'avoit amené d'Italie. Elle l'avoit produit à la Cour, & il y étoit estimé généralement; mais peu de gens l'osoient consulter sur leur destinée, parce qu'il ne prédisoit jamais que des choses funestes, & qu'il ne les prédisoit que trop véritablement. Cet homme étoit un jour dans la Chambre de la Reine, lorsque la Reine d'Angleterre & le Duc de Gloucester y étoient aussi.

aussi. J'ai vaincu, leur dit la Reine, la foiblesse que j'avois de n'oser sçavoir ce qui me doit arriver; & ayant déjà vécu quarante-cinq ans assez heureusement, j'ai fait venir Fernandi pour lui demander si la fin de ma vie répondra à son commencement. Quoi! dit le Duc de Glocester, peut-il sur le champ vous rendre raison de ce que vous souhaitez? Je ne le pourrois pas faire pour tout le monde, répondit Fernandi; mais il y a peu de Princes & de grands Seigneurs à la Cour, dont je n'aye tiré l'horoscope. Vous sçavez, interrompit Monsieur de Glocester, ce qui arrivera à toute la Cour? Je le sçais, sans doute, dit l'Astrologue; mais je ne l'apprens qu'à ceux qui le veulent sçavoir, si ce n'est pour les sauver quelquefois des dangers qui les menacent. Je n'oublierai rien pour détourner Monsieur le Duc de Bourgogne d'aller à Montereau; mais il fut entraîné par sa destinée. Eh! de grace, reprit le Duc de Glocester, lorsque vous aurez satisfait la Reine, hâtez-vous de m'apprendre quel sera mon sort. Je n'ai rien que d'heureux à apprendre à la Reine, ajouta l'Astrologue, ainsi, je le puis dire hautement. Votre Majesté, continua-t-il, doit jouir d'une longue vie, qui ne sera traversée que par des afflictions médiocres, & elle l'achevera dans un très-profond repos.

La Reine témoigna beaucoup de joye de ce qu'elle venoit d'apprendre. L'impatience de Monsieur de Glocester éclatoit sur son visage. Souhaitez-vous, Madame, dit-il à la Reine d'Angleterre, que Fernandi s'explique sur votre destin? Les apparences ne vous en promettent pas un moins heureux que celui de la Reine. Elles nous trompent quelquefois, répondit la Reine d'Angleterre, & j'aime mieux pouvoir espérer que ma félicité continuë, que de m'exposer à apprendre des infortunes certaines. Parlez donc hardiment sur les miennes, dit le Duc à l'Astrologue, & ne craignez

38 CATHERINE DE FRANCE,
point de m'étonner. Il y a long-tems que je fais
que la fortune m'en destine de cruelles. Vous n'a-
rez pas à vous plaindre de la fortune, reprit
Fernandi; vous ne ferez jamais moins puissant
que vous êtes, & vous le ferez long-tems. Il faut
plus entrer dans le détail, dit Monsieur de Glo-
cester, & dire tout ce que les Astres vous ont ap-
pris à mon égard. Puisque vous me l'ordonnez,
répondit l'Astrologue, je ne vous célerai plus rien.
L'amour fera tout le malheur de votre vie. Il
vous destine à des flammes illégitimes. Vous épou-
serez une Princesse, qu'il vous sera défendu d'épou-
ser. De grandes révolutions suivront ce mariage;
& ce ne sera que long-tems après, que vous
mourrez d'une mort violente. Il reste une chose
à vous apprendre, que je ne puis confier qu'à vous
seul.

Monsieur de Glocester pouvoit à peine conter
air la joye qui le transportoit. Les malheurs dont
on le menaçoit, n'étoient pas capables de balan-
cer le plaisir que lui faisoit l'idée d'épouser un
jour la Reine d'Angleterre. Il ne douta pas un mo-
ment que ce ne fût le sens des paroles de Fernan-
di; & la Reine d'Angleterre, ayant surpris ses yeux
tout brillans d'amour & de joye, pénétra sa pen-
sée. Elle rit en elle-même de la foiblesse du Duc.
Cependant, elle ne laissa pas de s'allarmer. Monsieur
de Glocester ne put retenir son impatience. Il de-
manda pardon aux Reines, & sortit avec l'Astro-
logue, qu'il emmena dans le jardin de l'Hôtel de S.
Paul. Ce fut-là que Fernandi acheva de combler
les vœux du Duc, en l'assurant qu'il regneroit un
jour. Le Duc voulut ensuite l'obliger à lui dire la
destinée de la Reine d'Angleterre; mais Fernandi
s'en excusa en des termes, qui firent connoître au
Duc, qu'il n'obtiendrait pas ce qu'il demandoit.
Je serois indigne des graces que je tiens du Ciel,
dit-il à ce Prince avec fermeté, si j'étois capable
d'en

d'en abuser : & comme c'étoit à vous seul que je pouvois confier ce qui vous regarde, il n'y a que la Reine d'Angleterre, qui puisse apprendre de moi ce qui la concerne.

Dans la disposition où étoit déjà le Duc de Gloucester, de tout entreprendre pour réussir dans son amour, il lui falloit beaucoup moins que les promesses de Fernand, pour le porter aux résolutions les plus désespérées. Mais lorsqu'il envisagea tout le bonheur auquel il étoit destiné, le Trône & la possession de la Reine d'Angleterre, il ne se fit plus de scrupule de tout hazarder pour y parvenir ; & il s'imagina, qu'il seroit indigne de la fortune qui lui étoit réservée, s'il ne contribuoit à l'avancer.

Le Dauphin avoit assiégé Cosne sur la Loire. Le Roi d'Angleterre déclara qu'il vouloit aller en personne faire lever ce siège, & décider dans une bataille, à qui le Royaume de France appartenoit plus légitimement, à lui, ou au Dauphin. La veille de son départ, il donna à toute sa Cour un festin somptueux. Il mangea en public avec la Reine sa femme, vêtu de ses habits Royaux, & tel qu'il sembloit plutôt un Dieu qu'un Homme. Ce fut-là que, dans un verre d'une liqueur exquise, on lui fit avaler un poison d'autant plus dangereux, qu'il ne devoit pas faire son effet sur le champ, mais qu'il devoit le miner insensiblement, & le consumer jusqu'à la mort. En effet, il s'en apperçut si peu, que dès le lendemain il alla se mettre à la tête de son armée ; mais deux jours après, le poison commença à se faire sentir. Il se plaignit de cruelles douleurs qui l'agitoient au-dedans du corps. Les Ducs de Gloucester & de Bedford, ses Freres, étoient auprès de lui, sensibles à son mal, & qui sembloient le partager. Mais le premier en paroissoit si touché, qu'on l'eût cru plus malade même que le Roi. Malgré sa maladie, ce généreux Prin-

ce continua sa route ; mais , il se trouva si mal à Melun , qu'il fut obligé de s'arrêter. Il laissa au Duc de Bourgogne le soin de faire lever le siège de Conne , & s'étant mis en litiere , il se fit porter à Vincennes , dont l'air lui étoit fort bon. Les Princes ses Freres l'y suivirent , & la Reine d'Angleterre y accourut bientôt , effrayée du danger qui menaçoit son Eponx , & tourmentée des cruels soupçons que les prédictions de l'Astrologue Fernandi avoient fait naître dans son ame. Elle trouva le Roi à l'extrémité ; & ses Médecins ne lui cachèrent pas , qu'une chaleur dévorante avoit brûlé ses entrailles , & qu'il lui restoit peu de tems à vivre. Jamais ce Roi n'avoit paru si grand qu'à ce dernier moment de sa vie. Il écouta sans trembler l'arrêt de sa mort. Il ne se plaignit ; ni de la cause de sa maladie , qui n'étoit pas naturelle , ni de la cruauté de son destin , qui tranchoit ses jours au milieu de sa vie & de ses victoires. Il ordonna seulement qu'on l'avertit , lorsqu'il n'auroit plus que deux heures à vivre. Ensuite , il sembla être insensible aux douleurs qui le déchiroient , bien qu'elles fussent les plus cuisantes qu'un homme eût jamais souffertes. Il regla les affaires de son Etat avec une merveilleuse tranquillité. Il donna la Régence d'Angleterre au Duc de Glocester , & celle de France au Duc de Bedford. Il commanda que le Prince de Galles fût élevé en Angleterre , & confia son éducation à la Reine & au Cardinal de Vicsstre , son oncle. Il regla les affaires de ses deux Etats avec tout le bon sens & toute la présence d'esprit imaginables , & finit en embrassant la Reine , & en la recommandant à ses deux Freres dans les termes les plus tendres.

L'état où se trouvoit pour lors cette infortunée Princesse , étoit digne de pitié. Elle voyoit mourir son Mari d'une mort précipitée. Elle en étoit la cause innocente. Encore qu'elle n'eût
jamais

REINE D'ANGLETERRE. Or
jamais aimé le Roi avec beaucoup de tendresse,
elle l'avoit infiniment estimé; il étoit le plus grand
des hommes. La vertu de la Reine avoit fait tout
ce qu'une tendresse sincère auroit pû faire. Elle
perdoit ce Mari, qui la laissoit en proie aux fureurs
du Duc de Gloucester. Elle lisoit dans les yeux de
ce Duc son amour désespéré; & prévoyant sa gran-
deur future, il n'y avoit rien qu'elle ne craignit
de son emportement. Elle n'osoit expliquer au
Roi toutes ses craintes. Peut-être l'eût-elle fait
inutilement. Ainsi, tout son parti étoit de s'aban-
donner à la violence de sa douleur, & de verser
un torrent de larmes. On vint avertir le Roi que
sa fin étoit proche. Alors il fit sortir tout le mon-
de de sa chambre, où il ne retint que la Reine &
son Confesseur. Ils s'occupa, dans le peu tems qui
lui restoit, des sentimens les plus pieux, & enfin
il expira entre leurs bras, laissant aux deux Na-
tions qu'il avoit gouvernées, des regrets sensibles
de sa perte.

Peu de jours après, Charles VI. Roi de France
mourut, & Henri, fils du Roi d'Angleterre, fut
proclamé Roi de France & d'Angleterre, quoique
Charles VI. eût laissé un fils, légitime héritier
de la Couronne, & qui appella à Dieu & à son E-
pée, de l'injustice que lui avoit faite le Roi son
pere.

Le Duc de Gloucester ne vit pas plutôt le Roi
son Frere mort, qu'il prit la poste pour Calais;
d'où il arriva en trois heures en Angleterre. Il
entra à Londres en Souverain. Il convoqua le Par-
lement, & se fit donner la qualité de Protecteur;
encore que le feu Roi ne l'eût nommé que Régent,
& que la dignité de Protecteur fit ombre à l'auto-
rité Royale.

La Reine d'Angleterre étoit occupée à Paris à
pleurer la mort de son Epoux. Ce qu'elle devoit
au fils qu'il lui avoit laissé, la retira bien-tôt de

62 CATHERINE DE FRANCE,

sa retraite. Elle craignoit l'ambition de Monsieur de Gloucester. Le nom de Protecteur qu'il venoit d'usurper, lui faisoit voir de quoi il étoit capable; & encore qu'elle fût assurée d'essuyer en Angleterre les plus indignes persécutions, elle n'hésita pas d'y passer, pour sauver la vie & la Couronne au Roi son fils. Elle s'embarqua donc pour l'Angleterre, où elle arriva heureusement. Le Protecteur vint au-devant d'elle, & la conduisit à Westminster, où le Cardinal de Vicaître amena le jeune Roi. La vûe de cet enfant, dont la beauté étoit achevée, la consola en quelque manière de ses chagrins. Elle s'assura de tous les Officiers de sa Maison, & prit des précautions pour sa vie, qui peut-être la sauverent à ce Prince.

Le Protecteur jugea à propos de donner quelques mois à la douleur de la Reine, avant que de l'entretenir d'un amour que le tems augmentoit infiniment. Il s'attacha à affermir son autorité en Angleterre, où il étoit obéi & respecté autant que s'il eût été Roi. Il avoit de grande égarde pour la Reine. Il affecta dans ces commencemens de ne lui rien laisser voir de sa première passion. Elle se flattoit que la raison l'auroit forcé de l'éteindre. Quelques sujets qu'elle eût de le haïr, elle sentoit diminuer son ressentiment, à mesure qu'elle se confirmoit dans cette pensée.

La nouvelle de la mort du Roi d'Angleterre fut bien-tôt répandue par toute l'Europe. La Cour de Hongrie en fut instruite. Mylord Tider fut un des premiers qui l'apprit. Il y menoit une vie languissante, que les bontez de l'Empereur Sigismond n'adouciroient point. Il faisoit une triste expérience de la puissance de l'amour. Sa passion n'étoit soutenue, ni par l'espérance, ni par la raison. Il devoit présumer que la Reine d'Angleterre étoit autant attachée au Roi son Epoux, que l'exigeoit le mérite de ce Prince. Il étoit à cinq-cens
lieues

lieux d'elle; il comptoit de ne la voir jamais. Cependant, il l'aimoit plus éperduement qu'il n'avoit encore fait; & l'absence, au lieu de le guérir, ne servoit qu'à le rendre plus désespéré.

Le Roi d'Angleterre est mort, disoit-il un jour à son cher Alfred. Je m'imagine que la Reine est accablée d'embarras & d'affaires. Aura-t-elle des serviteurs fidèles & affectionnez pour entrer dans ses intérêts? Vous n'en sauriez douter, répondit Alfred. Le Roi a laissé deux Freres, aussi braves qu'expérimentez, & les deux Cours de France & d'Angleterre sont remplies des plus vaillans Capitaines de l'Europe. Helas! reprit le Mylord, ils ne peuvent avoir pour la Reine le même empressement & le même zèle que moi. Prenez garde, Seigneur, repiqua Alfred, à ne vous pas abuser vous-même. Je vois que vous brûlez de retourner en Angleterre; mais daignez faire réflexion aux malheurs que vous attireront les restes d'une flamme éteinte. Vous souffrez, & vous vous contraignez depuis deux ans. Voulez-vous perdre tout le fruit de votre absence? Eh! penset-tu, interrompit Tider, qu'elle ait diminué la violence de ma passion? Elle l'a augmentée, Alfred, poursuivit-il, jusqu'à un tel point, que je ne puis plus vivre sans voir la Reine. Ah! puisque la fortune m'a délivré d'un Rival si redoutable, retournons, retournons en Angleterre. Aucun espoir ne m'y suivra; mais je verrai ce que j'aime. Je borne-là mes espérances. Seigneur, lui dit Alfred, songez-vous bien que vous lui avez promis de ne la voir jamais que vous n'eussiez surmonté la flamme injuste qui vous devoit? Helas! je ne m'en souviens que trop, répondit tristement Tider, & je dois en effet m'en souvenir. Partons cependant pour l'Angleterre. Voyons la Reine, & renouons-lui notre parole. Je ferai en sorte de ne paroître jamais devant elle.

Tout

Tout ce que put dire Alfred, ne put retenir l'impatient Mylord. Aucune considération ne l'arrêta; & craignant que l'amitié de l'Empereur ne fût un obstacle à son départ, il ne prit point congé de lui. Il laissa à ses gens le soin de son équipage. Il leur donna rendez-vous à Londres; & prenant la poste avec Alfred pour Hambourg, il s'embarqua pour l'Angleterre. Un vent favorable les fit arriver en peu de jours, & il entra dans Londres avec une agitation, que la joye & la crainte excitoient dans son cœur.

Le lendemain qu'il fut arrivé, il alla avec Alfred louer un appartement vis-à-vis le Palais de Westminster. Personne n'en pouvoit sortir, qu'il ne l'appercût distinctement. Le jour même, il vit sortir la Reine avec le Cardinal de Vicesire & la Fayette. Que cette vûe lui causa de trouble! La beauté de la Reine étoit arrivée à sa perfection. A peine put-il retenir l'émotion qui le pénétra. Il suivoit le carosse des yeux. L'idée de la revoir l'entretenoit sans cesse. Cependant il persistoit dans la résolution de ne point paroître devant elle. Elle ne peut, & elle ne doit, jamais m'aimer, s'écrioit-il. Que me serviroit de lui montrer un Amant odieux? Peut-être me défendroît-elle une vûe qui fait tout le bonheur de ma vie.

Il passa deux ou trois mois à mener cette triste vie. Il sçavoit tous les lieux où alloit la Reine. Il ne manquoit gueres de s'y trouver, mais il évitoit avec soin d'en pouvoir être vû. Il se conduisoit pour l'ordinaire dans la foule, & affectoit des lieux obscurs & éloignez, où les regards de cette Princesse ne pénédroient pas.

Alfred voulut en vain le détourner d'une conduite si étrange, & le presser même, pour l'en retirer, de voir la Reine. Il ne quittoit jamais Londres, tant qu'elle y étoit. Cette Princesse alloit
passer

passer toutes les semaines deux jours à Windsor. Pendant ce tems-là, le Mylord alloit à une Maison de campagne d'un ami d'Alfred, qui étoit sur le chemin de Windsor; & lorsque la Reine revenoit à Londres, il y retournoit après elle.

Cette Princesse n'étoit pas plus heureuse que lui. L'image de Tider étoit toujours gravée au fond de son cœur; mais si son absence & la raison ne l'en avoient pû bannir, elles avoient au moins établi dans son ame un calme & un repos qui lui eût permis une vie assez tranquille, si des malheurs étrangers ne fussent point venus la troubler. L'amour du Protecteur commençoit à paroître. Elle étoit menacée des plus effroyables malheurs. Il avoit laissé passer les six premiers mois du deuil de la Reine; & pendant ce tems-là, il s'étoit, pour ainsi dire, rendu le maître de l'Angleterre. Après ce terme, il eut pour cette Princesse des assiduités qui lui devinrent suspectes. Il fit entendre des soupirs. La Reine fut bien-tôt importunée d'un amour qui la faisoit frémir. Elle se trouva fort embarrassée de la manière dont elle devoit traiter ce Prince, que sa puissance & sa brutalité ne rendoient que trop redoutable. La prudence lui conseilloit de le menager, de peur qu'il n'ôtât au jeune Roi & la vie & la Couronne: mais la vertu & l'honneur étoient si opposés à cette conduite, que la Reine ne la put goûter. Elle redoubla seulement ses soins pour la vie du Roi, & prit le parti d'ôter absolument toute espérance au Duc de Gloucester.

Ce Prince, voyant que ses soupirs n'étoient pas assez intelligibles, prit la première occasion qui se présenta pour les expliquer. Un jour qu'en parlant du feu Roi il l'aperçut assez triste: N'avez-vous pas, lui dit-il, assez répandu de larmes depuis la mort de cet Epoux? N'est-il pas tems que votre cœur connoisse la joye & le plaisir? La Vou-

ve d'un Roi, répondit la Reine, ne doit connaître que la douleur. Elle a les pleurs en partage pour le reste de ses jours; l'on n'en peut trop verser quand on a fait une perte semblable à la mienne. J'avouerai, Madame, qu'elle est grande, reprit le Duc Protecteur, mais elle n'est pas irréparable; & vous sçavez bien qu'il est un Prince au monde, dont vous êtes plus éperdument aimée que vous ne l'étiez du feu Roi. J'avois oublié, dit la Reine, les circonstances d'une passion insolente. Comment osez-vous, Monsieur, me les ramener? Êtes-vous déjà las de l'intelligence que nous avons l'un avec l'autre? J'en veux former une plus étroite, repit le Duc de Gloucester. Ne donnez point à cet amour des noms odieux, il est trop avant imprimé dans mon ame, pour croire que la cause en puisse être illégitime. Songez que la violence s'est d'autant plus augmenté, que j'ai eu pour vous la considération de le tenir caché depuis six mois. Je ne la puis plus retenir. Vous allumez des feux qui ne s'éteignent jamais. Il a été un temps, il est vrai, que l'espoir m'étoit défendu. Le Ciel a levé cet obstacle. Il ne tiendra qu'à vous que ma passion ne devienne légitime, & qu'un Hymen glorieux ne vous fasse un devoir de m'aimer autant que je vous aime. La patience de la Reine échappa à ces dernières paroles. Laquelle de mes actions, lui dit-elle avec une fierté méprisante, vous a fait croire que j'étois capable de tant d'indignités? Vous, le frère de mon Epoux & l'oncle de mon fils, vous me proposez de vous épouser! Vous, le sujet de l'un & de l'autre, & qui n'avez de puissance que ce que vous en tenez d'eux? Depuis quand l'inceste est-il permis parmi les Anglois? Depuis quand les Reines se mêlent-elles? Je n'ai point de termes assez forts, pour vous marquer mon indignation. Vous me proposez un crime qui fait horreur à la nature même. Je me pourrais servir de cette raison pour souvrir un refus si légitime.

REINE D'ANGLETERRE. 67

gitime, mais afin de ne vous point laisser d'espérance, sachez que quand vous ne feriez point mon Beau-frere, vous ne deviendriez jamais mon Epouse.

La Reine n'attendit point la réponse du Duc de Gloucester. Elle passa dans son Cabinet, & en ferma rudement la porte. Monsieur de Gloucester demeura tout interdit de ce qu'il y avoit de mépris dans cette réponse ; mais elle ne lui inspira, ni colere, ni douleur. Il avoit en main l'Antiquité suprême. Il prit son parti sur le champ, & résolut d'enlever la Reine. Sa délicatesse ne s'effrayoit point d'un projet si indigne d'un honnête homme. Elle m'épousera, disoit-il, lorsqu'elle sera en ma puissance. Si elle persiste à le refuser, je satisferai du moins un amour, dont je ne puis plus retenir la fureur & l'impétuosité.

Il communiqua son dessein au Comte de Rochester. C'étoit un homme, qui suivoit aveuglément les volontés du Protecteur, & qu'il avoit élevé. Il lui dit, qu'il vouloit enlever la Reine la première fois qu'elle iroit à Windsor, & la conduire à Gloucester, où l'Evêque de Londres les marieroit. Il le chargea de chercher quelques soldats déterminés, outre six de sa garde, dont il étoit certain. Il ne vouloit que dix ou douze hommes, afin de sauver l'éclat. D'ailleurs, la Reine n'étoit suivie que de quatre de ses gardes lorsqu'elle alloit à Windsor. Elle laissoit le reste à Westminster, où elle étoit, qu'il n'y en pouvoit trop avoir pour la sûreté du Roi. Rochester s'adressa à cet ami qui avoit une maison de plaisance sur le chemin de Windsor, & il lui confia le secret du Duc Protecteur. Cet Anglois se chargea de lui trouver six hommes, & en parla à Alfred, qui courut en avertir Tides. Ce Mylord frémit du danger que couroit la Reine, & bénit le Ciel de l'occasion qu'il lui procuroit de la servir. Il conserva toute la présence d'esprit qui étoit nécessaire pour exécuter

cuter un projet si glorieux , & Alfred offrit par son ordre à l'ami de Rochester, cinq hommes dont il répondit. Rochester voulut les voir. Ne connoissant point Tider, il le confondit avec les autres , & leur commanda de se trouver deux jours après au Palais du Duc Protecteur , où l'on devoit leur donner des armes & des chevaux. C'étoit le jour que la Reine avoit déclaré qu'elle partiroit pour Windsor.

Tider n'hésita pas à faire avertir la Reine de tout ce qui se passoit ; & malgré l'exactitude avec laquelle il vouloit lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée , de ne paroître devant elle qu'avec des sentimens qui lui convinssent , il fut agréablement flatté de la nécessité de lui écrire & de la voir. Il envoya donc Alfred au Palais , avec une lettre qui demandoit à cette Princesse la permission de lui parler ; mais le Protecteur avoit pris ses mesures là-dessus. Celui qui gardoit la porte du Palais de Westminster , ayant été gagné par ce Prince , avoit ordre de ne laisser entrer aucun inconnu , sans le faire parler au Duc Protecteur. On y voulut conduire Alfred ; & il aima mieux retourner vers le Mylord.

Tider ne se trouva pas peu embarrassé de ce contre-têms. Il ne voulut plus insister à avertir la Reine , de peur de donner de plus grands soupçons au Duc de Gloucester. Mylord Rochester avoit eu l'imprudence de dire à son ami le nombre de gens qui accompagneroient le Duc , & son ami n'en avoit pas fait un secret à Alfred. Tider forma là-dessus le dessein de rendre à la Reine un service essentiel. Son amour lui persuada , que c'étoit non seulement une excuse pour la revoir , mais encore un expédient pour s'insinuer dans son cœur.

Il fit placer sur le chemin de Gloucester six hommes bien armés qui devoient se joindre à lui , lorsqu'il passeroit avec le Duc Protecteur. C'é-

toient

toient d'anciens serviteurs de sa Maison , entièrement dévoués à ses ordres. Les trois qui devoient accompagner avec lui & Alfred, le Duc Protecteur, n'étoient ni moins vaillans, ni moins fidèles. Il se flatta qu'avec ce secours il feroit échouer l'entreprise du Duc de Gloucester.

La veille du jour que la Reine devoit partir , elle alla entendre la Messe à S. Paul. Mylord Tider étoit pour lors à une fenêtre du logis qu'il occupoit devant Westminster. La Reine jetta par hasard les yeux de ce côté-là , & elle rencontra ceux du Mylord. Tous ses sens se troublèrent à cette vûe ; son cœur s'émut , & sa surprise ne se put cacher. Eh ! la Fayette, dit elle à cette fille qui étoit avec elle , regarde , je te prie , à cette fenêtre. La Fayette y regarda en effet ; mais Tider , qui s'étoit apperçû que la Reine l'avoit reconnu , s'en étoit promptement ôté. Cette Princeesse ne l'y vit donc plus ; & ce fut une circonstance qui lui fit croire qu'elle ne s'étoit pas trompée. Hélas ! dit-elle , je viens de voir à cette fenêtre le malheureux Tider. La Fayette ne fut pas moins émue que la Reine , parce qu'elle n'avoit pas réussi mieux qu'elle à le bannir de son cœur. Votre Majesté, lui répondit-elle , n'a pas bien examiné les traits du Cavalier qu'elle a vû. Il n'y a gueres d'apparence que Mylord Tider soit à Londres sans qu'elle en eût été avertie. Il est peu d'hommes comme Tider , repliqua la Reine. Mon cœur en conserve une idée qu'on ne peut gueres surprendre ; mais enfin , bannissons-la. Je ne veux pas même éclaircir si je me suis trompée ; j'ai toujours craint la vûe de Tider. Je me reproche sans cesse les sentimens qu'il m'a inspirés. La Reine changea aussitôt de conversation ; & après avoir entendu la Messe , elle revint au Palais , non pas sans tourner la tête vers le lieu où elle avoit cru voir

70 CATHERINE DE FRANCE,
 le Mylord. Plus le Duc Protecteur appro-
 choit du moment qui devoit lui livrer cette Prin-
 cesse, plus il s'abandonnoit à la joye. Le soir qui
 précéda le jour de son entreprise, il ordonna à
 Rochester de lui amener les gens qu'il avoit choi-
 sis. Rochester obéit. Tider & Alfred parurent
 au nombre de ses soldats, avec des habits qui
 ne les distinguoient pas. Le Duc de Gloucester
 avoit vû Tider à la Cour de France; mais ou-
 tre qu'il y avoit près de deux années, il l'avoit
 peu pratiqué. Ainsi il ne le reconnut point. Il
 remarqua cependant son air, & parut faire plus
 d'estime de lui que des autres. Il leur com-
 manda de suivre exactement les ordres qu'il
 leur donneroit, & leur promit des récompenses
 proportionnées au service qu'il attendoit d'eux.
 On étoit dans les jours de l'année les plus
 chauds. La Reine monta en Carosse dès le
 point du jour, afin d'arriver à Windsor avant
 la grande chaleur. Elle n'avoit que la Fayette avec
 elle. Cette heure-là accommodoit tout-à-fait le
 Duc-Protecteur. Il sortit de Londres par un au-
 tre chemin, & atteignit la Reine à un quart de
 Heuë de la Ville. Il commanda au Cocher avec
 la dernière fierté, de s'arrêter. A peine se fut-il
 nommé, que le Cocher & les autres gens de la
 suite de la Reine, étonnez, ou par le nombre
 de ceux qui le suivoient, ou par le respect qu'ils
 avoient pour lui, s'arrêteront, & le laisserent
 approcher avec les siens du carosse de cette Prin-
 cesse. Elle avoit frémi lorsqu'elle avoit entendu
 sa voix, & avoit prévu les malheurs qui la me-
 nçoient. Reprenant cependant l'assurance que lui
 donnoit son rang. Quelle importante affaire,
 dit-elle au Duc de Gloucester, vous fait sortir de
 Londres si matin, & interrompre mon voyage?
 C'est l'amour; Madame, répondit Monsieur de
 Gloucester, d'une voix assez basse pour n'être en-
 tendu

tendu que de la Reine. J'ai reconnu qu'un devoir trop sévère vous retenoit ; que je ne serois jamais heureux , si je vous laissois écouter vos scrupules. Comment ! lui dit la Reine, en parlant aussi haut qu'il avoit affecté de parler bas , poufferiez-vous les projets de votre insolent amour jusqu'à faire violence à votre Reine ? Seriez-vous capable d'une lâcheté aussi infame ? Ne parlez pas si haut , Madame, reprit le Duc d'un ton ferme. Ma partie est faite de manière , que vos plaintes ne la rompent pas. Ma conduite, il est vrai , paroît un peu éloignée de cette soumission aveugle que j'ai toujours eue pour vous ; mais vous reconnoîtrez par la fuite, qu'elle n'est pas moins respectueuse. Ne craignez rien , Madame, d'un Prince qui vous adore. C'est à Gloucester qu'il va vous conduire. On y levera vos scrupules. On vous fera connoître qu'il n'est pas toujours défendu d'épouser la Veuve de son Frere. Cette Alliance m'engagera doublement dans les intérêts du Roi votre fils , & vous conviendrez un jour , que vous étiez injustement prévenue contre moi. Je vois , repliqua la Reine , le cœur ferré de douleur , que je ne suis pas ici en état de me faire obéir. Cependant il en est encore tems. Ne poussez pas plus loin un crime effroyable. Quelque puissant que vous soyez , ne vous flattez pas qu'on vous applauidisse sur un pareil attentat. Songez qu'un honnête homme ne doit devoir qu'à soi-même la conquête de celle qu'il aime : soyez persuadé que je préférerois la mort au mariage que vous me proposez , à moins que votre brutalité n'aille aussi à m'y forcer, & qu'elle n'acheve de traiter avec la dernière ignominie la Veuve & la Mere de vos Rois. Je serois fâché, répondit le Duc de Gloucester, que vous eussiez de si grands sujets de vous plaindre de moi , mais vous tiendrez dans peu un autre langage. Il s'éloigna en finissant ces paroles , & commanda

72 CATHERINE DE FRANCE,
da au Cocher de prendre le chemin de Gloucester.

Tider étoit parmi les gens du Duc Protecteur, avec ceux qu'Alfred y avoit introduits. Il fut témoin de tout ce que fit le Duc; & la fureur que sa conduite lui inspira, agita si violemment son ame, qu'il fut plusieurs fois sur le point de le poignarder: mais la crainte de le manquer, & l'espérance de lui arracher bien tôt cette glorieuse proie, suspendit la rage qu'il ressentoit. La Reine, d'un autre côté, étoit pénétrée de la plus sensible affliction. Elle connoissoit le Duc de Gloucester capable de tout entreprendre. On ne pouvoit le haïr plus violemment. Elle le soupçonnoit de tant de crimes, & elle lui en avoit tant vû commettre, que sa haine ne pouvoit avoir un fondement plus légitime. Dans cet état pitoyable elle songeoit quelquefois à Tider. Elle étoit bien éloignée d'en attendre du secours. Elle le connoissoit assez cependant, pour être convaincuë qu'en une pareille occasion il lui sacrifieroit sa vie avec joye.

Le Carosse de la Reine étant arrivé au lieu où Mylord Tider avoit fait cacher six des siens, ils sortirent avec impétuosité, & le firent arrêter encore une fois. Le Duc Protecteur fut surpris de ce contre-tems. Il prit ces ennemis pour des voleurs, & crut que son nom les mettroit en fuite. Il se nomma donc; mais cela fit un effet tout-à-fait contraire. Tider l'attaqua avec une valeur bien au-dessus de celle du Duc. Le Duc l'évita; & se voyant trahi par une partie de ses gens, il excita l'autre à le venger. Les Gardes du Duc Protecteur étoient les plus braves des Anglois. Ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que les six Gardes de la Reine se joignirent au Protecteur, malgré les cris de cette Princesse, qui les exhortoit à la tirer des mains de ce Ravisseur. On combattit avec toute la furie imaginable. Tider, qui vit que le
suc.

succès balançoit, commença à douter qu'il lui dût être favorable. Cependant il ne perdit point le jugement : il avoit le visage découvert, & la Reine le reconnut aussi-tôt. Sa vûe passa dans son esprit pour une espece d'enchantement. Les actions qu'il fit pour la sauver, étoient encore plus surprenantes.

Le Duc de Gloucester fut trois fois prêt de périr. Comme le Mylord se précipitoit au milieu des plus braves ennemis, il fut blessé presque dans toutes les parties de son corps. Il perdoit son sang de tous côtez. Soutenu cependant par une valeur héroïque, il joignit une dernière fois le Protecteur, & lui déchargea sur la tête un coup d'épée qui lui ôta la jugement. Il fuit vers Londres à toute bride, & six des siens qui restoient, le suivirent. Le malheureux Tider tomba, & la Reine ne vit bientôt plus, ni le vaincu, ni le vainqueur.

Elle passa pour lors du plus cruel désespoir à la pitié la plus touchante. Tider mourant rappella dans son cœur tout ce qu'il y avoit eu jamais de plus vif. Elle descendit promptement de carrosse, & avec les plus précieux de ses ornemens, elle tâcha d'arrêter son sang qui couloit en abondance. Il n'y avoit heureusement que fort peu de chemin de-là à Windsor, ensorte que par les sollicitations d'Alfred, la Reine remonta en carrosse avec la Fayette. Alfred mit auprès d'elle l'infortuné Mylord, qui ne pouvoit connoître l'honneur & le bonheur qu'il avoit. On arriva presque aussi-tôt à Windsor, où Tider fut mis dans un lit, & d'où la Reine manda de Londres ses Médecins avec toute la diligence possible.

Après qu'elle eut donné ses premiers soins à la conservation d'une vie qui lui devoit être si précieuse, elle songea à prévenir le Duc de Gloucester, qui étoit capable de sacrifier l'Etat pour se venger de l'insulte qu'il croyoit avoir reçue. Elle écrivit

au Cardinal de Wincester, & ne lui cacha rien des emportemens du Duc Protecteur. Elle lui apprit toutes les particularitez, & de son amour, & de son enlèvement; & ne lui céla que la manière dont elle avoit été tirée de ses mains, qu'elle attribua à la valeur & à la fidélité de ceux qui avoient pris son parti. Elle finit en lui recommandant la vie du Roi, & en le priant d'examiner les actions du Protecteur, & de lui envoyer à Windsor une garde qui la pût mettre à couvert de l'insolence du Duc de Glocester. Le Cardinal de Wincester étoit le plus honnête homme d'Angleterre, & par conséquent l'ennemi des violences du Duc Protecteur. Il mania cette affaire avec toute la prudence imaginable. Il mit auprès du Roi quatre nouveaux Officiers, entierement attachez à lui, & il fit partir les gardes de la Reine & les siens pour Windsor. Cela faisoit environ quatre-cens hommes. Le Marquis d'Huntington les commandoit; jeune-homme de mérite & de réputation.

Le Duc Protecteur étoit véritablement pénétré de rage. Il ne sçavoit à qui imputer l'injure mortelle qu'il avoit reçûe. Il avoit bien vû que les actions prodigieuses de Tider lui avoient plusieurs fois arraché la victoire; mais il ne sçavoit point son nom, & il ne croyoit pas qu'il fût le chef de l'entreprise. Plus il tâchoit de l'approfondir, plus sa raison se perdoit. Il brûloit du désir de se venger, & sa fureur ne trouvoit point de victime qu'elle se pût immoler. Dans cette incertitude, il souffroit des maux infinis. Les remords & la confusion de son crime venoient se joindre à tant de chagrins. Il songeoit avec quel front il paroîtroit devant la Reine, ayant encore la foiblesse de l'aimer. Cependant il fut obligé de garder le lit quelques jours, pour les blessures qu'il avoit reçues dans ce combat. Ce fut-là qu'il apprit, que la Reine avoit mandé ses gardes & ceux du Cardinal de Win-

cester.

cester. Il soupira de douleur à cette nouvelle, qui lui fit connoître qu'il avoit manqué une occasion qui ne se présenteroit jamais. Il en pensa coûter la vie à Rochester, qui n'avoit pas sçu choisir des amis fidèles. Il fut disgracié, & le Protecteur crut lui faire grace de lui laisser la vie.

La Reine goûta quelque calme lorsqu'elle se vit en sûreté à Windsor, & ne fut plus occupée que du danger où étoit Mylord Tider. Ses blessures étoient si profondes, que les Chirurgiens n'en purent décider aux deux premiers appareils; & ce ne fut qu'au troisième qu'ils répondirent de sa vie. La Reine en fut sensiblement touchée, & la Fayette partagea sa joye. Il n'avoit pas été au pouvoir de cette Fille d'oublier Tider. Ni son absence, ni l'amour de la Reine qu'elle connoissoit, ni la confiance de cette Princesse, n'avoient pu la détacher d'un homme qui ne l'avoit jamais aimée. Elle étoit persuadée que l'amour de Tider pour la Reine l'avoit ramené à Londres; mais il est des passions que la raison désavoue, & que le cœur conserve toujours. La Fayette n'avoit pu être témoin du combat de Tider & du Protecteur, sans ressentir une crainte mortelle. Elle l'avoit vu tomber avec désespoir. Sa joye put à peine demeurer cachée lorsqu'elle sçut qu'il n'étoit plus en danger. La Reine en avoit trop elle-même, pour remarquer celle de la Fayette. Elle ne la dissimuloit point devant elle, ignorant les raisons qui l'y eussent pu obliger.

Si-tôt que Mylord Tider put parler, il demanda des nouvelles de la Reine. On lui apprit qu'elle étoit à Windsor, où il étoit lui-même depuis sa blessure, & qu'elle y étoit en sûreté. Ce fut-là le remède le plus certain pour avancer sa guérison. La Reine le vint voir, lorsqu'elle crut le pouvoir faire sans l'incommoder; & elle lui témoigna en des termes fort touchans sa reconnoissance pour le servi-

76 C A T H E R I N E D E F R A N C E ,
ca, qu'elle avoit reçu de lui. Tider l'assûra, qu'il en
étoit déjà glorieusement récompensé par l'honneur
qu'elle lui faisoit. Il ajouta néanmoins avec un sou-
pir, que la Reine entendit trop bien, que la for-
tune ne lui avoit pas été aussi favorable qu'il l'eût
souhaité; que si elle avoit écouté ses vœux, elle
auroit sauvé la Reine, & terminé des jours qu'il
stainoit depuis si long-tems dans l'infortune.
La Reine ne répondit pas précisément au sens de
ces paroles. Elle lui marqua seulement, qu'elle pre-
noit part à sa santé, & elle le quitta quelque tems
après. Elle continua à le voir presque tous les
jours qu'il resta encore au lit. Tant de bonté, &
sa jeunesse, l'en tirèrent bientôt. Le Mylord fut
guéri en un mois, & ses Médecins lui permirent
de quitter la chambre.

Il commença par aller remercier la Reine de la
part qu'elle avoit prise dans sa maladie. Elle le
reçut avec joye, mais non pas sans émotion. Le
dernier service de Tider avoit non seulement sur-
monté la résolution qu'elle avoit prise de l'ou-
blier, mais encore tellement établi ce Mylord
dans son cœur, qu'il n'y avoit jamais été plus
puissant. Ce n'étoit plus une inclination secrète
qu'elle s'osoit à peine avouer à elle-même, &
que sa gloire étouffoit aussi-tôt qu'elle commen-
çoit à paroître: c'étoit une passion impétueuse,
que la reconnoissance approuvoit, & que la raison
ne pouvoit plus détruire. Tout lui parloit pour
Tider. Elle étoit sans cesse occupée du souvenir,
qu'elle lui devoit l'honneur & la vie, & que sans
lui, elle seroit l'esclave de l'homme du monde qu'elle
haïssoit le plus.

La Reine laissa donc voir à Tider une partie
de ce qu'elle pensoit, & lorsqu'il croyoit lui ren-
dre grâces des soins dont elle l'avoit honoré, il
reçut de cette Princesse des complimens propor-
tionnez à l'action qu'il avoit fait. Il n'y avoit,
lui

lui dit elle, que le vaillant Tider, de qui je pûsse espérer du secours si à propos. Ensuite, elle lui demanda, par quel hazard il étoit en Angleterre, & comment il avoit appris le dessein du Protecteur. Tider s'embarassa à cette demande. Que puis-je dire à Votre Majesté, lui répondit-il? Je vais devenir criminel. Elle se souvient peut-être de la parole que je lui avois donnée en la quittant. Hélas! Madame, je ne l'ai point exécutée. Il m'a semblé que ma passion tiroit des forces de mon éloignement. J'étois revenu mourir en Angleterre. Je n'ai pu mourir innocent. Votre Majesté sait mon crime. Pourquoi m'a-t-elle retiré d'une mort dont j'étois si proche, que j'avois si bien méritée, & que je rencontrais si glorieusement?

La Reine sourit au discours de Tider. Mylord, lui dit-elle, vous ne méritez point de mourir. Peut-être obtiendrez-vous du tems, les sentimens que vous souhaitez, & que vous devez avoir. Cependant gardez le respect & la discrétion dûs au rang de celle que vous aimez. Ne l'obligez pas à changer les manières qu'elle a avec vous, & apprenez-moi comment vous avez été instruit de l'entreprise du Duc de Gloucester. Mylord Tider lui raconta son séjour à Londres, le choix que Rochester avoit fait d'eux pour servir le Protecteur dans son enlèvement, & la difficulté qu'il avoit trouvée à en avertir Sa Majesté. Ils eurent ensuite une conversation générale, où le mérite de Tider se découvroit toujours à la Reine, plus grand qu'elle ne se l'étoit imaginé.

Elle voulut passer une partie de l'Eté à Windsor, & fit venir ses filles d'honneur & ses Officiers; mais elle n'y voulut recevoir aucune visite. Tider étoit la cause de cette solitude. La Reine ne l'avoit fait connoître qu'au Marquis d'Huntington, à qui elle avoit confié l'entreprise du Duc de Gloucester, & que c'étoit Tider qui l'avoit rompu par

78 CATHERINE DE FRANCE,
son ordre. Le Marquis lia bientôt amitié avec
Tider. Il trouva qu'il étoit digne de la sienne.
Ces deux Seigneurs avoient de l'esprit infiniment ;
leur conversation plaisoit à la Reine ; elle jouoit
avec eux une partie du jour ; les soirs elle se pro-
menoit dans les jardins de Windsor. L'art & la
nature les avoient rendus les plus magnifiques de
l'Europe.

Quelquefois la Reine se promenoit avec Tider ;
quelquefois elle étoit seule avec la Fayette ; mais
toujours ce Mylord étoit présent à ses pensées. El-
le les communiquoit à la Fayette, & lui causoit
plus ou moins de douleur, selon que sa tendresse
pour Tider étoit plus ou moins forte. Que fais-je
ici, disoit-elle, d'un homme dont je sçais que je
suis aimée, que je ne dois point aimer, & que
j'aime cependant avec violence ? Je lui dois, il est
vrai, ce que j'ai de plus cher au monde ; mais
que puis-je inférer de ma reconnoissance ? Com-
blons-le de bienfaits. Elevons-le. Je le puis faire,
malgré le Duc de Gloucester. Le Cardinal de Win-
cester appuiera ma résolution. Hélas ! reprenoit-
elle, je sçais trop combien il méprise ces recom-
penses vulgaires. Je l'ai déjà vû une fois me sacrifi-
er sa fortune. Il a exposé sa vie pour moi. Je
connois sa fierté & son orgueil. La Fayette, con-
tinua-t-elle en prenant le bras de cette fille, crois-
tu qu'il aspire à de plus hautes récompenses ?

La Fayette, comprenant le sens du discours de la
Reine, étoit dans un embarras d'autant plus grand,
que l'amour & la vertu partageoient son ame. Elle
voyoit la Reine balancer, & capable de tout faire
pour son Amant. Si elle répondoit favorablement
pour Tider, elle perdoit pour jamais l'espérance
de le posséder, qu'elle n'avoit pu encore ôter de
son cœur. Si elle suivoit dans sa réponse ce que
lui dictoit sa passion, il lui sembloit qu'elle faisoit
à son Amant une trahison, indigne d'une ame géné-
reu-

reuse. Elle suivit donc le penchant de sa vertu. Je ne puis dire à Votre Majesté, répondit-elle en se faisant une cruelle violence, jusqu'où Mylord Tider aspire; mais je crois qu'il est peu de choses dont il ne se puisse flatter. Quoi! prétendrait-il épouser la Reine d'Angleterre, reprit la Reine en rougissant de honte? Je sçais, poursuivit-elle, que la Veuve du Roi Jean se remaria à un Comte de la Marche; mais Tider n'approche point de ce rang, & je sors d'un Sang plus illustre que celui de cette Reine. La Fayette acheva de se vaincre, encore que le fond de son cœur fût percé d'une mortelle douleur. La Princesse dont vous parlez, dit-elle à la Reine en tremblant, étoit Reine d'Angleterre aussi-bien que Votre Majesté. Mylord Tider se prétend issu d'une Maison aussi fameuse que celle du Comte de la Marche, & il a sans doute plus de mérite.

La Fayette flattoit agréablement la Reine, & déjà elle se représentoit Tider fils de Leolin Prince de Galles, créé Comte de Milford, issu du Sang des Rois Bretons, quand la splendeur des Rois de France, ses Ayeux, & la gloire de Henri V. son Epoux, vinrent frapper tout-à-coup ses yeux. Elle en fut éblouie; son amour ne put soutenir un si grand éclat. La gloire en triompha. Que répondrais-je, disoit-elle, à tous les Rois de l'Univers, dont je suis descendue, & qui me sont alliez, si j'avois introduit Tider dans leur famille? Exposerai-je aux yeux de tout le monde ma honte & ma foiblesse? Serai-je dans les siècles à venir le modèle des Princesses méfaliées, & me verrai-je le reste de ma vie l'infamie des François, la honte des Anglois, & le mépris des uns & des autres? Non, la Fayette, non; le mérite de Tider, & ce que je lui dois, ne me peuvent faire oublier ma gloire. Je justifierois l'attentat du Duc de Gloucester, en faisant voir que j'en étois pas

indigne. Je donnerois au Roi mon fils la confusion de n'oser de sa vie me voir, ni entendre prononcer mon nom.

La Reine s'affermir de telle sorte dans cette dernière résolution, qu'elle se reprocha à elle-même l'incertitude où elle avoit été un moment auparavant. Elle projetta donc ce qu'elle vouloit faire pour l'elevation de Tider; & sur-tout elle jugea à propos de ne le plus laisser à Windsor. Ce Mylord ignoroit le malheur dont il étoit menacé. Il jouissoit tranquillement des plaisirs que lui fournissoit la vûe de la Reine. Son amour s'augmentoît, sans qu'il songeât à aucune suite. Il croyoit qu'il devoit toujours voir cette Princesse; il se faisoit une idée d'une longue & douce félicité.

Il se promenoit dans un petit bois qu'on avoit pratiqué dans le jardin de Windsor, un matin qu'il croyoit la Reine encore au lit, lorsqu'il l'aperçut à quelques pas de lui avec la Fayette. Il n'osoit par respect s'approcher d'elle; mais la Reine s'avancant vers lui: Je vous cherchois, Mylord, lui dit-elle. Votre santé me paroît enfin rétablie; & il ne me pouvoit arriver une joye plus parfaite que de vous devoir la vie & l'honneur, sans qu'il vous en ait coûté que des blessures glorieuses. Je vous ai assez retenu à Windsor. Il est tems que vous en partiez; mais ne restez point en Angleterre. Le Duc de Gloucester est devenu votre ennemi. Il y est trop puissant, & nous aurions peut-être de la peine à vous sauver de sa fureur. La France sera votre azile. La Reine ma mere, & le Duc de Bedford mon beau-frere, m'acquitteront de ce que je vous dois. Je leur écris, & je leur mande le service que vous m'avez rendu. Disposez-vous donc à partir, Mylord; & croyez que ce n'est pas sans chagrin que je vous éloigne de moi.

Les

Les changemens que la Reine remarqua sur le visage de Tider, à mesure qu'elle parloit, lui découvrirent la peine que lui causoit son discours. Madame, répondit-il, qu'est-ce que Votre Majesté me propose ? Que me parle-t-elle d'azile & de récompense, pendant qu'elle me procure le seul malheur auquel je ne pourrai survivre ? Mais je n'ai qu'un mot à dire à Votre Majesté. Je m'étois promis, & je lui avois promis, de ne paroître jamais devant elle qu'avec des sentimens que je pourrois avouer. Deux ans d'absence, & quatre cens lieues d'éloignement, n'ont pu ramener mon cœur à la raison. J'ai manqué à la parole que j'avois donnée à Votre Majesté, & je suis revenu à Londres. Mon crime est excusable, puisqu'il m'a fourni l'occasion de vous rendre quelque service. Je ne demande à Votre Majesté que la permission de passer le reste de ma vie dans la maison que j'occupois devant le Palais Royal de Westminster. Elle me sera plus agréable que le séjour & les honneurs que vous me destinez en France, puisque j'y pourrai quelquefois entrevoir Votre Majesté. Je flattois une passion injuste, repliqua la Reine ; & je prolongerois vos malheurs, Mylord, si je vous accorderois une demande si déraisonnable. Vous n'êtes pas né pour être toujours malheureux : il faut absolument que vous vous délassiez d'une passion qui vous le rendroit toujours. Vous savez que je ne l'ai que trop flattée, que j'ai eu pour vous plus d'indulgence que je n'en devois avoir ; mais je ne pourrois en autoriser la suite, sans un crime. La Reine d'Angleterre ne doit point savoir que Mylord Tider l'aime, & qu'il est caché à Londres pour la voir. Ignorez-le donc, Madame, interrompit Tider, & laissez-moi le soin de ma fortune : mais que Votre Majesté soit persuadée, que je ne puis me vaincre, ni renoncer à l'espérance de la voir. Si Votre Majesté me l'ordonne absolument, j'obéis

rai ; mais ce sera en finissant une vie qui me seroit insupportable. Le Duc Protecteur ne cherchera pas long-tems sa victime , & j'irai moi-même la lui présenter.

Ce n'est donc pas assez , reprit la Reine , que votre départ m'afflige ; vous voulez enfin m'offenser. Vous le pouvez , Mylord , & augmenter les chagrins que je ressens. Cependant vous vous consulterez. Restez encore trois jours à Windsor , & vous me direz ensuite votre résolution. La Reine changea aussi-tôt de conversation : & bien que la tristesse qui étoit peinte sur le visage de Tider , & l'amour qui paroissoit en ses yeux , touchassent sensiblement le cœur de cette Princesse , sa gloire avoit fait une telle impression sur son esprit , qu'elle résolut absolument de bannir Tider , & d'éviter une vûe trop dangereuse pour elle.

Les trois jours que la Reine avoit donnez à Tider se passerent , sans que ce Mylord fût capable de prendre une résolution. Le désespoir & la plus vive douleur le pénétoient. La Reine le vit en cet état le soir de ce dernier jour , & voulut enfin fixer son départ. Quel parti avez-vous pris , Mylord ? lui dit-elle dans la Salle de Windsor , auprès d'une fenêtre , d'où chacun se tenoit éloigné par respect. N'avez-vous pas reconnu que je vous proposois celui que vous devez fuir , pour peu que vous ayez de raison ? J'ai reconnu , répondit le Mylord , que j'étois le plus malheureux de tous les hommes ; mais , Madame , vous me pouvez rendre le plus fortuné. Ne m'ordonnez pas surtout de vous quitter , ou commandez-moi de cesser de vivre. La Reine vit bien que rien ne pouvoit ramener Tider. Elle acheva de faire sur elle-même le dernier effort. Puisque vous ne voulez pas de vous-même entrer dans mes sentimens , vous m'obligez enfin à une conduite que j'avois voulu éviter. Il vous doit être glorieux , Mylord ,

que

que je vous défende l'Angleterre. Vous m'avez paru aimable, & vous m'avez sauvé la vie; mais enfin, je suis Reine, & tous les Trônes de l'Europe sont remplis par ma Maison. Je ne vous en dis pas davantage. Vous m'entendez. Partez demain avant le jour. Je vous défens de rester en Angleterre, & d'y revenir que je ne vous y rappelle. Laissez-moi le soin de votre fortune. Adieu, Mylord. Obéissez. La Reine se retira aussi-tôt à son appartement, dans la résolution de ne plus voir Tider. Là, elle s'abandonna à la tristesse, que la grandeur de son rang l'avoit forcée de cacher au Mylord.

Tider étoit resté immobile dans la Salle de Windsor. Tant de pensées différentes se présentoient à lui, qu'il en étoit, pour ainsi dire, accablé. Ce que la Reine venoit de lui dire, l'avoit comblé de joye & de tristesse. On lui faisoit entendre assez clairement qu'il étoit aimé, & on le bannissoit pour jamais. Quelle gloire, disoit-il en lui-même, d'avoir surmonté la plus grande & la plus belle Reine du monde! Quelle cruauté de la perdre, & de ne la plus voir! Madame, s'écrioit-il, pour quoi avez-vous permis que j'entendisse des paroles si favorables? Je vous aurois quittée avec moins de regret. Son irrésolution ne se pouvoit calmer. Tantôt sa fierté s'applaudissoit que la Reine partageât sa tendresse. Il oublioit dans ce moment tous les malheurs de sa vie. Bientôt il se ressouvenoit, qu'en apprenant un bonheur si peu espéré, on lui avoit prononcé l'arrêt de sa mort, qu'on lui avoit défendu une vûe si chère. Quelque avantageuse que fût la raison de son bannissement, il étoit toujours banni. Depuis trois mois, disoit-il, je vois tous les jours la Reine; sa conversation m'étoit permise: on me ravit l'un & l'autre. L'on croit que j'y pourrai survivre. Non, s'écrioit-il. Il faut mourir, on n'étant pas privé de sa vûe.

Cette dernière idée apaisa un peu sa violence. Il ne désespéra pas d'engager la Reine à lui permettre de la voir quelquefois. Quand elle auroit mis des années pour terme à la faveur qu'il demandoit, il en eût été content. La seule pensée de ne la voir jamais, le désespéroit. Il passa toute la nuit dans ces agitations. Le matin, lorsqu'il crut à-peu-près que la Reine étoit levée, il alla à son appartement. Mylord Huntington étoit dans la première antichambre avec quelques Filles de cette Princesse. Il regarda Tider, & fut étonné de lui voir quelque chose de funeste dans les yeux. Il l'aborda, pour lui demander la cause de sa tristesse; mais Tider, sans lui répondre, pria une des filles de la Reine, de le faire parler à la Fayette. Cette fille entra dans la chambre de cette Princesse, & lui amena bientôt la Fayette. Tider la pria en des termes très-pressans, de supplier la Reine de sa part, qu'elle lui accordât encore une fois la permission de la voir. La Fayette souffroit cruellement, en voyant ces marques de la passion de Tider pour la Reine, elle qui en avoit une aussi brûlante pour lui. Elle ne lui répondit rien, mais elle alla trouver la Reine, qui étoit en déshabillé dans son cabinet, & elle s'acquitta de la commission que Tider lui avoit donnée. La Reine avoit passé la nuit dans le trouble & dans le désordre. Elle ne souffroit gueres moins que Tider de l'absence qu'elle lui commandoit : s'avoit été par une force d'esprit extraordinaire, qu'elle avoit banni un Amant qui lui étoit si cher. Elle craignoit, si elle l'exposoit encore à le voir, que sa foiblesse ne triomphât enfin de sa gloire. Aussi elle renvoya la Fayette avec un refus.

Tider le ressentit vivement, & se trouva pour lors saisi d'une espèce de désespoir. Mademoiselle, dit-il à la Fayette. Retournez, je vous en conjure, vers la Reine. Obtenez qu'elle ne porte pas

REINE D'ANGLETERRE. 87

pas plus loin la fureur qui me transporte. Je ne sçais plus où je suis; & elle va me réduire à des extrémités qui m'étonnent. La Fayette, aussi troublée que lui, retourna trouver la Reine, & lui dit encore, que Mylord Tider l'avoit engagée à revenir la prier de lui permettre de la voir. La Reine se choqua de la résistance que Tider apportoit à ses ordres. Elle défendit à la Fayette de lui en parler davantage. Cette fille retourna porter cette fâcheuse réponse à Tider. Il se promenoit à grands pas dans le même lieu où elle l'avoit laissé, & avec l'air d'un homme furieusement tourmenté. Il vit revenir la Fayette, & comprit en la voyant, qu'elle n'avoit rien obtenu. Alors sa passion l'aveugla. Son transport troubla sa raison. Il entra dans la seconde antichambre: n'y trouvant personne qui l'arrêtât, il passa dans la Chambre de la Reine. Les autres filles de cette Princesse, qui y étoient avec la première Dame d'honneur du lit, furent extrêmement surprises de voir un homme entrer si librement dans la Chambre de la Reine; mais leur étonnement s'augmenta, lorsqu'elles lui virent prendre le chemin du Cabinet, dont la porte étoit entr'ouverte. La première Dame d'honneur du lit fit un cri, & courut pour se mettre au-devant du Mylord; mais l'amour redouble les pas d'un Amant. Tider étoit déjà dans le Cabinet. Les femmes de la Reine continuoient leurs cris & leurs plaintes.

C'est une loi aussi ancienne que le Monarchie, qu'il est défendu à aucun Anglois d'entrer dans le Cabinet de la Reine. Le Roi n'a pas lui-même ce privilège. Il pèche contre ce qu'il doit à la pudeur & au rang de la Reine, lorsqu'il le fait; & tout autre que lui qui y entre, ne fut-ce que par hazard, est criminel de haute trahison, & digne de mort. La première Dame d'honneur du lit n'est reçue dans sa charge, qu'en faisant serment de n'y

96 CATHERINE DE FRANCE,
jamais laisser entrer d'homme ; & l'on n'avoit point
d'exemple que cette loi eût jamais été violée.

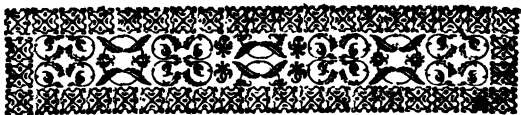
La Reine frémit à la vûe de Tider. La honte
& la colere la transporterent dans un même mo-
ment. Elle étoit en un état où jamais nul hom-
me ne l'avoit vûe, décoiffée, les jambes nues,
& n'ayant sur elle qu'un habit léger, qui laissoit
voir une partie de sa gorge & ses bras. Tider
ne songeoit point à l'insolence de son entreprise.
Eclairé par l'amour seul, il vit ces beautés de la
Reine avec un transport qui l'ébloüit. Il n'avoit
véritablement pour lors aucune connoissance de lui-
même, & il étoit entraîné par un mouvement au-
dessus de sa raison. Il se jetta cependant aux pieds
de cette Princesse. Je mourrai en cet état, lui
dit-il, ou vous m'écouteriez un moment. La Reine
trembloit, & n'avoit pas la force de le repouffer.
Malheureux, lui cria-t-elle, qu'as-tu fait ? Elle
n'eût pas le tems de dire rien davantage. Les cris
de la première Dame d'honneur du lit, avoient atti-
ré Huntington dans la Chambre de la Reine, & tou-
tes les autres femmes de cette Princesse. Le Pa-
lais de Windfor se trouva dans une consternation
terrible. La Reine sortit de son Cabinet dans une
pâleur inconcevable. Elle vit l'horrible effet que
l'action de Tider alloit produire. Arrêtez cet in-
solent, dit-elle à Huntington. Que la première
antichambre lui serve de prison, & sur-tout que
ce qui vient d'arriver, ne se divulgue pas. Les
femmes de la Reine firent sortir Tider du Cabi-
net. Huntington l'arrêta dans la Chambre de la
Reine, & le conduisit dans la première anticham-
bre, sans que Tider résistât. Il ne lui sembloit
pas qu'il connût tout ce qui se passoit. Lui seul,
au milieu de tant de troubles, conservoit une tran-
quillité surprenante.

Peu de tems après, on fit monter Tider, par
l'ordre de la Reine, dans un appartement haut

où Huntington demeura avec lui; & par les soins de la Fayette, le bruit de cette action ne passa pas l'appartement de cette Princesse. Lorsqu'Huntington fut seul avec Tider; Que venez-vous donc de faire, Mylord, lui dit-il? Ignoriez-vous les loix sévères qui défendent aux Anglois, sur peine de la vie, d'entrer dans le Cabinet de la Reine? Mylord, répondit tristement Tider, je ne les ignorois pas. J'ai réussi dans mon dessein: je cherchois la mort; je l'ai trouvée. Ce discours ouvrit les yeux à Huntington. Il avoit déjà soupçonné ce Mylord d'avoir pour la Reine une inclination qui avoit peu de rapport avec l'état de sa fortune.

Fin de la troisième Partie.





CATHERINE
DE
FRANCE,
REINE
D'ANGLETERRE.



QUATRIEME PARTIE.



LA Reine étoit dans un état digne de pitié. Lorsque la Fayette fut de retour auprès d'elle, cette Princesse lui découvrit toute sa douleur. Etois-je réservée, disoit-elle à cette fille, à un affront si cruel, & le devois-je recevoir de Tider? Que va penser Huntington? Que vont croire toutes mes femmes? Après cette Avanture, auront-elles la moindre estime pour moi? Tider est entré dans mon Cabinet. Tider a fait ce que le feu Roi n'avoit jamais entrepris; il m'a vû en déshabillé. Puis-je encore paroître aux yeux des Anglois avec quelque gloire? Avois-je jusqu'ici tant ménagé ma réputation, pour la perdre en un moment d'une manière si honteuse? Hélas! si le Duc Protecteur l'ap-

l'apprend, balancera-t-il à croire, que je n'étois fière que pour lui, & que je me suis abandonnée à un homme bien au-dessous de son rang ?

L'affliction de la Reine croissoit, à mesure qu'elle réfléchissoit sur son aventure. La Fayette tâchoit en vain de la consoler. Tous ceux qui ont vû la hardiesse de Mylord Tider, disoit-elle à la Reine, ont bien reconnu qu'il l'avoit eue malgré vous. Ah ! répondit la Reine toute en colere, il n'en est pas moins criminel. C'est un insolent : son sang seul peut faire connoître que je n'étois pas de concert avec lui pour un si cruel outrage. Il doit mourir, la Fayette, il doit mourir. Ces paroles allarmerent cette fille. Votre Majesté, reprit-elle, songe-t-elle bien qu'elle doit l'honneur & la vie à Tider ? Il vient de m'ôter l'un, continua la Reine brusquement ; son attentat n'est pas moins grand que celui du Duc de Gloucester. J'aurai de la peine, si est vrai, poursuivit-elle, à prononcer l'arrêt de sa mort, mais c'est cet arrêt seul cependant qui peut me rendre ma réputation. Si Tider, reprenoit-elle, étoit d'une condition plus relevée, je pourrois l'épouser. Il n'y a point de milieu. Ah ! je ne pourrai jamais me résoudre à épouser Tider. Je perdrois ma réputation, en la voulant sauver. Je me couvrirois de honte & d'infamie. Hélas ! que je suis cruellement combattuë !

La Reine s'étoit mise au lit. Elle y passa le jour, & toute la nuit suivante, dans des émotions & des troubles qu'on peut à peine exprimer. Non seulement le repos lui fut inconnu, mais encore elle souffrit toutes les peines dont un esprit peut être accablé. Le parti qu'il falloit prendre entre deux extrêmes si cruelles, étoit si terrible, qu'il ébranla sa constance, & son cœur succomboit sous les idées effrayantes qui l'environnoient.

Le matin, elle parut un peu plus tranquille. Elle manda à Huntington de lui amener Tider. Il parut de-

devant elle avec un air si abattu, qu'elle se sentit touchée de pitié en le regardant. Quel motif, Mylord, lui dit-elle, vous a pu porter à un crime dont vous ne pouvez ignorer la peine? Aviez-vous si peu de respect pour moi, que vous eussiez formé le dessein de m'offenser impunément? Votre Majesté, répondit Tider, est persuadée que mon crime a eu une cause plus involontaire, & mon cœur n'a jamais eu de sentimens qui fussent éloignés de ce que je devois à ma Reine. En êtes-vous moins coupable, reprit la Reine? Votre audace est-elle moins criminelle? Et quelle idée pensez-vous qu'il en reste à ceux qui en ont été les témoins? Ignorez-vous les Loix d'Angleterre, & que ma réputation en est flétrie pour jamais? Ma vie la réparera entièrement, continua languissamment Tider: la mort sera une faveur pour moi. Mon seul déplaisir en mourant, sera de vous avoir offensée. Cruel, lui dit la Reine, à quelle extrémité me réduis-tu, d'être forcée d'immoler ta vie à ma gloire! Hélas! Je sçais ce que je dois à ta valeur. Dis-moi si tu sçais un moyen d'éluder nos Loix, qui me puisse rendre ma réputation; di-le-moi, & tu me trouveras assez reconnoissante pour sauver tes jours. Je n'en sçais point, reprit Tider; & quand j'en sçaurois un, rien ne pourroit m'obliger à vous l'apprendre. Que ferois-je, Madame, d'une vie qui m'est odieuse, sans cesse tourmenté par une passion criminelle, privé de la seule chose qui me la faisoit supporter? Et moi, Tider, interrompit la Reine, j'en sçais un dont je vais me servir. Vous connoîtrez par-là combien votre vie m'est précieuse, puisque je me suis vaincu en votre faveur, & que pour vous la sauver je consens à m'oublier moi-même. Il n'y a que l'époux de la Reine qui puisse entrer dans son Cabinet sans mériter la mort. Vous n'êtes pas Roi, Tider, mais vous pouvez être l'époux de la Reine; & puisqu'il faut vous per-

perdre , ou vous épouser , mon cœur ne balance plus. J'oublie que vous m'avez offensée , & je me souviens seulement de votre amour , & de ce que je vous dois.

L'étonnement , les transports , & le ravissement de Tider se peuvent plutôt concevoir qu'exprimer. Ils furent long - tems sans paroître , autrement que par un silence , plus éloquent que les expressions les mieux choisies. Il tomba aux pieds de la Reine. Son trouble & son désordre marquerent combien il étoit pénétré de reconnaissance. Madame , lui cria-t-il , ne vous oubliez pas à ce point , que de descendre jusqu'à un malheureux , qui n'est recommandable que par l'amour qu'il a pour vous , que par un amour téméraire , qui seul le rend digne du supplice. La Reine lui tendit la main avec une douceur charmante. Ne vous rabaissez point , Mylord , lui dit-elle , lorsque je vous élève jusqu'à moi ; & croyez , quelque chagrin que votre hardiesse m'ait d'abord causé , que je ne puis être fâchée qu'elle m'impose la nécessité de vous épouser. Tider étoit si peu accoutumé à être heureux , & passoit d'une telle extrémité à une autre , qu'il n'étoit pas extraordinaire que des paroles entrecoupées , qui avoient un sens confus , marquassent sa joye & sa surprise. Cependant la Reine ne fit plus paroître d'incertitude , depuis qu'elle eut pris son parti ; & elle fit la chose d'une manière que Tider lui en eut une double obligation. Elle le releva avec bonté. Elle manda toutes ses femmes qui avoient été présentes à l'action de Tider , & leur déclara en présence de Huntington , qu'elles ne devoient pas être surprises de voir l'action de Mylord Tider impunie ; qu'à la vérité , il n'avoit pas eu droit de la faire , mais qu'il n'avoit fait qu'anticiper la permission que le mariage pouvoit lui en donner. Ensuite elle leur apprit qu'elle étoit résolue d'épouser Tider , & elle leur recommanda le secret

cret d'une manière à le leur faire observer, d'autant plus que la Reine avoit des bontez pour ses domestiques qui l'en faisoient adorer.

L'infortunée la Fayette ne put survivre à la douleur que le mariage de la Reine avec Tider lui donna. Son amour avoit été le plus malheureux dont on pût fournir l'exemple. Non seulement il n'avoit été accompagné d'aucune des douceurs qui le nourrissent pour l'ordinaire ; non seulement celui qu'elle aimoit ignoroit sa passion, mais encore elle aimoit sans l'avoir jamais avoué à personne. Confidente d'une rivale qu'elle sçavoit être adorée, elle avoit ressenti une jalousie d'autant plus cuisante, qu'elle l'avoit renfermée en elle-même. Elle voyoit que la Reine alloit épouser Tider. Elle même l'avoit poussée. Elle ne s'en repentoit pas ; mais son corps ne put supporter l'effort qu'elle avoit fait sur elle-même. Il lui prit une fièvre continuë, qui dès le commencement de son mal se fit juger dangereux.

La Reine & Mylord Tider furent affligez de sa maladie, mais elle ne retarda pas leur bonheur. Le soir même, l'Abbé de S. Aldan, premier Aumônier de la Reine, les maria dans la Chapelle Royale de Windsor. Jamais un homme n'étoit passé du comble du malheur à la suprême félicité, comme le fortuné Tider. Il descendit, pour ainsi dire, de l'échafaut, pour monter au lit de sa Reine, d'une Reine dont il étoit aimé, & qu'il adoroit. Que ce mariage lui fut glorieux, qui le rendit possesseur de la plus grande de toutes les Reines, de la plus spirituelle de toutes les Princesses, & de la plus belle de toutes les femmes ! Ce fut pour lors que la Reine avoua au Mylord le foible qu'elle avoit senti pour lui dès le premier moment qu'elle l'avoit vu. Ils se rendoient compte de toutes les circonstances de leur passion. Quelle délicatesse ! quelle tendresse ! & qu'ils eurent lieu d'être contents !

Ce-

Cependant, ayans appris que la Fayette étoit à l'extrémité, ils coururent la voir, & ils la trouverent plus mal qu'on ne leur avoit dit. Ils remarquerent, que la peine de son esprit sembloit encore passer celle de sa maladie. Quelque chagrin vous troubleroit-il ? lui dit la Reine, avec cet air engageant qu'elle avoit pour la Fayette : M'auriez-vous caché quelque déplaisir que vous nourririez dans votre cœur ? La Fayette tourna ses yeux mourans vers Tider, puis regardant la Reine d'une manière touchante ; Oui, Madame, je vous ai caché un feu dévorant qui me tuë & qui me consume. Je n'en suis pas fâchée. Généreuse comme je vous connois, peut-être y eussiez-vous voulu apporter un remède qui eût traversé votre bonheur. Je me suis tuë trois ans, & je me tairois encore, si la mort que je sens être proche, n'effaçoit la honte de ce que je vais dire. Pardonnez-moi, Madame, si je vous avoue, que depuis le jour où vous me laissâtes espérer que j'épouserois Mylord Tider, j'ai été votre rivale. Dieu m'est témoin si je l'ai desservi auprès de vous, & Votre Majesté le sçait aussi. Je meurs la victime de ce feu secret. Mylord, songez quelquefois à ma destinée.

La Reine & Tider se regardoient l'un l'autre avec un étonnement réciproque. Ils ne sçavoient que répondre à ce discours. Ils l'auroient fait inutilement ; la Fayette avoit avancé sa mort en parlant. Elle tomba en foiblesse. Lorsque la raison la quitta, la nature agit seule. Ses yeux s'attachèrent sur Tider. Elle prononça trois fois son nom, & mourut presque dans le même instant. La Reine & Tider se retirèrent, affligés jusqu'au vif de ce triste & pitoyable spectacle. Deux ou trois jours leur en firent perdre l'idée, & l'amour leur ramena des momens plus agréables.

Ils n'étoient troublez que par la crainte d'être découverte par le Duc Protecteur. La puissance
ab-

94 CATHERINE DE FRANCE,

absolue qu'il avoit usurpée en Angleterre, & le sujet qu'il avoit de haïr le Mylord, leur faisoient appréhender sa vengeance. En effet, ce Duc ne fut pas plutôt guéri des blessures qu'il avoit reçues dans son injuste entreprise, qu'il se sentit entièrement occupé du desir de se venger, tant de la Reine, que de ceux qui la lui avoient ravie. Ce n'est pas qu'il n'aimât encore cette Princesse; mais il désespéroit de s'en faire aimer, & il jugeoit bien, qu'après ce qui lui étoit arrivé, elle prendroit des mesures pour éviter de tomber une seconde fois entre les mains. Il n'y avoit que la force ouverte qui pût l'y remettre; mais il ne pouvoit gueres s'en servir, sans exposer l'Angleterre aux fureurs d'une guerre civile. Cependant, comme son intérêt lui étoit plus précieux que le bien de l'Etat, il n'hésita pas à prendre sa résolution. Il cacha avec soin ce qui lui étoit arrivé, & ce ne fut que secrètement qu'il tâcha de découvrir, par quel hazard la Reine avoit été si à propos secourue. Les soins qu'il se donna là-dessus furent inutiles. Il en fut désespéré, & il ne s'affligea pas moins du parti que la Reine prenoit de ne plus venir à Londres, & de demeurer à Windsor avec cinq à six cens gardes. Windsor ne pouvoit être forcé que par une armée de vingt-mille hommes. Le Duc n'étoit pas moins embarrassé de la conduite qu'il devoit tenir. Ces difficultés le rebutoient; & la fortune, qui vouloit favoriser ces Amans, engagea ce Prince dans des nouvelles passions, qui assoupirent celle que la Reine lui avoit inspirée.

La Duchesse de Brabant aborda à Douvres, & envoya demander un azile au Duc Protecteur. Elle étoit fille d'Albert de Baviere, Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande & de Frise; & la nature ne s'étoit pas contentée de la faire naître héritière de ces quatre Provinces, & par conséquent la plus riche de l'Europe, elle lui avoit en-

core

ore donné une beauté éclatante, & autant d'esprit qu'il en faut à une Souveraine. Le penchant qu'elle avoit pour la galanterie, étoit le seul défaut confiderable qu'on lui pût imputer; & ce fut assez pour rendre inutiles tant de belles qualitez. La richesse de sa dot, & son excellente beauté, l'avoient fait rechercher par tous les Princes de l'Europe. Le Comte son pere leur avoit préféré Monsieur, Duc de Touraine, second fils du Roi Charles VI. La jeune Princesse sembloit destinée au comble de la fortune. Le Dauphin, Frere aîné du Duc de Touraine, mourut. Ce Duc lui succéda, & Madame se vit Dauphine de France, & l'héritiere présomptive de cette Couronne. Par un revers assez cruel de la fortune, le nouveau Dauphin fut empoisonné; & la Dauphine réduite à se retirer à Mons, auprès du Comte son pere; qui mourut quelque tems après, & laissa tous ses Etats à sa fille, sous la tutelle de la Comtesse de Hainaut, sa mere.

La Dauphine, Comtesse de Hainaut, avoit été élevée avec un jeune Seigneur de Zelande, nommé Borsfell, qui avoit un grand mérite. Il étoit d'ailleurs parfaitement beau & bien fait. Ces qualitez plurent infiniment à la Dauphine. Borsfell s'en apperçut. Il étoit hardi & téméraire, il devint amoureux de sa Souveraine. Il le lui avoua, & elle ne lui en témoigna aucun chagrin. La Comtesse de Hainaut songea à remariar sa fille. Elle étoit sœur du Duc Philippe de Bourgogne. Le second des fils de ce Prince avoit eu en partage les Duchés de Brabant, de Lothier & de Limbourg. Ils confinoient aux Etats de la Dauphine. La Comtesse crut faire un grand coup de politique, de marier la Dauphine avec le Duc de Brabant, & d'unir par cette alliance sept Provinces des Pays bas. Les Etats du Pais entrèrent dans le sentiment de la Comtesse. Elle proposa à sa fille le Duc de Brabant,

bant. La Dauphine témoigna une répugnance invincible à l'épouser. L'amour qu'elle avoit pour Borsfell, ne contribua pas peu à ses refus. Le Duc de Brabant étoit petit, d'une complexion foible, & d'un esprit doux. La Dauphine déclara à sa mere, qu'il lui déplaisoit. La Comtesse ne la consulta pas. Il étoit son neveu. Elle usa d'autorité pour faire consentir sa fille à ce mariage. Le Duc de Brabant épousa la Dauphine. Peu de temps après, la Comtesse, s'applaudissant de son ouvrage, mourut à Mons.

Tant qu'elle avoit vécu, la Duchesse de Brabant s'étoit un peu contrainte avec son mari. Sa mort la laissa en liberté de marquer à ce Prince tout le mépris qu'elle avoit pour lui. Le Duc de Brabant tâcha d'abord de la ramener par la douceur; mais il l'entreprit inutilement. Elle le traitoit avec hauteur, elle le brusquoit à tous momens, elle voyoit Borsfell trop familièrement. Le Duc s'impatienta, & lui donna des gardes. Il fournit à la Duchesse le prétexte qu'elle souhaitoit. Borsfell l'enleva une nuit, & la conduisit à un port de Zelande, d'où elle aborda à Douvres.

Le Duc Protecteur alla lui-même la recevoir dans cette Ville. Il la trouva plus belle encore qu'il ne se l'étoit figuré. Elle voulut se jeter à ses pieds, en implorant son secours contre les violences d'un Prince qui portoit le nom de son mari, mais qui n'étoit en effet que l'Usurpateur de ses Etats. Le Protecteur la releva au plutôt, lui offrit toutes les forces d'Angleterre contre les injustices du Duc de Brabant, & la conduisit lui-même à Londres, où il la logea dans le Palais de Westminster. La Duchesse de Brabant avoit d'abord épousé le Dauphin de France, frere de la Reine. Cela obligea la Reine d'aller à Londres pour la recevoir, outre que la Duchesse tenoit parmi les Souverains un rang fort considérable. Tider ne suivit point
la

la Reine. Quoique cette séparation dût être pour peu de jours, elle ne laissa pas de les affliger tous deux. Tider conjura la Reine de revenir incessamment. Cette Princesse lui tint parole d'autant plus facilement, qu'elle trouva la Duchesse de Brabant dans des dispositions tout-à-fait éloignées de celles que la Reine lui eût souhaitées. Elle vit le Duc de Gloucester, mais elle affecta pour lui un mépris, qui l'humilia plus que les plus sanglans reproches. La Reine arriva à Londres, escortée de cinquene Cavaliers, l'épée nuë à la main; & trois jours après, elle retourna à Windsor avec la même suite. Les Anglois, qui se souvenoient de l'avoir vûë autrefois marcher avec si peu d'éclat, étoient fort surpris de cette différence. Le seul Protecteur en sçavoit la raison, & en soupiroit de rage.

La Duchesse de Brabant contribua à l'en consoler. Tout ce qu'elle appréhendoit le plus, étoit de retourner avec son mari. Dans cette crainte, elle ne songea qu'à donner de l'amour au Duc Protecteur; & encore que cela fût impossible, parce-que les blessures que la Reine faisoit, ne pouvoient être guéries, elle crut y avoir réussi. Le Protecteur avoit peur de vertu. La Duchesse de Brabant étoit jeune & belle; l'ambition acheva de déterminer Monsieur de Gloucester en sa faveur.

Depuis les prédictions de Fernandi, ce Prince avoit toujours eu en tête qu'il étoit destiné à regner, & il n'avoit pas perdu de vûë le Trône d'Angleterre: mais les soins que le Cardinal de Winchester prenoit du Roi, & les soupçons de la Reine, lui avoient fait connoître, qu'il ne lui seroit pas aisé de se défaire de ce jeune Prince. La Duchesse de Brabant étoit Souveraine par elle-même des quatre plus belles Provinces de l'Europe; & si elles

98 CATHERINE DE FRANCE,
étoient au-dessous du Trône d'Angleterre, elles ne
laissent pas de rendre celui qui les possédoit, le
plus puissant Souverain après les Rois. Il lui pa-
rut facile de les arracher d'entre les mains du Duc
de Brabant, & l'impossibilité où il se vit d'épouser
jamais la Reine, le détermina enfin à prendre ce
parti. Il fit à son tour l'amoureux de la Princesse
de Brabant, & il lui propose de l'épouser. La Du-
chesse n'est point effrayée du crime dont on lui par-
le. Elle accepte cette offre avidement. Il y avoit
pour lors un Schisme dans l'Eglise qui facilitoit
les plus grands désordres, y ayant un Pape à Rome,
& un autre à Avignon. La Duchesse de Brabant
expose devant ce denier, que sa mere l'a forcée d'é-
pouser le Duc de Brabant, & même qu'il n'a pû
consommer le mariage. Elle obtient là-dessus une
cassation de son mariage. On la publie en Angle-
terre. Le lendemain, elle épouse le Duc de Glo-
cester, & l'on ne peut dire, si l'Europe fut plus
surprise de la nouveauté de ce crime, que de la
hardiesse & de la promptitude avec laquelle il fut
commis.

Ce ne fut pas sans une extrême douleur, que le
Duc de Gloucester se priva de l'espérance de possé-
der la Reine, l'objet continuel de ses amours.
La prédiction de Fernandi lui repassoit sans cesse
devant les yeux; mais après son mariage avec la
Duchesse de Brabant, il reconnut qu'il l'avoit ac-
complie, puisqu'il avoit épousé une personne à la-
quelle il lui étoit défendu naturellement de se ma-
rier, & que ce mariage l'avoit rendu Souverain.
Il fit donc taire son amour, & s'abandonna à son
ambition. Il passa en Hollande avec la Duchesse
sa Femme, & dix-mille Anglois. Il soumit d'a-
bord cette Province, la Zelande, & la Fri-
se. Le Hainaut ne lui résista pas plus long-
tems. Après avoir battu le Duc de Brabant, il
en-

REINE D'ANGLETERRE, 99
entra triomphant dans Mons, & il y fut couronné Comte de Hainaut, de Hollande, de Zelande & de Frise.

Il eût été heureux, si l'amour ne l'eût point suivi jusques dans ses nouveaux Etats; mais il y apprit que la Reine, profitant de son absence, étoit revenue à Londres, & qu'elle avoit fait rendre par le Conseil du Roi, une Déclaration pour assembler le Parlement; que le prétexte en étoit plausible, puisqu'elle vouloit y faire nommer le Cardinal de Winchester pour Protecteur, à cause de l'absence du Duc de Gloucester. L'idée de n'avoir plus d'occasion de retourner en Angleterre, de ne voir jamais cette Reine dont l'image le suivoit toujours, l'y fit repasser avec une diligence prodigieuse. Il y réussit au-delà de ses souhaits. Il fut continué Protecteur. Tout fléchit sous son autorité; mais il en perdit sa nouvelle Couronne. Le Duc de Brabant profita de son absence. Il fut secouru par le Duc de Bourgogne, son cousin, qui lui amena lui-même dix-mille Flamans. La prétendue Duchesse de Gloucester fut vaincue, assiégée & prise dans Mons. Le Pape de Rome cassa son mariage avec le Protecteur; & pour comble de malheurs pour elle, elle fut remise entre les mains de son mari.

Le Protecteur repassa en Hollande avec une Armée, mais trop tard; & bientôt il connut quel fondement il avoit dû faire sur la Duchesse de Brabant. Le Duc de Brabant mourut. Elle se maria à Borsfell; & y fit consentir le Duc de Bourgogne, en lui faisant une Donation de tous ses Etats, dont elle ne se réserva que l'usufruit d'une partie. Le Protecteur ne fut touché de son infidélité, que par rapport à son ambition. Il revint à Londres; & lorsqu'il se fut débarrassé de ses projets, il fut surpris de sentir son cœur encore enflammé pour la Reine.

Deux années s'étoient écoulées durant les guerres de Flandre. La Reine les avoit passées presque toujours à Windsor. Elle faisoit de tems en tems quelques voyages à Londres, pour y voir le Roi son fils; mais le reste du tems elle le passoit à Windsor, où elle goûtoit la félicité la plus pure. Elle y étoit accouchée de deux Princes. Le tems n'avoit point diminué la passion ni le respect de Tider. Il étoit toujours l'Amant le plus tendre & le plus soumis. Quelque violent que fût son amour, il n'oublioit jamais qu'il avoit épousé sa Reine; & il gardoit auprès d'elle autant de respect, qu'il en avoit eu avant qu'elle eût bien voulu consentir à l'épouser.

Le retour du Duc Protecteur embarrassâ la Reine. Elle étoit lassée de se contraindre; & elle se faisoit un scrupule de tenir si long-tems son mariage caché. L'amour & la considération qu'elle avoit pour son époux lui eussent fait vaincre facilement la honte qu'il y avoit pour elle, de s'être alliée à un simple Gentilhomme: elle étoit Reine; elle ne dépendoit de personne, & elle l'eût déclaré publiquement, sans la crainte qu'elle avoit de la violence du Protecteur. Si je n'appréhendois point de déplaire à ma Reine, lui disoit un jour Tider, je lui proposerois de quitter un Royaume où l'Autorité d'un Tiran est puissamment établi, & où elle pourroit rentrer avec plus de sûreté. Le Duc de Bourgogne m'a honoré d'une amitié singulière. Il a pour Votre Majesté tout le respect & toute l'estime qui lui sont dûs. J'ose l'assurer qu'il se fera un honneur de vous recevoir dans ses Etats, & de vous rétablir, s'il le faut, en Angleterre, dans l'autorité qui vous appartient. Mon cher Tider, répondit la Reine, vous savez bien que l'ambition occupe peu mon ame; mais croyez-vous que je puisse avec honneur abandonner

ner mon fils & mon Royaume ? Le Roi votre Fils ,
 repliqua Tider , est sous la protection du Cardinal
 de Wincester. Pour votre Royaume , Madame ,
 bien que vous y soyez , Votre Majesté sçait
 bien qu'elle y a assez peu de pouvoir. Il faut au-
 tant aimer mon cher Tider que je l'aime , reprit
 la Reine , pour faire encore cette démarche ; mais
 j'y consens. Aussi-bien il est tems que toute l'E-
 urope sçache que vous êtes mon époux. Que se-
 roit-ce si vous veniez à mourir sans que ce se-
 cret fût divulgué , & que les enfans que vous
 me laisseriez me comblassent de honte & de con-
 fusion. D'ailleurs , vous avez à Londres un en-
 nemi dont l'injustice me fait trembler. Fuyons-le ,
 mon cher Tider : vous me tiendrez lieu de Fils &
 de Couronne. La Reine embrassa tendrement Ti-
 der en finissant ces paroles , & lui permit d'écrire
 au Duc de Bourgogne pour s'assurer d'une retrai-
 te dans ses Etats. Alfred fut chargé de cette Let-
 tre , & on lui défendit de passer par Londres , où
 le Parlement étoit pour lors convoqué ; mais le
 malheureux destin de la Reine voulut que Roches-
 ter rencontra Alfred à une lieue au-delà de Lon-
 dres. Il la reconnut aussi-tôt pour un de ceux
 qui avoient sauvé la Reine des mains du Duc de
 Glocester , & dont il s'étoit informé depuis si
 long-tems inutilement. Rochester se persuada ,
 qu'il pourroit rentrer en grace auprès du Duc Pro-
 tecteur , s'il lui livroit Alfred. Il l'attaqua avec la
 fureur d'un ambitieux , sûr de son coup. Alfred
 n'étoit suivi que d'un Gentilhomme. Rochester
 en avoit six avec lui. Alfred se défendit en vain.
 Il fut renversé , pris , & conduit à Londres au
 Protecteur. Ce Duc ressentit en le voyant toute
 la joye dont il étoit capable. Comme il refusa
 de parler , on le mit en prison , & on le mença
 des tourmens les plus cruels. Alfred les eût sans

162 CATHERINE DE FRANCE ,
doute bravez ; mais la Lettre de Tider au Duc de
Bourgogne , que Rochester avoit trouvée sur lui ,
& que ce Mylord présenta au Duc Protecteur ,
épargna à ce Prince la peine de tirer la vérité de
la bouche d'Alfred à force de supplices. Le Duc
Pouvrit avec précipitation , & y trouva ces pa-
roles.

SI vous gardez encore le souvenir d'un homme
que vous avez autrefois comblé de bienfaits ,
vous allez connoître qu'il en conserve une parfaite
reconnoissance. Ce n'est , Monseigneur , qu'à Votre
Altesse au monde , que je puis confier un secret qui
m'est mille fois plus précieux que la vie. J'ai eu
le bonheur de plaire à la plus grande Reine de l'Eu-
rope , & de lui rendre quelque service qu'elle a trop
estimé. Croiriez-vous , Monseigneur , qu'elle m'en a
recompensé par le don de son cœur & de sa main ?
J'ai eu l'honneur de l'épouser. Elle pousse plus loin
sa bonté. Elle veut que toute l'Europe l'apprenne ;
mais la tyrannie de Monsieur de Gloucester , qui vous
est peut-être connu , est venuë à un si haut point ,
que la Reine n'est pas libre dans son propre Royau-
me. C'est à vous , généreux Prince , qu'elle veut
devoir la liberté qui lui manque. Elle compte , de
se retirer auprès de vous. Elle me charge de vous
demander un azile , & même de vous témoigner , qu'en
vous le demandant , elle en est comme assurée par
la connoissance qu'elle a de votre générosité. Prenez ,
s'il vous plaît , confiance dans celui qui vous rendra
cette Lettre , & croyez qu'on ne peut plus vous esti-
mer que le fait la Reine d'Angleterre , ni plus vous
respecter que

OWENN TIDER.

Le Duc de Gloucester , en lisant cette Lettre, tomba

ba dans un étonnement si prodigieux , que la parole lui manqua pour l'exprimer , encore qu'on ne pût être , ni plus vif , ni plus emporté. Il vouloit douter de tout ce qu'il voyoit , & bientôt sa jalousie lui confirma l'engagement de la Reine de la manière du monde la plus cruelle. Il fut saisi de fureur contre elle & contre Tider. Il connut alors quel étoit ce Tider. Il se ressouvint qu'il l'avoit vû à Troyes , au Mariage du feu Roi , & ne douta plus que ce ne fût lui qui lui avoit enlevé la Reine. Il se remit tous les traits de son visage : & lorsque tous ses raisonnemens lui eurent confirmé les vérités qu'il craignoit d'apprendre , il s'abandonna aux menaces les plus basses & les plus indignes. Il jura de perdre la Reine & son perfide Amant. Son désespoir éclata par les paroles les plus injurieuses à la gloire de cette Princesse. Infame , s'écrioit-il , tu fuyois donc l'Hymen du Duc de Glocester , pour épouser le dernier des hommes ! Tu affectois un scrupule ridicule , pendant que tu brûlois d'un feu honteux ! Je ne t'épargnerai point. Tu as fait une tache à l'honneur du Sang Royal , que le tien seul peut éteindre.

Si la Reine eut été instruite de cet effroyable malheur , elle eût bien pu rendre vaines ces terribles menaces : mais elle l'ignoroit entièrement , & vivoit sans rien souhaiter ni craindre , contente de la vie heureuse qu'elle menoit avec Tider , & flattée d'un avenir encore plus heureux. Malgré toute sa fureur , le Protecteur n'avoit pas encore ôté son cœur à la Reine. Ses premiers souhaits furent de sacrifier Tider à sa jalousie. Il trouva le seul moyen , qui pouvoit le faire réussir dans ce dessein.

Il envoya à Windsor un Officier du Roi , qu'il avoit gagné depuis long - tems , avertir la Reine

que le jeune Roi étoit dangereusement malade. C'en fut assez pour obliger cette Princesse à venir aussi-tôt à Londres. Tider, comme s'il eût eu un pressentiment du malheur qui le menaçoit, offrit à la Reine d'aller avec elle, lui disant, que parmi le trouble & la confusion du Parlement, il pourroit demeurer à Londres sans être découvert : mais la Reine n'osa l'exposer. Revenez donc bientôt, lui dit le Mylord, & songez que le Palais de Windsor, sans vous, m'est une prison très-ennuyeuse. Et sans vous, Mylord, lui dit tendrement la Reine, Londres & le Trône même me semblent un désert épouvantable.

La Reine partit aussi-tôt ; & comme la Province de Suffex étoit remplie de gens de guerre, que le Duc de Gloucester faisoit lever, sous le prétexte de les envoyer en France, mais en effet pour être le Maître du Parlement, elle ne laissa à Tider que les gens qui étoient à lui. Elle n'étoit pas encore à Londres, que Rochester escalada Windsor avec quinze-cens Cavaliers. Quinze ou vingt personnes, qui voulurent défendre l'entrée du Palais, furent massacrées. Tider fut épargné, bien qu'il se précipitât à la mort. Il se défendit long-tems ; mais le nombre l'accabla. Il fut pris, & enlevé à Harford.

La Reine, en arrivant à Westminster, demanda des nouvelles de la santé du Roi. On lui répondit, qu'elle étoit parfaite. Alors son cœur frissonna. Elle chercha l'Officier qui étoit venu lui apporter ces nouvelles ; & ne le trouvant plus, elle ne douta point du malheur qui lui étoit arrivé. Un tremblement la saisit. Elle retourna sur ses pas, dans l'espérance d'arriver encore assez-tôt pour défendre son Epoux. Il n'en étoit plus tems. Le désordre qu'elle apperçut en entrant dans Windsor, l'instruisit de la vérité. La douleur qui la pénétra, la fit

fit tomber dans un entier abattement. La fièvre la prit. Elle se mit au lit, & la première Dame de la Chambre commença à craindre pour le progrès de sa maladie.

Quand Rochester eut appris à Monsieur de Gloucester la prise de Mylord Tider, ce Duc goûta tous les plaisirs que la jalousie & la vengeance peuvent donner, lorsque leurs fureurs sont sur le point d'être remplies. Il lui sembloit déjà voir expirer son ennemi. Son ame se repaissoit de ce doux spectacle. Il hésita long-temps, s'il se déferoit de Tider dans la prison où il l'avoit fait conduire, ou s'il rendroit son supplice public. Sa cruauté ne put s'accommoder du premier parti; & il lui sembla que sa vengeance ne seroit qu'imparfaite, s'il ne joignoit l'infamie à la mort qu'il destinoit à Tider. Il falloit pour cela observer quelques formalitez, & il fit traduire Tider à la Cour du Banc du Roi, dont les Juges étoient ses créatures, & dont le Président même étoit frere de Rochester. Là, il accusa Tider de deux crimes de haute Trahison; le premier, d'avoir porté les armes contre le feu Roi dans la guerre de Galles; le second, d'avoir attenté à sa vie lorsqu'il lui enleva la Reine auprès de Windsor. Il est vrai, qu'il n'avoit garde d'ajouter cette dernière circonstance.

Tider s'étoit préparé aux plus cruels événemens, lorsqu'il s'étoit vu entre les mains du Duc de Gloucester. La réputation de la Reine étoit ce qui lui faisoit le plus de peine. Il fut surpris de se voir conduit à une Justice réglée. Il commença à se flatter de quelque espérance, & il ressentit une véritable joye que la Reine ne fût point mêlée dans les crimes qu'on lui imposoit. Il rappella pour lors tout son jugement. Il demanda des Avocats, & on ne lui en put refuser. Le soir même, il

106 CATHERINE DE FRANCE,
écrivit à la Reine. Il avoit été assez heureux pour
gagner un de ses Gardes , & celui justement qui
étoit toujours dans sa Chambre. Tider lui donna
un diamant qu'il avoit au doigt d'un très-grand
prix , & le Garde se chargea de faire tenir à la
Reine la Lettre qu'il lui écriroit , & de lui en ren-
dre la réponse. Le Garde s'acquitta de sa promesse.
Un Anglois inconnu se rendit à Windsor par des
chemins détournés , & remit la Lettre du Mylord
entre les mains de la Reine.

Cette malheureuse Princesse , accablée d'une ma-
ladie violente, souffroit encore plus de la douleur
qui accabloit son ame, que de l'extérieure qui
affligeoit son corps. Elle avoit écrit deux Lettres
au Cardinal de Winchester ; mais elles n'étoient pas
parvenues jusqu'à Londres. Le Duc de Gloucester
avoit eu la précaution de faire investir Windsor par
quatre-mille hommes qui étoient destinez pour la
France, & qui malheureusement se trouverent aux
portes de Londres. Les deux hommes de la Rei-
ne furent arrêtés. On leur prit leurs Lettres
qu'on envoya à Monsieur de Gloucester. La
Reine apprit cette funeste nouvelle par un d'en-
tre eux, qui se sauva du lieu où on l'avoit enfer-
mé.

Elle prit alors une résolution bien étrange , mais
qui étoit bien digne de ce qu'elle devoit à son E-
poux. Elle vouloit aller à Londres, toute malade
qu'elle étoit, & elle commanda qu'on tint sa li-
tière prête. Elle se flatta que les Troupes Angloi-
ses auroient du moins quelque respect pour elle ,
& que les ordres du Duc de Gloucester n'auroient
pas prévu cette démarche. Les remontrances de
la première Dame d'honneur du lit pour s'en dé-
tourner, furent inutiles , & elle se levait avec la fiè-
vre , lorsqu'on lui apporta la Lettre de Tider. El-
le l'ouvrit avec une précipitation proportionnée à
l'im-

l'impatience où elle étoit d'apprendre sa destinée. Elle y trouva ces paroles.

Il y avoit trop long-tems, Madame, que je jouissois de la suprême félicité. On m'a arraché d'auprès de vous, sans doute pour m'ôter la vie. Il me reste cette consolation dans mon malheur, que la réputation de ma Reine n'y est point mêlée. On m'impute des crimes qui n'y ont aucun rapport. Que Votre Majesté se regle là-dessus. Elle peut ne découvrir que quand elle voudra, le secret qui fait toute ma gloire. Pour moi, je n'appréhende point la mort. Quelque bonteuse & quelque cruelle qu'elle puisse être, elle ne peut approcher dans son excès de la gloire dont j'ai joui. Je l'aurai toujours trop peu achetée. La douleur que vous causera ma mort, est ce que j'y trouve de plus sensible. Ce n'est pas que je n'envisage avec horreur de perdre une Princesse que j'aimois avec tant de tendresse. Votre Majesté me rend assez de justice là-dessus; mais mon amour a toujours eu cette délicatesse, de ne regarder le plaisir & la tristesse que par rapport à vous. Adieu, machere & bien-aimée Reine. Je ne vous mande point tout ce qui m'est arrivé. Rien ne m'a paru rude que votre absence.

La Reine ne put lire cette Lettre sans la mouiller de ses larmes. L'amour n'avoit jamais réduit à un état si pitoyable une si illustre personne. Elle fit réponse sur le champ à Tider, encore qu'elle ne fût pas plus en état d'écrire, que d'aller à Londres. Elle donna la réponse à celui qui lui avoit apporté la Lettre. Il fut assez heureux pour la rendre au Garde, qui la donna à Tider. Ce fut une consolation bien solide pour ce malheureux Seigneur. Voici ce qu'elle contenoit.

Ne me croyez-vous pas assez affligée, mon cher Mylord? Devoit-il me venir de votre part un surcroît de douleur? Vous pensez, quand il s'agit de vos jours, que je veuille ménager ma réputation. Hélas! que ne vous puis-je sacrifier ma vie. Elle seroit heureusement employée à conserver la vôtre. D'ailleurs, je n'expose rien, en vous reconnoissant pour mon Epoux. Vous sçavez que la seule Tirannie de Monsieur de Glocester m'a fait garder le silence, & que nous étions sur le point de le rompre. On m'a ôté tout commerce avec Londres; mais, malgré une maladie que mon malheur a causée, je vais monter en litiere pour m'y rendre. Je n'aurai point de honte de déclarer à toute l'Europe, que j'ai bien voulu vous épouser. Ceux qui vous connoîtront, Mylord, ne seront pas surpris de mon choix. Le feu Roi mon Epoux ne me blâmeroit pas de vous avoir substitué à lui. Vous n'avez pas sa Couronne, mais vous avez son Mérite. La politique m'a mariée une fois; l'amour l'a fait une seconde. Le feu Roi m'éleva, pour ainsi dire, en m'épousant, & moi je vous ai élevé. Il lui étoit libre de placer sur le Trône telle Reine qu'il auroit voulu choisir. Je n'ai pas eu moins de liberté que lui. Les loix d'Angleterre me le permettent, quoiqu'elles me conservent mon rang. Ne croyez donc pas, mon cher Epoux, que je demeure dans un silence qui ne m'est plus permis. Je vais m'enfermer avec vous dans la prison où le barbare vous a conduit. Nous aurons le même sort; & si l'on voit Tider mourir pour avoir épousé sa Reine, on verra cette même Reine souffrir le même supplice pour avoir épousé Tider. Defendez-vous donc, je vous en conjure. Rejetez cette infame calomnie. Je cours à votre secours. Publiez, montrez cette Lettre. Je ne rougirai jamais, que l'on sçache que vous êtes mon Epoux, que je vous aime avec la dernière tendresse, & que je courrai toute ma vie la même fortune que vous.

CATHERINE Reine.

Ti-

Tider reçut cette Lettre dans le tems qu'on l'alloit conduire devant ses Juges. Elle lui donna une joye qui ne convenoit gueres à l'état de sa fortune. Le Duc de Gloucester eut la lâcheté de se trouver dans la Salle du Banc du Roi, & de se porter pour accusateur contre Tider. Sa vûe n'intimida pas cet illustre accusé. Il fit voir, en des termes qui couvroient le Duc de confusion, combien il étoit ridicule de lui imputer les crimes qu'on lui imposoit. Il avoua qu'il avoit autrefois porté les armes contre l'Angleterre ; mais que c'étoit dans un tems où l'honneur l'y obligeoit indispensablement ; que Leolin son Pere lui avoit laissé une partie de la Principauté de Galles, & qu'il n'avoit rien fait, en la défendant, de contraire aux Loix d'Angleterre, auxquelles il n'étoit pas pour lors assujetti. Il ajouta, que le feu Roi lui-même avoit oublié cette Guerre, lorsqu'il l'avoit créé Comte de Milford ; & que, pour le rendre criminel, il faisoit prouver qu'il eût porté depuis ce tems-là les armes contre l'Angleterre.

A l'égard de l'attentat qu'on lui imputoit contre la personne du Duc Protecteur, il soutint qu'il n'avoit fait autre chose que défendre l'honneur & la vie de la Reine ; que le Duc de Gloucester avoit lui-même attenté sur sa Personne sacrée ; & qu'il demandoit à le prouver.

Le Duc fut embarrassé de ce reproche. Il rougit ; mais s'étant remis en peu de tems, il repliqua, que ce n'étoit pas la Reine qu'on devoit écouter sur les crimes de Tider ; & qu'aussi-bien il couroit des bruits, qui n'étoient peut-être que trop vrais, que cette Princesse avoit des familiaritez avec Tider, qui ne s'accordoient gueres avec la Majesté & l'Honneur de son Rang.

Tider répondit avec fierté, qu'il étoit vrai que la Reine étoit infiniment élevée au-dessus de lui ;

mais que les Têtes couronnées avoient cela de particulier, qu'elles rendoient dignes d'elles ceux qu'elles en approchoient; qu'il avoit eu le bonheur de plaire à la Reine; & que cette Princesse ne vouloit plus faire un mystère de l'engagement qu'elle avoit avec lui; qu'il apprit donc, qu'il étoit le Mari de la Reine; & qu'il ne devoit plus l'accuser lui seul, mais encore cette Princesse; que l'inégalité, qui étoit entre elle & lui, avoit rendu d'autant plus grande l'obligation qu'il lui en avoit; que si cependant il lui étoit permis de dire quelque chose en sa faveur, il remontreroit à ses Juges, que le moindre de ses avantages étoit d'être Lord d'Angleterre & Comte de Milford, puisqu'il étoit né Souverain de la Province de Galles; que ses Ayeux avoient tenu le même rang, & qu'ils remontoient successivement jusqu'à Callouader, qui avoit eu parmi les Anglois le même rang qu'avoit occupé le premier Mari de la Reine. Après cela, Tider montra au Président de la Cour du Banc, la Lettre que la Reine venoit de lui écrire. Le Président la lut tout haut, & personne ne put douter de ce que venoit de dire Tider.

Alors le Duc Protecteur entra dans une colère d'autant plus violente, qu'il ne voyoit point d'apparence de faire condamner Tider avec quelque ombre de Justice. Il se leva donc avec rage, & s'écria, qu'on n'avoit plus besoin de preuves contre un homme qui venoit d'en fournir une si convaincante. C'étoit un traître, qui avoit suborné une jeune Reine; jusques-là le modèle de toutes les Princeses, & poussé son crime jusqu'à lui ôter l'honneur; que les Loix d'Angleterre déclaroient criminels de haute Trahison ceux même qui attentoient sur la pudicité de la Reine. Avez-vous donc, poursuivit-il, un châtiment assez grand pour un perfide, qui a consommé ce crime détestable ?

ble ? Il a l'insolence de se dire l'Époux de la Reine, lui qui n'est pas digne de la regarder, qui est né hors d'Angleterre, & qui n'y est venu que pour faire cet affront mortel au Sang Royal, & couvrir toute la Nation d'un opprobre que le tems aura peine à effacer. Tider voulut répondre; mais à un signe que le Protecteur fit au Président, les Gardes le reconduisirent avec violence. Le lendemain, les Juges du Banc du Roi, ou plutôt les Esclaves du Duc de Gloucester, prononcèrent l'Arrêt de mort de Tider. On alla lui en faire la lecture dans sa prison. Tider entendit avec horreur, qu'il étoit condamné à mort, pour avoir déshonoré la Reine, & attenté sur la vie du Duc Protecteur. Ainsi les deux plus glorieuses actions de sa vie servirent de prétexte à l'Arrêt de sa perte. Tider rappella toute sa constance dans ces derniers momens. Lorsqu'un de ses Gardes lui rapporta, qu'un échaffaut étoit déjà dressé dans la place de Westminster, il l'écouta sans changer de visage. Il est vrai, qu'il espéroit encore un peu dans l'arrivée de la Reine.

Cette Princesse étoit plus à plaindre que lui. Elle s'étoit évanouïe en montant en litier, & la première Dame d'honneur l'avoit fait remettre au lit, où elle fut long-tems sans connoissance. Elle revint enfin à elle, & sa première idée fut que peut-être en ce moment son époux expiroit. Elle vit bien qu'elle ne pouvoit plus le secourir par elle-même; mais, surmontant toute la repugnance qu'elle pouvoit avoir pour le Duc de Gloucester, elle se fit apporter de quoi lui écrire, & elle lui envoya un billet.

Le Duc ne le reçut point sans émotion. Il l'ouvrit, & y lut ce qui suit.

S'il vous reste encore quelque considération pour moi, venez à Windsor où je veux vous parler; mais venez,

112 CATHERINE DE FRANCE,
venez : *Il ne me reste peut-être que peu de momens à
vivre.*

CATHERINE Reine.

Il eût falu être barbare , pour n'être point touché d'une Lettre d'un stile si pitoyable. Le Protecteur, tout occupé qu'il étoit de fureur & de jalousie, aimoit pourtant la Reine avec une tendresse infinie. Il partit sur le champ pour Windsor, suivi de sa Garde, & il se flattoit déjà de trouver dans le cœur de cette Princesse quelque retour pour lui. Il arriva à Windsor, & fut conduit dans sa chambre. La Reine se trouvoit plus mal. Votre dernière injustice, Monsieur, lui dit-elle, m'a mise en l'état où je suis. Je ne tiens plus à la vie que par un fil léger, qui se va rompre. Vous m'avez toujours persécutée. Je sçais qu'un amour fatal en est la cause. Faites, je vous supplie, que je meure en cessant de vous haïr, & marquez-moi que vous m'avez aimée, en m'accordant la vie de Mylord Tider. Vous n'ignorez pas, que c'est mon Epoux. Ah ! Madame, interrompit le Protecteur, ce nom lui sera funeste. Il sera puni d'avoir sçu mieux que moi trouver le chemin de votre cœur. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, ajouta la Reine. Vous étiez mon beau-frere, & la vertu ne me permettoit pas d'écouter des vœux injustes. Ils ne l'étoient point, s'écria le Duc. On auroit levé vos scrupules. Otez ce nom d'Epoux à Tider ; c'est un malheureux dont l'insolence mérite la mort. Mais, voulez-vous, Madame, lui sauver absolument la vie ? Oui, Duc, répondit la Reine, je le veux. Promettez-moi donc, reprit-il, que vous romprez un mariage odieux, pour en contracter un plus légitime avec un Prince qui n'a pas cessé de vous adorer, malgré tant d'indignitez. C'est-là le seul prix de sa vie. Je ne m'étois pas trompée,

16

répondit la Reine, lorsque je m'étois persuadée
 que vous conserveriez jusqu'à la fin votre caractè-
 re: & je ne me suis abaissée à vous prier, que
 pour ne manquer à rien de ce que je devois à mon
 cher Epoux. Je ne souhaite vivre que pour lui,
 & je ne veux qu'il vive que pour moi. O mon
 cher Tider, je n'espère plus te revoir que dans un
 lieu où nous ne craindrons plus les Tyrans. Elle
 se tourna en même tems de l'autre côté du lit;
 & le Duc de Gloucester, outré de rage de voir l'ex-
 cès de son amour pour Tider, retourna à Lon-
 dres tout furieux, & donna l'ordre en y arrivant
 de mener Tider au supplice. Cet infortuné Sei-
 gneur avoit appris par ce Garde qui étoit à lui,
 que les environs de Windsor étoient entourés de
 soldats. Ainsi ils s'imagina aisément, qu'on auroit
 empêché la Reine de venir à Londres. Il se pré-
 para donc à la mort, & il vouloit écrire pour la
 dernière fois à cette Princesse, lorsqu'on le vint
 prendre pour le conduire sur l'échaffaut. Il de-
 manda un moment de tems, ce qui lui fut refusé
 avec une barbarie épouvantable. Alors il tira de
 sa poche le portrait de la Reine qu'il ne vouloit
 pas qu'on trouvât sur lui après sa mort, & il le don-
 na à ce Garde, qu'il chargea de le porter à cette
 Princesse. Il tâcha d'oublier la cruauté de son Per-
 sécuteur, & marcha vers le lieu de son supplice avec
 une fermeté également éloignée de l'insensibilité,
 & de l'abattement. Il monta sur l'échaffaut; &
 pendant que tout le peuple, accouru à ce triste spec-
 tacle, plaignoit le malheur d'un Seigneur aussi
 bien fait, encore jeune, & dont la physionomie
 étoit si heureuse. Tider ne s'occupoit qu'à sur-
 monter par sa constance, la honte du supplice, qu'il
 alloit souffrir. Il conserva donc sur l'échaffaut la
 grandeur de son courage. Il se déshabilla lui-mê-
 me. Il étendit sa tête sur le billot, & vit sans

fré-

114 CATHERINE DE FRANCE,
frémir, tomber la hache qui la sépara de son
corps.

Le Garde, à qui Tider avoit confié le portrait,
le porta fidèlement à la Reine, & lui fit le récit
de cette sanglante mort. Cette Princesse n'y parut
presque pas sensible. Sa douleur étoit parvenue à
un tel point, qu'elle n'en pouvoit donner des mar-
ques capables de l'exprimer. Elle récompensa ce
Garde. Ensuite elle dicta à la première Dame
d'honneur du lit un récit succinct, mais touchant,
des principales circonstances de sa vie. Elle y joi-
gnit une Lettre pour le Roi son fils, & chargea
de tout cela Mylne d'Huntington, à qui elle ordon-
na de la donner aux deux enfans que lui avoit lais-
sez Tider, lorsqu'ils auroient atteint l'âge de qua-
torze à quinze ans. Cela étant fait, elle fit ve-
nir ces deux Princes. Restes précieux de mon
cher Tider, leur dit-elle, c'est vous que je charge
de venger sa mort cruelle. Elle les embrassa en-
suite; & comme si elle n'eût plus rien eu à faire
au monde, elle mourut dans la fleur de sa jeunef-
se, & de sa beauté, victime de l'amour & de la
vertu.

Huntington prit soin de l'éducation des deux
Princes, l'enfant de la Reine & de Tider; & il
songea à les rendre dignes de l'un & de l'autre.
Leur naturel prévint ses soins, & l'Angleterre
n'avoit jamais vu deux Princes si vertueux. Dès
qu'ils commencèrent à avoir quelque raison, on
leur apprit à qui ils devoient leur naissance; & lors-
qu'ils furent parvenus à quinze ans, Huntington
leur remit la Lettre que la Reine avoit écrite en
mourant, au Roi son fils. Il les conduisit lui-mê-
me à ce Prince, qui avoit pour lors dix-huit ans,
& qui venoit d'épouser la célèbre Marguerite d'An-
jou, Fille du Roi de Sicile. Il étoit avec elle,
lorsqu'Huntington lui amena les deux Princes. Le

Roi

REINE D'ANGLETERRE. 115

Roi avoit appris assez confusément, que la Reine sa mere s'étoit remariée, & même qu'elle avoit laissé des enfans de son second mariage. Il ressentit une émotion en les voyant, qui fut suivie d'une joie parfaite; apprenant par Huntington qu'ils étoient ses Freres. La Reine admira leur beauté & leur grace; mais elle fut touchée d'une pitié bien vive, quand, lisant avec le Roi le Mémoire que la Reine sa Mere avoit dicté de ses malheurs, elle reconnut à quelles extrémités la fortune avoit réduit une si grande Princesse.

Outre la déclaration de la Reine & d'Huntington, le Roi se fit confirmer la naissance des Princes; & lorsqu'elle fut bien avérée, il remplit entièrement les volontés de cette Princesse. Il rendit à la mémoire de Tider les honneurs qui lui étoient dûs, & reconnut publiquement les deux Princes pour ses Freres. Il créa Edmond, l'ainé, Comte de Richmond, & l'autre, que l'on appelloit Gaspard, Comte de Pembroc; après quoi il fit épouser au Comte de Richmond l'héritière de la Maison de Somerset.

Le Duc de Gloucester vit avec désespoir la postérité de Tider élevée à une fortune éclatante. Une infinité de malheurs avoient suivi l'effroyable injustice qu'il avoit commise envers ce Seigneur. Les affaires des Anglois étoient insensiblement tombées. Lui-même, abruti par ses crimes, à la honte du Sang Royal, avoit épousé une fille de basse naissance, qu'il avoit auparavant entretenu. Il lui restoit une ombre d'autorité, & elle lui fut ôtée par la nouvelle Reine, qui vengea hautement la feuë Reine, Mere du Roi son Epoux. Elle fit arrêter le Duc de Gloucester. On le chargea d'un nombre prodigieux de crimes; & ce fut pour en expier une partie, & sur-tout la mort de Tider, qu'il fut étranglé en prison. Il mourut sans en-

116 CATHERINE DE FRANCE, REINE D'ANGL.
enfants , & Dieu bénit la postérité de Tider & de
la Reine. La Comtesse de Richemond mit au
monde un fils , qui fut Comte de Richemond
après son pere , & depuis Roi d'Angleterre , sous le
nom de Henri VII. Il ne dédaigna point de por-
ter le nom de Tider , qui a été celui de la Mai-
son Royale jusqu'à la Reine Elifabeth. Henri VII.
laissa des enfans , dont la postérité occupe encore
aujourd'hui le Trône d'Angleterre.

Fin de la quatrième & dernière Partie.



VOYAGE

DE

CAMPAGNE.

THE NEW YORK

LIBRARY

—



VOYAGE DE CAMPAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

Vous me demandez, Madame, le récit du Voyage que j'ai fait à Selincourt; il m'a été trop agréable, pour que le souvenir ne m'en plaise pas; toute ma peur est seulement de le faire trop long; mais, puisque vous le voulez exact, il faut bien, s'il vous plaît, qu'à l'exemple de nos Romanciers, je vous apprenne les Conversations que nous y avons eues, & les Histoires qu'on y a contées.

Nous partîmes de Paris au commencement de cet Été, la Marquise d'Arcire, Madame d'Orfelis, & moi, pour aller passer deux mois à la Terre du Comte de Selincourt; la Paix laissant à nos Guerriers le loisir de prendre du repos, rien ne leur paroît plus nouveau & plus doux, que les plaisirs de la Campagne. Vous sçavez, Madame, que cette Terre doit une de ses grandes beautés à la rivière de Seine, sur le bord de laquelle elle est située; vous n'ignorez pas aussi, qu'elle a des avenues magnifiques, des eaux admirables, de beaux jardins, des bois dont les rayons du Soleil ont peine à pénétrer l'aimable obscurité; que les appartemens
du

du Château sont superbes, tant pour leur grandeur, que pour les meubles dont ils sont ornés. Vous savez encore, Madame, que la chère qu'on y fait, est délicate & bien entendue, & que l'ordre brille par-tout dans ce lieu délicieux : mais une chose, dont vous ne vous souviendrez peut-être pas, quoique vous l'ayez mieux su qu'une autre, c'est que le Comte est très-aimable ; qu'il a de grands cheveux blonds & naturellement frisés, dont la quantité prodigieuse lui descend jusqu'à la ceinture ; qu'il a le visage agréable, & que son air est galant & noble : pour de l'esprit, il en a infiniment ; mais il se rend un peu trop maître des conversations ; il ne répond pas juste à la pensée d'autrui ; il ne brille que sur la sienne : il parle trop haut, décide trop librement des réputations ; toujours persuadé qu'on ne peut se tromper en jugeant des choses au pis, il n'admet guères de vertu que celle qui veut trop paroître : son humeur est inégale ; souvent moral dans la dernière sévérité, il passe en un moment dans un relâchement qui étonne ; d'autres fois, gai avec excès, il passe tout d'un coup dans une tristesse qui ne lui fournit que des objets funestes : avec tout cela, il plaît infiniment.

Il fut un tems, Madame, où ces louanges accompagnées des vérités qui les suivent, n'auroient pas été de votre goût ; vous auriez voulu un portrait sans ombre : aujourd'hui, j'ai besoin de ces mêmes vérités, pour vous faire supporter ce que je dis en sa faveur.

Puisque j'ai commencé à peindre, je vous dois donner une légère idée de tous les Acteurs de la Scène.

La Marquise d'Arcire est belle, jeune, spirituelle & douce.

Une plus longue peinture vous ennuyeroit ; & peut-être que voulant oublier que Selincourt fut un

un Amant infidèle, vous vous souviendrez trop bien que la Comtesse est une rivale préférée.

Madame d'Orselis est une belle femme, trait pour trait; elle a même beaucoup d'esprit, mais son humeur a de grands rapports avec celle du Comte: & si l'Amour s'étoit avisé de les unir, leurs conversations auroient eu un air plus militaire qu'amoureux.

Pour moi, Madame, je ne juge pas à propos de me peindre; vous me connoissez trop, & mon Histoire, que je conteraïen racourci, donnera toute l'idée qu'il faut de ma personne. Lorsque nous arrivâmes à Selincourt, le Comte avoit avec lui le Chevalier de Chanteuil: c'est un brun, qui a de beaux cheveux, une taille fine, de grands yeux, dont le feu sort comme s'ils étoient allumés, des dents comme des perles; de l'honneur & de la probité, un esprit agréable, une humeur égale & douce, les passions toujours vives, & souvent courtes; mais il a beau être inconstant, sa sagesse lui fait ménager la Maîtresse quittée, autant que la favorite.

Le Duc de Oncle de Selincourt, qui est un vieux Seigneur très-poli, & qui étoit alors chez le Comte, mettoit les Dames en droit d'y rester; & nous ne songâmes d'abord qu'à nous divertir. On vint au-devant de nous dans les avenues: nous descendîmes à une porte grillée qui donne dans le Parc; toutes les eaux jouïoient. Le Soleil venoit de se coucher; c'est à mon gré le plus beau moment de la journée: il n'y a pas une petite fleur qui ne jette une odeur aimable, pas un oiseau qui ne chante; les esprits mêmes se trouvent plus libres que pendant le chaud du jour.

Après nous être promenez jusques à nous fatiguer, nous passâmes des ponts qui traversent de grands fossés pleins d'une eau vive, pour nous ren-

dre dans le Château ; chacun choisit son appartement ; pour moi, je ne voulus qu'une jolie chambre, qui donne sur un parterre d'eau le plus agréable du monde. Le Comte étoit ce jour-là beau comme l'Amour, & amoureux comme un Espagnol : la Marquise laissoit voir une joye dans ses yeux, dont la cause n'étoit ignorée de personne de nous. La contrainte fut bannie. On reprit l'après-souper le chemin des jardins : nos Amans eurent-là le plaisir de se parler pendant une heure ; & le Chevalier perdit sa liberté en moins de tems auprès de la belle Orfelis. Il n'y eut pas jusques au vieux Duc de . . . qui ne voulût entrer en lice. J'étois désœuvrée ; & soit par compassion ou par goût, il me dit des douceurs de la vieille Cour, qui auroient pû faire quelque effet si je ne l'avois vû qu'à l'ombre.

Après avoir fait quelques tours ainsi séparés, on se rejoignit autour d'un grand rond d'eau, dont les bords étoient ornés de gazons : la conversation devint générale ; on parla sur diverses matières : enfin insensiblement on tomba sur le choix que nous avions fait des appartemens que nous voulions habiter. Pour moi, dis-je, le mien paroît le mieux entendu : je suis séparée de tout le monde : le bruit de l'eau & le chant des oiseaux ne pourront me réveiller que doucement ; & si je ne dors pas, rien n'est plus propre à entretenir une agréable rêverie. Oui, dit le Comte : mais si je vous disois que dans cette chambre on entend souvent des esprits, & que ceux qui y ont couché une nuit, en veulent sortir le lendemain. Je vous répondrois, lui répartis-je, ce que répondit une Dame illustre dans une pareille occasion, & j'aurois peut-être autant de fermeté qu'elle en eut alors ; on voulut sçavoir qui étoit la Dame, & le reste de l'Histoire.

Puisque vous le voulez, repris-je, je vais vous en

en faire le récit : je l'ai appris de Madame Des-Houlières elle-même , à qui la chose est arrivée. Elle alla voir une de ses amies , femme de qualité , qui vivoit dans une Terre , à quinze ou vingt lieues de Paris : on lui offrit toutes les chambres de la maison , à la réserve d'une , où l'on entendoit , disoit-on , des choses étranges ; & ce devoit être la mere du Maître , qui étant morte depuis un an , faisoit tout ce tintamare : c'étoit justement ce que Madame Des-Houlières cherchoit depuis long-temps. La force de son esprit la rendoit un peu incrédule pour tout ce que l'on conte sur ce chapitre. On eut beau lui représenter son état présent , car elle étoit grosse ; elle voulut voir l'esprit , & ne permit pas même à une femme à elle , de coucher dans une garde-robe. On la plaiguit , on la blâma ; mais il fallut la servir à sa mode. La chambre dont il est question , étoit grande , vaste , les embrasures des fenêtres profondes , & la cheminée à l'antique : elle se mit dans son lit , se fit allumer un grand feu , fit mettre une grosse chandelle dans un flambeau : chandelle n'est pas noble , mais c'est une circonstance essentielle à l'aventure ; & prenant un livre selon sa coutume , elle dit à la femme qui la servoit , de bien fermer sa porte : cela fut exécuté. Sa lecture finie , elle éteignit sa lumière & s'endormit. A peine commençoit-elle à goûter les charmes du sommeil , qu'elle fut éveillée par un bruit qui se fit à cette même porte ; elle s'ouvrit ; quelque chose marcha assez fort ; Madame Des-Houlières assura , qu'elle ne pouvoit avoir peur ; qu'en vain voudroit-on l'épouvanter ; qu'elle éclaircirait l'aventure de l'esprit. Elle avoit beau parler , personne ne répondoit ; on marchoit toujours , & on fit tomber si rudement un grand paravent mal assuré , qui étoit au pied de son lit , que les rideaux , dont les anneaux étoient fort larges , & qui passaient dans des tringles fort menues , firent un

bruit fort aigu, qui auroit effrayé toute autre personne que notre Héroïne; mais elle a juré depuis, qu'elle n'eut pas le moindre battement de cœur.

Elle harangua encore l'ame, qu'elle croyoit quelque domestique amoureux : mais le silencieux esprit ne répondit pas un mot ; au contraire, passant dans la ruelle il fit tomber le guéridon, qui, étant très-haut & le flambeau qui étoit dessus très-lourd, fit un épouvantable fracas ; ce fracas fut suivi d'une petite agitation que l'esprit donnoit au flambeau, contre les carreaux de la chambre : cela ne laissoit pas d'être impatientant par sa longueur ; enfin, fatigué de tant d'exercices, il vint s'appuyer sur le pied du lit : ce fut-là où Madame DesHoulières fit paroître sa fermeté : Ah ! s'écria-t-elle, je sçaurai qui vous êtes, puisque vous venez si près de moi : alors portant ses deux mains à l'endroit où elle avoit entendu le spectre, elle se saisit de deux oreilles fort velues, qu'elle résolut de tenir jusques au jour pour éclaircir le mystère : jamais rien de si docile que le porteur d'oreilles ; jamais rien de si patient que Madame DesHoulières ; car les nuits étoient fort longues, & la situation gênante ; & ce ne fut qu'à la clarté de l'aurore, qu'elle apperçut que l'esprit étoit un grand chien de la maison, nommé Gros-blanc, bon-homme, s'il en fut jamais, qui, bien loin de lui sçavoir mauvais gré de l'avoir arrêté si long-tems, lui léchoit les mains pour l'en remercier : elle fit un grand éclat de rire, laissa Gros-blanc se coucher sur des chaises, & s'endormit de tout son cœur. Le Maître & la Maîtresse de la maison n'avoient pas fermé l'œil de la nuit : l'idée d'une femme grosse, livrée à des apparitions épouvantables, les avoit agitez si cruellement, qu'ils alloient de bonne heure voir si elle n'étoit point morte, ou du moins accouchée. Les bonnes gens ouvrirent la porte tout dou-

doucement, & n'osoient presque lui parler, dans l'appréhension d'une entreprise qui leur avoit paru téméraire ; mais Madame DesHoulières ouvrant les rideaux de son lit, leur fit voir un visage si gai, qu'ils commencerent à lui dire, qu'elle étoit plus heureuse que sage, de s'être tirée d'un si grand péril. Elle leur fit un récit fort éloquent de tout ce qui lui étoit arrivé : les cheveux leur en dressaient à la tête, quand leur ayant montré Gros-blanc, voyez, dit-elle au Mari, voyez Gros-blanc que vous prenez depuis si long-tems pour l'ame de Madame votre mere. Voilà l'auteur de tant d'alarmes. Ce Gentilhomme regardoit sa Femme & son chien, honteux, interdit, ne sachant s'il devoit se fâcher ou rire : mais Madame DesHoulières avoit une certaine fermeté, qui la faisoit penser comme un honnête homme. Non, non, Monsieur, lui dit-elle, vous ne resterez pas davantage dans l'erreur ; je vois qu'elle vous est chere ; vous ne pouvez vous résoudre à croire une vérité qui détruit l'illusion par laquelle vous avez été si long-tems abusé : mais j'acheverai mon ouvrage, & je vais vous faire voir, ajouta-t-elle, que tout ce qui s'est passé cette nuit, est très-naturel. Alors se levant, elle alla examiner la porte, dont la serrure étoit si mauvaise, que quoiqu'on l'eût fermée à la clef, le moindre mouvement suffisoit pour l'ouvrir ; voilà déjà, reprit elle, pourquoi Gros-blanc, qui apparemment n'aime pas à coucher à l'air, choisit cette chambre plutôt qu'une autre ; le reste est aisé à imaginer : il a trouvé le paravent, il l'a jetté sur mon lit ; le gueridon est tombé par le même hazard ; Gros-blanc a trouvé du goût à la chandelle, & ne faisant sauter le flambeau que pour l'en tirer, il a voulu venir sur le lit, mais il m'en demandoit auparavant la permission ; & voilà, ajouta-t-elle en finissant, comme des bagatelles passent souvent pour des choses importantes.

Voilà, Madame, comme j'achevai l'Histoire de Madame Des Houlières, qui fut trouvée héroïque de sa part, & très-plaisante de celle de Gros-blanc. C'est ainsi, dit Madame d'Orselis, que la plupart des apparitions se terminent quand on les approfondit; cependant, reprit la Marquise, j'ai ouï parler d'un Gentilhomme d'auprès de Blois, dont j'ayeu se promène familièrement dans les avenues & dans les jardins de son Château, & qui se montre très-souvent aux fenêtres: c'est sans doute de Monsieur de Donnery que vous voulez parler, ajouta le Chevalier: il est mon parent, & j'ai entendu conter cent fois, que depuis le maître jusques aux domestiques, on est si accoutumé à voir cet esprit, qui d'ailleurs ne fait de mal à personne, qu'on n'en a pas la moindre frayeur: rien n'a été oublié pour le mettre en repos; mais voyant sa résistance, il a été décidé qu'on lui laisseroit son habitation dans le Château de la Sourdière; c'est ainsi que cette Terre se nomme.

Oh! vraiment, dit le Duc de....., si nous nous mettons sur les contes, je vous en dirai, & des plus beaux. Savez-vous, ajouta-t-il, celui de la Motte-Thibergeau? C'est une Maison connue & fort ancienne dans le Vendômois ou dans l'Anjou; j'en me souviens pas dans laquelle de ces deux Provinces. On dit qu'un cadet de ce nom, étant prêt de partir pour aller en campagne, & n'ayant point d'argent pour faire son équipage, fut averti par des païsans, qu'un certain Château, en réputation d'être habité par des diables, avoit appartenu à ses ayeux; qu'il n'avoit été abandonné que par les ravages qu'ils y faisoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit quelque trésor caché. Un cadet sans argent auroit écouté une tradition moins apparente: Thibergeau ne douta pas de la vérité de celle-ci, & résolut d'aller passer une nuit dans ce vieux Château. Il prit deux pistolets, une bonne épée, se fit

fit faire du feu, fit allumer des flambeaux; & renvoyant un domestique qui lui avoit rendu tous ces services, demeura sur une mauvaise chaise qu'il s'étoit fait apporter dans une grande salle, capable d'effrayer par son délabrement. Dès que la nuit fut venue, il vit entrer deux grands laquais bien vêtus des livrées de sa Maison, qui tenoient une grande manne, & qui mirent un couvert & un buffet fort propre: la vaisselle étoit légère, mais en grand nombre & aux armes de Thibergeau. Il regardoit du coin de l'œil à quoi cela aboutiroit, lorsqu'il vit entrer trois hommes de bonne mine, l'un habillé de bleu, & les deux autres de rouge: ils se mirent à table avec un profond silence, & commencèrent à manger de bon appétit. L'un d'eux se tournant vers notre Avanturier: Viens souper, Thibergeau, lui dit-il. Je n'ai pas faim, Monsieur, reprit Thibergeau. Eh! viens sans te faire presser, ajouta un des hommes rouges. Il est jeûne, repartit le cadet, qui commençoit à avoir grand peur, & qui s'armoit de tems en tems à la sourdine du signe de la Croix. *Va, va, Thibergeau*, ajouta le troisième, *double jeûne, double moroseau*: c'est de-là, Mesdames, qu'est venu ce Proverbe. Thibergeau, si bien convié, ne laissa pas de refuser encore. On le laissa en repos le reste du souper; & quand la table fut levée: Sui-nous, dit l'un de ces hommes extraordinaires, ou tu pourras t'en repentir. Les jambes manquèrent à Thibergeau, aussi-bien que l'appétit: mais il rappela tout son courage, & se résolut à obéir. Il les suivit jusques dans la cave, où les fantômes disparurent avec un furieux bruit. Thibergeau fit fouiller à l'endroit où avoit cessé l'apparition, & trouva des trésors d'un prix infini, & de la vaisselle d'argent & de vermeil, dont on a même gardé quelques assiettes dans sa maison, pour donner plus de poids à la tradition: elle passe pour

constante dans la Province ; & si c'est une chimère , il n'y en a pas une autorisée par plus de circonstances propres à la persuader ; il y a même eu un Arrêt du Parlement authentiquement rendu , pour adjuger à Thibergeau la vaisselle d'argent dont ses freres lui demandoient le partage.

Le Duc s'arrêta à ces mots. En vérité , lui dis-je , Monsieur le Duc , vous m'avez fait peur. Je trouve Thibergeau encore plus brave que Madame DesHoulières : mais elle a son sens pour elle , qui ajoute bien à sa valeur. Il étoit si tard quand j'achevai de parler , que la compagnie se sépara , & songea à s'aller mettre au lit : je vous dirai en passant , Madame , que je n'entendis rien toute la nuit , & que s'il revient d'ordinaire des esprits dans cette chambre , je ne leur perus pas apparemment digne de leur colere. On se leva fort tard ; on dîna délicieusement dans la salle voisine de l'Orangerie , où des Fontaines entretiennent le frais. Le Duc de . . . Madame d'Orselis & le Chevalier , jouèrent après le dîner une reprise d'ombre , tandis que le Comte & la Marquise s'entretenoient apparemment de leurs feux : je regardai jouer , & je vis que Chanteuil favorisoit beaucoup Madame d'Orselis , & lui faisoit gagner tous les Codilles qu'il pouvoit. On monta ensuite en Carosse pour s'aller promener sur le bord de la rivière.

On vit un bateau couvert de feuilles & de branches de chevreuil , qui n'étoit là que pour nous ; on y trouva des carreaux pour s'asseoir commodément , & des rafraîchissemens : un autre bateau suivoit avec les hautbois du Comte. Vous sçavez , Madame , qu'il en a de très-bons : c'est de tous les instrumens le plus agréable sur l'eau. On ne fit mettre à bord que lorsqu'il fut tems d'aller souper : la troupe se trouva augmentée d'un homme que vous connoissez si peu , qu'il est à propos de vous faire son portrait.

Il est grand, un peugros, quoique jeune; sa jambe est belle, son air de l'etit-maitre, hardi, fier, téméraire; il porte une perruque brune; il a de grands yeux noirs, beaux à la perfection, le nez un peu aquilin, la bouche assez grande, mais rouge & agréable; il a les plus belles dents du monde: il a orné son esprit de tout ce qui ne lui a coûté ni peine, ni soins: il en a naturellement, & de l'imagination encore au-delà: sa tête étant pleine de Comédies, d'Opera & de Vers, il fait des citations justes, & sçait si bien mettre à profit ces talens, qu'on ne peut s'ennuyer avec lui. Que vous dirai-je enfin, Madame? le Marquis de Bréfly est un homme très-aimable, & son arrivée fit plaisir à tout le monde. Ma foi, mon ami, dit-il au Comte en entrant, la bonne compagnie m'attire ici; ce lieu me paroît fort différent des toiles où nous avons habité les autres années; & pourvu que les Dames ne me prennent point en aversion, je n'en partirai qu'avec elles. Selincourt le reçut à bras ouverts, & la Marquise en fut regardée bien favorablement; elle n'est point coquette; envain lui auroit-il prodigué ses regards, si le Comte, par l'effet de quelque caprice que l'on ne connut point alors, ne se fût avisé de me parler quelques jours après sur un autre ton qu'à l'ordinaire. Je n'y fis d'abord aucune attention; ensuite l'expérience du monde ne put me laisser ignorer, que s'il ne m'aimoit, il vouloit du moins me le faire croire; car pendant quelques jours, il eut des soins & des applications qu'on n'a gueres pour une personne indifférente. Je suis amie de la Marquise: cette aventure m'embarassa. Si je vais, disois-je en moi-même, révéler ce secret à Madame d'Arcire, elle fera des reproches à son Amant; il me trouvera indiscrete ou vaine; il me haïra; & la discorde s'emparant des esprits, chacun se séparera; & on dira dans le monde, que les femmes ne peuvent vi-

vre ensemble. Je conclus de ce petit raisonnement, que c'étoit à la Marquise à s'appercevoir des coquetteries de son Amant, & que je devois écouter les protestations du Comte sans les croire & sans les rebuter. Voilà un milieu difficile à attraper : mais comme j'étois de sang froid, j'y réussis parfaitement. D'autre part, Bréfy, ignorant les intérêts de nous tous, & n'étant pas d'humeur à se donner beaucoup de peine pour les Dames, suivit le penchant qui le portoit à vouloir plaire à la Marquise ; & la Marquise, de son côté, n'ayant que trop apperçu les soins que Selincourt avoit pour moi, trouva plus commode d'écouter un homme aimable qui lui rendoit des soins, que de faire des reproches à un Amant qui la vouloit abandonner : peut-être aussi espéroit-elle de faire revenir son infidèle par cette conduite ; ce ne seroit pas le premier que ce secret auroit rappelé.

Le Chevalier & Madame d'Orselis paroissoient avoir déjà une passion dans les formes : elle se contraignit dans ce commencement, & ne fit voir que le brillant de son esprit à son nouvel adorateur, qui en étoit enchanté. Lui de sa part ne montrant que sa vivacité, & gardant son inconstance pour une autre saison, avançoit considérablement ses affaires : & vous voyez bien, Madame, qu'ils se trompoient tous deux. Le Duc continuoit à me dire des douceurs, sans aucun respect de son neveu, qui n'étoit pas bien effrayé de ce rival : il proposoit pourtant des choses assez solides, & pour peu qu'on eût eu le cœur intéressé, on lui auroit fait faire du chemin.

Quelques jours après que le Marquis de Bréfy fut arrivé, on alla se promener dans une Forêt voisine ; on y trouva une collation magnifique, sous une feuillée galante ; les hautbois nous vinrent trouver. Je n'aimois pas le Comte ; je croyois bien qu'il n'étoit pas fort amoureux de moi : mais

la préférence flattant mon amour propre , la seule apparence me suffisoit , & j'avois ce jour-là un penchant à la joye , qui , si je l'ose dire , ne me rendoit pas ennuyeuse. Selincourt , malgré qu'il en eut , commençoit d'être fort fâché de la liaison qu'il croyoit se former entre Madame d'Arcire & la Marquis : il en redoubloit ses soins auprès de moi ; mais à parler naturellement , la jalousie l'amenoit bien plus que mes yeux. La Marquise , qui avoit un Amant à conserver , n'étoit pas sans occupation : il falloit du brillant pour mettre à bien ces deux entreprises , aussi n'en eut-elle jamais tant pour Bréfy. Il n'avoit qu'un objet ; mais il en paroissoit si occupé , qu'il ne parut que trop agréable.

Le vieux Duc , qui me vouloit plaire , prodigua , pour ainsi dire , l'encens & la politesse ; & quoique le Chevalier & la belle Orselis ne songeassent gueres à nous tous , ils paroissoient si contents , qu'on avoit envie de suivre leur exemple.

: Dans de telles dispositions , vous devez juger , Madame , que la conversation ne devoit pas languir ; il y eut au commencement quelques traits piquans dans la conversation , avec une apparente douceur , qui ne permettoit d'y répondre que sur le même ton ; mais sur la fin de la collation , le Comte me baïsa la main , en recevant de moi des fraises qu'il m'avoit demandées. La Marquise me dit en riant , que j'étois apparemment comme Madame de . . . dont Monsieur de Buffy dit , qu'elle n'avoit jamais refusé sa main , parce qu'elle ne croyoit pas que ce fût une grande faveur. Cette attaque me fit rougir ; car je vis bien qu'elle rouloit sur ce que je n'ai pas la main belle : mais me remettant promptement , il est vrai , dis-je en riant aussi , que ma main ne peut faire grand plaisir à baiser ; mais ces conversations secretes que vous avez avec Monsieur le Marquis , comment les appelez-vous ?

Il faut décider ici , & avouer la faveur, ou renoncer à l'esprit. Cette repartie embarrassa fort la Marquise. Le Comte saisit l'occasion de lancer aussi son trait , & dit , que selon toutes les apparences , Madame d'Arcire ne renonceroit point à son esprit , & qu'il n'y avoit point de Dame qui n'aimât mieux être soupçonnée d'avoir une passion , que d'être attaquée par son esprit ou par sa beauté. Bréty , qui vit que sa maîtresse commençoit à s'embarrasser , vint à son secours , & lui dit , qu'en tout cas , si ces entretiens étoient une faveur , comme il en vouloit bien convenir , par l'agrément qu'on y trouvoit , c'en étoit une si innocente , que si elle ne lui en faisoit jamais de plus grande , il n'auroit pas lieu de se vanter de ses bontez.

Vous-avez un air si prévenant , & un mérite si supérieur aux autres , lui repartit le Comte , qu'en effet Madame est dans son tort de n'avoir pas déjà fait plus de chemin ; mais avec un peu de patience , ajouta-t-il sèchement , vous ferez des progrès tels Ah ! interrompis-je , Monsieur le Comte , ne mêlons point d'aigreur à nos railleries ; nous ne nous quittons point ; rien ne peut être suspect dans nos actions ; ne troublons point l'innocence de nos plaisirs : pour remettre quelque calme dans nos esprits , dansons sur le gazon , comme les Bergeres , au son des hautbois. Le Comte , lesteux d'avoir marqué de la jalousie , & voulant en donner à son tour , me prit d'un air galant pour aller danser , & tout reprit une face riante.

Je fis grand plaisir à Madame d'Arcire ; ce n'est pas que le dépit du Comte ne la fit triompher , mais elle est sage ; elle craignoit une querelle entre deux braves gens , qui auroient poussé la chose trop loin. On dansa long-tems , & fort bien. Le vieux Duc fit des merveilles , & cabrioleta même , pour me prouver sa santé.

Le

Le Bal fini, on s'assit en rond ; & comme la nuit approchoit, & qu'il étoit précisément cette heure où tout prend une forme indéfinie, où les arbres paroissent des Géans, & les hommes des ombres : N'est-il pas vrai, dit le Duc, en me montrant un gros buisson à quinze ou vingt pas de-là, que si vous étiez seule, ce buisson vous paroîtroit une troupe d'esprits ? Je conviens, repris-je, que mes yeux y pourroient être trompez : mais je crois avoir assez prouvé mon assurance, pour n'être pas seule apostrophée sur la pultronerie. Pour moi, dit Madame d'Areire, j'avoue que j'ai quelquefois peur, & que je n'aimerois point à me trouver seule ici. Bréty lui dit là-dessus quelque chose à l'oreille. Selincourt le remarqua ; & je commençai au plus vite une Histoire, pour détourner encore des remarques qui auroient pu aller trop loin. Je vous assure, dis-je, que je suis hardie sur les visions, parce que je n'en ai jamais eu ; mais je mourrois de mort subite, si je voyois quelque chose ; à moins, ajoutai-je, que l'apparition ne fût de la nature de celle d'un homme de ma connoissance. C'en étoit pas un personnage fort important ; il voyageoit sur un petit cheval blanc, qui portoit aussi sa valise : quelques affaires l'obligèrent à séjourner dans la principale hôtellerie d'un Bourg.

Le jour qu'il en voulut partir, on ne trouva plus son cheval dans l'écurie : on le cherchoit de tous les côtés, lorsqu'on vit paroître sa tête par la fenêtre du grenier au foin, où on n'arrivoit que par une échelle. L'hôte se mit à rire, malgré le chagrin de mon homme, qui ne pouvoit deviner pourquoi, & comment on avoit guindé son palefroi si haut. Il fut enfin éclairci du fait : c'étoit un follet fort familier dans la maison, sujet à s'entêter de certains chevaux. La physionomie de celui-ci lui avoit apparemment plu ; & les bottes qu'avoit son maître, lui faisant comprendre qu'il alloit

le separer de sa nouvelle passion, il avoit trouvé moyen de le mettre en sûreté. On pourroit même tirer une petite morale de ceci ; & dire que , follet à part , rien n'est impossible à l'Amour.

Ah ! pour cela , Mademoiselle , s'écria le Comte , votre morale est un peu tirée aux cheveux ; car l'Amour , tout puissant qu'il est , ne pourra jamais , sans diablerie , faire entrer un cheval par la fenêtre d'un grenier au foin. Mais ajouta-t-il , je vous demande pardon ; je vous ai interrompue mal à propos : l'aventure est plaisante , quand elle ne seroit pas vraie. Achetez-la , s'il vous plaît. Il ne me sera pas difficile , repris-je. L'hôte assurera le voyageur , qu'il falloit quitter les bottes , & prendre l'air d'un homme établi dans le lieu. Ce conseil fut suivi ; & la même puissance , qui avoit fait monter le cheval au grenier , le fit descendre à l'écurie. On ne perdit pas un moment ; on lui mit la selle & la bride , & son maître s'en alla , bien aisé d'avoir dupé l'esprit ; mais , ce fut lui-même qui en demeura la dupe , car le pauvre petit cheval blanc déperit à vue d'œil pendant quelques jours , & mourut enfin sur la route.

Voilà , Madame , la petite narration que je fis , qui n'ayant rien en elle d'effrayant , est si véritable , qu'elle ne doit pas laisser de persuader les incrédules. Le Duc dit , qu'il avoit entendu parler d'un Château en Touraine , où il y avoit un follet , qu'on appelloit Monsieur. On n'en avoit jamais pu voir le visage ; mais il avoit une grosse chevelure crépée , d'un blond doré ; & portoit toujours un habit de taffetas d'Angleterre noir , qui faisoit beaucoup de bruit. Monsieur étoit un goguenard , ajouta-t-il , il alloit tirer les sièges des domestiques quand ils étoient autour du feu ; & lorsqu'il en avoit fait tomber quelqu'un , il faisoit de longs éclats de rire , & tâchoit d'en attraper un autre. Il ne s'attachoit point au Maître , ni à la Maîtresse , pour faire

de ces sortes de railleries ; mais il se promenoit souvent avec eux , & rioit de tout son cœur quand on disoit quelque chose de divertissant. On crut au commencement , que Monsieur devoit des prières ; on en fit faire de toutes façons ; on fit même venir des Capucins. Monsieur se fit voir à eux ; mais il ne répondit pas un mot à toutes leurs questions. Enfin on crut qu'une ame pure lui feroit peut-être rompre le silence. Le Seigneur du Château avoit un fils très-aimable & très-aimé , qui , n'ayant que sept ans , parut fort propre à leur dessein : il étoit accoutumé à voir Monsieur , & n'en avoit nulle frayeur. On lui demanda cependant , s'il pourroit bien coucher seul dans une chambre où Monsieur pourroit venir ; qu'on lui allumeroit des bougies , & qu'on lui donneroit du bonbon. L'enfant assura , qu'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir. Tout fut exécuté suivant le projet ; mais le succès en fut tragique. On trouva le petit homme le lendemain matin avec un grosse fièvre & fort abattu. Tout ce qu'on put tirer de lui , fut que Monsieur étoit entré dans sa chambre ; qu'il avoit commencé par éteindre les bougies avec le vent de son manteau de taffetas. L'enfant voulut alors continuer sa narration ; mais il lui prit des convulsions fort dangereuses , qu'il en empêchèrent. Il mourut quelques jours après ; & Monsieur , après ce bel exploit , n'a plus paru un Château de Montifon.

Le Duc n'eût pas plutôt fini sa tragique Histoire , qu'on se mit à plaindre un pere & une mere qui ont été cause de la mort de leur fils , par une pieté mal entendue.

Madame d'Orfelli vouloit aussi dire son mot ; mais , comme elle n'avoit pas cessé d'écouter Chanteuil , ou de lui parler , je ne pus m'empêcher de rire , ni de lui dire même , qu'elle avoit une sorte
d'esprit

d'esprit comme César ; & que d'écouter un homme qui fait plaisir, sans perdre ce que les autres disent, me paroissoit même au-dessus de dicter à quatre Secrétaires. Ce fut une plaisanterie qui m'échapa ; car vous savez , Madame , que la belle Orfelis est très-redoutable , tant par son esprit , que par la hauteur de sa voix : elle rougit , & se déconcerta un moment ; mais c'est le propre des commencemens de passion , de donner de la douceur : aussi , contre son ordinaire , elle me répondit , qu'elle ne pouvoit nier , que le Chevalier ayant l'esprit agréable , elle ne prit plaisir à sa conversation ; mais qu'elle n'oublioit pas pour cela le reste du monde : & pour vous montrer que je dis vrai , je vous conterai une aventure ce soir , qui m'a un peu guérie de la peur des esprits ; mais il faudra pour cela , ajouta-t-elle en riant , que je reprenne les choses de plus haut , & que je vous apprenne presque toute mon Histoire. J'aurai peut-être même la malice de vous ennuyer par un long récit , pour vous punir de la guerre que vous me faites. On l'assura qu'elle pouvoit disposer de nos attentions tant qu'il lui plairoit , sans qu'elle pût nous causer un moment d'ennui. A ces mots , on remonta en carrosse , pour se rendre au Château de Selincourt.

On servit le souper dès que nous fumes arrivés ; & comme nous nous couchions fort tard , on fit une petite Bassette avant que d'entendre l'Histoire de Madame d'Orfelis. Elle prit ensuite ainsi la parole.

Vous connoissez ma maison & ma figure ; c'est un grand soulagement pour celle qui conte ses aventures ; mais ce que vous ignorez peut-être , c'est que j'ai fait des passions des onze ans. Il est vrai que le premier qui s'avisa de me trouver belle , étoit un homme si fort au-dessous de moi , qu'il n'eut jamais la hardiesse de me dire ses sentimens ; mais il se dépiqua de son silence respectueux , par
des

des extravagances si outrées que la jalousie lui fit faire quatre ans de suite, que ma mere fut contrainte de lui défendre sa maison, quoique d'ailleurs il fut fort divertissant. Il proposa à trois hommes, qu'il croyoit mes Amans, de s'aller battre dans les païs étrangers, pour éviter les suites qu'ont les duels en France depuis le regne de Louis le Grand. Il y en eut deux qui ne voulurent pas porter si loin leur colere, avec qui il fit deux combats, tant bons que mauvais; enfin il étoit comme un forsené, & on fit fort bien de le chasser. Parmi un assez grand nombre d'adorateurs qui se présentoient pour le mariage, il y en avoit un qui étoit homme de qualité, d'esprit, de valeur & de distinction. Cette conquête flattoit ma vanité. Jamais passion ne fut si ardente & si durable que la sienne; mais il y en avoit un autre jeune & beau comme l'Amour, & très-amoureux aussi. Si le premier avoit eu la figure de celui ci, ou que celui-ci eût eu l'esprit de l'autre, c'étoit une affaire faite, mon cœur étoit pris; mais comme ils avoient chacun un endroit foible, ou que mon heure n'étoit pas venuë, je me contentai de me réjouir les yeux avec l'un, & l'imagination avec l'autre. Il se passa plusieurs incidens fort extraordinaires, causés par des Amans de traverse, & par des vûes que prenoit ma famille sur mon établissement, & qui étoient souvent mal dirigées. Mais, je vous ferai grace de ces bagatelles, pour en venir à une chose plus grave.

Je fus mariée à seize ans à Monsieur d'Orselis; vous n'ignorez, ni sa naissance, ni son bien: mais je ne crois pas que vous ayez connu sa personne, parce qu'il faisoit son principal séjour en Province: il avoit une belle taille, de belles jambes, les dents fort blanches, des cheveux bruns fort laids, les yeux grands, enfoncés, le regard funeste, le teint jeune & bazané, la forme du visage désagréable.

ble, & quatre plis marquez dans les joues, comme si on avoit voulu y faire des sillons : il avoit de l'esprit, mais une tristesse profonde, un penchant à la colere, que sa raison ne pouvoit modérer : jaloux au-delà de l'imagination, soupçonneux, porté à croire le mal; mais avec tout cela fort honnête homme, liberal & magnifique. Il avoit une passion effrénée pour moi, qui lui persuadoit qu'on ne pouvoit me voir sans m'adorer. Cette idée me rendit la plus malheureuse personne du monde; il fut jaloux, non pas depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, mais de tout l'espace qui remplit ces deux extrémités; jamais je n'eus un quart d'heure de repos : toujours dans l'ardeur de la passion; ou dans les fureurs de la jalousie; j'étois contrainte de souffrir des témoignages de tendresse d'un homme que je n'aimois pas, ou d'écouter des reproches que je n'avois point mérités. Il seroit trop ennuyeux de vous dire ce que j'endurai dans ce triste mariage : mais souffrez que je vous en dise un trait.

Le Chevalier de....., Colonel de Dragons, passa dans la Ville où j'étois alors, avec son regiment; il me vint voir, comme une de celles dont la maison étoit la meilleure : je ne le connoissois point; il me présenta deux de ses Capitaines, qui étoient de jolis garçons, polis & doucereux. Monsieur d'Orselis étoit présent : il fut assez gracieux ce jour-là; il leur offrit à souper; le Chevalier de... s'en défendit, & jamais je n'avois reçu de visite qui m'eût été moins funeste; mais je n'étois pas destinée à me coucher sans chagrin. Monsieur d'Orselis me proposa le soir d'aller chez la Gouvernante : il étoit de si bonne humeur, que je ne voulus pas le contrarier. On fut surpris d'une pareille débauche; & on se mettoit en devoir de jouer quelque reprise, lorsqu'on entendit un grand bruit, & qu'on vit entrer une troupe de Masques bizarrement habillez, mais en gens du monde, &

bien

bien différemment de ceux que nous voyons quelquefois; ces Masques avoient à leur suite tous les violons de la Ville, & les hautbois du Chevalier, qui étoient excellens; cela n'avoit point méchant air. L'on ne douta pas des personnages; mais ce qu'il y eut de cruel pour moi, ce fut la préférence qu'on me donna.

La Gouvernante n'étoit pas de figure à danser; il y avoit bien d'autres femmes, & leur dépit ne fut pas moindre que la rage de Monsieur d'Orfelis, quand le Chevalier me donna la première Courante. Je me doutai bien du retour qu'auroit cet honneur; je dansai en tremblant, quoique je ne sois pas naturellement timide; & j'allai prendre Monsieur d'Orfelis d'une manière fort obligeante. Il me dit avec un visage tout changé, qu'il avoit mal au pied, & me refusa tout net. J'allai honteusement prendre un des Masques, & je revins me placer auprès de Monsieur d'Orfelis. Vous êtes bien indulgente, Madame, me dit-il, de vous laisser serrer la main, comme on vient de faire. Moi, Monsieur, lui dis-je, serrer la main; vous rêvez. Il secoua la tête, & me quitta pour m'aller lorgner du coin de la cheminée. Un de ces jeunes gens qui étoient venus me voir, voyant mon mari loin de moi, vint me conter de ces fadeurs qu'on dit dans ces occasions, avec ce petit jargon de marionnette; surpris de ce que je ne lui répondois rien, il s'écria, qu'il étoit bien malheureux d'avoir passé les mers, pour venir trouver une ingrate; autre badinerie de la Mascarade: mais ces mots frappèrent les oreilles de Monsieur d'Orfelis. Il crut que cet homme avoit passé les mers, comme a'il l'avoit vu, & s'approchant de moi: Vous pressez-t-on trop, Madame, me dit-il? Je ne sais, lui dis-je, Monsieur, ce que vous voulez dire: on ne presse point les femmes comme moi. J'y pourrois mettre ordre en tout cas, repartit-il d'un ton
da

de défi. Oh ! dit le Masque d'un air ironique, il ne fait pas bon ici pour moi : on m'extermineroit infailliblement. Il s'éloigna de moi en disant ces mots : mon mari sentit cette raillerie jusques au vif, & je ne sais comment il ne fit point le Don Quichotte en cette occasion. Il se passa encore d'autres circonstances, que j'ometts, pour vous dire que quand nous fûmes rentrez, je fus traitée comme si j'avois été trouvée en faute ; & ce qui mit le comble à ses soupçons, c'est que ces mêmes gens qui avoient refusé de souper chez lui, étoient venus à ma porte, savoir si j'y étois ; & n'allèrent chez la Gouvernante que lorsqu'on leur eut appris que nous y étions allez. Je n'ai vécu que deux ans avec Mr. d'Orselis, & je pourrois commencer dès le lendemain de mes nœces l'histoire de sa jalousie, jusques au jour qu'il tomba malade pour mourir. Je ne me souviens pas d'avoir passé un jour heureux avec lui : toujours soupçonnée & innocente ; les applaudissemens qu'on me donnoit, m'étoient à charge, quand je pensois qu'on en feroit la matière de mes chagrins. Sa maladie fut courte : il ne parla que de moi, dès qu'il sentit les approches de la mort. Son seul regret étoit de me quitter : j'étois jeune, je n'aimois rien. Le spectacle d'un homme mourant, désarmé de cette fureur qui l'avoit rendu formidable, ne se fait point voir impunément à une personne qui n'a point le cœur mauvais. Dès qu'il fut mort, je ne le regardai plus comme ce mari terrible qui m'avoit tourmentée sans sujet & sans mesure. Je le vis comme un homme malheureux, qui, agité d'Amour violent, n'avoit pu résister à une autre passion cent fois plus cruelle, que la nature ne lui avoit donnée que pour son tourment. Enfin, Mesdames, je pleurai, & je fus affligée très-sincèrement. Des femmes de mes amies qui me vinrent voir dans cette cérémonie lugubre, où des appartemens tendus de noir

ne paroissent jamais assez sombres, à moins qu'on ne s'y cassé le col : ces femmes, dis-je, imprudentes au dernier point, se vinrent réjouir avec moi, de ce que j'avois perdu mon tiran. Ce fut avec un étonnement étrange qu'elles me virent répandre un torrent de larmes : il faut cependant convenir que mon affliction ne fut pas longue, & qu'elle se peut nommer plutôt pitié que douleur. J'étois élevée dans des préjuges très-sévères sur ce qui regarde la réputation ; plus je me trouvais jeune, plus mon mariage avoit été désagréable, plus je crus qu'il falloit garder des mesures. J'étois alors à Paris : on est souvent exposée dans ce lieu à la tentation de voir trop de monde ; je craignois de n'avoir pas la force de faire toujours fermer ma porte à bien de gens qui s'y présentoient. Je pris le parti d'aller passer tout l'Été à une Terre de ma famille, avec mes seuls domestiques. Je lisois, je me promenois, j'écrivois à mes amies, je passois enfin une vie douce, dont je ne m'ennuyois point, lorsque j'entendis, plusieurs nuits de suite, des bruits au-dessus de ma tête, qui ne me parurent pas naturels : c'étoient des coups frappés à distances égales, c'étoient des courses précipitées ; c'étoit enfin tout ce qu'il falloit pour effrayer une plus hardie que moi ; car j'étois très-poltrone en ce tems-là. Je tins pourtant assez bonne contenance pendant quelques jours, & je voulus croire que c'étoient des bêtes qui entroient par les fenêtres des chambres qui étoient au-dessus de la mienne : ce qui m'étonnoit, c'est que, quand il me venoit compagnie de Paris, le bruit cessoit, & on ne recommençoit le manège nocturne, que lorsque je me retrouvois seule. J'avois quelquefois assez peur : mais je ne songeois pas pour cela à partir ; & c'étoit apparemment à quoi l'esprit visoit. Une nuit, nuit la plus terrible de ma vie, j'entendis à la porte qui fermoit mon antichambre, un vacarme

si prodigieux, que j'aurois eulieu de craindre les voleurs, plutôt que les ames, si auparavant on n'avoit donné le signal par trois coups épouvantables, qu'on avoit frappé au-dessus de ma tête; mes femmes étoient couchées dans une chambre à côté de la mienne; j'en appellai une, qui mouroit de frayeur: j'avois heureusement de la lumière, sans quoi elle n'auroit pas eu la force de se lever; je lui ordonnai de rappeler tout son courage, & de crier au feu par la fenêtre, pour faire venir mes gens: le premier qui s'éveilla, fut mon cocher, qui vint sous mes fenêtres, armé du Croissant avec quoi on tond les palissades. On n'a jamais su pourquoi il s'étoit muni d'une arme offensive, pour accourir au secours de gens qu'il croyoit dans le feu; quoi qu'il en soit, je fus un peu rassurée quand j'entendis un homme parler; la difficulté étoit de le faire entrer: personne n'avoit la force d'aller ouvrir la porte du vestibule; car nous n'étions que des femmes dans le corps de logis: enfin mon cocher imagina de se servir encore de l'échelle des jardins. Il monta fierement, comme s'il fût allé à l'assaut. Tandis qu'il étoit sur l'échelle, le même bruit se fit à la porte dont j'ai parlé. Ha, ha, dit-il, vous parlez de feu, & ce sont des voleurs; il n'importe, qu'ils viennent, ils verront beau jeu. Cette humeur belliqueuse lui étoit inspirée par mes laquais, qui, s'étant habillés à la hâte, le venoient soutenir dans cette grande aventure. Ils entrèrent tous par mes fenêtres; & l'esprit voulant apparemment briller devant eux, fit trembler, avec une rumeur endiablée, une cloison qui séparoit ma chambre d'une autre: à ce bruit succéda un calme profond, mais il ne passa pas jusques dans mon ame. Elle étoit agitée de la plus violente peur qui fut jamais: tremblante dans mon lit, à peine osois-je tirer ma tête de dessous ma couverture. Une de mes fem-

mes s'approchoit de moi, en me plaignant, & m'assûroit, que crainte de m'effrayer, elle n'avoit pas voulu me dire tout ce qu'elle avoit vû & entendu; que le bout de l'an de Monsieur d'Orselis approchoit, qu'il demandoit apparemment des prieres; qu'il avança peu-à-peu sa marche; que peut-être l'autre nuit viendrait-il me parler à moi-même, & cent autres visions qui m'auroient fait rire dans un autre tems, & qui trouvant déjà mon imagination tristement frappée, y firent une impression qui tenoit du délire. J'ordonnai à mes gens d'aller chercher un Abbé, qui n'étoit qu'à une lieue de chez moi; il étoit ami de ma famille, & le mien en particulier: j'espérois un grand soulagement de ses conseils. Il arriva peu de tems après; il étoit déjà grand jour. Ah! mon pauvre Abbé, lui dis-je, ne suis-je pas bien malheureuse! Les contes d'esprits passent pour des fables, je suis choisie pour en éprouver la vérité. Mon air étoit si affligé, & mon ton si sanglotant, que j'espérois du moins un peu de consolation: mais l'impitoyable Abbé se moqua de moi; & s'approchant de mon oreille, il m'assûra qu'une de mes femmes avoit infailliblement un Amant à Paris qu'elle vouloit revoir. Je le pensai battre à ce discours. Je ne voulois être, ni visionnaire, ni dupe: je crus pouvoir lui prouver que les bruits qui s'étoient faits ne parloient point de forces humaines, & je conclus qu'il falloit envoyer chercher des Capucins, pour venir veiller dans ma chambre. A cela il me dit, que les prieres étoient toujours bonnes. Je descendis dans une salle, pour n'être pas dans un lieu où j'avois de si cruelles appréhensions. Je dis à la même femme qui avoit crié au feu, qu'elle allât querir de quoi me coiffer. Elle revint un moment après, plus morte que vive; & se laissa tomber à mes pieds: Ah! Madame, me dit-elle, je n'en puis plus; je viens de votre chambre, nous

avons

avions fait votre lit, tout étoit propre & arrangé; je remonte dans l'instant, je trouve vos matelas, votre lit de plume, votre traversin, deçà & delà roulez comme de grands corps morts dans vos couvertures; je vois votre toilette toute renversée, votre miroir à bas, la glace contre terre: Ah! m'écriai-je douloureusement à cette circonstance, il est donc bien vrai que Monsieur d'Orselis ne veut p'us que je me pare, & qu'il me tourmente encore après sa mort par les effets de sa jalousie! L'Abbé ne put s'empêcher de sourire, mais il monta pour voir tout ce désordre; il vit que la peinture étoit juste. Il en fut étonné; & d'autant plus, que la femme qui la lui avoit faite ne lui étoit point du tout suspecte, & qu'elle l'assura que personne n'avoit monté depuis que ma chambre étoit faite. De grandes griffes noires se trouverent imprimées sur ma porte. Enfin la chose fût poussée loin; & comme je n'avois pas trop de tout mon domestique pour me rassurer, cette autre femme, qui m'avoit menacée de la vision de Monsieur d'Orselis, me dit encore, qu'assûrément je ne devois pas rester dans un lieu où il viendrait infailliblement me parler. Ce fut en vain que l'Abbé me proposa de veiller dans ma chambre, & de soutenir les approches de l'esprit: la mesure de ma peur étoit comblée; je fis mettre mes chevaux à mon carosse, je m'en allai à Paris, où je menai l'Abbé, n'étant pas bien sûre que l'esprit ne s'apparût à moi en chemin. Il se moqua bien de moi, & d'un vœu que je fis d'aller à pied faire un petit pèlerinage, pour qu'il plût à l'ame de Monsieur d'Orselis de me laisser en repos. Dès que je fus arrivée à Paris, l'Abbé qui étoit resté dans la cour, monta pour me venir dire, qu'il venoit de voir l'esprit; que c'étoit un grand garçon bien-fait, qui courtoisoit à ma porte cette femme dont j'avois suivi les conseils. Ce n'étoit pas encore le tems de
me

me faire entendre raison : j'exécutai mon vœu le lendemain aux dépens de mes pieds. Plusieurs personnes à qui je confiai mon aventure, m'ayant soutenu qu'elle n'avoit rien d'effectif, je commençai de déferer à leurs raisons, & je voulus bien retourner à cette Terre, avec deux ou trois femmes & un homme très-incrédule sur les apparitions. Je n'y menai point la femme contre laquelle on avoit quelque soupçon. Tout fut tranquille; pas le moindre bruit, pas le moindre sujet de peur; ainsi rassurée, je retournai à Paris; je parlai à cette femme en Maitresse convaincuë de son insolence. Elle nia avec hardiesse; mais comme je n'ai rien vu depuis, & qu'il y avoit des causes très-naturelles à tout ce que j'avois entendu, j'ai voulu me tenir pour dit qu'il n'y a point d'esprits, & que tout ce qu'on en conte est faux.

C'est plutôt fait, Madame, lui dis-je lorsque je vis qu'elle avoit fini son récit; mais, ou la peur avoit bien grossi les objets, ou ce que vous entendîtes étoit fort extraordinaire. Il pourroit bien être, reprit Madame d'Orselis, qu'en effet mon imagination prévenue auroit un peu exagéré à mes oreilles ce qui me parut si terrible; mais cette femme couchant assez près de la porte où se fit le bruit, cette porte ayant de gros verroux, les barres des fenêtres étant près de son lit, dont elle pouvoit disposer à son gré, & étant la seule de sang froid, elle put faire tout ce qui lui plut, sans que personne la soupçonnât. Ce que dit Madame d'Orselis est vrai, dit le Comte; l'Amour fait bien faire d'autres entreprises, & la peur, qui est dans son espèce une passion aussi forte, ne laisse point à la raison le loisir de faire ses fonctions; & il arrive souvent qu'on s'affectionne aux sentimens qu'elle inspire, ainsi qu'à de plus agréables: mais ajouta-t-il, Madame d'Orselis ne nous a rien dit de ce qui s'est passé depuis cette lugubre année de deuil;

car je ne puis croire que son cœur fasse ici son coup d'essai. Vous tirez aussi sur moi, Monsieur le Comte, répondit-elle: croyez-vous qu'il ne faille pas exercer l'hospitalité en tout? Il ne suffit pas de nous faire une chère délicate, d'avoir soin de nos plaisirs, d'aller au devant de tout ce qui peut nous être agréable; il faut encore ménager une pauvre hôtesse par l'esprit & par les sentimens: je vous regarde à l'heure qu'il est comme un homme qui a bien de la générosité dans l'ame, & pas la moindre compassion dans le cœur: mais ajouta-t-elle en riant, je ne me trouve point aujourd'hui en humeur de me fâcher, & je vous avouerai que j'ai trouvé en mon chemin un homme qui m'a aimée éperduëment, que j'ai aimé de même; que selon les règles, cette union ne devoit jamais finir: mais ne m'en demandez pas davantage; car toute ma Philosophie ne pourroit m'empêcher de mêler des emportemens de colere dans mon récit; & j'ai de plus encore assez de délicatesse, pour ne pouvoir entendre sans chagrin, les noms que mérite cet homme par les procedez qu'il a eus avec moi, & que vous lui donneriez infailliblement.

La belle Orselis soupira en achevant ces mots; & Chanteuil, se sentant frapper au cœur par une douleur qui augmentoit son amour, dit, qu'il seroit injuste de faire de la peine à une Dame qui venoit de leur faire un récit agréable, & qui avoit donné l'exemple au reste de la compagnie de conter une partie de ses aventures. Pour moi, ajoutai-je, je le ferai quand on voudra, pourvu que nous allions nous coucher auparavant. Tout le monde y consentit: mais il faut que je vous dise, Madame, que pendant tout le souper, Brési donna dans la belle passion. La Marquise y répondit par une vivacité de regards qui lui fournit de grandes espérances; mais pour moi, dont le cœur n'étoit point

point prévenu , je démêlai aisément que sa coquetterie n'étoit qu'un moyen pour faire revenir Selincourt : celui-ci me disoit mille choses équivoques dont j'aurois pû me faire l'application ; mais il lui échappoit de tems en tems des regards sur Madame d'Arcire , dont le dépit étoit le conducteur. Ce n'est pas un sentiment qui annonce l'indifférence. Il me fit le lendemain une déclaration dans les formes : je ne jugeai pas à propos de m'en offenser ; mais je lui dis bien sincèrement , que je l'estimois trop pour ne lui pas conseiller de retourner à son devoir ; que je voyois le motif de ses empressemens pour moi ; que je croyois qu'il avoit réussi ; que la Marquise n'étoit ni tiède , ni infidèle ; qu'il devoit cesser une feinte qui ne pouvoit avoir que de fâcheuses suites ; car , ajoutai-je , ou votre Maîtresse donnera de plus en plus des espérances au Marquis , ou elle vous le donnera pour successeur : si c'est le premier , le caractère de l'homme vous est connu ; il ne les perdra pas sans que sa vanité en souffre ; il inventera une aventure , plutôt que de paroître avoir été dupé : & si c'est l'autre , vous êtes perdu , Comte ; car vous aimez éperduëment ; & vous seriez d'autant plus à plaindre , que vous ne pourriez raisonnablement vous en prendre qu'à vous. Mais repliqua-t-il ; me trouveriez-vous bien digne de compassion , si vous vouliez me consoler ; & n'avez-vous pas tout ce qu'il faut ? .. Je l'interrompis à ces mots , pour lui faire voir que Madame d'Arcire se levoit pour passer dans son appartement ; que le Marquis vouloit l'accompagner , & qu'elle ne le vouloit pas. Je tâchai d'obliger Selincourt à la suivre ; mais il est glorieux , & nous n'étions par encote à la fin des troubles. Vous ferez sans doute étonnée , Madame , que le Comte souffrit si patiemment , en apparence , un rival déclaré dans sa propre maison : mais il n'avoit pas absolument lieu de se plaindre de Bréfi ; ils étoient

amis depuis long-tems; il lui avoit fait un mystere de son attachement pour la Marquise: on n'est point obligé de deviner. Le-Comte, qui véritablement n'avoit feint de m'aimer que dans les vûes que je vous ai dites, & pour donner une sorte d'émulation à Madame d'Arcire, que le calme lui avoit ôtée, n'eut pas si-tôt reçu la représaille, que le dépit & la gloire se mêlant, il aima mieux continuer à me témoigner de l'amour, que de faire le personnage de jaloux, dans un lieu où il faisoit si bien les honneurs. Quelques jours après la conversation que j'eus avec lui, on passa toute l'après-dînée dans les appartemens, parce qu'il ne fit pas beau. On joua à la bassette; on dansa. Il vint une compagnie du voisinage, moitié Ville, moitié Campagne, qui ne laissa pas de nous amuser. Après qu'on eut épuisé les plaisirs ordinaires, on se jeta dans la conversation. Les Dames campagnardes, qui vouloient nous faire voir qu'elles avoient les Livres à la mode, ne manquerent pas de la tourner sur les nouveaux Contes des Fées; elles en décidèrent à leur manière. Il y eut une jeune personne, qui nous assûra que c'étoit des bagatelles que ces choses-là, & que pour elle, les lectures sérieuses faisoient ses plus grands délices. Notre petite troupe n'étoit pas trop ignorante: nous voulûmes voir quel usage elle faisoit de ces Livres graves; mais elle nous parla avec une pédanterie si choquante, des grimaces si affectées, & son érudition avoit tant d'embrouillement, qu'après nous être réjouis de sa sottise, autant qu'elle le méritoit, Madame d'Arcire avoua qu'elle aimoit passionnément les Contes; qu'elle soutenoit même, que c'étoit avoir le grand goût que de les lire avec plaisir. Ce n'est pas, ajouta-t-elle, que je n'admette point d'autres lectures; au contraire, je ne conte celle-ci que comme un amusement: mais il faut convenir, que quand ces sortes d'Ouvrages sont conduits

duits avec l'ordre que l'Art y met; que les passions y sont tendres, & que l'imagination s'y joue d'un air brillant & délicat; il faut, dis-je, convenir que les heures passent comme des momens dans cette douce occupation; & qu'à peine le tems seroit-il plus court avec un Amant aimé.

Le Comte avoit grande envie de la contrarier, & le Marquis de l'applaudir. Mais, destinée comme j'étois à calmer les orages, je pris la parole, pour dire que j'en sçavois un depuis long-tems; qui avoit autrefois été conté à un Hôtel fameux, dans un tems où l'esprit étoit un peu plus à la mode qu'à présent; qu'il y avoit assez d'Art dans ce Conte; que si on vouloit j'en ferois part à la compagnie, pourvu qu'on voulût bien me permettre de ne suivre pas mon texte scrupuleusement, & que je pûsse y mettre quelques embellissemens que j'y croyois nécessaires. Tout le monde taupa à ma proposition: nous avions notre troupe provinciale pour deux jours; il étoit question d'interrompre un peu l'ennui qu'elle nous causoit; je pris donc la parole en ces termes.

Dans une des parties du Monde vivoit un grand Seigneur, fatigué du bruit & du fracas de la Cour: il avoit montré sa valeur & sa magnificence jusqu'à un âge fort avancé. Le désir de revoir quatre fils qu'il avoit eus d'une femme qu'il avoit fort aimée, & qui étoit morte bientôt après la naissance du dernier, le fit retourner dans le Château que ses peres avoient habité, avant que les récompenses l'eussent dédommagé de ses services. Il trouva ses enfans en âge de songer à leur fortune: ils étoient bien faits, ils avoient de l'esprit; mais le séjour de la campagne leur avoit donné un certain air contraint & timide, dont il n'imagina qu'un moyen pour les défaire. Il les fit venir tous quatre dans sa chambre: il leur dit, que son revenu n'étoit pas assez considérable pour

les rendre heureux ; qu'il trouvoit beaucoup d'injustice à mieux partager l'aîné que les cadets, puisqu'ils étoient d'un même sang ; qu'il alloit leur donner à chacun une part de son bien, leur faire faire à chacun un équipage convenable à leur condition ; & qu'il ordonnoit à son fils aîné d'aller chercher à faire sa fortune dans l'Asie ; au second, d'aller en Afrique ; au troisieme, en Amerique, & au dernier en Europe : que sa santé étant assez bonne pour espérer de les voir revenir tous plus riches & encore plus honnêtes gens qu'ils n'étoient, il leur donnoit rendez-vous dans sept ans ; & que si le ciel dispoſoit de sa vie, ils trouveroient tout en si bon ordre, qu'ils auroient lieu de bénir & d'aimer sa mémoire. Les quatre fils assurerent un si bon pere de leurs respects & de leur obéissance : ils partirent peu de tems après, & suivirent les ordres qui leur étoient prescrits : leurs aventures ont été inconnues ; mais ils ne manquerent pas de se rendre au bout de sept ans au Château de leur pere.

Ils le trouverent en bonne santé ; ce fut une joye sensible pour ces cinq personnes de se revoir après une si longue absence : le pere, qui avoit nom Mondor, demanda à son fils aîné, qu'on nommoit Haraguan, le récit de son voyage, & à quoi il s'étoit perfectionné. Il lui avoua avec quelque honte, qu'il avoit eu pour principal ami en Asie un grand Négromancien, & qu'il étoit devenu très-habile dans cet Art.

C'est-à-dire, repartit Mondor, qu'à nommer la chose par son nom, vous êtes un peu forcier. Et vous, mon fils, dit-il au puîné, vous êtes-vous exercé à une science moins sombre ? Seigneur, reprit Facineti, je suis devenu le plus excellent Escamoteur de l'Univers : Joueur de Gobelets, ajoûta le pere ; ne fardons point les choses. Alors se tournant vers le troisieme : Par-

lez à votre tour, lui dit-il, Tirandor. Pour moi, Seigneur, je me vante de tirer plus juste qu'homme du monde. Encore, dit Mondor, ceci est-il un peu plus honorable. Et vous, ajouta-t-il, en regardant le cadet ? Ah ! Seigneur, dit-il en se jettant à ses pieds, c'est à moi à vous demander mille pardons, je suis devenu Artisan, sans aucun respect pour ma naissance ; mais si la perfection diminue ma faute, vous m'en accorderez sans doute le pardon. Le triste pere se mit à rêver profondément ; ses yeux étoient tout changez ; on voyoit bien qu'il commençoit à se repentir d'avoir fait voyager ses enfans, mais comme il avoit du courage, il se remit promptement ; & les regardant avec un visage plus serein : Vous n'avez sans doute pas choisi des états dignes de vous ni de moi ; mais il faut sçavoir prendre son parti, & tâcher que l'usage que vous en ferez rectifie ce qu'il y a eu de bas dans ce choix : il ya, ajouta-t-il, dans la forêt voisine de quoi me faire voir si vous ne croyez point être plus habiles que vous ne l'êtes. En effet, un oiseau qui ne fait son nid que tous les cent ans, est venu le bâtir cette année sur un de ces arbres : il est inconnu à tout le monde ; jamais personne ne l'a trouvé : si vous m'y menez, dit-il à son aîné, vous n'aurez pas perdu votre tems en Asie.

Aussi-tôt Haraguan fit quelques cercles avec sa baguette magique, & sortant avec Mondor, il le conduisit juste au pied de l'arbre où étoit le nid. Cela n'est pas mal, dit le pere : mais Facineti, il faut ici faire un tour de votre métier ; montez sur les branches, & allez tirer l'œuf de dessous la mere, sans qu'elle s'en apperçoive. Facineti, plus léger qu'un Faucon, vola plutôt qu'il ne monta ; & dérochant l'œuf sans que la mere le soupçonnât, il le tint en l'air au haut de l'arbre, pour marque de la victoire. Ce n'est pas assez, ajouta

ta le pere; il faut, Tirandor, que vous tiriez une flèche si juste, que vous cassiez l'œuf, sans blesser la main de votre frere. Tirandor ne manqua pas son coup, l'espérance de l'oiseau fut détruite, & cet œuf tomba en mille pièces. Artidas, continua Mondor, il faut ici prouver l'adresse de vos mains. Artidas ne tarda pas un moment à rétablir si parfaitement le bel œuf, que les yeux les plus clairvoyans n'auroient jamais pû en remarquer les défauts. Le pere parut content des épreuves que ses fils venoient de faire de leur habileté: il les remena chez lui; & leur parlant avec l'autorité qui sied bien dans un Chef de famille: Vous avez, leur dit-il, choisi de terribles métiers; mais il faut aussi convenir que vous y excellez, & qu'il faut qu'un autre théâtre qu'un Château de Campagne, en soit témoin.

Le Roi a perdu sa fille unique; elle étoit plus belle que le jour; elle avoit de l'esprit; elle étoit souhaitée de tous les Rois voisins; mais son cœur sembloit ne s'être déterminé pour personne. Un jour qu'elle se promenoit sur la terrasse du Palais, elle aperçut un Dragon volant, d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle voulut prendre sa course pour se sauver dans les appartemens; mais le Dragon, qui avoit de bons yeux, & qui, malgré son poids, étoit d'une légèreté incroyable, l'eut prise entre ses horribles griffes avant qu'on eût pu penser à sa sûreté. Ce fut une terrible nouvelle pour le Roi son pere. Il envoya des Troupes de toutes côtes; il fit équiper des flotes pour parcourir toutes les Isles de la mer; tous ses soins ont été inutiles. Il y a un an que la Princesse est perdue, sans que personne ait pû en avoir de nouvelles: si vous pouvez, ajouta-t-il en parlant à Harsguan, découvrir où elle est, par la force de votre Art, ce service ajoutera infiniment à ceux que j'ai rendus à l'Etat dans mes belles années; & je vous en-

ver-

verrai en cueillir les fruits, avec toute la joye d'un tendre pere. Haraguan promit d'exécuter cette belle entreprise: on prépara un équipage en très-peu de jours. Mondor mena sa famille à la Cour; il se présenta au Roi, qui le reçut comme un brave & fidèle Sujet qu'il vouloit récompenser, & ses quatre fils, comme de jeunes Seigneurs de grande espérance. Sire, dit Mondor au Roi, votre Majesté ne sèche point les larmes: leur cause ne m'est que trop connue; je ne pouvois mon Roi affligé, sans tâcher d'y trouver un remède. Et quel remède, repliqua le Roi, pouvez-vous apporter à ma douleur? Je n'ai rien omis pour retrouver ma fille, je n'y ai point réussi, rien ne peut me consoler. Ce ne sont pas aussi de vaines plaintes, Sire, que je viens vous offrir; reprit Mondor: vous voyez en l'ainé de mes fils, un Sujet capable de rendre un grand service à son Roi; ordonnez seulement qu'on équipe un vaisseau, & je vous promets le retour de la Princesse avant deux mois. Le triste Roi plia les épaules, & regarda Mondor en pitié; mais le Vieillard ne se rebutant point, on crut qu'étant homme très-sensé, il pouvoit en effet tenir ce qu'il promettoit. On fit donc équiper un vaisseau: la famille s'y embarqua, on découvrit une Isle où Haraguan assura qu'étoit la Princesse; on apperçut même bientôt après, le monstrueux Dragon qui dormoit sur le bord de la mer, & la triste Isaline (c'étoit le nom de la Princesse) embarrassée dans cinquante tours de sa queue, qui avoit trois-cens aunes de long: Elle paroissoit regarder avec tendresse & vivacité un jeune pêcheur qui voguoit autour de l'Isle, & qui paroissoit avoir un intérêt pressant à y aborder; mais elle lui faisoit signe de s'éloigner: elle lui monstroit le vaisseau; elle seignoit les mains. Le beau pêcheur, dont l'habit étoit propre & galant, étoissoit à

regret à ses ordres ; les yeux de ces deux personnes découvroient assez leurs sentimens ; mais Mondor, ne voulant point perdre de tems, fit entrer Facinetti dans la chaloupe, ordonna qu'on la mit en mer, & lui dit d'aller developper la Princesse de la queue du Dragon, tandis qu'il dormoit, & de l'apporter dans le vaisseau. Cet ordre, qui auroit épouvanté tout autre que cet adroit Escamoteur, trouva en lui une disposition prompte à faire voir les effets de son Art ; il entra dans l'Isle, & enleva la Princesse en si peu de tems, qu'un éclair ne dure pas moins que cette expédition : content d'emporter une si belle proie, il la posa dans le vaisseau, sans que la jeune Isaline parût sensible à ce service. Le jeune pêcheur, cependant, faisoit des cris si perçans, que le Dragon s'éveilla ; & volant jusques dessus le vaisseau, il effraya toute la chiourme par son horrible figure. Ce Dragon n'avoit qu'un seul endroit vulnérable, & cet endroit étoit si petit, qu'à peine une flèche pouvoit-elle y entrer ; mais Titandor en décocha une si juste, que le monstre fut privé de la clarté du jour. Il est vrai que sa mort pensa être funeste à nos Voyageurs ; il tomba la tête la première sur le vaisseau, & le perçant d'outre en outre, il faisoit eau en si grande abondance, que tout ce que put faire Artidas, ce fut de le radouber assez promptement pour n'être pas submergé ; mais il est vrai que ce fut avec tant d'adresse, qu'on ne vit jamais par où le Dragon avoit passé.

Tous ces événemens se passerent en si peu de tems, qu'Isaline, étonnée & confuse, ne sçavoit avec quelles gens elle étoit. Mondor se fit connoître à elle : il lui apprit que c'étoit avec la permission du Roi qu'elle avoit reçu ces services de ses fils. La Princesse l'en remercia d'un air mélancolique ; & passant sur letillac, elle tourna ses beaux yeux du côté de l'Isle, comme ayant regret

de

de la quitter. On ne douta pas que le beau pêcheur n'eût part à ses regrets : cela paroissoit pourtant mal assorti ; les quatre freres ne pouvoient comprendre la bizarrerie d'un tel goût ; ils ignoient, que rien n'est trop éloigné quand l'amour est entre deux.

Haraguan, fier de sa profonde science, fut le premier qui voulut faire valoir le mérite du service qu'il avoit rendu à la Princesse ; il en demanda la recompense, du ton d'un homme accoutumé à faire trembler le ténébreux séjour, & plus sujet à parler aux Démons qu'à une belle Princesse, aussi fut-il reçu avec colere. Facinetis'y prit d'une manière plus subtile : il chercha des détours : il choisit le moment qu'il crut le plus favorable ; mais s'il fut écouté avec plus de patience, ce ne fut pas avec moins d'insensibilité. Tirandor, accoutumé à ne manquer jamais son coup, crut n'avoir qu'à paroître pour vaincre ; mais il connut la différence qu'il y a de tirer au blanc, ou d'attraper un cœur fier & prévenu. Pour Artidas, ses espérances n'étoient pas moindres ; mais il fit sa déclaration par des démonstrations de Mathématique. Isaline en rit, mais il ne fut pas plus heureux que ses freres. On arriva peu après à la Cour : le Roi étoit sur le Port, il apperçût sa fille de loin, qui se tenoit debout sur le tillac pour se faire voir : sa tristesse ne diminua point la sensible joye du Roi ; elle ne fut pas si-tôt auprès de lui, qu'il la tint embrassée pendant une heure, sans pouvoir dire une parole ; chacun prenoit part à la joye d'un si bon pere. Il ne se sépara de sa chere fille, que pour remercier Mondor & ses fils de l'importance d'un tel service, & pour leur offrir tout ce qui dépendoit de lui, pour marque de sa reconnoissance. Sire, dit hardiment Mondor, nous sommes vos Sujets ; mais ma maison est illustre & ancienne : ce ne seroit pas la première fois

qu'un grand Roi auroit choisi un gendre parmi la Noblesse de son Royaume: décidez; le zèle qu'ils ont eu pour votre Majesté, est assez égal, leur mérite l'est aussi, & mon amitié n'agit pas plus pour l'un que pour l'autre. Le Roi trouva de l'audace à ces paroles; mais elle ne pût lui déplaire: & regardant Mondor avec bonté: Je étoys, lui repliqua-t-il, que des récompenses partagées entre vous & vos enfans, suffiroient pour vous prouver ma reconnaissance; mais puisque vous consentez qu'un seul soit heureux, j'en suis d'accord: quoique ma fille en doive être le prix, il faudra la consulter auparavant que de choisir; allez vous reposer, & goûter à loisir la joye d'être père de tels enfans.

Quelques jours se passèrent sans que la Princesse parût se vouloir déterminer; elle étoit triste & solitaire. Le Roi son pere lui demandoit comment elle avoit passé l'année de son séjour avec le Dragon. Tranquillement, Seigneur, lui répondit-elle; toute ma douleur étoit de ne vous point voir; mais je crus à la fin que vous m'oublieriez, & que vous choisiriez une femme aimable qui vous donneroit des Successeurs. Le Dragon d'ailleurs n'exerçoit aucune cruauté sur moi: j'avois une petite cabane de feuillée; je cueillois moi-même les fleurs dont mon lit étoit composé; il ne fait jamais trop froid dans l'Isle que j'habitois; je me promenois les soirs sur les bords de la mer; je dormois tranquillement les nuits, & je m'occupois les jours à rêver. Mais qu'elle rêverie, interrompit le Roi, pouvoit vous amuser agréablement? Vous n'espériez point la fin de vos malheurs; vous étiez sous la puissance d'un affreux Dragon, & vous ne voyiez personne. Isaline rougit à ces mots, & baissa les yeux; puis les relevant sur le visage du Roi son pere: Seigneur, lui dit-elle, vous sçavez que l'espérance est un don de la nature, qu'elle nous l'a fait pour notre consolation, & qu'elle ne meurt qu'avec

qu'avec nous ; le Dragon n'exigeoit de moi que de l'accompagner quelques heures sur le bord de la mer, lorsqu'il vouloit dormir, & j'avois la complaisance de ne le pas refuser ; je regardois pêcher pendant ce tems-là, & ces momens n'étoient pas les plus désagréables de ma vie. Ah ! ma fille, s'écria le Roi, qui la vit rougir extraordinairement en cet endroit, qu'entens-je ? Vous avez passé un an sans ennui dans une île déserte ! La vûe d'un monstre ne vous y faisoit point d'horreur, & vos plus doux momens étoient quand vous voyiez pêcher ! Misérable pêcheur, ajouta-t-il, que tu me vendras cher le plaisir d'avoir désennuyé une Princesse inconsiderée ! Le Roi renvoya sa fille dans son appartement : il envoya chercher Mondor, il lui fit répéter ce qu'il avoit vu de ce pêcheur, qu'il ne lui avoit déjà que trop fidèlement rapporté. Ce fut un coup de foudre pour ce pere infortuné : il ne douta pas que sa fille n'eût laissé surprendre son cœur à un indigne amour ; & il résolut de contraindre Isaline à choisir un des quatre Seigneurs. D'autre part, la triste Princesse ne pouvant contenir dans son cœur sa douleur & sa tendresse, elle en fit confidence à une de ses femmes qu'elle aimoit beaucoup. On me va faire un crime, lui dit-elle, des sentimens qui m'ont empêché de me désespérer ; ce Roi, ce pere, n'auroit plus de fille, si le jeune Delfirio ne s'étoit fait voir à moi avec tous ses charmes : Qu'il en a, ma chere Cephise ! ajoutoit-elle en pleurant. Quel cœur auroit pu lui résister ? Il brilleroit au milieu de la plus florissante Cour. Jugez des impressions qu'il fit sur mon esprit dans une île inhabitée ; mais il ne songe peut-être plus à moi ! Le volage se sera rebuté par les difficultez ! Cephise, qui étoit bien aise de divertir un peu la Princesse de ses déplaisirs, la pria de lui conter ses aventures : elle le fit en ces termes.

Tu sçais, chere Cephise, comme je fus en-

levée par ce Dragon formidable ; je crus en être dévorée un moment après , & j'y étois résoluë , lorsqu'il me posa doucement dans une île très-agréable , mais absolument déserte ; il étoit encore jour quand j'y arrivai : le serpent ailé reprit son vol , & me laissa seule ; je n'avois d'autre pensée que la mort. Que m'importe , disois-je en moi-même , comment je perisse ? Il vaut encore mieux servir de pâture au monstre , que de traîner une vie malheureuse , & exposée à la faim & aux injures de l'air. Je me promenois en roulant ces affreuses pensées dans mon esprit , lorsque j'aperçus sur la mer une petite barque simple , mais jolie , & un jeune-homme qui pêchoit. Adonis n'eut jamais tant de charmes ; il avoit de grands cheveux noirs comme du jais , de beaux yeux , une bouche agréable , des dents merveilleuses , une taille parfaite : il jettoit sa ligne avec une grace qui donnoit envie de pêcher , & il étoit si heureux , qu'il ne la jettoit point inutilement : son habit n'étoit que de toile jaune fort fine , & garni de dentelles. Il m'aperçut comme je le regardois dans ma désolation. La magnificence de mes habits , plutôt que ma beauté , attira sans doute ses yeux. Grande Princesse , me dit-il , quelle étoile fatale vous a conduite sur ces bords ? Je lui contai en peu de mots mon aventure : il en parut touché , il sauta légèrement à bord , d'un air galant & adroit , mais encore plus empressé ; il alla couper des branches d'arbres , il en composa une cabane très-propre , il prit de la mousse & des gazons , il m'en fit un petit lit très-commode , il le joncha de mille fleurs ; il m'assura que le Dragon n'étoit cruel qu'à ceux dont il croyoit avoir reçu quelque outrage , & il me demanda la permission de me venir voir tous les jours. Je la lui accordai sans peine. Le métier qu'il exerçoit , ne me donnoit aucun mépris pour lui : quel Prince lui pourroit dispu-

ter l'avantage de la beauté, des graces & de l'esprit? Le Dragon ne parut point du reste du jour. Mon beau pêcheur revint le lendemain à la porte de ma cabane, écouter si j'étois éveillée: il entra respectueusement, des que je lui eus fait signe qu'il le pouvoit. Avez vous dormi, adorable Princesse, me dit-il, vos yeux, ces yeux si dangereux, qui ôtent le repos à tous les mortels, ont-ils goûté le charme du sommeil? Oui, Delfirio, lui dis je, j'ai dormi, & je crois même que quand je ne l'aurois pas fait, je devrois vous le dire, apres les soins que vous avez pris pour me faire un lit commode & agréable. Il soupira, & ne répondit rien; mais il alla à quelques pas de ma cabane prendre d'entre les mains d'un petit pêcheur une grande manne d'ozier, travaillée fort joliment: il l'ouvrit en ma présence; j'y vis du linge d'une propreté surprenante, des habits simples & galans plus convenables à mon état présent que ceux que j'avois alors sur moi, & une toilette, avec tout ce qui est nécessaire pour une femme. Ses soins me parurent dignes d'être récompensez. Je le priai de se promener un moment; je me déshabillai pendant ce tems-là, je mis une des robes qu'il m'avoit apportées; & le rappelant bientôt après, je pris toutes mes pierreries, & je les lui présentai d'un air très-reconnoissant. Il recula quelques pas. Je crus d'abord que c'étoit par étonnement; mais un sentiment plus noble lui causa ce mouvement: il s'indigna de se qui auroit transporté un autre de joye: que vous dirai-je, ma chere Cephise, il me vainquit en générosité; & je lui donnai en récompense un portrait de moi que je portois à mon bras: il le reçut comme celui de Venus. Ses transports étoient vifs; mais l'air de grandeur ne l'abondonnoit jamais, & tout étoit gracieux en lui. Je crus le premier jour n'être touchée que pour n'être pas ingrate; mais je connus bientôt après, que l'amour tire ses coups

coups justes par-tout; qu'il n'est point de défest impénétrable à ses traits, & que la différence des conditions n'est qu'un foible obstacle quand on aime véritablement. Enfin, je souffrais qu'il me parlât en Amans passionnés: je lui répondis presque de même. Il m'apportoit tous les jours de petite repas rustiques, mais propres, & bien entendus: nous les mangions ensemble. Le Dragon venoit souvent dans son île, & ne paroissoit point fâché de notre union; quelquefois il me prenoit doucement avec une de ses griffes, pour me mener avec lui sur le bord de la mer: il y dorment paisiblement. Delfirio fautoit alors dans sa barque, & chantoit des airs tendres pour me divertir; car il a la voix admirable. Cette vie me paroissoit si aimable & si tranquille, que bien loin de songer à mon retour, je n'avois d'autre vûe que celle de m'établir dans l'île. La condition de Delfirio étoit ce qui s'y opposoit; mais à la fin, tâchant de me débarrasser des préjugés, je conclus que je pouvois bien donner la main à qui j'avois donné mon cœur. Delfirio, de son côté, avoit autant de respect que d'amour: il vouloit m'amener à son but par degré; mais un jour qu'il me vit plus tendre qu'à l'ordinaire, & que mes yeux lui annonçoient son entière victoire, il sut si bien profiter des momens, que ne pouvant plus lui résister, & fatiguée de me combattre moi-même, je lui tendis la main, & la lui serrant avec ardeur: Delfirio, lui dis-je, vous m'aimez, vous connoissez trop que je vous aime: on ne me trouvera jamais dans cette île solitaire; les Dieux seuls seront témoins de notre union, & je ne dois pas craindre leurs reproches, puisqu'ils n'ont jamais dédaigné les mortelles lorsqu'elles leur ont paru belles. Et que m'importe, après tout, ajoutai-je, du jugement des hommes, quand ils sauront mon choix? De tout l'univers, je ne veux
que

que vous. Delfirio, transporté d'amour & de joys, m'embrassa les genoux, & fit toutes les actions d'un homme transporté d'une suprême félicité. Nous primes Neptune, Thetis, & tous les Dieux & les Déeses de la mer à témoin de la foi que nous allions nous donner : nous nous tournâmes avec nos regards vers ceux qui habitent le brillant Olimpe, & nous eumes lieu de croire en être entendus, puisque dans la plus belle soirée du monde, nous entendîmes un coup de tonnerre à notre droite, & que nous vîmes la mer s'agiter un peu, quoique fort tranquille auparavant. Voilà, ma chere Cephise, comme nos nœces furent célébrées. Nous ne pûmes douter que les Amourans s'y fussent trouvez; car depuis cet heureux jour, nos chaînes nous ont paru plus fortes, quoique plus légères, & chaque heure a été marquée par quelque nouvelle preuve d'ardeur, jusques au moment fatal de notre séparation. Hélas! le malheureux Delfirio vouloit aborder le vaisseau dans lequel on m'enleva: il ne douta pas un moment, dès qu'il l'aperçut, du zèle cruel qui l'amenoit; mais, qu'auroit-il pu faire seul & sans armes? Je meurs de douleur, quand je pense à la triste vie qu'il mène à présent, & je crains encore plus qu'il ne goûte un repos funeste à mon amour. Admire, Cephise, admire, ajouta la Princesse, à quel point il m'occupe cet amour, puisque j'ai omis une circonstance qui peut seule me justifier, puisque mon malheur m'a conduit en un lieu où je suis soumise à la censure des hommes. Dès le lendemain de notre mariage, il m'apprit qu'il étoit fils de Roi, que des Prédications difficiles à comprendre, mais terribles, avoient obligé le Roi son pere à l'éloigner, & à lui faire prendre l'habit & les occupations d'un pêcheur; qu'il avoit de tems en tems des nouvelles du Roi son pere, & assez d'argent pour vivre heureux; qu'il n'avoit plus qu'un mois

à rester dans cet état, après lequel il pouvoit revoir sa patrie; mais que, puisqu'une vie tranquille me plaisoit autant qu'à lui, il n'y retourneroit jamais. Eh bien ! Madame, dit Cephise, après que la Princesse eût cessé de parler, doutez-vous que votre aimable époux n'aille dans le Royaume de son pere; & qu'il ne vienne ensuite demander à notre Monarque un bien qui lui appartient si légitimement ? Isaline l'espéroit bien ; mais la crainte ne laissoit pas de trouver place dans son ame : elle n'eut pas long-tems à combattre cette triste passion. Dès le lendemain on eut avis, qu'un Prince beau comme le jour, fils du Roi Papindara, étoit arrivé à la Cour pour développer de grands mysteres : c'étoit le charmant Delfirio. Il demanda une audience secreete au Roi : il lui apprit sa naissance, son amour, & son mariage avec Isaline : son aventure fut cruë & admirée. Le Roi, qui étoit très-bon pere, en pensa mourir de joye ; & Mondor, qui étoit glorieux, fut prêt à en mourir de chagrin. Haraguan s'en consola, parce qu'il fut recompensé magnifiquement, & qu'il eut une des maisons de plaisance du Roi, pere d'Isaline, pour exercer sa noire science. Facinetti espéra d'escamoter tant de femmes qu'il voudroit, dans les bras mêmes des Amana jaloux. Tirandor, aimant mieux la Guerre & la Chasse que l'Amour, ne daigna même pas se plaindre : & Artidas prit sa disgrâce si fort en gré, qu'il imagina même des jeux & des machines à surprendre les plus ingénieux, pour la célébration des nôces de la Princesse, qu'on voulut refaire avec magnificence ; ce fut même Artidas, qui inventa les boîtes à double fond pour mettre des portraits : il en présenta une à Isaline, & il lui dit, que rien ne le pourroit si bien venger de Delfirio, que de voir cette boîte remplie par un autre portrait que le sien. Ces trois Cadets reçurent des

graces du Roi, capables de les dédommager de toute autre perte que de celle de la Princesse. Mondor eut aussi lieu d'être content ; & je souhaite, Mesdames, que vous le soyez de moi après un si long récit, où j'ai mis assez de mon invention, pour n'être pas bien sûre d'avoir réussi.

Lorsque j'eus fini mon Conte, chacun s'empresça à me donner des louanges, que je n'avois sans doute pas méritées, & on voulut sçavoir ce que j'y avois ajoûté. Premièrement, répondis-je, je l'ai narré à ma manière; j'ai ôté une simplicité qui le rendoit très-court. Toute l'aventure d'Isaline & de Delfirio, leurs noms & ceux du reste des Acteurs, tout cela est de moi, & je ne crois pas me vanter beaucoup en l'avouant; il n'y a point de ce merveilleux qu'on voit dans tous les autres Contes de cette espece, mais aussi est-il considerablement plus court: j'ai voulu en retrancher les Fées, pour voir si je pourrois rendre mes Amans heureux, sans le secours de ces bonnes Dames, qui sont justement les Dieux de la Machine que les Anciens condamnoient tant.

Le Comte sourit quand j'achevai ces mots: Je vous assure, me dit-il, que vous placez votre érudition à merveille, & que vous ne lisez pas envain. Ne vous moquez point de moi, lui repartis-je; je suis peut-être aussi redoutable par mes propres pensées, que par cette érudition que vous me reprochez, & je pourrois me venger de votre raillerie. Selincourt me demanda grace: la conversation se rendit générale. Cette même Campagnarde, qui avoit tant blâmé les Contes de Fées, me loua de n'en avoir point mis dans celui du Dragon: j'en en demurai pas plus fiere. Le Marquis dit, que c'étoit une chose digne de remarque, que les meilleurs esprits & les plus solides, que ces gens qui censurent toutes les bagatelles, ne pouvoient s'empêcher d'achever une lecture de cet-
te

te espece, dès qu'ils avoient mis les yeux dessus. Cela vient sans doute, dit Madame d'Arcire, de merveilleux qu'on y rencontre, qui souvent est bien plus agréable que le vrai. Pour moi, dit Madame d'Orselis, je serois que l'imagination qui brille de tous côtez dans ces sortes d'ouvrages, réjouit celle du Lecteur, & qu'il n'y a point de sévérité qu'elle ne déride, pour parler ainsi. J'en fais un autre jugement, ajoutai-je, & je suis persuadée que le vrai qu'on y démêle, couvert d'un voile agréable, est ce qui plaît aux gens sages: la vérité est belle par-tout; mais présentez-la nue & sans ornement, elle a quelque chose de trop dur; & si le Comte me le permet, je vous ferai souvenir de cet Ancien, qui, ayant à dire des vérités fâcheuses mais nécessaires à une République fameuse, fit assembler le Peuple, pour leur annoncer tristement des choses tristes en elles-mêmes. Il fit bâiller ou fuir tous ses Auditeurs: & ce ne fut qu'en se servant d'une fable, dont l'image n'avoit rien de funeste, quoique le ~~bas~~ ^{bas} signifiait la même chose, qu'il rassembla l'Auditoire fugitif, & qu'il le rendit même plus nombreux. Ce que dit Mademoiselle de Busanais est vrai, dit le Marquis; mais il faut pourtant avouer, qu'on aime naturellement les choses surnaturelles; une marque de ce que j'avance, est qu'il n'y a personne qui n'écoute les Histoires d'Esprits, quoi qu'on n'y ajoute point de foi: & moi-même, ajouta-t-il d'un air moqueur, je m'y amuse un peu plus qu'un autre, quoique je les croye un peu moins. Notre Campagnarde soutint, que, sans nier l'immortalité de l'ame, on ne pouvoit être absolument incrédule sur ces sortes de choses. Ceux & celles de la troupe appuyerent son dire par des raisons où ils s'embrouillèrent beaucoup. Ensuite ils passerent aux exemples. Ils nous citerent mille aventures arrivées dans leurs Châteaux, qui nous parurent absurdes, & dont nous attribuâmes l'origine au dé-
la-

labrement de leurs demeures, & à la foiblesse de leurs esprits. Le Duc de . . . avoit gardé un profond silence pendant cette tumultueuse conversation ; mais se réveillant enfin : Mesdames, dit-il, je ne suis pas plus sot qu'un autre ; on ne me persuade pas aisément les extravagances qu'on débite sur les ames en peine ; mais quand je vois des gens à bonne tête me dire qu'ils ont vû, jetrouve qu'il seroit injurieux pour eux, & ridicule à moi, de les traiter de visionnaires. Tout le monde connoît, ajouta-t-il, Mademoiselle de C . . . on sait qu'elle n'a, ni petitesse dans l'esprit, ni manque de fermeté : elle m'a pourtant conté elle-même ;

Qu'un de ses amis, partant pour l'Armée ; vous entendez, Mesdames, ce que veut dire ami en langage de femme ; cet ami donc, en prenant congé d'elle, l'assûra, que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui appareroit en blanc, supposé que le Ciel lui fit miséricorde, ou dans un feu, s'il étoit condamné. Mademoiselle de C . . . consentir à cette idée : il se passa plusieurs mois, pendant lesquels elle reçût trop souvent des nouvelles de son ami, pour redouter rien de funeste : mais un jour qu'elle lisoit, appuyée sur une petite table, elle vit une main sans corps, qui posoit une boîte d'or sur cette table ; la main disparut. Celle de Mademoiselle de C . . . prit en tremblant la boîte fatale : elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision lui fit détourner la tête d'un autre côté : elle entendit en même tems du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eût été ; & elle en vit descendre un feu sombre & bleuâtre, qui consumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de son malheureux ami ; la douleur & l'appréhension la firent évanouir. Une de ses femmes, qui étoit à l'autre bout de la chambre,

&

& qui n'avoit rien vû , accourut pour la secourir , & la fit revenir en peu de momens. Elle ordonna des prieres sans nombre , quoiqu'elle les crût inutiles par l'espece de l'apparition. Elle sçut dès le jour même , que cet homme avoit reçu un coup mortel à un siège , dont il étoit mort peu de jours après ; & la boëte & le cœur , qui lui sont demeurés , ne peuvent laisser douter de la réalité de cette aventure.

Le Marquis se mit à rire inconfidemment : Quoi ! Monsieur le Duc , s'écria-t-il , ce sont-là de ces choses que vous voulez qu'on croye ? Ne voyez-vous pas qu'une imagination frappée par la promesse de cet ami , étoit capable de lui fournir des visions encore plus épouvantables ; & que , pour n'être pas traitée de folle , elle a fait enchâsser le cœur d'un de ces animaux qui ont les parties nobles faites comme nous , pour donner plus de vraisemblance à son récit ? Chacun rit de la plaisanterie du Marquis ; & sans vouloir rien approfondir , on badina jusques au souper sur diverses matières.

La Marquise fut plus vive ce soir-là qu'elle n'avoit encore été. Elle me fit la meilleure mine du monde. jamais Brésy n'avoit cru être si avancé , & jamais le Comte ne pensa avoir plus de besoin de me mettre dans ses intérêts pour aider à le dépeindre ; mais il avoit beau se contraindre , le dépit se faisoit voir dans ses yeux ; & je craignis plusieurs fois , que malgré cet ancien droit d'hospitalité , il ne querellât le Marquis sur des prétextes légers. La Compagnie champêtre s'en alla le lendemain après le dîné : le Comte ne pouvoit presque plus se contraindre ; Brésy n'étoit pas moins fier. Madame d'Arcire en craignoit les suites , sans y mettre ordre , parce que sa beauté étoit d'autant plus célébrée , que le trouble augmentoit toujours.

Enfin , Madame , il seroit étonnant que deux braves gens eussent été jaloux l'un de l'autre impu-
né.

nément ; mais le Comte étoit chez lui, le Marquis étoit chez le Comte ; tous deux obligés à des égards , tous deux glorieux , tous deux présument valoir infiniment plus l'un que l'autre ; l'un armé d'un dépit qui l'obligeoit à ne se pas tenir pour offensé , & l'autre flatté d'une espérance qui ne lui permettoit pas de s'éloigner : ils se licencioient seulement à se lancer quelques traits de raillerie ; mais cela n'alloit point jusques à se quereller. Il est vrai que le Comte , ayant fait un grand effort sur lui-même , reprit bientôt le parti de feindre une passion pour moi : il proposa un soir une partie d'aller souper le lendemain dans une de ces jolies maisons , dont les maîtres sont ravis de donner les entrées quand ils n'y sont pas ; celle-là , qui est à . . . n'a pas un arbre qui ne soit entouré de fleurs ; les boulingrins y sont de dix sables de différentes couleurs ; les fontaines n'y sont ornées que de gazons , mais la manière dont ils sont tenus , les fait préférer aux marbres ; les parterres sont pleins de jets d'eau qui vont toujours ; la vûe d'une terrasse qui borne le jardin , est un tableau dont les points de vûe sont admirables. Enfin, Monsieur de R. . . . est un homme de goût en toutes choses , & il n'est pas moins louable pour la situation qu'il a choisie , que pour les ornemens étrangers dont il a embellie sa jolie maison : ce fut donc en ce lieu que nous choisîmes notre promenade. On imagina d'y aller par eau , parce que cette maison est précisément sur le bord de la Seine. Les Hautbois étoient dans un bateau qui suivoit le nôtre : ils étoient l'un & l'autre galamment couverts. Le tems étoit merveilleux , tout sembloit respirer la joye ; Chanteuil & la belle Orfelis laissoient briller une joye charmante dans leurs yeux ; Brésy avoit beaucoup d'amour dans les siens ; la Marquise vouloit y répondre ; le Duc de mettoit en usage toutes les galanteries de son tems pour séduire mon cœur , &

le Comte jouïoit à merveille l'Amant déclaré auprès de moi. Vous sçavez, Madame, que la préférence à quelque chose de doux : j'avois un grand penchant à la joye, & la conversation, qui fut d'abord générale, ne fut assurément pas mauvaise ; mais insensiblement, l'harmonie des Hautbois & le bruit de l'onde inspirerent un petit silence rêveur : & au moment après, Madame d'Orselis ayant dit quelque chose bas à Chanteuil, le Marquis se crut en droit de parler du même ton à Madame d'Arcire. Selincourt en fit autant avec moi, & le Duc, qui n'étoit amoureux que pour être de bonne compagnie, alla se placer à l'autre bout du bateau, dès qu'il me vit occupée par son neveu : je ne l'étois pas de sorte que je ne m'apperçusse que la Marquise laissoit échapper des regards sur nous, qui ne prouvoient pas une grande attention à ce que lui disoit Brésy. je vis aussi qu'il s'en apperçut, & qu'il lui en marqua du dépit. En vérité, dis-je au Comte, vous causez un furieux désordre dans cette petite société. Vous aimez la Marquise, j'en suis sûre. Elle n'a le cœur sensible que pour vous. Quel plaisir prenez-vous à vous contraindre, pour me prouver des feux que je crois mal allumés ; & à tourmenter une femme aimable qui vous aime ? Si vous ne vous étiez point avisé, ajoutai-je en riant, de faire le coquet mal à propos, vous jouiriez en repos des plaisirs d'un amour tranquille ; & le Marquis, qui, en arrivant ici, ignoroit nos divers intérêts, & qui me crut en liaison avec vous, se seroit peut-être tourné de mon côté s'il m'avoit cru libre : je l'aurois peut-être écouté favorablement. Vous seriez à présent heureux ; au lieu que les cartes sont si brouillées, qu'on en doit craindre la catastrophe, & que le mieux qui en puisse arriver, c'est que je reste sans conquête. Le ton dont j'achevai ce discours, ne permit pas à Selincourt de me répondre fort sérieux.

fement ; aussi après m'avoir avoué que le calme éternel dans une aventure amoureuse lui causoit beaucoup d'ennui , & que , quelque prix qu'il lui en pût coûter , il aimoit assez quelque peu de trouble , il m'assura qu'il me trouvoit très-aimable ; mais que le premier motif qu'il avoit eu de s'attacher à moi , avoit été de donner de la jalousie à la Marquise ; qu'ensuite , la manière dont elle avoit reçu le Marquis , l'avoit déterminé , ou à la piquer jusques au vif pour la faire revenir à lui , ou à tâcher à m'aimer sincèrement , pour le dédommager d'avoir une Amante infidèle. Il faut , lui répondis-je en riant encore , que vous me croyiez bien Philosophe , pour m'apprendre si tranquillement vos motifs d'amour. Si j'étois une femme ordinaire ; je deviendrois votre ennemie irréconciliable : rien ne s'excuse si difficilement , que ce qui attaque la beauté ; mais je vous pardonne vos petites ruses de guerre , & je n'en ferai pas moins de vos amies , ajoutai-je en lui tendant la main. Le Comte , qui étoit galant , baisa la main que je lui tendois , avec un air de reconnoissance , & accompagna cette action de quelques mots assez doux. Je jettai par hazard les yeux sur Madame d'Arcire dans ce moment : je vis dans les siens de la colere & de la douleur ; & je remarquai , qu'elle baissa une grande coëffe qu'elle avoit sur la tête , & qu'elle s'appuya contre le bateau. On arriva peu de tems après.

Il faisoit fort chaud : on passa quelques heures dans un grand salon qui donne sur la riviere. Madame d'Arcire eut toujours sa coëffe baissée , & prit pour prétexte , qu'elle avoit fort mal à la tête : le Marquis fit l'empresé autour d'elle. Le Comte s'en approcha pour lui en témoigner son chagrin ; mais elle le regut avec cette fierté qui est toujours une faveur dans une femme polie. Elle se contraignit pourtant pour parler un peu :

chacun se mit de la conversation. Mais comme il y avoit de l'embarras dans la plupart des esprits, je m'avisai de faire souvenir la Compagnie, que l'on devoit, à l'exemple de Madame d'Orfelin, faire une petite histoire de sa vie, ou du moins en conter quelques traits. On vouloit que je commençasse: je dis que je n'étois pas en humeur de parler long-tems; mais je proposai de tirer au sort: il tomba sur le Chevalier de Chantuil, qui prit ainsi la parole.

Je ne vous ennuyerais pas, Mesdames, de tout ce qui m'est arrivé en ma vie; cela seroit triste ou froid: j'ai été souvent malheureux, souvent quitté; & quoiqu'on m'ait accusé d'inconstance, j'appelle avec raison de ce jugement; vous en allez voir une preuve, dans une aventure, qui, sans être chargée de grands événemens, est pourtant des plus singulieres.

Il y a quatre ans, qu'après avoir vû long-tems une Dame comme mon amie, je m'avisai de l'aimer comme une Maîtresse. Cette femme, que j'appellerai Madame d'Azilly, est très-aimable par sa personne & par son esprit; je m'accoutumai à lui trouver des charmes que je ne trouvois plus dans les autres; son humeur me paroissoit douce & égale; la vivacité de son imagination lui donnoit du penchant à la jalousie: ce fut à cette passion que je dus mon bonheur; j'avois en vain changé de stile & de manières auprès d'elle: Elle ne pouvoit me regarder que comme un ami. Une belle fille, qui alloit souvent chez elle, & que je m'avisai de louer, la détermina à faire un peu plus de chemin en ma faveur, pour ne me pas perdre: je fus heureux, Mesdames, & je puis le dire sans indiscrétion, puisque mon bonheur ne consista que dans la tendresse de ses sentimens; mais heureux de la manière du monde la plus charmante. Madame d'Azilly étoit tendre, ap-
pli-

pliquée, fidèle, défiante autant qu'il le falloit; rien ne lui manquoit de tout ce qui met le comble à la félicité. Il y avoit trois mois que j'étois le plus fortuné des hommes, & je ne croyois pas qu'il y eût trois jours, lorsqu'il falut partir pour faire la Campagne; triste devoir, importune gloire! Que les approches de cette séparation nous furent cruelles! Je vais partir, dis-je un jour à Madame d'Arilly: on ne peut en cette vie goûter des plaisirs durables! je vais partir, ajoutai-je: & vous allez rester exposée aux dangers & aux malheurs de l'absence; il m'est doux de penser que vous partagerez les uns avec moi. Qui, Madame, j'ai la cruauté de souhaiter que vous souffriez; mais qui m'assurera que vous ne vous lasserez point d'un Amant qui ne peut être à vos pieds qu'une partie de l'année; qui pendant six mois ne peut faire d'autres vœux pour vous, que ceux qu'on rend à la divinité? Ne ferez-vous point quelque choix fatal...? Ah! me répondit Madame d'Arilly, arrêtez un discours qui m'outrage; je vous ai trop prouvé que je vous aime, pour que les paroles me coûtent quelque chose. Après cela, elle me dit tout ce qui peut mettre le calme dans un cœur, & je me séparai d'elle plus amoureux que le premier jour.

Vous avez bien fait, interrompit Madame d'Orfelis, de nous faire grace du reste de cette conversation: celles de cette espèce sont toujours trop courtes au gré des Amans, & toujours trop longues au gré des auditeurs. L'aigreur de cette interruption impatienta le Chevalier. Je tâcherai, dit-il, à me corriger: l'autorité avec laquelle vous me parlez, me fait trop d'honneur; cependant, Madame, ajouta-t-il, les endroits intéressans de l'histoire ne sont gueres plus importants; il n'y a ni Royaume renversé, ni Bataille gagnée ou perdue, ni Ville assiégée. S'il vous faut de

ces événemens , je cours risque de vous ennuyer ; mais si la singularité des sentimens a quelque mérite auprès de vous , je poursuivrai ma narration , trop heureux d'occuper votre attention un moment.

Un souris un peu moqueur qui accompagna ces dernières paroles , me fit juger qu'il y auroit bientôt entr'eux de ces querelles qui augmentent l'amour lorsqu'elles sont rares , & qui le détruisent à coup sûr quand elles arrivent trop souvent. Chantemil reprit ainsi son discours : toute la Campagne se passa en témoignages d'amour réciproque ; & à mon tour je trouvai ma Maîtresse plus belle & plus tendre qu'à mon départ ; jamais on n'a mieux senti que nous le fimes le plaisir de se revoir. Une des femmes de Madame d'Arilly me fit entrer à une heure véritablement un peu indûc. On ne s'attendoit à me voir que trois ou quatre jours , après : il faut avouer que je fus bien reçu. Après une conversation de trois ou quatre heures , j'allai un peu me parer , pour venir en cérémonie rendre ma visite de retour. Il y avoit assez de monde chez Madame d'Arilly : je lui fis un compliment sérieux , qui pensa lui faire perdre contenance ; elle fut heureuse d'avoir Madame de V... , dont l'esprit plein de traits lui fournit des prétextes de rire. Une partie de l'hiver se passa dans de parfaites délices ; je voyois tous les jours ce que j'aimois : une de ses amies nous recevoit souvent chez elle ; nous avions le plaisir de faire de petits soupers en bonne compagnie , dont on bannissoit la contrainte. Mais rien n'est stable sous le soleil ; j'avois aimé Madame de Vaubry ; Madame d'Arilly ne l'ignoroit pas. Cette dernière sut que j'avois soupé chez l'autre : c'en fut assez pour m'accuser d'un renouëment. Le mystère que je voulus lui en faire , l'irrita ; elle me persécuta pendant un mois de reproches mal fondés. Je n'étois plus qu'a-

qu'ami de Madame de Vaubry ; mais je ne vou-
lois point la sacrifier aux caprices d'une rivale ja-
louſe ſans ſujet : je réſolus de la voir toujours de
tems en tems , & de m'en cacher comme d'une
mauvaiſe ſction.

Mais Madame d'Arſilly n'eſt pas de celles que
l'on trompe aifément. Une femme à elle fut char-
gée de ſéduire un de mes gens , pour ſçavoir mes
démarches ; il ne fut que trop complaiſant. Un jour
que nous devions ſouper chez cette amie dont je
vous ai parlé , on vint avertir Madame d'Arſilly
que j'avois ſoupé la veille chez ſa rivale ; je n'é-
tois point encore arrivé : un coup de foudre n'eſt
point pareil à l'effet que fit ce récit trop fidèle :
elle en fit confidence à ſon amie. Je fus condamné
ſans appel , & ma Maîtreſſe me reçut très-mal ; je
m'approchai d'elle , je profitai de la liberté que
j'avois en ce lieu de lui parler bas ; elle me répon-
dit deux ou trois de ces monosyllabes équivoques
dont les Dames ſe ſervent quand elles ſont fâchées ;
j'en fus au deſeſpoir ; le ſouper ſe paſſa fort triſte-
ment. Madame d'Arſilly étant d'ordinaire l'ame de
nos plaiſirs , on ne put en goûter , parce qu'elle
eut tout le ſoir l'humeur très-aigre ; j'obtins à pei-
ne la liberté de la ramener chez elle. J'y entrai
pourtant de ſon aveu ; ce fut alors qu'elle me dit
tout ce que la rage fait dire quand elle eſt maîtref-
ſe des ſens. Madame de Vaubry y fut traitée en
concurrente mortellement haïe. Je l'afſurai de
mon innocence : je lui avouai que j'avois vû cette
femme , mais que c'étoit le précédé d'un honnête
homme , qui ne devoit jamais rompre avec une
femme qui avoit été ſa Maîtreſſe , lorsqu'il n'en
avoit point de véritable ſujet : je pris enfin ſi bien
le moment heureux où un cœur tendre ſ'adoucit
après un violent dépit , que je fis ma paix avec des
charmes inexplicables. Nous n'eumes plus de que-
relle ſu ſujet de Madame de Vaubry ; parce qu'el-

le partit de Paris. J'aimois Madame d'Arilly autant qu'on peut aimer; elle ne m'en devoit gueres: nos jours se passaient dans une paix & une union qui n'ôtoit rien à notre vivacité; car il faut dire à sa louange, qu'avec beaucoup d'esprit, elle a encore une imagination qui la rend une des plus amusantes personnes du monde, quand elle est avec des gens qui lui plaisent.

Si nous eumes quelques petites brouilleries, elles ne servirent qu'à redoubler nos feux. Jusqu'ici, Mesdames, vous n'avez vu que des fleurs; voici présentement les épines: je crus remarquer vers la fin de l'hiver un peu de tiédeur dans les manières de la charmante d'Arilly; elle revoit souvent; elle regardoit à ses pendules l'heure qu'il étoit; quand je pensois m'en plaindre, elle me donnoit de mauvaises raisons; toujours distraire ou chagrinée, elle trouvoit le secret de me faire bâiller en sa présence: alors sa gloire souffrit. Elle me faisoit une guerre piquante de mon ennui, qui m'impatientoit à mon tour: je sortois de chez elle irrité; & quand j'avois eu le temps de faire réflexion à ce que je perdrois si elle ne m'aimoit plus, la rage disparoit de mon cœur; je faisois des actions que la passion seule peut faire pardonner.

Un jour, le plus cruel des jours de ma vie, j'arrivai chez elle: un léger mal de tête l'arrêtoit au lit; elle me reçut d'un air à me glacer. Je me mis auprès d'elle; je pris une de ses mains. Qu'avez-vous, Madame, lui dis-je? Qu'ai-je fait, qu'ai-je pensé qui ait pu vous déplaire? Etes-vous lasse de mon attente? Quelqu'un est-il assez heureux pour occuper ma place? Répondez-moi; votre silence me fait envisager toutes sortes de malheurs: le plus affreux seroit sans doute d'avoir un rival préféré; mais qui est ce rival? Où peut-il se cacher? Les yeux d'un Amant jaloux ne sont-ils point assez clairvoyants? Ah! Madame, ajoutai-je, vous me faites mourir.

Que

Que voulez-vous que je vous dise ? me dit-elle , en me regardant avec de grands yeux distraits , qui portèrent jusques au fond de mon ame le trouble & la fureur. Ce que je veux que vous me disiez , lui repartia-je : ne vous ai-je point assez expliqué mes allarmes ? Vous n'avez donc , reprit-elle , qu'à prendre votre parti : je vous aimois , je croyois vous aimer toujours ; cependant il ne m'est plus possible. Ah ! Madame , lui dis je avec un saisissement de cœur affreux , est-ce vous qui me parlez ainsi ? Qui l'auroit jamais pu penser ? D'où me vient une si cruelle disgrâce ? Je la regardois , en lui parlant de la sorte , d'une façon à fléchir un Tigre : elle eut même la gloire de tirer des larmes de mes yeux ; mais les siens demeurèrent secs : la dureté & l'indifférence parurent dans toutes ses actions : peu touchée de mon désespoir , qui éclatoit avec violence , elle me tendit la main , & me dit d'un air à faire mourir de rage : Ne vous affligez donc point ainsi , Chevalier. Ah ! laissez-moi , lui dis je , Madame , en repoussant sa main ; je ne veux point de votre pitié ; apprenez-moi seulement ce qui cause votre changement.

Vous sçavez , me dit-elle , que vous m'avez donné une horrible jalousie contre Madame de Vaubry ; il y en a que cette passion anime ; pour moi , elle me guérit tôt ou tard. Quelle joye n'eus-je point à ce discours trompeur ! J'avois , à mon avis , de quoi lui prouver ma fidélité ; mais bientôt , me servant d'un reste de raison , Non , non , Madame , lui répondis-je , vous ne pouvez m'abuser ; vous avez connu les sentimens que j'ai pour Madame de Vaubry : il s'est passé un tems heureux depuis cet orage , où sûr de mon cœur , je l'étois aussi du vôtre. Cruelle , ajoutai-je , vous joignez le mensonge à la perfidie ! A ces mots , je voulus sortir : j'écoutai vainement si elle ne me rappelloit point ; je revins pour l'accabler encore de repro-

ches ; & la froideur , qui étoit extrême , me faisoit faire des actions d'enragé.

Dès que je fus chez moi , je m'abandonnai à mes divers mouvemens : je fulminai , je tonnai ; mais j'aimois toujours avec une ardeur sans égale : & ma foiblesse fut si grande , que je retournai dès le lendemain chez mon infidèle. Je la trouvai belle & parée ; elle me reçut sans honte & sans embarras. Chevalier , me dit-elle , vous avez bien fait de revenir ; il ne faut point donner de scène. Si vous aviez cessé vos visites , cela auroit donné une nouvelle matière de parler , & ma réputation en auroit souffert. C'est donc là , m'écriai-je , le soin qui vous occupe , tandis que vous me désespérez ? Vous avez mal choisi votre Chevalier , Madame , ajoutai-je : que m'importe ce qu'on dira de vous ? Je mourrai peut-être aujourd'hui. Après cela , je me jettai à ses pieds ; je fis des bassesses outrées , je lui demandai de me tromper par compassion. Je ne puis , Chevalier , me dit-elle ; ma sincérité l'emporte toujours sur mes autres sentimens : tâchez à vous consoler , je ne sens nulle disposition à vous donner d'autres soulagemens. En vérité , Monsieur le Chevalier , interrompis-je , Madame d'Arilly étoit une folle , & vous un parfait Amant dont elle étoit très-indigne. Pourquoi , ajouta la belle Orfelis ? Je trouve qu'il faut suivre son goût. Il y a de la tyrannie à faire de l'amour , qui doit être un grand plaisir , une contrainte ennuyeuse , & un assujettissement qui le feroit redouter. Madame d'Arcire ne dit pas un mot ; le Comte & le Marquis gardèrent un profond silence ; le Duc dormoit ; & Chanteuil , nous ayant prié de suspendre notre jugement jusqu'à la fin , reprit son discours ainsi.

Quelques jours se passèrent , pendant lesquels je vis rarement Madame d'Arilly ; mais portant partout ma douleur , j'ennuyois tous ceux avec qui
je

je me trouvois. Si-tôt que je voyois seulement la livrée de Madame d'Arfilly, il me prenoit des battemens de cœur, qui me duroient le reste du jour; l'état étoit violent; il étoit impossible qu'il n'y arrivât quelque changement. On joua dans ce tems-là un Opera, où des gens importants s'intéressèrent. Je m'y laissai conduire: je vis de loin Madame d'Arfilly sur l'Amphithéâtre, vive, gaye, coquette même. Le Duc de... étoit derrière elle, qui sans doute ne l'ennuyoit pas. La jalousie & le dépit, se mêlant ensemble, me firent résoudre à me venger; & pour ne pas demeurer en reste, je liai conversation avec une jolie femme qui étoit vis-à-vis de mon infidèle. Elle tourna quelquefois les yeux vers ce nouveau spectacle: c'en étoit un pour elle, à quoi elle ne s'attendoit pas; & comme les Dames ne veulent rien perdre, je remarquai quelque trouble dans ses regards.

La personne que j'entretenois, n'eut pas lieu de me trouver fort spirituel; lorsque je lui avois dit quelque douceur à l'aventure, je regardois malgré moi Madame d'Arfilly & son nouvel Amant. Voilà donc, disois-je en moi-même, la cause de son changement: je sçais à qui m'en prendre, je sçais qui je dois haïr: Ah! reprenois-je, je ne dois ma haine qu'à celle qui me trahit. Vous jugez bien, Mesdames, qu'un homme, qui parle ainsi en soi-même, ne doit pas avoir une conversation bien suivie; mais on simoit autant cela que rien: on avoit peut-être comme moi des raisons pour faire l'agréable. J'allai le lendemain à la Comédie, j'y retrouvai Madame d'Arfilly; le Duc de... ne manqua pas de s'y rendre: il se fit ouvrir la loge. J'y retrouvai aussi ma Maîtresse de la veille, & je fis contre, le mieux qu'il me fut possible; j'étois cependant prié ce soir-là d'un souper où devoit être Madame d'Arfilly, chez une femme qui ne sçavoit point notre brouillerie: je crus remarquer

dans ses discours & dans son air, une joye affectée; elle rougit toutes les fois que je prononçai le nom de cette femme que le hazard m'avoit fait rencontrer : elle me regardoit quelquefois d'une manière à lui faire avouer ma faute; mais je fus maître de moi jusqu'après le souper. Chacun se rangea auprès du feu, suivant son goût. Madame d'Arilly ne me parut point fâchée que je me misse auprès d'elle : je lui dis des choses capables d'ébranler les rochers; mes yeux étoient pleins de larmes; je m'aperçus que les siens en répandoient à leur tour. Chevalier, me dit-elle, conservez-vous pour moi; excusez ma bizarrerie : il est vrai que j'ai une funeste passion dans le cœur; mais je vous reviendrai un jour : vous êtes honnête-homme, je vous estime; je n'ai qu'un goût passager pour celui que vous jugez avec raison que je vous préfère : encore une fois, ne vous engagez point.

Elle étoit si belle & si touchante en me parlant; la honte & les remords étoient si bien peints sur son visage; que ne pouvant me jeter à ses pieds, je baissai ma tête jusqu'à sur mes genoux; pour lui rendre grâces d'une déclaration si bizarre, dont la passion que j'avois pour elle me faisoit contenir. Ah! Madame, lui dis-je, achevez, rompez des liens indignes de vous. La personne du Duc de..... est aimable : il a de l'esprit; mais il a des mœurs & des maximes bien étranges; vous vous repentirez un jour de me l'avoir préféré un moment.

Vous sçavez, interrompit-elle, que la raison ne règle point l'amour. Je me suis dit à moi-même, plus que vous ne pouvez me dire : mais, Chevalier, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé, plaignez-moi. A ces mots, je ne me possédai plus; & la regardant d'un air irrité : Perdez-vous, Madame; perdez-vous, lui dis-je, je n'y veux plus prendre d'intérêt. Vous êtes une copie bien imparfaite de la

Prin-

Princesse de Clèves: votre crime est plus entier & plus outrageant, & votre remords ne l'égale pas: goûtez avec le Duc de..... des plaisirs dont vous aurez le tems de vous repentir. Laissez-moi me dégager de vos fers; ne venez plus avec des manières empoisonnées, me promettre un retour qui ne devra plus m'être agréable, quand votre cœur aura été profané par l'image d'un homme tel que le Duc de..... Aussi bien ce n'est que par gloire que vous voulez m'arrêter; vous voudriez me faire servir au triomphe de mon rival; ah! que plutôt..... A ces mots, l'ayant vu redoubler ses soupirs & ses larmes, je me sentis désarmer; je trouvais son procédé aussi beau qu'il m'avoit paru extraordinaire, & j'eus la foiblesse, quand je la ramenai chez elle, d'y entrer, & d'y rester jusques à quatre heures du matin, sans tirer rien de plus doux que l'assurance d'un retour.

Voyez, Mesdames, comme on est fol quand on aime: je sortis content de chez l'inconstante d'Arfilly; je lui trouvai un mérite d'Héroïne; je l'aimai plus que jamais. J'y retournerai le lendemain au soir; mais je la trouvai froide, inquiète; ses réponses étoient distraites; je la querellai avec des transports à faire trembler; elle n'en fut point émuë ce jour-là: pleine de sa passion, & charmée d'avoir vu son dernier Amant plus amoureux qu'à l'ordinaire, tout autre objet lui paroissoit méprisable. Ma fureur me fit chercher ma Maîtresse de l'Opera; je la retrouvai, je la suivis en tous lieux. Madame d'Arfilly en fut témoin; car elle ne manquoit, ni spectacles, ni promenades, pour avoir le plaisir de voir le Duc de..... Quelques jours après, je reçus un Billet d'elle, que j'ai retenu par cœur. Il étoit tel.

Vous voulez donc m'abandonner ; & mes égaremens, au lieu de vous donner de la pitié, n'ont excité que votre courroux. Ne pardonne-t-on jamais rien au caprice de l'étoile ? Elle n'a agi que trop bizarrement sur moi : j'ai été entraînée à vous faire une espèce d'infidélité, où les yeux seuls ont eu part, tandis que mon cœur se conservoit à vous. Mais vous, Chevalier, vous aimez Madame de parce que vous la voulez aimer. C'est de sang froid que vous m'offensez ; j'aurai peut-être la douleur de vous trouver véritablement engagé, quand je vous propose un retour sincère & durable.

Je fis cette Réponse au Billet de Madame d'Arilly.

Ces délicates distinctions, dont je connois le faux & l'artifice, ne devoient trouver en moi qu'un juge sévère, prêt à vous renvoyer à un Amant léger & indiscret ; mais, je vous aime : ce mot seul justifiera ma faiblesse ; trop heureux de vous retrouver, je me garderai bien de vous faire des reproches qui rappelleroient l'idée d'un rival trop aimé, & j'irai recevoir, après-dîné le retour d'un cœur noiré de perfidie, avec la même soumission que si j'étois dans mon tort.

Avoüez, Mesdames, que vous me trouvez bien fol : je l'étois plus qu'on ne peut se l'imaginer ; transporté de joye, pénétré de reconnoissance, je courus, je volai, aux pieds de Madame d'Arilly : elle étoit plus belle que l'Amour ; la rougeur que lui causoit sa honte, me la fit trouver adorable : ce fut dans ces précieux momens, que j'éprouvai qu'il faut passer par les peines pour arriver aux plaisirs.

Nous jouîmes d'une tranquillité qui ne fut troublée que par les discours étranges que tint le Duc de . . .
de . . .

de . . . sur sa courte aventure avec Madame d'Arilly, & par la liaison qui se fit entre lui & la Dame que j'avois abandonnée; ils nous tourmenterent l'un & l'autre de toutes les façons : j'étois si amoureux, que je fus prêt plusieurs fois à me battre pour les intérêts de ma Maîtresse; mais des amis communs arrêterent le cours de nos desseins. Je n'avois jamais trouvé Madame d'Arilly si charmante : elle tâchoit de son côté à effacer des impressions qu'elle croyoit m'être restées; mais je n'étois pas né pour la fixer. Quelques jours avant mon départ pour l'armée, je la retrouvai dans ses froideurs; je m'en pris à l'inégalité du sexe; elle eut encore la sincérité de m'avouer, que c'étoit une seconde révolte de son cœur, qui se déclaroit tout de nouveau pour le Duc de . . . Je me sentis cette fois-là plus d'indignation & de mépris que de colere; je partis pour l'armée avec assez de tranquillité, sans prendre la peine de la quereller : je fus quatre mois sans lui donner de mes nouvelles, & j'aurois poussé l'indifférence plus loin, si je n'avois appris qu'elle avoit eu une furieuse maladie; je me crus obligé de lui en faire compliment : je fus blessé dans ce tems-là : elle me rendit ma civilité; & à mon retour, je ne sçais comment cela se fit, mais nous renouâmes une troisième fois : je lui donnai même des preuves de mon attachement, dont toute autre qu'elle auroit été touchée : mais dans cette dernière reprise; son amour ayant été jusqu'à un certain point, ne put se soutenir de la même force, & dégénéra comme dans les autres. Je ne sçais si ma passion étoit usée, ou si ma raison agit; mais je rompis avec elle, sans cesser pourtant d'être de ses amis; & je me mis en situation de me voir avec plus de gloire dans d'autres chaînes que les siennes.

Le Chevalier de Chanteuil, en achevant son récit, regarda tendrement Madame d'Orselis, pour ré-

parer ce qu'il lui avoit dit d'un peu trop dur lorsqu'elle l'avoit interrompu. Sans mentir, s'écria le Comte, quand il vit que Chanteuil ne parloit plus, Madame d'Arfilly est une personne bien particulière ! Vous avez exercé une patience d'une étrange pratique, tandis que vous avez été à son service. Bon, dit Madame d'Orfelis, les hommes n'aiment pas l'uniformité. Si cela est, ajouta le Chevalier, quiconque aura l'honneur de vous servir, ne s'ennuyera point avec vous. Il n'y eut personne qui ne sourit de voir qu'il commençoit à démêler le caractère de sa nouvelle Maîtresse : elle en rougit de colère ; mais comme elle a bien de l'esprit, & qu'elle ne vouloit pas rebuter un homme qui l'empêchoit de s'ennuyer, elle répondit d'un ton assez badin ; & se tournant vers Madame d'Arcire : Et vous, Madame, lui dit-elle, ne nous direz-vous rien de tout ce qui vous est arrivé ? Si l'on ne commence à vivre, reprit-elle, que lorsque le cœur est touché, mon Histoire seroit trop courte. Elle tourna de longs regards vers le Marquis, en achevant ce peu de paroles, qui ne pouvoient convenir au Comte, puisqu'il y avoit deux ans que cette affaire deroit. Elles parurent d'un farceux poids dans la bouche d'une femme raisonnable : Brézy en demeura comme enchanté : le Comte en sourit aigrement ; & je proposai la promenade pour tirer tout le monde d'embaras. Chacun se divisa à sa fantaisie : le Comte vouloit se promener avec moi ; Madame d'Arcire nous regarda avec trouble ; le Chevalier & Madame d'Orfelis passèrent dans une allée de charmes ; Brézy voulut suivre la Marquise, mais honteuse de disconvenir qu'elle venoit de faire, & craignant peut-être les remerciemens d'un homme qu'elle ne vouloit point qu'il lui eût obligation, elle lui dit que son mal de tête demandoit du repos, & qu'elle ne pouvoit le prendre que seule. Il resta avec le vieux Duc ; & je dis au Comte, que je voulois absolument m'éclair-

VOYAGE DE CAMPAGNE. 183

éclaircir avec la Marquise; qu'elle me croyoit sa rivale; que c'étoit tout le nœud de l'intrigue; qu'elle deviendroit à la fin tragique; & que je ne serois point en repos que je n'eusse détrompé.

Vous ne connoissez guères votre sexe, reprit-il; si vous ne comprenez pas, que le seul moyen de faire revenir Madame d'Arcise, est de lui causer de la jalousie: vous en venez de voir un exemple dans l'aventure du Chevalier. Oui; mais, repris-je, elle me haïra; j'en ai que faire d'être votre victime. Allez, me dit Selmécourt en riant, vous serez comprise dans le traité de paix. En nous entretenant ainsi, nous tournâmes insensiblement nos pas vers le bois: je ne l'avois jamais vu; & comme il est délicieux par des fontaines de diverses figures, & par des statues de marbre merveilleuses qui en terminent toutes les allées, je parcourus avec le Comte une partie de cet agréable endroit; mais en traversant d'un côté à l'autre, j'aperçus la Marquise, couchée sur un lit de gazon qui tenoit à la palissade du côté où nous étions. Venez, Comte, dis-je tout bas à Selmécourt, voyez une aventure de Roman; venez voir votre Maîtresse dans une attitude désolée. Il s'approcha en effet; & regardant au-travers de la palissade, il vit qu'elle badinoit avec une canne dans une fontaine qui étoit à ses pieds; & qu'elle tenoit de l'autre main un petit portrait, dont il ne put connoître les traits, à cause de l'épaisseur des branches. Le visage de la Marquise n'étoit pas tourné vers nous. Je dis au Comte, sans crainte d'être entendu, qu'il allât se jeter à ses pieds; & qu'une personne qui étoit pour venir regarder le portrait d'un Amant qui contrefait l'infidèle, méritoit bien qu'on prit soin de calmer son cœur. Ah! me dit le Comte, cruelle personne, où l'avez-vous amenée? Vous ne savez pas son

dou.

douleur : je suis plus capable d'aller arracher maintenant la vie à Bréfy ; c'est sans doute son portrait qui cause tant d'application à ma perfide ; elle n'a jamais eu mon portrait , elle a toujours refusé de le recevoir , elle n'est scrupuleuse que pour moi. Je demeurai fort surprise à ces paroles ; & appercevant des tablettes sur le lit de gazon , je les pris à travers les branches , le plus subtilement qu'il me fut possible, Le Comte s'en saisit d'abord. Voici de quoi nous éclaircir , me dit il. Alors nous nous éloignâmes doucement de ce lieu ; & feuilletant les tablettes , nous y trouvâmes ces vers..

*O vous , qui d'un oubli payez ma tendre flamme ;
 Vous , qui , malgré votre manque de foi ,
 Regnerez toujours sur mon ame ,
 Pour un moment encor souvenez vous de moi.
 Pour ce moment oubliez...*

Il n'y avoit que ce fragment dans les tablettes ; elles étoient même mouillées en quelques endroits. Eh bien , dis-je , Selincourt , n'êtes-vous pas honteux de votre jalousie ? A qui ces paroles peuvent-elles s'adresser qu'à vous ? Est-il possible , interrompit-il impatiemment , que vous puissiez vous méprendre à une apparence grossière ? Madame d'Arcire est délicate au point , que , pour peu que Bréfy vous ait regardée , ou la belle Orselis , elle aura trouvé matière de soupçons & de plaintes. Que vous êtes entêtée de vos jugemens ! ajouta-t-il , en voyant que je n'étois pas bien persuadée. Ne voyez-vous pas briller dans ces vers le feu d'une nouvelle passion ? Le portrait ne doit-il pas vous convaincre ? Et la foiblesse de votre sexe vous est-elle inconnue ? Je ne sais , repris-je , ce que c'est que tout ceci ; je n'y vois que des obscuritez. Et moi , reprit encore le Comte , je n'y vois que des clartez trop funestes à mon amour.

Je

Je l'adore, je ne puis aimer qu'elle, son prix redouble quand je la perds. Ah! infidèle, ajouta-t-il d'un ton plus élevé, falloit-il me faire une faveur en venant chez moi pour me donner ensuite la mort? Mais je ne mourrai pas le premier; mon rival, que vous me préférez si injustement, éprouvera auparavant ma fureur, & je veux vous ôter les moyens de me trahir quand la douleur m'aura privé du jour. A ces mots, il voulut partir, pour aller sans doute chercher Bréfy; mais il le vit passer avec le Duc de assez près de-là. Marquis, lui cria-t-il d'un ton altéré, je voudrois vous dire un mot; Monsieur le Duc le voudra bien, ajouta-t-il en parlant à son oncle, qui les laissa aller; mais moi, qui craignis mortellement quelque procédé, je m'approchai du Duc: je lui dis en peu de mots mes allarmes, & je le chargeai de ne les point perdre de vûe.

J'ai sçu depuis, que le Comte, en abordant Bréfy, lui demanda s'il avoit donné son portrait à la Marquise d'Arcire; mais ce fut d'un air si fier, que le Marquis ne lui répondit pas juste. Il n'est pas question de biaiser, repartit le Comte: il faut que je sçache positivement la vérité de ce fait. Je n'ai gueres accoutumé d'être questionné, reprit froidement Bréfy: les questions m'importunent plus que la morale ne m'endort; & puis, je ne crois pas que cet éclaircissement vous soit nécessaire.

Il me l'est au point, dit le Comte, qu'il faut que je l'aye, ou votre vie à la place. Bréfy répondit, que ce n'étoit gueres la mode que les combats, mais qu'il ne la suivoit que dans les habits; & mettant promptement la main à l'épée, le Comte en fit autant; & il alloit se passer une scene sanglante, si le Duc, qui les avoit toujours suivis, ne fût allé se mettre entre deux. Que faites-vous, Selincourt, s'écria t-il d'un air d'autorité qu'il pouvoit pren-

prendre avec son neveu ? D'où vous vient cette fureur ? Avez-vous oublié les suites fâcheuses de ces sortes de combats ? Mettez-moi, ajouta-t-il, vos intérêts entre les mains, je les démêlerai d'une façon moins terrible avec Monsieur le Marquis. L'action & le discours du Duc de... avoient d'abord arrêté l'ardeur des deux rivaux : sa naissance & son âge le mettoient en droit de faire le Maréchal de France. Ils demeurèrent un peu honteux de leur emportement ; & le Comte, comme le moins maître de lui, & le plus affligé, rentra dans le bois, au moment que nous allions en sortir la Marquise & moi.

J'étois allée la trouver aussi-tôt que j'eus prié le Duc de veiller aux actions de nos Amans ; je lui vis si occupée de sa rêverie, que le bruit que je fis en arrivant ne l'en put retirer. Voilà le Comte, lui dis-je, qui se désespère ; j'apprends une querelle ; il est avec Bréty, & c'est vous, Madame, qui causez tout ce désordre. Moi ! dit Madame d'Arcire toute effrayée ; que m'annoncez-vous ? Et de que vous me dites ne doit-il point m'être suspect ; ce n'est pas le tems de douter Madame, lui dis-je, deux braves gens se battent peut-être à l'heure qu'il est pour l'amour de vous. La Marquise frémit à ces mots ; & courant du côté où je la conduisois, nous rencontrâmes Sellencourt seul, mais dans une fureur qui le fit retourner d'abord qu'il nous apperçut. La Marquise le suivit, & lui coupa bientôt chemin : Où courez-vous, lui dit-elle d'un air doux & languissant, & en lui tendant la main d'une façon gracieuse ? Je vais, reprit-il, chercher une seconde fois Bréty, pour le faire mourir de ma main, ou pour mourir de la sienne. Le Duc de... nous a séparés ; mais rien ne peut plus m'arrêter. Demeurez, lui répondit Madame d'Arcire ; votre injustice est extrême ; vous voulez tuer un homme qui ne

ne vous a point fait de tort dans mon cœur, tandis que je laisse vivre une cruelle amie qui m'arrache le vôtre. J'étois si proche de la Marquise lorsqu'elle acheva ces mots ; que j'ouvris les bras en l'embrassant tendrement. Que nous serons vous heureux, M^{lle} de Je ; si Bésy n'eût plus fait de tort au Comte, que je vous en ai fait auprès de lui ! M^{lle} de Arcis est naturellement bonne & douce : ses larmes couvrent ses joues dans ce moment ; & me rendant mes caresses. Ah ! ma chère ; me dit-elle, que vous m'avez causé de chagrin ! Je voulus lui répondre ; mais Selincourt m'interrompit, pour lui demander l'explication du portrait. Voyez, lui dit-elle, en lui montrant la bête qui le ressembloit ; voyez, injuste que vous êtes, quel rival vous vouliez exterminer ! Le Comte regardant avec précipitation cette fatale peinture, il reconnut son portrait si ressemblant, que, se jettant aux genoux de la Marquise, & la lui embrassant avec ardeur, il eut un saisissement de joye qui ne lui permit de parler de très-long-temps. Vous juges bien, M^{lle} de Je, quel effet doit produire un donsiement pareil : on s'explique en riant, on n'y dit de secrets confusés, qui peuvent mieux que l'éloquence les sentimens d'une tendre passion : & après que j'eus appris de la Marquise, qu'elle avoit fait faire le portrait de Selincourt avec un secret extraordinaire, pour ne lui pas faire une aussi grande faveur que celle de le recevoir de lui ; quand j'eus, de Je, su cette particularité de sa bonté, je m'arrêtai, pour leur laisser la liberté de parler sans témérité. Ils rejoindront quelque temps après la compagnie. Le Comte s'avance de bonne grâce au-devant de Bésy, à qui j'avois déjà dit une partie de ce qui venoit de se passer.

Mar-

Marquis, lui dit-il, une erreur, qui me faisoit mourir de rage, a causé tantôt mon emportement avec vous ; je n'aime pas naturellement à faire le spadassin ; mais la tête m'avoit tourné : & comme vous êtes un des hommes du monde le plus raisonnable & fort de mes amis, j'espère que cette aventure serrera les noeuds de notre amitié, au lieu de la détruire. Ma foi, repartit Brésy, Monsieur le Comte, je ne vois dans tout ceci que moi de maltraité : vous m'avez querellé, j'ai servi à vous faire connoître à quel point on vous préfère ; votre générosité n'est pas d'une pratique difficile : mais ajouta-t-il en riant, si mon personnage n'est pas avantageux, il faut du moins le soutenir avec fermeté. A ces mots, il embrassa de tout son cœur Selincourt. Madame d'Arcire, qui ne pouvoit plus faire un secret de sa tendresse après un tel éclat, avoua en rougissant, qu'elle estimoit le Comte à un point, qu'elle ne feroit nulle difficulté de prendre avec lui un engagement pour toute sa vie. Puis, se tournant vers le Marquis : Ne me sçachez point mauvais gré, lui dit-elle, de vous avoir un peu trop amusé ; le dépit & la jalousie font quelquefois faire bien pis ; & puis, il n'y a pas grand mal qu'on en ait usé une fois avec vous, comme vous en avez usé avec tant d'autres.

Brésy, qui vit que cette intelligence n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, & qu'elle alloit devenir sérieuse, prit son parti en galant homme qui n'est pas trop en droit de se fâcher.

La déclaration que venoit de faire la Marquise, ne pouvoit être qu'agréable à son Amant & au Duc de... Elle est belle, jeune & riche ; il n'y a rien de mieux assorti. Votre vengeance approche, Madame, ils seront mariez dans peu de temps.

Vous

Vous voyez , Madame , que nous avons donné dans le grand , pendant notre voyage , & que nous ne nous sommes pas toujours amusés à la bagatelle. J'aurois bien voulu pouvoir entonner la trompette , pour vous conter cette aventure. Elle est tragique au moins , Madame , quoiqu'il n'y ait pas eu de sang répandu ; mais je n'aime pas à prendre des tons que je ne puisse soutenir.

Dès ce jour-là , Brésy m'adressa ses vœux : ainsi je n'étois pas destinée à l'oisiveté. Il est glorieux ; il me dit de petites choses de son attachement auprès de Madame d'Arcire , qui me prouverent , ou qu'il est fort vain , ou que les femmes font bien du chemin quand elles veulent rappeler un Amant par la jalousie. N'allez pourtant pas , Madame , porter vos idées trop loin ; mais des coquetteries me paroissent toujours trop dans l'exacte fidélité. Ne condamnons cependant personne ; on y pourroit tomber à son tour : & puis , ma morale est fort mal placée ; car le Comte retrouva de nouveaux charmes dans la Marquise ; & comme le Marquis de Brésy est fort aimable , je l'écoutai avec complaisance , si ce ne fut alors avec tendresse.

Nous ne quittâmes qu'à regret , & le plus tard que nous pûmes , l'aimable maison où nos Amans s'étoient raccommodez. Nous nous remîmes en bateau ; quoique ce fût en remontant , pour nous en éloigner moins vite ; la nuit étoit merveilleuse , nous n'arrivâmes qu'au jour.

Il y en avoit déjà quelques-uns que nous vîmes tous dans une grande union , à la réserve de Chanteuil & de Madame d'Orselis , qui mêlèrent un peu trop de troubles à leurs plaisirs , lorsque le Comte nous proposa de chasser le lendemain : le tems étoit propre pour cette partie ; une pluie avoit un peu abattu la poussière & adouci
les

des ardeurs du soleil; nous avions toutes des habits de chasse galans & magnifiques: Selincourt avoit une bonne meute pour le cerf, & des chevaux merveilleux. Je ne suis pas une Cavaliere bien déterminée, mais je me tiens de bonne grace: & si je n'avois pas eu un cheval ardent outre mesure, je me serois assez bien tirée d'affaire. Mais il n'eut pas si-tôt entendu ce bruit confus & agréable des chiens, des cors & des Piqueurs, qu'il m'emporta devant tous les Chasseurs; & laissant le cerf & la chasse, il m'enfonça dans le bois sur la droite, avec une fougue, que je n'eus pas la force ou l'adresse d'arrêter. Je me tins à l'argon de toute ma force; & j'aurois pu rattraper l'évier & me rasseoir après cette première bouffée, si une branche d'une grosseur considérable ne m'eût donné un coup dans le visage, qui me fit une douleur horrible, à laquelle je ne pus résister, & dont la violence me fit même tomber. Mes chevaux, qu'on avoit ajustez avec art, s'embarassèrent dans cette branche: j'en eus beaucoup d'arracher, avec une extrême douleur; mon chapeau étoit à vingt pas de moi; je faisois des cris perçans, lorsque j'aperçus Brézy, qui venoit à mon secours de toute la vitesse de son cheval; il avoit suivi mes pas en véritable Cavalier, dès qu'il avoit vu mon désordre; mais il n'avoit pu me couper chemin, parce que mon cheval alloit tout au travers du bois. Il arriva comme mon mal étoit à son plus haut point. Ah! Mademoiselle, me dit-il, quel funeste accident! Que je suis malheureux de n'avoir pu le prévenir! Il avoit un air si affligé en parlant ainsi, & il voyoit avec tant de chagrin mes chevaux pendans à la funeste branche, que je lui eus une véritable obligation. Vous avez fait ce que nous avez pu; lui dis-je: cet accident-ci est de ceux

ceux qu'on ne peut prévoir; il faudroit véritablement être Stoïcienne, pour soutenir que ce que je sens à l'heure qu'il est, n'est pas de la douleur. Ma Philosophienne va pas si loin, ajoutai-je en riant; mais, je m'en sens pourtant assez pour remonter à cheval, si vous voulez bien me rendre mon chapeau; qui est dans les brassailles. Je ne sais, me répondit-il, si je dois vous rendre ce service: Voici un endroit solitaire très-propre à vous déclarer des sentimens que vous me connoissez déjà. Gardez-vous bien, interrompis-je promptement, de prendre un moment si malheureux pour une telle déclaration: il faut être dans une situation gaye & tranquille, pour écouter de semblables choses sans colere; & j'ai connu un de mes amis, qui n'échoûa auprès de sa Maîtresse, que pour avoir mal pris son tems. Brévy vit bien que je badinois; il alla chercher mon chapeau, il rajusta mes cheveux, il me donna de l'eau de la Reine de Hongrie, pour mettre sur les égratignures que j'avois au visage: & donnant vingt coups de gaule à mon cheval, qui ne s'étoit point éloigné, il monta dessus, après m'avoir aidé à monter sur le sien, qu'il me garantit plus sage que l'autre. Nous rejoignîmes la chasse; & j'eus la gloire de me trouver encore à la mort du cerf, malgré l'état où j'étois. Chacun vint au-devant de moi, pour prendre part à cet accident; je fus louée plus que je ne méritois de mon intrépidité. Il restoit encore tant de jour, lorsque la chasse fut finie, que le Comte proposa d'aller à une maison délicieuse, d'une demi-lieue d'où nous étions alors. Celle-ci a des eaux admirables, tant plates que jaillissantes: nous ne prumes pas y trouver d'autres plaisirs que ceux de la promenade; mais le Comte, dont la passion étoit renouvelée, ne manquoit aucune occasion de marquer la joye qu'il sentoît de sa réunion avec son aimable Maîtresse. En approchant d'un labyrinthe, nous entendîmes accorder
des

des instrumens , & en même tems une belle voix chanta les paroles qui suivent :

*En quelque lieu que brillent vos beautés ,
 Vous captivez les libertés :
 Un cœur dessous vos loix adore son martyre.
 Envain le mien voulut se révolter ;
 Plus soumis que jamais , il revient sous l'empire ,
 Seul glorieux , seul doux à supporter.*

La Marquise ne put douter que ce ne fût une galanterie du Comte ; elle lui dit quelque chose tout bas. Une autre voix , aussi belle que la première , chanta un autre air : il y eut un chœur merveilleux , & tout cela nous parut un enchantement. Mais nous scûmes après , que Selincourt avoit fait venir d'excellens Musiciens de Paris , dont on n'étoit éloigné que d'une très-petite journée ; qu'il avoit fait les paroles ; & qu'un homme des plus habiles pour la composition avoit fait les airs. On trouva ensuite une table couverte de tout ce qui peut satisfaire le goût : elle étoit au pied des belles cascades de cette maison. Jamais les esprits ne furent si disposés à la joye ; & jamais on n'eut un plaisir plus parfait : Il ne fut point troublé ; on attendit pour s'en retourner que la lune fût levée : elle retardoit beaucoup , mais on ne s'ennuoyoit pas. On se promena en attendant dans une allée si sombre , que le soleil en son midi ne peut y darder ses rayons qu'à la dérobée. Nous étions trop bonne compagnie , pour que l'obscurité pût épouvanter aucun de nous : nous ne songions qu'à nous réjouir , lorsque nous vîmes la figure d'un Jardinier en camisole blanche , qui marchoit quelques pas devant nous , dans une des contr'allées. Selincourt l'appella , pour sçavoir ce qu'il faisoit si tard dans les jardins : le Jardinier ne répondit rien , & disparut.

Nous

Nous courumes tous pour le chercher dans le bois ; ce fut inutilement. Il reparut un moment après. Pour le coup, dites-nous, vous ne nous échapperez pas ; & nous allames fort vite dans la contr'allée, avec aussi peu de succès. Le Fantôme Jardinier nous fit faire ce manège jusqu'à quatre fois : nous en demeurames surpris, sans en être effrayez ; & on nous a dit depuis, qu'il arrive souvent d'avoir de ces visions dans ce lieu, qui a autrefois appartenu à un Ministre fameux. Je vous dis, Madame, ce que j'ai vû ; & sept personnes peu susceptibles de prévention ne s'imaginent gueres une pareille chose, si elle n'est véritablement fondée. Nous étions si éloignez de la peur, que nous restâmes encore du tems dans le même endroit. Il seroit triste, leur dis-je, que cette figure de Jardinier eût le même pouvoir, qu'une Demoiselle qui se fait voir dans un canton de la Normandie, & qui fait voyager les gens jusqu'à les rendre malades, & quelquefois pis. Comment, dit Madame d'Arcire, est-ce une Fable que vous nous contez ? Non vraiment, repris-je ; je l'ai entendu dire à des personnes dignes de foi. Cet esprit a une figure de femme bien faite, toujours montée sur un bon cheval. On ne l'appelle que la Demoiselle dans le país.

Un pauvre Curé, dont la monture étoit enclouée, eut affaire dans le Village voisin ; il y alla à pied ; le chemin n'étoit pas long. Il rencontra la Demoiselle, qui l'égara si bien, qu'on eut dit qu'il avoit marché sur l'herbe de fourvoyement. Il retrouva sa maison quand il plut à la voyageuse : mais il y arriva si las, & l'esprit si troublé, qu'il se mit au lit avec une grosse fièvre. Il assûra, que l'inhumaine Demoiselle rioit de très-bon cœur quand elle voyoit un homme hors de mesure. Le transport lui monta au cerveau, & il mourut en trois jours.

Oh ! pour cela, Mademoiselle, dit le Duc de....

vous êtes aussi cruelle que cette femme, d'avoir fait mourir le pauvre Curé. Que vous auroit-il coûté de lui conserver la vie? Je vous assure, repris-je, Monsieur le Duc, que je n'en étois point du tout la maîtresse. J'ai entendu conter cette histoire à une Abbessé de mérite, que je nommerois bien, si on m'y forçoit; & qui étant dans le pais lorsque cette aventure arriva, doit sans doute en être cruë.

Chacun demeura très-scandalisé d'un esprit si meurtrier. Le Marquis me demanda, si la Demoiselle mettoit sa jambe sur l'arçon? Ne vous moquez point, lui dis-je, des gens qui s'égarent: que savez-vous si la route que vous tenez à présent est sûre. Il y a des Demoiselles qui font quelquefois faire plus de chemin qu'un follet; car il faut bien que c'en soit un. Brésy voulut répondre, mais le Comte, qui étoit dans son envie de parler, l'interrompit, pour dire qu'il n'étoit point trop incrédule, & que s'il avoit à suivre une Secte de Philosophes, ce seroit celle des Cabalistes. Je sçais bien, ajouta-t-il, qu'ils ne sont pas à la mode, & qu'il faut dire, *Vive Descartes*, pour donner dans le grand goût. Mais les bons Cabalistes croient avec soumission les choses qui prouvent l'immortalité de l'ame; & ils ont avec cela bien de bonnes raisons physiques, qui prouvent la possibilité des Apparitions. Le Marquis, qui vit que la conversation s'alloit tourner sur le ton moral; qui faisoit tomber le Comte dans la tristesse, nous avertit que la lune étoit levée, il y avoit déjà quelque temps, & qu'il falloit en profiter. On suivit son avis; on monta dans les carrosses que le Comte avoit fait venir, & nous retournâmes au lieu de la scène.

Quelques jours après, un vieil Abbé, d'un esprit agréable, amena une femme qui simoit Brésy à l'adoration. Nous apprîmes cette circonstance dès le même soir, par ses manières, & le chagrin qu'elle

le marquoit dès qu'il me disoit un mot. Elle étoit amie de Selincourt, aussi-bien que le vieil Abbé, qui sortoit d'une grande maladie, & qui venoit achever d'être malade en ce lieu, comme le cousin Chonchon chez Monsieur Bernard.

Nous fîmes dès le lendemain une promenade à quelques lieues de Selincourt : Nous nous trouvâmes, Madame de Talemonte (c'étoit le nom de cette femme) & moi, dans le carrosse du Marquis ; il n'y avoit point de strapontin, il se mit entre nous deux : & comme son penchant le faisoit souvent tourner de mon côté, la jalouse Talemonte le pouffoit rudement du coude. J'en sentoie le contre-coup ; & je riois de tout mon cœur de l'air dont Brésy recevoit ces témoignages de tendresse. Elle a la voix assez belle : tant que le chemin dura, elle ne fit que chanter cet air de Bellerophon, qui commence par ces paroles :

*Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les Mépris pouvoient guérir l'Amour.*

Vous sçavez, Madame, qu'on rejoüoit cet Opéra : mais elle s'en seroit souvenu de bien plus loin, pour l'application qu'elle en vouloit faire. Elle se gâtoit la poitrine à force de chanter pathétiquement, si on peut parler ainsi. Le Marquis y répondit mal ; mais je crus remarquer peu de tems après, qu'elle avoit sa revanche. Je ne sçais s'il est de ceux qui sont touchés de l'amour qu'on leur témoigne, ou si le peu d'espérance que je lui donnois, lui fit accepter quelque parti plus solide ; mais je vis Madame de Talemonte assez contente d'elle & de lui ; & elle crut avoir une furieuse supériorité sur moi, quoique je parusse toujours la belle passion du Marquis. Il ne faut point vous mentir, Madame, je sentie qu'il ne m'étoit point indifférent. Le peu de soins qu'il rendoit à cette

femme ne laissa pas de m'importuner ; & je résolus une petite vengeance qui me réussit , comme je vous le dirai bientôt. D'autre part, le vieil Abbé sentit dans ce lieu renaitre ses jeunes desirs ; il assura Madame de Talemonte , qu'elle trouveroit un cœur à son service quand il lui plairoit. Vous jugez bien comme il fut reçu : elle en fit même des plaisanteries. L'Abbé en fut outré de colere ; il démêla l'intrigue de l'ingrate , & la persécuta de railleries tant qu'elle resta avec nous.

Le Marquis , qui n'en étoit point amoureux , & dont la discrétion n'est pas extrême , entra dans tout en homme las de trop de témoignages d'ardeur , & se résolut à me faire un aveu de ses faiblesses & des égaremens de Talemonte. Je ne lui en fis aucuns reproches. Mais un soir , que nous étions sous un berceau de chevrefeüil , & qu'on me fit souvenir de la promesse que j'avois faite , de conter quelques-unes de mes aventures , je saisis cette occasion , & je pris la parole en ces termes.

Je ne suis pas trop sage , Madame , de m'embarquer à vous dire ce que je devrois me cacher à moi-même. Il n'est gueres séant à une Demoiselle , d'avouer qu'elle a eu le cœur touché : quoique ses sentimens ne soient point sortis de l'exakte bien-séance , c'est toujours trop d'en avoir senti de semblables. Mais heureusement , je n'ai pas affaire à des juges trop sévères , continuai-je en souriant ; & je vous causerois trop d'ennui , si je ne vous faisois un recit que de mon indifférence.

J'ai donc aimé , Mesdames , un homme très-aimable ; au moins il me sembloit tel , & peut-être cela n'est-il pas encore trop passé. Il avoit acquis des droits sur mon cœur en assez peu de tems , parce que sa passion m'avoit paru fort sincere. A peine sçavoit-il encore l'inclination que j'avois pour lui , que je me vis traversée par une de ces femmes qui ne se rebutent pas aisément , & dont les mœurs n'é-

tant

tant pas fort sévères, croyent qu'il est permis de faire beaucoup pour conquérir un cœur rebelle. Cette femme-ci n'étoit pas laide; elle avoit même quelque esprit. Alcandre (car vous voulez bien que je nomme, du premier nom qui me vient dans l'esprit, un homme dont je veux faire le véritable portrait) Alcandre donc soutint sans faiblesse les premiers assauts de sa nouvelle Amante. Il en railloit d'un air offensant: c'étoit à mes pieds qu'il venoit chercher un azile contre ses poursuites. Je ne lui témoignai rien de ce qui se passoit dans mon cœur: je laissois marquer de la jalousie à une rivale, qui naturellement devoit en avoir plus que moi; & je faisois ma satire à moi-même, quand je m'en surprenois le moindre mouvement; mais les hommes n'ont qu'une certaine mesure de constance.

Il faut, Madame, que je m'interrompe, pour vous dire que le Marquis ouvrit de grands yeux en m'écoutant, comme s'il eût pû pénétrer plutôt la fin de cette aventure; balancé entre la crainte d'avoir un rival aimé, l'espérance d'être le Héros de l'Aventure, & la douleur de m'avoir déplu, il ne savoit quelle contenance tenir. Je jouissois avec plaisir de son trouble, & je continuai ainsi mon récit.

Voilà, Mesdames, un commencement d'aventure, dont sans doute vous ne devinez pas le dénouement. Alcandre n'eut pas été quatre jours près de sa nouvelle Maîtresse, que le remords de son infidélité le tourmenta vivement; il eut recours à un aveu sincère de sa faute. Il me le vint faire avec tant d'apparence de repentir, que je lui pardonnais une légèreté qui le rendra peut-être moins sujet à d'autres; mais comme j'en avois souffert, & que je voulois un peu de vengeance pour mon soulagement, je choisis ma rivale pour son objet, plutôt que mon Amant. Je contai à cette femme sa propre Histoire & la mienne, sous des noms inconnus. Elle en changea de couleur; mais je ne

ſçais ſi ſa conduite fut meilleure. Pour Alcandre, il me parut ſi content quand j'achevai ma narration, que je me ſçus bon gré de l'avoir tenu en ſuſpens, & de voir que je n'avois pas fait un mauvais choix.

Il faut avouer, Madame, que je fus bien méchante, de conter ainſi devant cette femme, un trait qui devoit lui faire tant de honte: mais pardonnez-le moi, j'y eus trop de plaisir, pour être capable d'en avoir du ſcrupule. Elle ne ſçavoit comment prendre une telle allegorie: elle mordbit ſes levres, elle ſe rengorgeoit, elle ouvrit la bouche pour parler; mais des regards d'intelligence, qu'elle vit entre le Marquis & moi, lui firent voir qu'elle n'étoit pas la plus forte: & la pauvre femme, outrée de rage, nous dit en ſoupirant, qu'elle vouloit ſ'en retourner le lendemain. L'Abbé n'étoit pas d'humeur à ſuivre ſes caprices, & principalement celui-là; mais cette femme, qui ſe ſouvenoit d'avoir entendu dire à Bréſy qu'il avoit un tour à faire à Paris, ſe tourna de ſon côté, & lui demanda d'en ton outré & ſuppliant tout enſemble, ſ'il ne voudroit pas bien lui faire le plaisir de l'emmener. Ma foi non, Madame, lui répondit-il; j'ai encore un peu à faire en ce lieu. L'air dont il dit ce peu de mots, fut ſi plaſant, que nous fîmes tous un éclat de rire, qui acheva de déconcerter l'Amante déſolée. Selincourt, qui étoit chez lui, ſe crut obligé à reprendre le premier ſon ſérieux: il la pria de reſter encore quelques jours: Je conjurai le Marquis de ſe la pas reſuſer: il me répondit en plaſantant, & Talemonte n'aima pas trop mon interceſſion; mais comme je trouvois plaſant de faire durer cette ſcene, je preſſai tant Bréſy, qu'enſin il ſe ſentit piqué de l'empreſſement que j'avois de l'envoyer avec une rivale, & qu'il ſ'engagea à la remener. En effet, ce fut véritablement d'une façon qui ne devoit pas beau-

beaucoup la satisfaire ; elle ne laissa pas d'en triompher. Et puisque je me suis engagée à vous dire naïvement tout ce qui nous est arrivé, je n'eus pas fâché réusssi dans mon entreprise, que je m'en repentis. Brésy vint auprès de moi : Vous l'avez voulu, Mademoiselle, me dit-il, je ramènerai Madame de Talemonte, je partirai, si l'on veut, avec elle. Je m'étois flatté par la fin de votre récit, que je ne vous étois pas indifférent au point de me livrer à une pareille aventure ; mais, ou vous m'avez voulu tromper, ou je me suis trompé moi-même. Vous me ferez livrer qu'à ce que vous voudrez, lui répondis-je en riant, quoique je n'en eusse guères d'envie : on n'est foible que quand on veut. Ah ! Mademoiselle, reprit-il, quand on a le cœur un peu sensible, on craint tout ; & je vois bien que vous avez plus d'amour propre que de tendresse. Laissez-moi, lui dis-je alors : je ne sçais d'où vient que je vous souffre me parler sur ce ton-là ; mais, repris-je, je ne dois m'en prendre qu'à moi : une folie que j'ai imaginée pour me moquer d'une extravagante, vous a fait comprendre des choses à quoi je ne pensois pas.

L'air dont je dis ces dernières paroles, devoit obliger infiniment Brésy, ou l'offenser mortellement. Je ne sçus point quel effet elles avoient produit sur lui ; mais le lendemain, je reçus un billet de ma mère, qui me demandoit à Paris pour une cérémonie à laquelle elle souhaitoit que je me trouvasse, & elle me mandoit de l'aller trouver incessamment dans l'équipage d'une de ses Dames, avec une femme qui me servoit. Le Marquis, qui avoit eu le tems de faire réflexion pendant la nuit à tout ce que je lui avois dit, & qui étoit assez prévenu de son mérite, ne douta pas que ce ne fût le dépit qui m'eût fait parler. Il m'en sçut gré, & tâcha de me persuader de partir avec Talemonte & lui. De mon côté, j'en mourois d'en-

vie, & j'avois pour moi l'ordre de ma mere : je me sentoís du goût pour Brésy ; c'étoit même un parti fort proportionné pour moi. Cela pouvoit devenir une affaire sérieuse ; mais j'avois senti un chagrin si piquant de ce qu'il avoit obéi à mes paroles plutôt qu'à mes sentimens , que je ne voulus pas me démentir. Il se mit à mes genoux , pour me conjurer de lui accorder cette grace : il me proposa , si je la lui refusois , de rester avec nous , & de ne donner que son carrosse à Talemonte ; mais je fus inexorable , bien fâchée pourtant de l'être. On est bien-bizarre, Madame , quand on fait tant que d'être un peu touchée ; car vous voyez bien , que je ne sçavois précisément ce que je voulois. Enfin le moment du départ arriva , j'eus encore à soutenir plusieurs assauts. Madame d'Arcire me disoit que j'étois folle ; Selincourt me plaisantoit ; le Chevalier & Madame d'Orselis , qui étoient alors assez bien ensemble , condamnoient mon procédé.

La pauvre Talemonte faisoit pendant ce tems-là un triste personnage ; mais l'espérance d'en faire bientôt un meilleur , la consolait d'avance. Elle eut même le courage de soutenir une dernière tentative du Marquis pour me faire partir , ou pour m'obliger à consentir qu'il demeurât. Il étoit déjà dans son carrosse avec elle : il appella un Valet de chambre à lui , qui étoit à cheval : il me l'envoya pour sçavoir ma dernière résolution. Allez, Mademoiselle, me dit le Comte, allez, vous reviendrez dans deux jours ; vous satisferez Madame votre mere, vous obligerez Brésy, & vous vous épargnerez le chagrin que vous allez avoir dès qu'ils seront à cent pas d'ici. Je sentoís déjà la vérité de cette prédiction ; mais je fus ferme jusqu'au bout, & je mandai fierement, qu'il étoit superflu de faire tant de pas inutiles. Je donnai une Lettre à un de ses gens, par laquelle je mandois

dois à ma mère, que je ne me portois pas trop bien, & que je la prie de me pardonner si je ne lui obéissois pas.

Il est vrai, Madame, qu'il me prit un chagrin extrême dès qu'ils ne furent plus à portée de revenir : j'en souffris cruellement, & d'autant plus que je voulus me contraindre, & que je le fis si bien, qu'on m'accusa plutôt d'insensibilité que de foiblesse : mais à vous, à qui je ne cache rien, j'avoue que je passai deux mauvaises nuits ; elles furent pourtant encore plus douces que les journées, parce qu'au moins je ne me contraignois pas.

Je passerai légèrement sur ces deux jours d'absence : on se promena, on joua, & le troisième on vit arriver le Marquis. Je ne sçauois bien vous dire laquelle se fit le mieux sentir dans mon cœur, de la joie, ou de la honte ; ce fut un mélange confus, qui ne laissa pas d'avoir sa douceur. Brézy avoit toute l'ardeur d'une véritable passion, & toute la docilité d'un homme un peu coupable. On nous regardoit d'une façon à me faire perdre patience ; mais enfin, on eut pitié du Marquis, & on lui laissa quelques momens pour s'expliquer avec moi. Nous nous racommodâmes donc, Madame, ou plutôt nous commençâmes notre intelligence ; car jusqu'à l'arrivée de Madame de Talemonte, je ne croyois pas avoir fait tant de chemin : tant il est vrai, que la jalousie détermine. Brézy me parla sur le ton qu'il faut prendre avec une fille de qualité qui est sage, mais qui n'étant point un enfant, veut connoître son mari avant que de l'épouser. Je me suis laissée aller au plaisir qu'on a de parler de soi, & je ne vous en dirai plus rien qu'en passant ; jusqu'à la fin de notre voyage.

Selincourt continuoit à goûter la félicité la plus parfaite : il pria Madame d'Arcire d'achever les

Vers qu'elle avoit commencez dans ses tablettes ; elle le fit sur le champ ; aussi ne vous assureraï-je pas qu'ils soient fort bons.

O vous, qui d'un oubli payez ma tendre flame ;
 Vous qui, malgré votre manque de foi,
 Regnez toujours sur mon ame,
 Pour un moment encor souvenez-vous de moi.
 Pour ce moment oubliez la Bergere,
 Qui depuis quelques jours captive votre cœur.
 Sans que mon fier dépit éteigne mon ardeur,
 Sans que l'amour étouffe ma colere.
 Si vous l'employez bien ce moment précieux,
 Vous reviendrez à moi, mon amour m'en assure.
 Ailleurs, pour les appas vous pourrez trouver mieux,
 Mais où trouverez-vous cette tendresse pure,
 Dont l'excès seul fait la mesure ?
 Ah ! Tircis, seule sous les Cieux,
 Je puis, sans blesser l'innocence,
 Vous donner des plaisirs par mes soins, ma constance,
 Durables & délicieux.

Il y a là un peu de vanité, dit Madame d'Arcis en rendant les tablettes ; mais les Poëtes sont accusez d'être vains. Cependant, je répons que je n'avance rien que je ne puisse soutenir. Oui, charmante personne, lui répondit Selincourt en lui rendant mille graces, vous êtes la seule avec qui je puisse vivre heureux. Vous jugez bien, Madame, qu'une conversation sur ce ton-là, put être longue sans être ennuyeuse ; aussi ne la finirent-ils que lorsqu'on vint leur dire que l'on s'alloit mettre à table. Le Chevalier & Madame d'Orselis étoient aussi dans un plein calme ; & j'écoutois fort volontiers tout ce que Brésy vouloit me dire. Le bon Duc même ne laissoit pas de contribuer aux plaisirs ; il chetchoit à m'être agréable, & son amour n'étoit point encore assez violent pour le
 rendre

rendre jaloux ; & les rivaux jusques-là ne lui avoient donné qu'une légère émulation , sans jalousie. Nous avions encore du tems à passer chez Selincourt : il cherchoit tous les jours de nouveaux plaisirs ; il nous en proposa un , qui ne pouvoit s'appeller ainsi , que par la singularité des personnages qu'il vouloit nous faire voir. Nous étions tous dans cette disposition à la joye qui rend tous les objets , ou plus aimables , ou plus ridicules , qu'ils ne sont. On dina un jour de bonne-heure , pour avoir plus de tems. Nous partimes dans deux carrosses , & nous arrivâmes , après une heure de chemin , près d'un Château à pont-levis. Il est vrai que cela étoit assez inutile , parce que les fosses étoient presque comblez. Madame de Richardin , maîtresse de ces lieux , logeoit , dans un petit corps très-mal fait , une ame qui visoit à l'élevation : tout ce qui représentoit la Noblesse , la faisoit tressaillir de joye. Il fallut mettre pied à terre avant que de passer le pont , parce que la porte étoit si basse & si étroite , que de mémoire d'homme on n'y avoit vû passer aucune voiture. L'envie de rire nous prit dès la cour. Le bâtiment est à l'antique , avec quantité de tours. Mais l'incomparable Madame de Richardin en faisoit encore bâtir de nouvelles ; pour ajoûter à l'Antiquité , & pour persuader qu'elle descendoit des anciens possesseurs de ce Château. Ce n'étoit pas une chose aisée à persuader. Elle & son mari l'avoient acheté depuis deux ou trois ans : ils avoient même ajoûté à leur nom le *de* & le *din* , qui , privé de ces ornemens , n'étoit plus que Richard : nom qui avoit été imposé au pere de Monsieur de Richardin , parce qu'il étoit en effet un Marchand fort riche. Selincourt nous rendit compte à la hâte de ces particularitez : Nous composâmes nos visages pour faire notre entrée en gens senez ; mais nous pensâmes perdre contenance , quand

nous vîmes venir Monsieur de Richardin au-devant de nous. C'étoit un petit homme noir & sec , avec des cheveux plats , un habit de pinchina , des souliers cirez en pantoufles , & une cravate de tafetas noir , parce que sa femme disoit que cela lui donnoit un air guerrier. Mademoiselle de Richardin suivoit son pere : elle est de deux pieds plus haute que lui , & pourroit faire un beau Piquier dans les Gardes Françoises. Elle est grosse à proportion ; sa peau est d'un rouge brun ; & sa voix est un fausset , par ordre de sa mere , pour lui donner un air plus jeune. A peine étions-nous revenus de la surprise qu'un tel abord nous avoit causé , que nous apperçûmes la véritable Madame de Richardin , couchée sur un lit de repos dans le fond de la salle , habillée d'une robe de chambre gris-de-lin & argent. Cette attitude ne pouvoit cacher une bosse qui occupe son côté droit. Son visage est long , étroit , & pointu ; ses yeux sont petits & creux ; sa bouche plate ; & toute la personne est faite de façon à faire rire des gens plus graves que nous. Ses cheveux étoient ce jour-là relevés d'un air de portrait , pleins de rubans , or & vert. Ses mains , qui sont grandes & sèches , étoient chargées de bagues ; & elle avoit une croix , plus propre à mettre au chevet d'un lit qu'à pendre au col. Il me prit une telle envie de rire , & je vis dans les yeux de toute notre troupe quelque chose de si plaisant , que je reçus un soulagement considerable , d'un faux pas que fit le Duo de qui , après l'avoir fait chanceler , l'envoya à quelques pas de nous , mordre la poussière. On courut à lui , pour voir s'il n'étoit point blessé ; mais il n'en avoit eu que la peur : & alors nous prîmes ce prétexte pour rire de toute notre force. Madame de Richardin en fit fort bien son devoir , & nous montra ses dents fort noires & très-longues , qui acheverent de la ren-

rendre si ridicule, que nous fumes confirmez dans le dessein de la rendre tout-à-fait folle. Il n'y avoit qu'un pas à faire; son amour propre est complet, on lui fait tout croire à la faveur de la louange. J'eus la hardiesse de soutenir, qu'elle avoit l'air aussi grand qu'une Déesse, ou même que Madame la Princesse de Conty. Brésy assura, qu'à peine dans tous les siècles passez on pourroit trouver une Beauté digne de lui être comparée. Vous jugez bien que la pauvre Helene, qui n'en pouvoit mais, fut citée en cette occasion. Pour moi, dit Selincourt, qui suis assez heureux pour connoître Madame de Richardin avant vous, j'ai toujours cru que Venus ne pouvoit approcher de ses charmes. Mais à qui trouverons-nous des mains, reprit Madame d'Orfelie, pareilles à celles que nous voyons? J'ai toujours ouï dire, reprit Madame de Richardin, en faisant des mines incomparables, que je les ai assez faites comme celles de la Reine-Mère, qui les avoit sans doute les plus belles de son Royaume. Je suis assez vieux, dit le Duc, pour les avoir vûes souvent. Elles n'approchoient pas des vôtres. Et les pieds, interrompit Chanteuil, en voyant qu'elle en allongeoit un long & plat, chaussé d'un bas de soye verte à coins d'or; & d'une mule argent & gris-de-lin; & les pieds, repeta-t-il. Thetis en eut-elle jamais de semblables?

La petite folle, pendant ce tems-là, regardoit le Marquis avec une extrême attention: c'étoit un regard digne d'être peint. On ne sçait si sa figure lui plut davantage que celle des autres, qu si la louange étoit plus de son goût, mais il est certain qu'il fut préféré, & qu'après nos flatte-ries tumultueuses, ce fut à lui qu'elle adressa la parole. On m'a toujours flattée, dit-elle, de quelque beauté: on ne m'a disputé, ni l'air, ni les graces; mais Monsieur, une grande créature que

voilà , ajouta-t-elle en montrant sa fille , a rendu quelquefois ma jeunesse équivoque ; cependant , telle que vous la voyez , elle n'a que dix ans : j'ai été mariée à douze , & je l'eus la première année de mon mariage ; mais une figure comme celle-là fait toujours tort , & il y a mille sortes gens , qui me croient trente ans accomplis ; parce qu'elle est ma fille. Votre fille , Madame , s'écria Brésy en riant comme un fol ! cela ne peut-être : Mademoiselle paroît votre grand-mère. Je lui demande pardon de ma sincérité ; mais peut-on être maître de ses paroles , lorsqu'on ne l'est plus de son cœur ? Il acheva ces mots en la regardant avec des yeux languissans. La pauvre petite femme en fut pénétrée. Nous la vîmes se lever à notre grand étonnement ; car sa figure étoit encore bien plus irrégulière sur ses pieds que dessus un lit. Venez , Monsieur le Marquis , lui dit-elle , venez , passons dans mon cabinet , je veux vous faire voir mon portrait , lorsque je fus mariée ; & j'ai aussi quelques petits ouvrages en Vers , qui prouveront que mon esprit n'en doit gueres à ma personne. Le pauvre Brésy n'eut plus envie de rire à cette terrible proposition ; & prenant l'air le plus poli qu'il lui fut possible : Je crois , Madame , lui dit-il , que ces Dames seront ravies de vous suivre. Ces Dames sont les Maîtresses , reprit-elle ; venez toujours. Mais , Madame , lui dit-il à demi-bas , Monsieur de Richardin , que dira-t-il ? Monsieur de Richardin , interrompit-elle impatientement , n'a pas accoutumé de me gêner ; il parle avec Monsieur le Duc de leurs premières campagnes. Il étoit vrai qu'ils avoient lié conversation ; mais elle n'avoit garde de rouler sur la guerre ; le pauvre Monsieur de Richardin n'en avoit jamais su que ce qu'il en avoit appris dans la Gazette.

La manière dont Madame de Richardin le prenoit , ne permit pas au Marquis de se faire prier :
da-

davantage, il falut la suivre. Nous demeurâmes dans une surprise étrange de la manière d'agir de ce petit monstre. Il n'y avoit pas un demi-quart d'heure que le pauvre Brésy étoit avec sa nouvelle conquête, quand nous l'entendîmes faire des cris de forcenée. Nous courûmes à la porte du cabinet, & nous vîmes le malheureux Brésy, assis dans un fauteuil avec un fort bon visage, mais dans une immobilité qui contrefaisoit l'évanouissement : la petite désespérée courut auprès de lui, & s'empressa de le secourir. Il se leva brusquement, en nous faisant des excuses de l'état où il paroissoit devant des Dames, & assura qu'il étoit assez sujet à ces accidens. Madame de Richardin demanda des rafraichissemens pour lui : on cria à pleine tête, personne ne paroissoit. Pourquoi n'avez-vous pas des sonnettes, lui dit le Duc ? C'est, reprit-elle, que mes ayeux, qui, sans vanité étoient d'assez grands Seigneurs, n'en avoient point, & qu'on doit toujours avoir des Valets de chambre à portée de répondre. Vous voyez, ajouta Brésy, que les Valets de chambre sont fautifs, & que les cris que fait Mademoiselle votre fille, n'avancent rien. Ah ! Monsieur le Marquis, reprit-elle, je vois bien que vous me condamnez à avoir des sonnettes ; j'en aurai demain assésément. Pendant ce tems, la pauvre fille, couroit tout le Château, car elle & son père craignoient fort Madame de Richardin ; il vint à la fin une femme de chambre, hâlée & honteuse, demander ce qu'on vouloit. Madame de Richardin fit envain un grand vacarme, pour qu'on trouvât ses Valets de chambre & son Maître d'Hôtel : il n'y en avoit jamais eu dans la maison ; & la malheureuse femme de chambre ignoroit autant la signification de ces noms-là, qu'André de la Comtesse d'Esclabagnac ignore celui de la sous-coupe. Elle buyroit de grands yeux, & ne répon-

doit

doit pas un mot. Madame de Richardin se répondit à elle-même, qu'ils étoient apparemment allés à une Ville prochaine pour des provisions qu'elle avoit ordonnées, & ajouta qu'on apportât la collation telle qu'on la pourroit avoir. On vit bientôt après la même femme, accompagnée d'un petit Laquais vêtu de rouge, l'un & l'autre chargés d'un pâté de lièvre, & d'une grande jatte de lait. Mettons-nous à table, dit hardiment la Maitresse du Château; une autre fois on sera mieux. Vous serez peut-être surprise, Madame, qu'une femme habillée à la campagne d'un habit argent & gris-de-lin, coiffée en cheveux & avec des pierres, fût si mal en domestiques, & ne fût pas meilleure chère; mais telle est notre Héroïne : elle n'épargne rien pour tout ce qu'elle croit la devoir embellir, & ne se soucie point de tout le reste.

On se mit à table; mais ce ne fut pas pour manger : il faut pourtant en excepter Monsieur de Richardin & sa fille, qui, charmez de voir Madame de Richardin occupée, mangeoient en gens affames, qui vouloient profiter de l'occasion. Lorsque la collation fut ôtée, je proposai de jouer à de petits jeux; car je ne pouvois être sérieuse. Chacun imagina un jeu à sa mode; mais Madame d'Arcire dit, que si on vouloit faire un Proverbe, elle seroit une des Actrices. On y consentit : nous nous attroupâmes pour nous concerter sur la manière dont il falloit le jouer. Quand nous fumes convenus de tout, nous trouvâmes qu'il ne nous falloit que quatre Acteurs. Ce fut moi, Madame; qui ouvris la scène avec le Duc, qui eut la complaisance d'être des nôtres. Il représentoit le Valet du Chevalier : j'étois la Suivante de la Marquise, qui dans la Pièce devoit être une vieille amoureuse : la suite vous instruira du reste. Imaginez-vous donc, s'il vous plaît, que vous me voyez à la place de la Bauval, & le
Duc.

VOYAGE DE CAMPAGNE. 209

Duc de à la place de la Torillière. J'eus nom Catos ; le Duc eut nom Champagne ; la Marquise s'appella Madame de Vieillardis ; & Chanteuil se nomma simplement le Chevalier.

C A T O S.

Monsieur Champagne, franchement vous avez un Maître fort téméraire : croit-il dire impunément des douceurs à Madame de Vieillardis ? Elle prend feu plus aisément qu'une autre : son mari est son serviteur très-obéissant, il ne songe pas à la contrarier ; & quand il le hazarderoit, ce seroit peine perdue : elle à une pente à l'amour, que soixante ans, & vingt héritiers qu'elle a donnez à la maison de Vieillardis, n'ont fait qu'augmenter jusqu'ici.

C H A M P A G N E.

Oh ! je le crois bien, Mademoiselle Catos : j'ai toujours entendu dire aux connoisseurs, que l'amour augmente en vieillissant dans le cœur des femmes : ce seroit une belle chose, s'il en étoit autant des hommes ; mais malheureusement, cela n'est pas ainsi ; & cela fait que les vieilles amoureux ne trouvent des Amans que l'argent à la main.

C A T O S.

Oui ; mais Madame de Vieillardis croit avoir été faite par les Graces, & que l'ouvrage de ces Déeses-là ne se gâte point. On l'encense tous les jours à brûle-pourpoint ; pour se moquer d'elle ; & son amour propre lui garantit bon, tout ce qu'on lui dit sur ce ton-là.

C H A M P A G N E.

Avouez, Mademoiselle Catos, que c'est une terrible machine que la Femme, & que. . .

C A T O S.

Taisez-vous, Champagne : je n'aime pas la Phisique ; mais dès que j'entens parler de machines, je m'enfuis, ou je me bouche les oreilles.

C H A M-

210 VOYAGE DE CAMPAGNE.
CHAMPAGNE.

J'avois pourtant bien quelque petit discours physique à vous faire, & les mouvemens que je sens dans mon cœur me serviroient à vous prouver que....

C A T O S.

Oh! encore une fois, taisez-vous, aussi-bien voici Madame.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Bon jour, mon pauvre Champagne; où est ton Maître aujourd'hui?

CHAMPAGNE.

Madame, je le croyois auprès de vous: il faut qu'il ait des affaires bien considérables, quand il s'en sépare un moment: aussi a-t-il grande raison; belle & jeune comme vous êtes, où pourroit-il être mieux?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Hein! mon pauvre ami, les hommes sont bizarres! Il est vrai que je suis belle, c'est une chose assez visible; & quand on n'a que trente ans, j'erois qu'on peut encore passer pour jeune.

C A T O S, (à part.)

Sa fille en a pourtant quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Que dis-tu, Catos?

C A T O S.

Je dis, Madame, que Mademoiselle votre fille a le plus grand tort du monde d'en paroître avoir quarante-cinq.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Eh si, Catos, ne parlons point d'elle; c'est une chose que je n'ai jamais comprise, quand je la vois de la figure dont elle est. Car enfin, en-
core

V O Y A G E D E C A M P A G N E. 217

cère une fois, je n'ai que trente ans au plus ; c'est une vérité constante. Mais j'apperçois le Chevalier. Approchez, approchez, petit fripon ; on ne vous a vû d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

J'en suis le premier puni ; Madame, puisque je ne vous ai point vûe ; c'est une absence cruelle : & quand on rentre chez vous , on est toujours si ébloui des nouvelles graces qu'on vous s'trouve , & du brillant de vos yeux , qu'on sent bien qu'il n'y a que l'habitude qui puisse faire soutenir l'un & l'autre.

M A D. D E V I E I L L A R D I S.

On est pourtant assez gracieuse pour vous : on tâche à temperer ce qu'il peut y avoir de trop éclatant dans les regards ; mais l'amour y ajoûte des feux , quand on en retranche les éclairs.

LE CHEVALIER.

Et toujours de l'esprit de plus en plus , Madame ! Trop heureux de contempler à tous momens vos beautés , & de goûter les charmes de vos divines conversations ! Mais, n'en refusez pas votre belle main , pour m'assurer que vous ne me retranchez jamais la liberté de vous voir.

M A D. D E V I E I L L A R D I S. .

Tenez , Chevalier ; vous peut-on refuser quelque chose ?

LE CHEVALIER (*en baisant la main de Madame de Vieillardis.*)

Quelle main ! qui peut être à l'heure qu'il est aussi heureux que moi ! Mais voilà une Bague dont je suis jaloux : elle a le plaisir de toucher vos doigts : elle n'y restera pas assurément : & je vais la faire passer dans les miens , pour la punir de trop de douceurs qu'elle a goûtées.

M A D.

212 VOYAGE DE CAMPAGNE.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Petit badin! Allez, je vous la donne : elle est de deux-cens pistoles; mais c'est une bagatelle; & j'ai à vous entretenir en particulier de choses plus intéressantes. Passons dans mon cabinet.

LE CHEVALIER (*à Champagne, en s'en allant.*)

Ah! Champagne, je meurs de peur!

CHAMPAGNE (*riant.*)

A votre avis, Mademoiselle Catos, de quoi Madame de Vieillardis va-t-elle entretenir mon Maître?

CATOS.

Oh! mais que sçais-je? De mariage peut-être; peut-être aussi de Phisque.

CHAMPAGNE.

Comment, de mariage! N'a-t-elle pas un mari?

CATOS.

Oui; mais elle croit toujours qu'il va mourir : enfin ce fera toujours de quelque chose comme cela qu'elle l'entretiendra.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Catos, Champagne, au secours; de l'eau de la Reine de Hongrie; du vinaigre.

CATOS.

Eh, mon Dieu! qu'est-ce que tout ceci?

MAD. DE VIEILLARDIS.

Ce pauvre garçon m'aime avec une délicatesse si parfaite, qu'au seul aveu que je lui ai fait de la passion que j'ai pour lui, il s'est évanoui à mes pieds.

CATOS.

Oh! ce n'est que cela! je croyois que tout étoit perdu : il n'y a personne qu'une telle déclaration ne fasse tomber de son haut.

MAD.

VOYAGE DE CAMPAGNE. 213

MAD. DE VIEILLARDIS.

Je vais chercher d'un Elixir excellent contre les foiblesses.

C H A M P A G N E.

Monsieur, sortez; il n'y a ici que Mademoiselle Catos & moi.

L E C H E V A L I E R.

Ma foi, sans mon évanouissement, je ne sçais ce que je serois devenu. On ne m'y rattrapera de ma vie.

C H A M P A G N E.

Parbleu, Monsieur, je vous trouvois aussi fort téméraire, d'aller essuyer un tête-à-tête avec une Madame de Vieillardis.

L E C H E V A L I E R.

Vraiment, j'en avois assez peur: mais un diamant de deux-cens pistoles, que j'avois fait si subtilement passer de son doigt au mien, méritoit quelque complaisance. Mais j'en risquerais plus de ces aventures-là.

C A T O S.

Ma foi, Monsieur, partez donc; car elle est allée querir d'un Elixir propre à reparer les forces. Il ne vous seroit plus permis après cela de vous évanouir une seconde fois.

L E C H E V A L I E R.

Adieu, Catos; je suis, pour éviter son retour.

C A T O S

La vieille sera bien surprise quand elle ne trouvera plus l'évanouï !

MAD. DE VIEILLARDIS (revenant.)

Catos, qu'est le Chevalier ?

C A.

Nous l'avons fait revenir, Madame; & aussi-tôt il est parti avec son Champagne, qui a bien de la peine à le trainer. Il est si honteux de cet accident, qu'il dit qu'il n'osera plus se présenter devant vous.

MAD. DE VIEILLARDIS.

Helas! le pauvre enfant, qu'il a le cœur bon! Voilà une bouteille, ma chere Catos, que je ne donnerois pas pour cent mille écus. Il n'aura pas si-tôt pris une goutte de la liqueur qu'elle renferme, qu'il sera guéri. Appelle-moi quelqu'un, pour que j'envoie savoir de ses nouvelles, en attendant que mes chevaux soient à mon carrosse, pour aller moi-même m'en informer.

Fin du proverbe.

Toute autre que la Richardin nous auroit fait jeter par les fenêtres, après cet insolent Proverbe; mais elle, sûre de sa jeunesse & de sa beauté, fut la première à blâmer la Vieillardis, & à dire qu'il n'y avoit rien de si affreux qu'une vieille amoureuse. Brésy devina notre Proverbe, qui étoit: *N'aille au bois, qui a peur des feuilles.* Il ne paroissoit plus à sa maladie; car il rioit très-inconfidemment. Madame de Richardin lui-dit, qu'il n'étoit gueres obligé, d'avoir tant de gayeté dans le moment qu'il alloit la quitter. Il l'assura qu'il la reviendrait voir le lendemain; & nous partîmes, après avoir assez pris de ce plaisir, pour n'y revenir de notre vie. Car comme vous savez, Madame, le peu de momens où le ridicule réjouit, sont suivis d'un extrême ennui, quand on continue d'en être témoin. Nous nous retrouvâmes mieux à Selincourt, après cette promenade. Que nous y fûmes bien pendant quelques jours! & que les fureurs d'amour du vieux Duc vinrent mal-à-propos troubler un

un si doux calme ! Il est vrai qu'elles sont bonnes à quelque chose, & que si je n'avois plus à vous apprendre que des félicités, le reste de mon Voyage vous paroîtroit bien fade. Tandis que nous étions dans cette intelligence dont je viens de vous parler, & que le Duc n'en étoit encore qu'à découvrir s'il y avoit quelque mystère entre le Marquis & moi, nous cherchions tous les jours des promenades nouvelles & des plaisirs nouveaux, pour diversifier nos plaisirs. J'ai toujours aimé les ruisseaux. On nous dit qu'il y en avoit un à un quart de lieuë de chez Selincourt, le plus joli du monde, & dont la source, qui sortoit d'un rocher, étoit couverte de grands arbres. On résolut d'y aller le lendemain : on trouva les branches de ces arbres courbées en berceau, & entourées de chaînes d'œillets, de fleurs d'oranges & de jasmins. Des sièges de gazon très-propres regnoient tout autour du berceau ; & les bords de la source étoient garnis de sous-coupes de cristal & de porcelaines chargées de toutes sortes d'eaux, de liqueurs & de glaces. Des corbeilles remplies de figues, d'abricots & de pêches d'une beauté parfaite, separoient les sous-coupes : & cela faisoit un effet si joli & si brillant, que notre étonnement nous empêcha long-tems de manger. Quel est la Fée, dis-je en arrivant en ce lieu qu'on avoit rendu si aimable ; quelle est la Fée favorable qui prend ainsi soin de nos plaisirs ? C'est plutôt un Enchanteur, ajouta le Duc, ne doutant pas que ce ne fût le Comte qui faisoit cette galanterie à la Marquise. Qu'importe, dit Brésy ; il est bien sûr qu'on n'a pas envie de nous empoisonner. C'est peut-être le Dieu de la Fontaine, ajouta-t-il en riant ; car je ne vois pas beaucoup de domestiques pour servir les Dames. Cela est très-bien entendu, dit Selincourt ; je voudrois en être l'inventeur. Il est vrai, reprit le Chevalier, que

la chose est simple; mais qu'elle a un air fort galant. Les Dames prirent quelques tasses de crème glacée, en louant cette petite décoration. La belle Orfelis étoit fâchée de connoître que ce n'étoit pas Chanteuil. La Marquise eût voulu en être redevable à son Amant. Le cœur me disoit que c'étoit le Marquis, & cela se trouva vrai. Il avoit chargé de ce soin un Valet de chambre à lui, qui entendoit fort bien ces sortes de choses, & qui les exécuta, comme je viens de vous le dire.

Quand nous eûmes pris de ces liqueurs & mangé des fruits, qui étoient excellens & d'une beauté surprenante, la conversation devint fort vive & fort agréable. Le Proverbe, joué chez la Richardin, nous avoit fait prendre du goût pour cette sorte de divertissement. Nous en jouâmes un au bord de la fontaine; & les jours suivans quelques autres à Selincourt. Je ne les mettrai point ici, parce que ce seroit interrompre trop long-tems ma narration: Et de plus, je suis obligée d'avertir, que je n'ai point du tout de part aux Proverbes qui seront à la fin de mon Voyage. Ils ont été faits par une personne de beaucoup d'esprit, dont on verra paroître dans peu l'Histoire de Madame de Mortane. Vous voyez, Madame, par cet aveu, que je ne veux rien dérober à la gloire des autres.

Fin de la Première Partie.





VOYAGE DE CAMPAGNE.

SECONDE PARTIE.

UAND nous fûmes retournés à Selincourt, on se souvint qu'il y avoit plusieurs de nous, qui n'avoient pas satisfait à la loi que nous nous étions imposée, de conter quelques-unes de nos aventures; on me fit grace en faveur de la folie que j'avois inventée pour chagriner Madame de Talemonthe, & dans la vérité j'aurois eu peu de choses à dire; ce fut le Duc d. qui ce soir-là remplit son devoir. Il prit la parole ainsi. Si j'avois à vous faire le récit de ma vie depuis que je suis au monde, il faudroit, Mesdames, y passer une partie de la vôtre: je veux seulement vous dire une aventure qui m'est arrivée avec une fort jolie femme, il y a trois ou quatre ans. J'étois déjà fort vieux; mais l'amour n'a nul respect pour la vieillesse; au contraire, il se réjouit souvent à la rendre ridicule. J'étois en commerce d'amitié avec une femme de beaucoup d'esprit qui donnoit dans la Philosophie; je faisois moi-même le Philosophe; j'étois un Censeur sévère
Tome II. K des

des plus jeunes Amans : enfin je ne sçais comment on pouvoit me souffrir. Cette femme, que j'appellerai Madame de Fercy, devint amie d'une autre qu'on nommoit Madame de Rantal : celle-ci n'étoit point Philosophe : la nature lui avoit départi beaucoup de ses dons ; elle étoit jeune, agréable, gracieuse, spirituelle ; sa raison & ses réflexions lui tenoient lieu de Philosophie ; elle se moquoit souvent de nos vaines disputes ; & quand Madame de Fercy vouloit l'engager à lire Descartes, & à se mêler dans nos contestations : Lorsque je vous aurai vû convenir de quelque chose, lui disoit-elle, non seulement je lirai Descartes, mais je ne lirai plus autre chose ; mais comme je vois que vous ne convenez point de vos opinions, après vous être presque querellés, & que chacun donne le sens qu'il veut à des choses qui devoient être sâres, vous me permettrez de m'en tenir à ma Philosophie naturelle, & de ne point perdre mon tems & ma poitrine avec vous autres. Oht voilà une belle Philosophie, reprénit Madame de Fercy ; quel en est le fruit ? Je vais vous le dire, disoit Madame de Rantal : premièrement, jamais je ne me laisse amuser par l'espérance au point d'être bien fâchée quand mes entreprises ne me réussissent pas : je ne reçois pas tout-à-fait les biens & les maux du même visage ; car je crois que cela tient plus de l'insensibilité que de la Philosophie ; mais les uns ne me causent point de grands mouvemens de joye, & les autres n'ont gueres la force de m'affliger extrêmement : je jouis du bien présent, sans vouloir pénétrer dans un avenir toujours obscur & incertain : je me contente d'une fortune médiocre, quoique j'en croye mériter une plus grande ; & que je sçache parfaitement que je n'en ferois pas un mauvais usage : je ne demande de mes amis que ce que je ferois pour eux, & je me satisfais en-

core

core de beaucoup moins : enfin de toutes les parties de la Philosophie, je n'admets que la Morale, mais telle que je la trouve dans ma tête & dans mon cœur, sans le secours de l'étude : j'aime mieux apprendre dans mes lectures des faits qui m'amusent, que de m'ennuyer avec des livres abstraits, qui ne me rendroient pas plus sage ni de meilleure compagnie, & dont la science est fort incertaine. Voilà une femme parfaite, disoit alors Madame de Fercy en se moquant de son amie : nous disputions sans cesse contre elle ; elle en rioit, & nous ne la persuadions point. Pendant toutes ces conversations, je sentois diminuer en moi cette sévérité que l'âge & l'étude m'avoient donnée : je trouvois bien de l'esprit à Madame de Rantal ; sa figure étoit aimable : elle ne songeoit point à me plaire ; mais une certaine politesse charmante, dont la nature l'a douée, flattoit mon cœur de quelque espérance, & je me sentis amoureux, mais amoureux comme un Amadis. Avant même que d'avoir songé à m'en garantir, Madame de Fercy m'en fit appercevoir : je n'en voulus pas convenir d'abord ; mais les soins qu'on me vit prendre de me parer, & l'envie que j'avois de plaire à Madame de Rantal, me découvroient assez, pour n'avoir pas besoin de mon aveu. Je commençai à lui rendre des soins par une petite fête que je lui donnai ; elle fut si magnifique, que Madame de Fercy ne douta plus de ma passion. C'étoit dans le commencement des jonquilles & de ces autres belles fleurs du Printemps ; mon appartement en étoit tout jonché : il y eut un grand repas ; une musique très-agréable lui succéda, & je leur donnai ensuite une foule de petits divertissemens qui leur parurent assez amusans. Madame de Fercy, qui est de très-belle humeur, & qui ne vouloit rien prendre sur son compte, appella toujours son amie la

Reine de la Fête. Peu de tems après, je fis une partie pour aller passer quatre jours dans une maison merveilleuse, dont je pouvois faire les honneurs; nous partîmes dans le plus beau mois de l'année, c'est-à-dire dans le mois de Juin; Madame de Rantal, Madame de Fercy, Monsieur le Chevalier de Fercy son beau-frere, qui est jeune, fort bien fait, & qui n'a que trop de mérite; un Philosophe qui n'abandonnoit point Madame de Fercy, une de ses amies, & un homme de ma connoissance qui chante très-bien, & qui est fort agréable dans la conversation, & sur-tout à table. Je leur donnai, pendant le séjour que nous fîmes dans ce beau lieu, tous les plaisirs que je pus imaginer: je suis d'un tems plus galant que n'est celui-ci. Rien ne fut oublié pour amuser une ingrate qui commençoit à me désespérer; la profusion & la délicatesse regnoient dans nos repas: j'avois mené des Musiciens excellens. On avoit des concerts. On faisoit des lotteries, dont tous les billets étoient noirs: ce n'étoit point des présens de consequence; mais il y avoit de jolies choses dans tous les lots. Nous allâmes passer une après-dinée dans une petite Isle délicieuse qu'on a fait au milieu d'une pièce d'eau qui est très-grande: cette Isle est revêtue de pierres de taille; quatre petites tours sont aux quatre coins, elles composent chacune un cabinet, dont l'un est une bibliothèque de livres choisis & agréables; l'autre a deux cuves de marbre noir pour les bains; le troisieme est rempli de beaux portraits; & le dernier est une voliere remplie d'oiseaux aimables aux yeux, & qui par leurs chants font retentir les airs d'une agréable harmonie: le milieu de l'Isle est occupé par un pavillon que forme un petit appartement très-complet; il est meublé galement; tout y respire l'amour; & les vûes de cet appartement donnent sur quatre différens parterres, ou

boulingrins. Madame de Rantal se trouva si bien dans ce lieu, que je ne vous représente pas si beau qu'il est en effet, qu'elle avoua n'avoir jamais rien vû d'égal. Je crus que c'étoient des dispositions favorables, & je lui demandai si on pourroit espérer d'être écouté, supposé qu'on lui déclarât ses sentimens dans cette Isle enchantée. Oh! non, reprit-elle; au moins ce seroit selon les gens. Il y en a tel, qu'on aimeroit à entendre, même dans un désert, & à plus forte raison dans un endroit aussi charmant que celui-ci. Ce discours, qu'elle fit sans doute par hazard, ne laissa pas de me flatter. Le lendemain, je fis atteler des carrosses pour promener les Dames dans le parc, qui est un des plus beaux du Royaume; & sur le declin du jour, je fis reprendre le chemin des jardins. Je fis arrêter au bas des cascades; & voyant que chacun se separoit, je conduisis Madame de Rantal vers une grotte dont les eaux vont perpétuellement, & qui étant proche d'un bois, est fort portée d'entendre les rossignols; elle y entra sans difficulté, elle en trouva l'ordre & la situation très-agréables. Je ne voulus pas perdre un moment que je croyois si favorable; je me jettai à ses pieds; je lui dis des choses très-touchantes; je lui fis une peinture fort vive de mes tourmens & de ma passion: elle rioit de tout son cœur, & ne répondoit point, lorsqu'elle s'entendit adresser ces paroles par une fort belle voix.

*Fuyez l'amour, jeune beauté:
Quand de jeunes Amans nous content leur martyre,
Souvent ce qu'ils osent vous dire
Altère fort l'aimable vérité.
Mais dans un âge plus solide,
Lorsque l'on suit l'aveugle guide,
On se devoit à la fidélité.*

Vous avez tout gâté, me dit-elle en riant, quand on eut achevé de chanter : il falloit vous en tenir à la déclaration que vous m'avez faite : ceci a un air si préparé, qu'il ne touche point. Le ton de Madame de Rantal étoit si moqueur, & je crus si bien voir dans ses yeux qu'elle cherchoit à sortir de la grotte, que la colere me prit, & que je dis mille extravagances. Vous jugez bien, Mesdames, que j'avois fait faire ces paroles, & que j'avois posté un de mes Chanteurs dans cet endroit. Avec des ordres précis de les chanter quand j'y serois avec Madame de Rantal : mon soin me réussit mal, comme vous le voyez ; j'en fus de très-méchante humeur le reste du soir. Madame de Fercy s'en apperçut, elle m'en fit des plaisanteries ; mais ce n'étoit plus là ce qui m'occupoit. Le Chevalier de Fercy regardoit Madame de Rantal, & elle lui rendoit ses regards ; il naïsoit entre eux un amour qui fut d'abord fort mystérieux, & je crus remarquer qu'une de leurs raisons pour être si discrets, étoit la présence de Madame de Fercy, qui n'étoit point indifférente pour son beau-frere. Cette découverte me mit au désespoir, & je m'en retournai à Paris, avec la jalousie de plus, & l'espérance de moins : rien ne rend un homme plus malheureux ; je voulus pourtant tenter encore le côté de l'intérêt. Madame de Rantal n'étoit pas riche ; elle aimoit la magnificence. Je crus que cette voye me feroit faire plus de chemin ; mais j'avois affaire à une femme qui avoit une passion, & si peu attachée à ses intérêts, qu'elle auroit donné la couronne de l'Univers pour voir son Amant avec plus de liberté. Je cherchai à me venger ; je révélai le secret de leur amour à Madame de Fercy, qui ne le soupçonnoit que trop : elle est plus redoutable qu'une autre, quand elle est fâchée ; sa rivale eut à souffrir ; son beau-frere fut tourmenté : ces traverses augmentèrent la passion de ces deux

Amans ;

Atans ; & nous trouvâmes seulement, la jalouse Fercy & moi, le secret de nous rendre très-malheureux, en rendant les autres fort misérables.

Vous voyez, Mesdames, que je ne suis pas glorieux, & que j'avoué librement les rigueurs qu'on a eues pour moi.

Vous n'avez pas trop bien fait ; lui dis-je, quand je vis qu'il avoit fini : il n'y a rien qui détermine tant que les exemples ; & telle qui se seroit fait honneur de votre esclavage, si vous aviez été heureux dans celui-là, seroit peut-être honteuse de réparer votre infortune. Le Duc sentit cruellement cette plaisanterie : je le vis, & j'eus le tems de m'en repentir. Il n'étoit plus le maître de contenir ses mouvemens ; il commença dès ce jour-là à ne me point quitter, & Brésy ne put me parler un moment. Il s'aperçut le lendemain, que nous étions fort importunés de lui : il falloit quelqu'un pour épancher son cœur ; ce fut à Madame d'Orselis qu'il fit confidence de ses chagrins. Il y avoit un jour ou deux qu'elle étoit brouillée avec le Chevalier. Son caractère naturel, & son manque d'occupation, lui firent composer des Chansons contre Madame d'Arcire & contre moi. Il y en avoit aussi contre elle, pour ne se pas rendre suspecte. Le Duc de . . . les reçut comme un paquet arrivant de Paris. Nous y étions si maltraitées, & on donnoit des couleurs si terribles à notre séjour chez le Comte, que la Marquise vouloit en partir dès le lendemain : mais je lui représentai, qu'il ne falloit pas s'en aller un moment plutôt ; qu'il étoit plus prudent de mépriser le Poète, que de paroître la craindre. Et puis, ajoutai-je, je ne doute pas que ce ne soit un tour de notre vieux Duc & de Madame d'Orselis : ils seroient trop contents de nous chasser d'un lieu où nous ne devons plus être que peu de tems. Croyez-moi, Mesdames ; demeurons, & faisons contre.

En effet, nous reçûmes à notre tour des Chançons, où le Duc étoit traité comme il le méritoit ; & où la belle & malicieuse Orselis n'étoit pas épargnée. Selincourt étoit trop amoureux de Madame d'Arcire, pour ne nous pas abandonner son oncle. Le Marquis, qui n'étoit pas naturellement endurant, ne s'embarassoit plus des assiduites du vieux Duc ; & il ne manquoit point de le venir interrompre dès qu'il me venoit parler. Un soir, que tout étoit assez calme entre nous, nous engageames Madame d'Arcire, à nous dire quelque chose de ses aventures. Car, lui dites-vous, il faut un peu sçavoir à qui on a affaire quand on vit ensemble. Elle y consentit, & commença de cette sorte le récit que nous lui demandions.

J'étois fort jeune, lorsque Monsieur d'Arcire commença à faire paroître de l'inclination pour moi : il me regarda d'abord comme un parti convenable ; mais bientôt après il m'aima véritablement, & voulut m'obtenir de mon cœur, plutôt que de mes parens. Il avoit bien de l'esprit, & sa figure étoit noble & agréable. Il avoit un certain air que donne la bonne compagnie, & qu'on ne connoît point parmi les gens du commun. Il me plaisoit extrêmement ; je ne lui en voulois rien témoigner : mais dix ans qu'il avoit plus que moi, lui avoient acquis une expérience qui ne lui permettoit pas de s'y tromper. Il démêloit avec un plaisir sensible, les mouvemens d'un jeune cœur qui ne pouvoit lui résister. Il avoit dessein de devenir mon époux ; il ne négligoit rien pour me prouver respectueusement son amour, & pour m'obliger à répondre. Ma mère, qui voyoit son attachement, n'en auroit point été fâchée, s'il avoit déclaré ses intentions ; mais il ne lui en avoit pas encore parlé ; & j'avois souvent des reprimandes sévères de le souffrir me dire tout bas quelques mots. Je l'aimois, je l'avois : il étoit cependant content de

de connoître cette vérité, & il se passoit de mes discours: je n'avois pas la hardiesse de lui répondre. Il se passa un an dans ce silence de ma part. Insensiblement, le monde me rendit plus assurée. Je lui dis quelques mots, qui mirent le comble à son bonheur: Il avoit un esprit insinuant, dont il n'étoit pas possible de se parer. Ma mere lui vouloit en vain interdire ces visites: Il lui parloit d'une manière, que sans rien dire de positif, il la laissoit dans des espérances qui lui suffisoient. Lorsqu'il étoit absent, il lui étoit même permis de m'écrire aussi, pourvu que ce fût dans le même paquet. Sa manière d'écrire étoit badine, & il avoit beaucoup d'imagination. Nous allâmes faire un voyage à une Terre de ma Famille, dans une belle Province. Chacun s'empressa à nous divertir; & nous fîmes d'une Fête chez un de mes parents, qui dura huit jours. Il y avoit souvent des chasses: on y dansoit; on y faisoit bonne chère; on y jouoit à divers jeux: la liberté y étoit entière, & la compagnie assez bonne, quoique nombreuse. Nous sortions de dîner un jour, lorsqu'on apporta à ma mere un paquet de Lettres de Monsieur d'Arcire. Il étoit à cent lieues de-là, attaché par son devoir. Il nous mandoit, d'une manière fine, la douleur qu'il avoit de ne pouvoir être où nous étions. C'étoit son pays natal: il n'y auroit rien eu d'étrange quand on l'y auroit vu. J'avois une Lettre à part, que je pris après qu'on en eut fait lecture: Et comme il écrivoit bien, & qu'on lit plus d'une fois ce qui vient de gens qu'on aime, je passai dans le jardin avec une de mes amies, avec qui je la relûs. Comme j'étois dans cette occupation, j'entendis quelque bruit: un peu après, je m'entendis nommer par une femme, qui couroit vers nous avec un homme, que je connus bientôt pour Monsieur d'Arcire. Qui n'a point eu de ces surprises, n'a jamais senti de vrais plaisirs. Imaginez-vous une jeu-

ne personne dont le cœur étoit tendre, charmée de lire une simple Lettre, chagrine d'un éloignement qui lui retardoit la joye de voir son Amant, & qui dans cet instant même le voit devant ses yeux. Je ne sçais encore si votre imagination vous fournira des idées qui approchent de ce que je sentis dans ce moment agréable. Je rougis, je devins pâle, je fus embarrassée, je baissai les yeux, & je ne dis pas un mot.

Je ne crois pas blesser la bienséance, en avouant les sentimens que j'ai eus pour un homme que j'ai épousé; mais il faut entendre le reste. Il est donc vrai que ce voyage en poste, précipité comme celui d'un courier, flatta ma vanité & mon cœur. Je fus cependant si bien maîtresse de moi, qu'au milieu d'une grande compagnie où regnoit la liberté, malgré le plaisir secret que je sentoais, & le désir extrême que Monsieur d'Arcire avoit de me parler, j'évitai sa conversation avec tant de soin, qu'en quatre jours qu'il resta dans cette maison avec nous, il n'eut pas la douceur de me dire un mot en particulier. Mes raisons, pour garder cette conduite, étoient, qu'un homme, qui arrivoit si promptement dans un lieu dont il connoissoit à peine le maître, faisoit un trait de passion vive, dont je ne manquerois pas de paroître l'objet, puisqu'il ne connoissoit particulièrement que ma mère & moi. Vous voyez que j'étois une personne sensée; & que je pensois assez juste. On s'en devina pas moins son secret; mais au moins, je ne pûs être accusée d'être de moitié.

Monsieur d'Arcire se servoit du seul langage qui lui étoit permis: Il me regardoit avec ardeur, & cherchant dans mes yeux la cause de ma sévérité; je ne sçais s'il la devina, ou si une certaine joye douce qu'il voyoit briller dans mes actions, lui fit conjecturer qu'il n'étoit point mal avec moi. Mais après avoir bien fait des tentatives inutiles, il

il se contenta de me dire des choses gracieuses dans divers jeux, à quoi on s'amusoit. Il proposa les Proverbes. C'est en celui que j'ai appris à y jouer: Il étoit un Acteur merveilleux; & il dispoſoit si bien ceux qu'il jouoit, que j'avois toujours des applications à me faire. Je ne puis passer sous silence une Histoire qu'il nous conta, un jour que chacun fut obligé d'en faire une: Elle est assez extraordinaire, pour être contée; & c'est un fait constant, qui est venu à la connoissance de bien des gens. Voici comme il la conta.

... J'arrive du fond du Bourbonnois, comme vous sçavez, Mesdames. Comminge y a fait un tour pendant que j'y étois, c'est de lui même que je tiens ce que je vais vous dire. Il voyageoit dans le Berry, & prenoit souvent des chemins de traverse: Il arriva un soir dans une mauvaise Hôtel-lerie, où il étoit fort connu, & où on auroit voulu le recevoir bien; mais les lieux s'y oppoſoient, & le peu de logement de la maison étoit occupé par des gens qu'on n'osa déloger; il ne restoit qu'une chambre basse toute des plus incommodes, avec un cabinet à côté, où on dressa un mauvais lit pour un ami de Comminge qui voyageoit avec lui. Ils souperent ensemble: il faisoit froid, on alluma un grand feu; & comme ils vouloient partir fort matin; un Valet de chambre de Comminge mit de la lumière dans la cheminée: voilà justement, Mesdames, comme on commence toutes les Histoires d'Esprits. Les deux amis s'endormirent comme s'ils eussent été sur des matelas admirables: à peine Comminge avoit-il commencé son premier somme, que son ami cria de toute sa force: Comminge, quelque chose m'étrangle: Comminge, qui étoit dans son premier sommeil, répondit peu de choses, & se rendormit aussitôt: ce ne fut pourtant pas de

sorte que l'inquiétude ne le réveillât peu de tems après. Il appella son ami ; il ne lui répondit point. Il alla prendre de la lumière , & entra dans le cabinet : où étoit cet ami malheureux. Mais quel étonnement fut le sien , quand il le trouva sans pouls & sans mouvement , & pris à la gorge par un homme mort tout chargé de chaînes ! Le spectacle étoit horrible. Comminge fit de grands cris pour appeller du secours. Le Maître de la maison vint en bonnet de nuit , la lampe de la cuisine à la main , & fut bien surpris quand il vit cet accident. On chercha des remèdes pour l'ami de Comminge ; auparavant qu'eût approfondi le mystère. On courut éveiller le Barbier du Village , pour le saigner. On apporta un miroir , pour voir s'il respiroit encore. On connut qu'il n'étoit pas mort : On arracha difficilement le mort qui le tenoit bien fermes : & lorsque l'on vit que les remèdes faisoient leur effet , Comminge apprit de l'Hôte , que c'étoit son Valet d'écurie , qui depuis peu de jours avoit un transport au cerveau , qui le rendoit furieux ; qu'on l'avoit enchaîné dans l'écurie ; qu'apparemment il avoit brisé ses chaînes ; qu'il avoit passé par une petite porte , qui communiquoit de cette écurie dans le cabinet , & qu'il étoit venu expirer sur le lit du malheureux voyageur. Voilà , Mesdames , la vérité de ce fait , qui est , à mon sens , bien plus terrible que tout ce qu'on conte des Esprits : car ceci est réel ; l'illusion des sens n'y a point de part. L'ami de Comminge guérit en quelques jours : il avoua qu'il n'avoit jamais eu une si grande peur. Et pour moi , je crois bien que rien ne peut être si épouvantable que le tems qui précéda son évanouissement.

Voilà comme Monsieur d'Arcire finit sa petite narration. Toutes les femmes avoient pensé mourir de peur , & se trouvoient fort soulagées que

ce fût un mort, plutôt qu'un Esprit. Il me resta à vous dire que nous restâmes encore un jour dans le lieu où nous étions, & que nous primes après, le chemin de la Terre de ma mere. Mr. d'Arcire eut la permission de nous y suivre: il eut un peu sa revanche alors; car n'étant plus si observée, je pris la liberté de l'écouter, & de lui répondre. Il alla voir sa famille, qui étoit à une journée de nous. Ma mere avoit aussi dans ce canton une parente qu'elle alla voir; cette parente étoit laide; & sa jeunesse étoit passée; elle avoit une passion pour Monsieur d'Arcire, très-vive; & alors très-malheureuse; je crois pourtant que dans des tems d'oisiveté il s'en étoit amusé: il aimoit à se voir aimé; mais la manière dont il la traitoit devant moi, n'étoit pas attirante: son air & ses discours étoient toujours ironiques: elle en étoit au désespoir dans le fond de son cœur; mais elle a de l'esprit & de la dissimulation; elle parloit à ma mere en faveur de Monsieur d'Arcire, qui ne lui avoit pourtant point fait confidence de ses desseins; mais elle vouloit s'insinuer auprès de ma mere, & marquer à Monsieur d'Arcire qu'elle l'aimoit délicatement. Pour chercher ensuite à se venger de moi, elle inventa des intrigues entières dont elle me fit l'Héroïne; c'étoit d'un ton de compassion pour une aimable fille de ses parentes qui s'alloit perdre par cette conduite: elle exhortoit en même tems Monsieur d'Arcire à m'épouser, afin, disoit-elle, de me retirer d'un pas si glissant. Elle eut d'abord le pouvoir de lui faire sentir le poignard qu'elle enfonçoit avec tant d'art; mais il voulut s'éclaircir de ces accusations, & les trouva si fausses; qu'un jour, comme elle tâchoit encore à lui donner de mauvaises impressions contre moi, & qu'elle ajoutoit des prières pour l'engager à m'épouser: Qui, Madame, lui dit-il, je l'épouserai, votre aimable parente; mais ce ne sera pas pour rétri-

blir cette réputation que vous déchirez sans cesse; ce sera pour couronner la vertu d'une fille à qui on ne peut rien reprocher. Un coup de foudre n'est point pareil à l'effet que causèrent de si terribles paroles; elle en fut confonduë; & malgré cette pernicieuse femme, qui mouroit d'amour & de fureur, j'épousai Monsieur d'Arcire peu de tems après que je fus retournée à Paris, & nous avons passé ensemble des jours très-heureux: il est vrai que depuis qu'une mort trop cruelle me l'a enlevé, je n'ai pu m'empêcher, dans une affaire qui se présenta, de faire sentir à cette Amante maltraitée, que je savois tout ce qui s'étoit passé entre elle & Monsieur d'Arcire: ce ne fut pas un léger chagrin pour elle; car elle jouë la dévote, & rien ne pouvoit lui déplaire davantage que ce qui me persuadoit le contraire. Madame d'Arcire acheva son récit, & nous la remercîames tous du plaisir qu'elle nous avoit donné. Il n'y avoit que le Comte, dont la tendresse ou la bizarrerie ne pouvoit s'accommoder d'un prédecesseur si parfaitement aimé; mais ce fut un nuage qui se dissipa bientôt.

Le lendemain, Madame de Richardin vint nous rendre notre visite; elle étoit toute en couleur de rose; son mari avoit un buffe & une plume verte; il lui donnoit la main gravement en Ecuyer; le petit laquais rouge lui porta sa robe jusqu'au milieu d'un galeme où nous étions assis; & la grande fille avoit une petite grisette simple & brune. Nous la reçûmes comme la Reine de Cithère. Bréfy se jeta à ses pieds, & l'assûra qu'il n'avoit pas eu un moment de santé depuis qu'il étoit revenu de chez elle, & quo c'étoit ce qui l'avoit empêché de lui rendre ses devoirs. Bréfy n'ayant pas répondu à Madame de Richardin, avec toute la tendresse qu'elle s'étoit imaginée qu'il devoit avoir pour elle, elle récompensa plusieurs fois à lui parler sur le même ton; mais remarquant que,
loin

loin de se contraindre, il lui répondoit avec un souris moqueur : allons-nous en, dit-elle en se levant brusquement ; on ne sait pas ici recevoir les personnes comme moi. Monsieur de Richardin, que Selincourt avoit entretenu pour faire les honneurs de chez lui, fut fort surpris du prompt départ de sa femme ; mais il se disposa à lui obéir. Cependant Selincourt, qui jugea bien que le chagrin de Madame de Richardin étoit fondé sur l'indifférence de Brésy, s'approcha d'elle, & lui proposa de faire collation avant que de partir. Madame de Richardin le refusa avec un air colere ; & suivie de sa grande fille & de son mari, partit avec beaucoup de diligence. Dès que la Richardin fut dans son carosse, un reste d'espérance, ou un repentir de l'extravagance de sa sortie, la fit feindre d'être malade : Qu'on arrête, dit-elle à son mari, je me trouve fort mal. Le pauvre homme n'osa s'opposer à une volonté accoutumée à déterminer la siennne ; il descendit avec sa petite épouse ; & l'appuyant d'un côté, & sa fille de l'autre, ils revinrent nous retrouver. Le spectacle nous parut nouveau : & la petite Richardin, évanouie, ou plutôt en jouant le rôle, nous causa un tel éclat de rire, que le Comte fut obligé de nous faire taire, pour remplir son devoir de Maître de la maison.

On posa le malade sur un sofa ; son mari & sa fille firent les affligés : cela importuna Madame de Richardin ; elle avoit ses desseins, elle leur dit d'un ton à les faire trembler : Allez-vous-en, laissez-moi en repos ; je ne suis pas en état d'alleroucher à mon Château. Nous fûmes fort surpris de cette résolution ; c'étoit l'affaire de tout le monde, chacun imagina un moyen d'en empêcher l'exécution : Madame de Richardin ne fait bien de l'honneur, dit Selincourt ; mais j'ai peur que mille choses lui manquent ici dans un mal aussi pressant que le sien. Nous avons des femmes si mal a-

droi-

droites, ajouta la Marquise, qu'une personne aussi délicate que Madame s'en trouvera peut-être mal servie. Ce n'est pas la difficulté, continua Bréfy: je lui ferois volontiers de Valet de chambre; mais ajouta-t-il en baissant la voix, où la mettez-vous? Vous savez les bruits étranges qu'on entend dans cet appartement, qui seul seroit digne d'elle. Pour moi, dit Selincourt, en entrant parfaitement dans la pensée du Marquis, j'ai voulu une nuit faire le brave, mais je crus que tous les Diables étoient déchainés dans cet appartement. Quelque avantage que l'on eût ici d'avoir Madame de Richardin, j'ai une considération pour elle, qui m'empêche de vouloir acheter ce plaisir au prix des frayeurs qu'elle pourroit sentir. Ces discours se tenoient d'un ton discret, qui ne laissoit pas de s'entendre, & qui fit l'effet que nous souhaitions. Des Esprits! s'écria Madame de Richardin; des Esprits! ajouta-t-elle, en criant de toute sa force. Qu'on appelle Monsieur de Richardin, & que je parte tout-à-l'heure. Alors oubliant sa maladie, elle se mit à courir vers la cour: heureusement, son mari & sa fille n'étoient pas pressés de partir, & s'amusoient à faire collation. Chacun étant ravi de la peur de cette femme, courut après elle pour la reconduire. Les Esprits lui avoient troublé le sien à un point, qu'elle nous refusa le salut, & qu'elle sauta fort légèrement dans son carrosse.

Dès que nous en fûmes défaits, nous repassâmes tous ses défauts; son orgueil, sa présomption, son ridicule, ses passions; mais nous conclûmes que rien en elle n'étoit en un si haut point que la peur, puisqu'elle lui avoit fait oublier ses prétendus maux, ou déranger ses vâës amoureuses. Avez-vous vu, dit la Marquise, la frayeur peinte sur son visage au premier mot du Marquis? Quand elle auroit vu effectivement les Esprits dont il par-

loit,

loit, qu'auroit-elle pu faire de pis ? En effet, dit alors Bréfy, la simple idée lui a donné le coup mortel. Ma foi, dit Chanteuil, si Madame de M. . . . n'avoit pas eu plus de courage qu'elle, B. . . . n'eût jamais été heureux. Quoi ! dit la Marquise, vous sçavez une Histoire d'Esprits, & vous nous l'avez jusqu'ici cachée ? J'ai cru, reprit Chanteuil, que personne n'ignoroit cette aventure. Le Comte ajouta, qu'il y avoit du moins peu de gens qui ne la sçussent. Pour moi, repliqua Madame d'Arcire, je n'en ai jamais entendu parler. Madame d'Orselis en dit autant. J'avouai que je la sçavois parfaitement ; & nous obligeames le Chevalier à nous la dire. Voici comme il s'en acquitta.

M. . . . étoit un brave homme, qui s'étoit fait distinguer dans une troupe illustre : B. . . . étoit son ami ; mais il devint amoureux de sa femme, & le rendit jaloux : il ne cessa pourtant pas de le voir, pour ne point donner de scène au public ; mais lorsqu'il mourut, il pria Madame de M. . . . de ne lui faire jamais occuper sa place. Madame de M. . . . ne promit rien ; ses larmes la suffoquèrent, & son dessein n'étoit pas de s'engager dans une chose dont le cœur doit être le maître. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait. B. . . . qui étoit fort amoureux, & qui n'étoit point haï, consola bientôt l'aimable veuve : ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûterent pendant cette année les premiers charmes de l'espérance. Quand le tems de leur bonheur fut arrivé, ils résolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour & quelques Domestiques. L'heure de la cérémonie fut marquée à minuit ; & ces Amans, au coin de leur feu, se disoient de ces choses qui n'ennuyant jamais, lorsqu'une fille de Madame de M. . . . qui n'avoit que sept ans, & qui étoit près d'eux, s'écria : Ah ! voilà mon père !

Madame

dame de M.... tourna la tête, & ne le vit que trop. B.... homme de bon esprit, & d'une impétuosité connue dans de plus grands dangers, regarda, & vit la même chose. Il se leva, mit l'épée à la main, & s'avanga sur le fantôme; le fantôme paroit des deux mains, sans beaucoup s'embarasser de cette poursuite, qui ne pouvoit lui faire de mal. B.... l'interrogea; l'Esprit demeura muet, & se glissa fort subtilement derrière un rideau de fenêtre. B.... y courut, leva le rideau, & ne trouva plus rien: j'ignore s'il n'eut point quelque mouvement de frayeur; mais la passion lui auroit tout fait surmonter. Il pressa vainement Madame de M.... de le rendre heureux, malgré l'apparition. Elle mouroit de peur; les dernières paroles de son époux la frappèrent dans ce moment d'une telle sorte, que, sans expliquer son intention, elle retarda son mariage avec B...., quoiqu'on les attendit à l'Eglise. Cette aventure fut publiée. B...., qui crut avec raison qu'il est aussi ridicule de nier un fait que d'être visionnaire, convint avec tous ses amis de la vérité de celui-ci; & ce ne fut qu'avec le tems, que Madame de M.... se détermina à se remarier. Cette union n'a pas laissé d'être heureuse par la suite. Des gens plus poltrons, ou moins amoureux, auroient obéi à l'ordre tacite de l'ame de M...., & auroient eu bien des plaisirs de moins.

Cette Histoire nous effraya un peu; les personnages sont gens raisonnables, & difficilement les croiroit-on capables des faiblesses qui fournissent les visions. La Marquise & Madame d'Orfelis raisonnèrent fort sur cette Histoire, qui sans doute est fort surprenante: & le Comte, le Marquis, & le Chevalier, assurèrent, qu'il n'y en avoit pas un d'eux qui ne voulût bien soutenir une telle aventure, pour obtenir une belle personne dont ils seroient amoureux.

Le lendemain du départ de la Richardin, ayant été toute la journée sans importuns, je pris ce tems pour demander à Brésy le récit qu'il nous avoit promis de quelques-unes de ses aventures. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a trois ans, Mesdames, que, trompé par le dépit, & croyant n'avoir plus d'amour, je me trouvais à l'Opera auprès d'une jolie femme que je ne connoissois point: elle me parut si brillante par le feu de son esprit, que des beautés parfaites, qui étoient à deux pas d'elle, n'attirerent mes regards, que pour regarder ensuite avec plus de plaisir une personne simplement agréable, mais qui me plaisoit infiniment; je crois pouvoir dire que je ne lui déplais pas: elle fut sensible aux louanges que je lui donnai. Un de mes amis voulut m'entraîner dès que l'Opera fut fini, je lui dis de partir tout seul; j'attendis que la foule fût dissipée, & je résolus de faire connoissance avec Madame d'Arbure; elle se nommoit ainsi. Je la trouvai le lendemain à la Comédie; je lui parlai plus long tems que le jour précédent: ses yeux brilloient d'un feu vif & touchant; je ne parlai plus que d'elle; je lui donnois toutes les louanges que l'on donne aux personnes que l'on aime: cela lui revint, elle m'en fut gré; elle ne me voyoit plus sans un trouble qui prouvoit sa sensibilité & ses sentimens. Je me présentai un jour sur son passage, pour lui parler en sortant de l'Opera; mais un homme lui donnoit la main. Je ne pus l'aborder, & je remarquai avec un plaisir sensible, qu'elle avoit de l'attention à me regarder. Je savois que j'avois un rival depuis long-tems: ce ne sont pas toujours les plus à craindre; mais celui-là étoit à redouter par les regards qu'elle avoit pour lui. J'écrivis un billet dont je chargeai un de mes gens, homme intelligent s'il en fut jamais sur ces sortes de choses, & de quel

je me servois, lorsque je me mélois d'être amoureux. Ne te va pas tromper, lui dis-je en lui donnant mon billet; ne le mets qu'entre les mains de Madame d'Arbure. Vous me croyez donc un sot, me répondit-il: Oh! Monsieur, je sçais fort bien de qui il faut se garder. Et de qui? repris-je, pour voir jusqu'où alloient ses connoissances. Il me nomma justement mon rival. Va, lui dis-je, va; tu en sçais-trop, pour ne pas faire ton devoir. Il ne voulut en effet jamais donner mon billet; à une Femme de chambre qui ne vouloit pas le laisser entrer dans la chambre de sa Maîtresse, parce qu'elle étoit au lit. Son obstination lui donna les entrées; il donna la lettre en homme expérimenté: & lui ayant dit mon nom, il vit que Madame d'Arbure la lisoit en rougissant: Elle contenoit à-peu-près ces paroles.

Si les effets que vous avez produits sur mon cœur, ont causé quelque trouble dans le vôtre, je ne céderois pas ma félicité aux Dieux. Kous dirai-je, Madame, tout ce que je pense? Je me flatte de peu voir aspirer à cette gloire. Ne me sçachez point mauvais gré d'une vanité qui prend sa source dans mes desirs; Et confirmez-moi, s'il se peut, ce que j'ai cru voir dans vos beaux yeux.

L'aimable Madame d'Arbure me répondit en ces termes: *Il n'y a point dans votre Lettre un certain naturel*

que j'y voudrois voir: Vous êtes brouillé avec une Matrasse indigne de vous, véritablement, mais dont vous ne laissez pas d'être enchanté. Je ne suis point peut-être destinée à rompre ce charme. Ce n'est, sans doute, que pour vous dépiquer, que vous tâchez à troubler mon cœur; Et ce cœur ne laisse pas de l'être, malgré mes réflexions.

Elle avoit raison, Mesdames: j'aimois une conquête, s'il en fut jamais; je l'ai bien reconnu depuis. Mais en ce tems-là, je la regardois comme une Déesse: Je ne voulois que la fâcher par un air d'engagement avec une jolie femme: Et si Madame d'Arbure me plaisoit plus qu'une autre, il s'en falloit bien qu'elle ne me fit oublier mon infidèle. Je ne laissois pas d'être bien content de sa réponse: je la fis suivre l'après-dinée: Je sçus qu'elle étoit dans une maison où je pouvois aller: Je ne manquai pas de m'y rendre: Elle ne douta pas que cette visite ne fût pour elle: je ne la lui laissai gueres ignorer. Tandis que la Maitresse du logis parloit à d'autres gens; j'eus la liberté de lui dire en peu de mots l'attention que j'avois à la chercher. Nous restâmes ensuite seuls avec la Dame qu'elle étoit venu voir: il falut que la conversation se passât entre nous trois: elle fut si vive & si aimable de la part de ma nouvelle Maitresse, que je me crus dans ce moment très-amoureux, & très-fortuné. Il étoit tard quand nous nous séparâmes: je la priai de se trouver le lendemain à l'Opera; elle me le promit, & j'eus le plaisir de voir le lendemain qu'elle me tint parole.

Le jour suivant, je me rendis chez Madame d'Arbure à quatre heures après midi: elle étoit seule; on alla m'annoncer; elle vint au-devant de moi. Pourquoi venez-vous, me dit-elle? Ne vous avois-je pas dit hier de ne pas venir? Il est vrai, lui dis-je d'un air de confiance, que vous me l'avez défendu: mais j'ai cru être assez malheureux par cette défense, sans augmenter mes chagrins, en vous obéissant exactement. Ma réponse étoit assez impertinente, j'en conviens; mais Madame d'Arbure n'y fit pas de réflexion. Que dirai-je, reprit-elle, si quelqu'un vous trouve ici? Je serai fort embarrassée: On ne vous y a jamais vu; personne ne vous y attend; on fera des

des commentaires sur cette visite. Eh bien, lui dis-je, rien n'est plus aisé que de vous tirer de cet embarras. Je vais renvoyer mon carrosse : Ordonnez que votre porte soit fermée à tout le monde. L'expédient parut d'une prudence admirable : on s'en servit, & je restai jusqu'au soir avec la charmante Madame d'Arbure. On ne peut s'ennuyer avec elle : c'est l'imagination la plus brillante, & les expressions les plus vives, qu'on puisse avoir. Elle a même un air de modestie, qui ajoute infiniment aux choses tendres qu'elle dit ; & on croit toujours qu'elle en est à sa première passion.

Je la vis ainsi quelques jours. Mais la fatalité de mon étoile me conduisit dans un lieu, où mon autre Maîtresse me rengagea si bien, que non seulement j'eus la foiblesse de me raccommo-der avec elle ; j'eus encore l'injustice de lui conter mon aventure, & de la rendre maîtresse du secret d'une femme cent fois plus aimable qu'elle. Je vous avoue mes torts, Mesdames. Je vis moins souvent Madame d'Arbure : elle se douta de la cause de ce changement : elle s'en plaignit avec tendresse, mais inutilement. Elle me demanda ses Lettres : je les lui rendis aussi-tôt. Voilà déjà un trait de légèreté dans ma vie. En voici un qui ne lui en doit rien. Il revint à Madame d'Arbure, que j'avois été indiscret : on lui en dit même beaucoup plus que je n'en avois dit. Elle voulut un éclaircissement de moi : je le lui donnai, tant bon que mauvais. Elle me parut cette fois-là plus aimable que jamais : Je voulus l'appaiser ; je connoissois l'ascendant prodigieux que j'avois sur son cœur : il n'y en eut jamais un pareil ; mais elle est fière, & je n'y gagnai rien. Je partis peu de tems après pour l'armée. Ma Maîtresse, qui avoit entendu dire que les absens ont toujours tort, se brouilla avec moi avant mon départ.

départ. Je partis de Paris, persuadé qu'il falloit oublier cette infidèle. L'oisiveté de la campagne, qui fut grande cette année-là, me fit résoudre d'écrire à Madame d'Arbure. Je le fis d'abord comme un homme qui se repent sincerement de ses mauvais procedez: Elle me répondit en femme qui me faisoit grace. J'écrivis ensuite d'un stile d'ami: elle entra fort dans le parti que je lui propoisois d'être mon amie. Ses Lettres étoient charmantes: l'amitié y étoit peinte avec des couleurs dont l'amour même auroit pû être jaloux. J'étois en colere contre cette femme qui m'avoit quitté: Je crus sentir de bonne-foi de la passion pour Madame d'Arbure. Mes Lettres commencerent à être plus tendres. Elle me pria de ne la point troubler dans la résolution qu'elle avoit faite, de ne me regarder que comme son ami. Elle me remettoit devant les yeux la manière dont j'en avois usé avec elle; & finissoit par me dire, que mon amitié la toucheroit plus que l'ardeur d'un autre; & que mon amour, s'il lui donnoit des plaisirs, seroit suivi de peines trop cruelles. Ces choses-là ne sont point rebutantes; il y avoit une certaine grace dans toutes ses paroles, qui passoit jusqu'à mon cœur. Je puis même vous montrer une de ses Lettres, qui m'est restée, & qu'elle m'écrivit en ce tems-là. A ces mots, le Marquis la tira de sa poche, & y lut ces paroles:

*Que vous ai-je fait, pour en vouloir toujours à mon cœur, sans vous sentir digne de le posséder, ni capable de le conserver long-tems? Ne savez-vous pas à quel point le vôtre est nécessaire à ma félicité? Vous faut-il encore une marque de ma faiblesse, pour achever votre triomphe? Je ne vous ai que trop aimé: je vous l'ai marqué assez vivement; vous me sacrifiez. Toute ma haine se retourne vers moi ri-
vale:*

vale : toute ma tendresse vous resta ; je vous l'avoue à ma honte , je n'ai pas cessé un moment de vous aimer : mais que voulez-vous faire de cet aveu ? Un sacrifice , peut-être , à cette nouvelle Fée , qui vous retient dans ses enchantemens. Ah ! que plutôt je meure , que de consentir à un renouvellement qui m'attirera un nouveau supplice. Je ne veux plus entendre parler de vous ; oubliez jusqu'à mon nom. Mais que gagnerai-je à me priver de la douceur de vous voir , & de recevoir de vos nouvelles ? Qu'importe comment je perde la vie ; ne mourrai-je pas si je ne veux-vois plus ?

Nous trouvâmes tous cette Lettre fort tendre. Le Marquis reprit ainsi la parole : Je fus touché de cette Lettre ; je lui mandai tant de choses ; je l'assurai si fort d'un amour constant ; je lui peignis si bien le plaisir que j'aurois à la revoir , qu'elle ne put résister davantage à un homme pour qui elle se sentoit un penchant insurmontable. Nous nous écrivîmes tous les jours pendant le reste de la campagne. Je lui envoyai mon portrait ; elle m'envoya le sien : je sentois avec transport approcher mon retour : je me rendis chez elle deux heures après mon arrivée. Ses transports & les miens ne se peuvent décrire. Je fus quinze jours le plus heureux homme de l'Univers. Elle abandonnoit tout le reste du monde pour ne voir que moi. Ma félicité étoit trop charmante. J'appris que mon autre Maîtresse étoit occupée par deux ou trois jeunes gens. J'allai chez elle une après-soupée , dans la seule vûe d'étonner ses Amans , par l'apparition d'un Amant autrefois aimé. Mais je ne sçais comment l'amour s'en mêla : Mes rivaux me quitterent la place ; l'infidèle me demanda pardon ; je me raccommodai avec elle , & je quittai encore une fois la tendre , la spirituelle , la divine Madame d'Arbure. Je lui écrivis une pièce d'éloquence , pour justifier le bizarre penchant que j'avois
pour

pour une femme que j'avois lui être fort inférieure. Madame d'Arbure sentit tout ce que le dépit a de plus affreux : mais sa tendresse pour moi, & sa douceur naturelle, firent qu'elle ne m'écrivit que ce qu'une douleur sensible est capable d'inspirer à la plus aimable de toutes les Maîtresses. Je me fais mon procès à moi-même, je me le fis même dès ce tems-là ; mais j'étois en effet enchanté ; sans que personne eût le pouvoir de finir l'aventure. J'ai reçu depuis vingt témoignages de passion de la part de Madame d'Arbure : elle a fait ce qu'elle a pu pour se conserver mon amitié ; mais soit honte, soit bizarrerie, je n'y ai point répondu. J'ai rompu depuis avec sa rivale ; j'ai eu des amusemens sans passion ; il faut convenir que cela n'est pas trop agréable. Enfin, je suis revenu des folies de ma jeunesse, & je ne me trouve que trop capable d'une manière d'aimer cent fois plus touchante, & que jusqu'à présent je ne connoissois pas.

Le Marquis finit ainsi son récit : les exemples de sa légèreté me causèrent quelques mouvemens de chagrin ; mais je les cachai avec soin. On raisonna sur les aventures de Brécy : Selincourt fut ce soir-là d'une humeur charmante, il nous proposa d'aller le lendemain à l'Opera ; il nous dit, qu'il avoit déjà envoyé des relais en trois endroits de la route ; qu'on reviendrait le même jour. Il faisoit un tems merveilleux & un beau clair de Lune ; nous trouvâmes que ce seroit une folie assez rejouissante. Madame d'Orselis, qui se pique quelquefois d'être dans la droite raison, représenta, que nous nous en allions dans peu de jours, & que ce seroit un empressement hors de sa place. Madame d'Arcire & moi nous récriâmes sur sa sévérité. Chanteuil, qui de tems en tems lui revenoit, pour éviter la prescription, lui en fit la guerre ; elle se rendit : & sans nous en lever

plus matin qu'à l'ordinaire, nous partimes, & nous arrivâmes un quart d'heure avant que l'on commençât l'Opéra. Nous y trouvâmes beaucoup de nos amis, qui nous crurent de retour, & qui furent le lendemain à nos portes. Nos gens, qui n'avoient point été avertis de ce petit voyage, crurent qu'ils révoient, quand ils leur dirent qu'ils nous avoient vus. Nous repartîmes après l'Opéra, & avec nos relais nous arrivâmes avant minuit à Selincourt. Le lendemain, nous priâmes le Comte de nous dire, comme les autres, quelques-unes de ses aventures; il consentit à subir cette loi. Voici comment il s'en acquitta.

Il y a quelques années, Mesdames, qu'étant à Fontainebleau, je renouvelai connoissance avec une femme chez qui j'avois été plusieurs fois lorsqu'elle étoit fille, & que j'avois perdue de vûe depuis: je la retrouvai plus aimable que jamais; il me parut qu'elle me revoyoit avec plaisir. Je contribuai à la divertir pendant qu'elle fut à Fontainebleau; je lui donnois la main à la Comédie; je la menois promener; mon équipage étoit à son service; je lui disois de petits riens tout bas, qu'elle écoutoit mystérieusement. Un de mes amis, qui avoit échoué auprès d'elle, ne laissoit pas de m'y rendre service, parce qu'il avoit besoin de moi, & qu'il sçait bien que ce sont ceux dont on a le plus de reconnaissance; elle me voyoit un Courtisan si assidu auprès du Roi (car vous sçavez, Mesdames, que je ne manquois à aucuns de mes devoirs) qu'elle me sçavoit un gré infini de ce que je faisois pour elle, & du tems que je lui donnois, lorsque je manquois au coucher pour être plus long-tems auprès d'elle: elle s'en applaudissoit, & c'étoit-là son endroit sensible. Enfin, quand elle partit pour une de ses Terres, j'étois déjà assez bien auprès d'elle: je lui écrivis; elle me fit réponse; je me rendis chez elle dès qu'elle fut

fut de retour à Paris : les autres visites lui paroissent longues, elle ne comptoit que moi parmi une foule de gens qui la voyoient ! je lui remarquois une inquiétude charmante quand il arrivoit quelqu'un pendant ma visite ; elle avoit sans cesse les yeux sur moi , pour voir si je ne me préparois point à m'en aller. Il faut que j'avoue , que j'avois quelquefois la malice de prendre congé d'elle , quoique je n'eusse point affaire ailleurs ; c'étoit en cette occasion où son cœur se déclaroit : elle avoit , disoit-elle , un mot à me dire ; ce mot n'étoit rien , c'étoit seulement pour m'arrêter. Cependant je n'avois point encore de véritables preuves de cette tendresse qui me charmoit ; je lui en faisois souvent mes plaintes , mais je n'avançois rien. Une femme de ses amies , belle , bien faite , & des plus réjouissantes , s'avisa de me vouloir du bien , lorsque j'étois dans la situation dont je viens de vous parler. La cruauté me feroit mal ; je répondis assez bien à cette femme , quoiqu'en effet j'aimasse cent fois mieux Madame de Sardise. J'allai plusieurs fois chez sa rivale , elle le sut , elle en pensa mourir de douleur ; elle s'en plaignit à moi d'une façon à me faire repentir de mon infidélité. Voilà , Madame , ce que c'est , lui dis-je , que de faire languir trop long-tems un Amant malheureux ; il prend ce qu'il trouve en son chemin ; mais si j'étois sûr de votre cœur , je quitterois tout le reste du monde. Madame de Sardise m'aimoit véritablement ; j'eus lieu d'être content d'elle : elle mit des graces à mon bonheur qui y ajoutoient infiniment ; elle a une modestie adorable ; & elle avoit une application parfaite à tout ce qui pouvoit me prouver sa tendresse. Je me crus quelque-tems au-dessus de la fortune ; j'étois charmé d'avoir fait cette illustre conquête : elle sçavoit le prix de ce qu'elle faisoit pour moi ; & jugeant trop bien de ma reconnaissance ,

elle n'avoit point voulu cesser de voir Madame d'Ardane, crainte de passer pour jalouse auprès d'elle. J'avois été long-tems sans aller chez cette dernière; elle prit son tems que son amie parloit à quelqu'un, pour m'en faire des reproches; je lui promis d'y aller le lendemain. Il s'en faloit bien qu'elle n'eut la délicatesse de Madame de Sardise: elle s'accommodoit même de sa concurrence, pourvu qu'elle crût la balancer dans mon cœur. Mais Madame de Sardise m'avoit défendu d'aller chez elle. C'étoit le prix qu'elle avoit mis à ses bontez. Cette aimable femme, après avoir fait des visites, passa chez sa rivale, pour la mener aux Thuilleries. Mon carrosse étoit à la porte. Elle le vit avec un battement de cœur, & un désespoir qu'on ne peut exprimer. Un de ses gens étoit déjà parti pour savoir si elle vouloit descendre. Il falut descendre effectivement; la chose étoit découverte; il n'y avoit pas moyen de reculer. Madame d'Ardane ne se déconcerta point en montant en carrosse. Pour moi, j'étois pâle comme un criminel; & je n'osai dire qu'un mot à Madame de Sardise. Je crois que leur conversation fut froide, tandis qu'elles furent seules: Je les allai bientôt rejoindre. Un de mes amis amusa Madame d'Ardane, pendant que je tâchai d'appaiser Madame de Sardise. Pourquoi me traitez vous ainsi, lui dis-je, en voyant qu'elle ne me disoit rien? Que vous ai-je fait? Ce que vous m'avez fait, reprit-elle les yeux mouillés de larmes: ce que vous m'avez fait! repeta-t-elle. Est-il besoin de vous le dire? Que ne m'en a-t-il point coûté pour vous attacher à moi? Vous m'avez conduite par le chemin de la jalousie dans un labyrinthe dont je ne puis plus sortir. Je vous aime plus que ma vie: j'ai tout fait pour vous le prouver. Je ne vous demande pour récompense que de cesser de voir une femme: je vous y retrouve peu de tems après, & peut-être y allez-vous tous les

les jours. Et quand vous n'y auriez été qu'aujourd'hui, ajouta-t-elle, c'en est trop pour que je ne vous abandonne pas à votre infidélité, & que je vous voye de ma vie. Non, Madame; non, lui dis-je, vous ne me traiterez point ainsi. J'ai eu tort : mais cette femme me pria de l'aller voir; elle a eu des bontez pour moi; où seroit la politesse, de le lui refuser. De la politesse, reprit-elle avec précipitation; elle est bien placée-là. Ah! Selincourt, il vaut mieux être incivil, qu'inconstant. Je priai, je pressai, sans pouvoir obtenir ma grace ce jour-là : mais je l'eus peu après, aux conditions de ne jamais voir Madame d'Ardane chez elle. Madame de Sardise, qui a de la probité, ne crut pas qu'on en pût manquer pour elle, après les sermens que je lui en fis. Et comme cette femme la divertissoit, & qu'elle vouloit tâcher à lui cacher notre tendresse; elle la mettoit souvent de ses pargies. Un homme de ses amis voulut lui donner une Fête à Saint-Cloud. Elle me proposa d'en être : mon devoir me demandoit à Versailles, à l'heure de cette promenade : Je lui fis entendre raison là dessus. Il est vrai, que sachant que Madame d'Ardane en devoit être, je passai chez elle un moment. On lui essayoit un habit : il y avoit plusieurs femmes autour d'elle. Elle me dit tout bas, que puisque je n'allois point à Saint-Cloud; elle se dispenseroit d'y aller, parce qu'elle s'y ennuyoit trop. Je fus si peu chez elle, que je n'eus pas le tems de m'asseoir; car j'avois peur d'une découverte. Un moment après que j'en fus sorti, Madame de Sardise arriva, & descendit brusquement de son carrosse, pour monter chez Madame d'Ardane. Celle-ci, qui craignoit que ses femmes ne parlâssent de moi, courut au-devant, toute déshabillée, & se plaignit d'un mal de tête, qui l'empêchoit de faire la partie. Quelques jours après, on en proposa une, pour aller à

une belle maison des environs de Paris. Outre ces deux Dames, il y en avoit encore une, & deux hommes, qui ne nous quittoient gueres. Il y en eut un, qui en allant, nous fit un recit très-fidèle d'une intrigue qu'il avoit avec une veuve fort riche, & nous avous qu'elle le faisoit souvent suivre, parce qu'elle étoit fort jalouse. En arrivant à la porte du lieu où nous allions, il vit son carrosse attelé de six chevaux, qui arrivoit presque en même tems que nous. Il fit un cri d'étonnement, & nous dit avec émotion qu'il étoit sans doute découvert. Nous l'exhortâmes à prendre courage; & nous nous enfonçâmes d'un côté où nous pensions être hors d'insulte. En cet endroit, nous vinmes au bord d'une fontaine; & par une distraction épouvantable, je dis à Madame d'Ardane, que c'étoit-là l'habit que je lui avois vû essayer il y avoit peu de jours. Madame de Sardise, attentive à toutes mes paroles, n'entendit que trop celles là, quoiqu'elle l'autre eût coupé court. Elle me regarda d'une manière qui me déconcerta, & nous restâmes trois personnes assez embarrassées. Les autres, qui n'étoient point au fait, tâchoient à rétablir la conversation; mais bientôt tout changea de face. Un objet digne de notre attention parut tout à coup à nos yeux: l'Amante de notre ami, dans une de ces chaises que des hommes traînent; le gros R.. dans une autre, des femmes derrière, plusieurs hommes qui fermoient la troupe, composoient ensemble un véritable spectacle: car nous étions dans un bas, & cet appareil passoit sur une terrasse. La jalouse veuve, qui ne cherchoit que son Amant, ne l'eut pas plutôt aperçu parmi nous, qu'elle fit arrêter sa chaise pour en descendre. Courez à votre devoir, lui dites-vous; allez donner la main à votre Andromaque: Elle étoit faite précisément de même avec ses longs vêtemens de deuil. Il y courut, il y vola; mais

il fut fort mal reçu. Retournez, lui dit-elle, perfide; retournez auprès de Madame de Sardise: Je ne voulois que vous y voir, & me voilà trop satisfaite. L'indiscrétion de la Dame & sa fureur, ne lui permirent pas de baisser sa voix; au contraire, elle prononça ces terribles paroles d'un ton éclatant, & s'appuyant sur le bras d'une de ses femmes, elle chercha l'épaisseur du bois en véritable Héroïne désolée. Cependant Madame de Sardise rougit. Je crus dans ce moment que la veuve avoit raison, & je ne doutai pas que je ne fusse trompé. L'Amant chassé, qui ne suivoit cette femme que par intérêt, remit à faire sa paix un autre jour, & vint d'un air galant prier ma Maîtresse, de rendre le discours de la veuve prophétique. Madame de Sardise demeura embarrassée, à peine revenue de l'étonnement & de la douleur où cet entretien l'avoit jetée. Elle avoit à soutenir les propos d'un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pouvoient la rendre suspecte à un qu'elle aimoit. Je n'en fis pas un jugement pareil alors: Je la regardois comme une personne qui m'avoit trompé, & je fus bien fort quand elle me voulut faire des reproches. C'est bien à vous, Madame, lui dis-je, à vous plaindre de quelque chose, vous qui me donnez un rival si méprisable. N'êtes-vous point honteuse, continuai-je, de ce qui vient de vous arriver? J'avoue, me répondit-elle, que s'il y avoit le moindre fondement à ce que vous me reprochez, je serois plus dans mon tort que vous. Mais cet homme ne songe point à moi; je songe encore moins à lui; & vous n'avez saisi cette occasion de vous plaindre, que pour éviter les marques d'une jalousie justement fondée. Il faut que je passe en justifications un tems que j'avois destiné à vous accabler de reproches. Alors, Mesdames, elle me fit si bien voir quelle étoit sa conduite, que je ne pus me défendre de lui demander

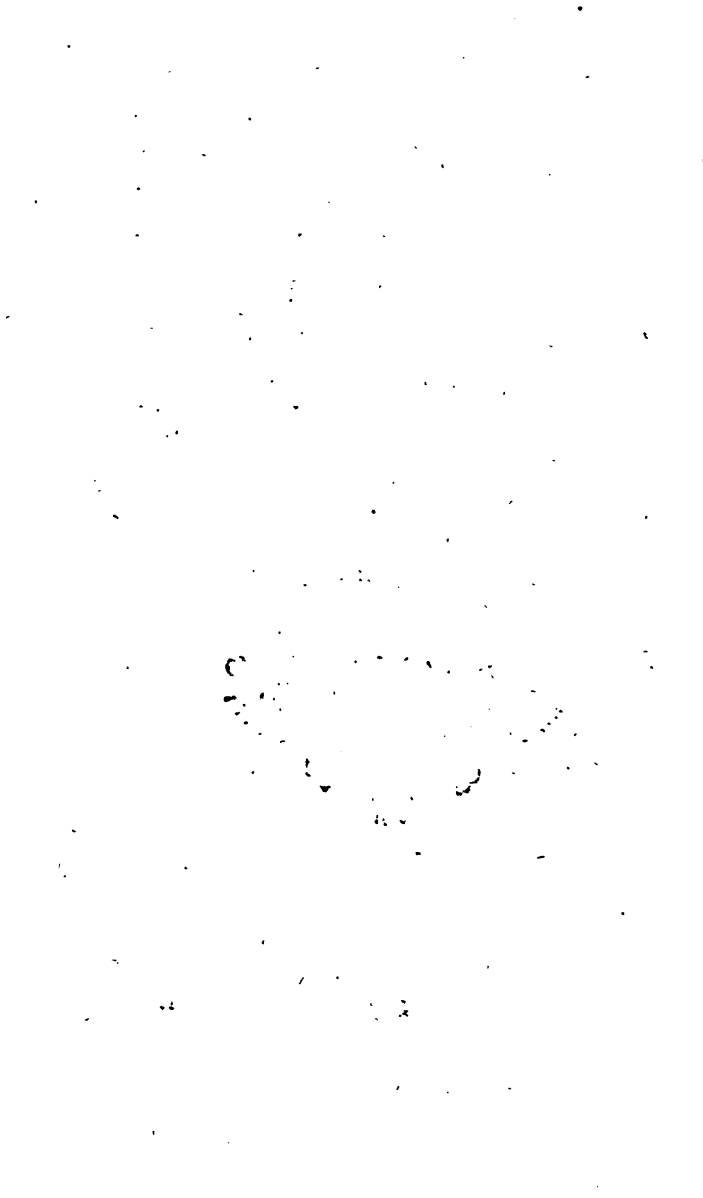
pardon. Et vous, me dit-elle, Selincourt, comment vous y prendrez-vous pour m'appaiser? Ah! Madame, lui répondis-je, ne parlons que de paix; Amnistie générale, je vous prie. C'est-à-dire, reprit-elle, que vous me pardonnerez de n'avoir point tort, & qu'il faut que je vous pardonne les vôtres. J'y consens, ajouta-t-elle en me tendant la main; mais plus de Madame d'Ardane; car à la troisième fois vous seriez perdu. Je le lui promis, & le lui tins. Notre promenade s'acheva avec autant d'agrément, qu'elle avoit commencé avec trouble. La veuve digera ses chagrins, & se raccommoda le lendemain; à ce que nous avons sçû. Nous eumes long-tems un amour très-calme, Madame de Sardise & moi. Il n'y eut précisément que les petits orages nécessaires pour réveiller une passion; & nous n'avons cessé de nous aimer, que parce que tout finit, & qu'il n'est point d'amours éternelles.

L'Histoire de Selincourt nous parut assez agréable. Dès qu'elle fut finie, nous nous séparâmes; quoiqu'il fût encore d'assez bonne heure, pour aller le lendemain dès le matin faire notre dernière promenade, dans une maison qui a été superbe autrefois, & dont les restes sont encore très-beaux. Nous nous y promenâmes si long-tems, que la nuit nous y prit. Il n'y avoit point de flambeaux. Le Comte proposa, pour tout expédient, un mauvais cabaret en pleine campagne, où à peine avoit-on le couvert. Nous nous fîmes presque un plaisir de passer mal une nuit, tant la diversité a de charmes. On nous sçaura demain gré de notre mauvais visage, dis-je bas à Madame d'Arcire; & tel croira que c'est le chagrin de le quitter, qui ne songera pas au mauvais gîte. Nous y allâmes en effet, & nous nous y divertîmes, parce que nous avions l'esprit dans cette agréable situation où tout le porte à la joye. Le chagrin

grin de se séparer ne nous surprit qu'au réveil d'un léger somme, que la fatigue nous avoit fait faire. Nous partîmes ce même jour pour revenir à Paris. Je vous assure que ce fut avec regret; car il est certain que la Campagne est faite pour l'amour. Moins occupez, moins dissipez qu'ailleurs, on s'y aime plus tendrement. Me voici donc arrivée à la fin de mon Voyage. Le Comte & la Marquise doivent, dans peu de jours, s'unir pour jamais. Mes parens sont d'accord avec Brésy, & notre mariage se fera incessamment. Madame d'Orselis & le Chevalier de Chanteuil cherchent tous deux fortune. Le Duc est dans la lecture de Seneque, pour se consoler des malheurs de l'Amour. Et moi, Madame, je souhaite de tout mon cœur, de ne vous avoir point ennuyée par un récit assez long, & qui n'a été composé que de choses peu importantes.

Fin du Voyage de Campagne.





LE COMTE
D. E
GABALIS:
O U
ENTRETIENS
SUR LES
SCIENCES SECRETES.

11

1000

1000

1000

1000

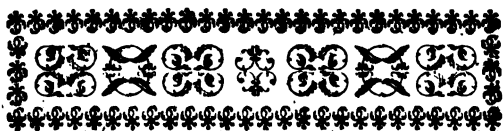
1000

1000

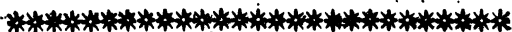
1000

1000

1000



LE COMTE
DE
GABALIS:
OU
ENTRETIENS
SUR LES SCIENCES SECRETES.



PREMIER ENTRETIEN.

EVANT Dieu soit l'ame de Monsieur le Comte de GABALIS, que l'on vient de m'écrire, qui est mort d'apoplexie. Messieurs les Curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui menagent mal les secrets des Sages; & que, depuis que le Bienheureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt, dans son testament, un Ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indiscrettement revelé les Mystères Philosophiques;

Maia qu'ils ne condamnent pas légèrement ce sçavant homme, sans être éclaircis de sa condui-

te. Il m'a tout découvert, il est vrai : mais il ne l'a fait qu'avec toutes les circonspections Cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire, qu'il étoit grand zéléteur de la Religion de ses peres les Philosophes ; & qu'il eût souffert le feu, plutôt que d'en profaner la sainteté, en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque Ambitieux, ou à quelque Incontinent, trois sortes de gens excommuniés de tout tems par les Sages. Par bonheur, je ne suis pas Prince, j'ai peu d'Ambition, & on verra dans la suite que j'ai même un peu plus de Chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide ; il ne me manque qu'un peu de mélancolie, pour faire avouer à tous ceux qui voudroient blâmer Monsieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étois un sujet assez propre aux Sciences secretes. Il est vrai que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès : mais ce peu que j'en ai, n'avoit garde de le rebuter. Vous avez, m'a-t-il dit cent fois, Saturne dans un angle, dans sa maison, & retrograde ; vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être ; car le plus sage de tous les hommes, comme nous le voyons dans la Cabale, avoit, comme vous, Jupiter dans l'Ascendant ; cependant, on ne trouve pas qu'il ait ri une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne étoit puissante ; quoiqu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne, & non pas à Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs les Curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs Secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le Comte n'en est pas cause ; & si je n'ai pas assez de grandeur d'ame, pour essayer de devenir le Maître de la Nature, de renverser les Elémens ; d'entretenir
les

les Intelligences supérieures, de commander aux Démons, d'engendrer des Géans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans son Trône redoutable, & d'obliger le Cherubin qui défend l'entrée du Paradis terrestre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées: c'est moi tout au plus qu'il faut blâmer, ou plaindre; il ne faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet Homme rare, & dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journalières, il ait succombé dans quelque combat avec quelque lutin indocile? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le Trône enflammé, il n'aura pu se tenir de le regarder en face; or il est écrit, qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en apparence, suivant la coutume des Philosophes, qui font semblant de mourir en un lieu, & se transplantent en un autre. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que la manière dont il m'a confié ses Trésors, mérite châtement. Voici comme la chose s'est passée.

Le Sens-commun m'ayant toujours fait soupçonner, qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences secrètes, je n'ai jamais été tenté de perdre le tems à feuilleter les Livres qui en traitent: mais aussi, ne trouvant pas bien raisonnable de condamner, sans sçavoir pourquoi, tous ceux qui s'y adonnent, qui souvent sont gens sages d'ailleurs, sçavans la plupart, & faisant figure dans la robe & dans l'épée, je me suis avisé (pour éviter d'être injuste, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en font touchés. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avois même espéré. Comme tous ces Messieurs, quelques mystérieux & quelques réservés qu'ils

qu'ils se piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes qu'ils prétendent avoir fait dans la Nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables d'entr'eux; j'en avois toujours quelque'un dans mon cabinet, que j'avois à dessein garni de leurs plus fantasques Auteurs. Il ne passoit point de Scavant étranger que je n'en eusse avis; en un mot, à la science près, je me trouvai bientôt grand personnage. J'avois pour compagnons, des Princes, des grands Seigneurs, des gens de robe, de belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espece. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au Diable; les autres à leur Génie, les autres aux Incubes, les autres à la guérison de tous Maux, les autres aux Astres, les autres aux secrets de la Divinité, & presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuroient tous d'accord, que ces grands secrets, & sur-tout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche, & que peu de gens les possèdent: mais ils avoient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire du nombre des Elus. Heureusement, les plus importants attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand, grand Seigneur & grand Cabaliste, de qui les terres sont vers les frontières de Pologne. Il avoit promis par lettre, aux enfans des Philosophes qui sont à Paris, de venir les visiter, & de passer en France allant en Angleterre. J'eus la commission de faire réponse à la lettre, de ce grand Homme: je lui envoyai la figure de ma nativité, afin qu'il jugeât si je pouvois aspirer à la suprême Sagesse. Ma figure & ma lettre furent assez heureuses pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre, que je serois un des premiers qu'il ver-

rait

roit à Paris; & que si le Ciel ne s'y opposoit, il ne tiendrait pas à lui que je n'entrasse dans la Société des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illustre Allemand un commerce regulier. Je lui proposai de tems en tems de grandes doutes, & autant raisonnez que je le pouvois, sur l'Harmonie du Monde, sur les Nombres de Pythagore, sur les Visions de Saint-Jean, & sur le premier chapitre de la Genese; La grandeur des matieres le ravissoit, il m'écrivoit des merveilles inouïes; & je vis bien que j'avois affaire à un homme de très-vigoureuse & très-spacieuse imagination. J'en ai soixante ou quatre-vingt lettres d'un stile si extraordinaire, que je ne pouvois plus me résoudre à lire autre chose, dès que j'étois seul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus sublimes, quand je vis entrer un homme de très-bonne mine, qui me saluant gravement, me dit en langue François, & en accent étranger, *Adorez, mon fils, adorez le très-bon & le très-grand Dieu des Sages, & ne vous enorgueillissez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfans de la Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie; & pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.*

La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, & je commençai à douter pour la première fois, si l'on n'a pas quelquefois des apparitions: toutefois me rassurant du mieux que je pûs, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois, me le pût permettre: Qui que vous soyez, lui dis-je, vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de venir me rendre visite: mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sçache de quels Sages, & de quel Dieu, vous parlez; & si vous l'avez agréable, mettez-vous

vous dans ce fauteuil, & donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puissance, & après, ou devant tout cela, à quelle espèce de Créature j'ai l'honneur de parler.

Vous me recevez très-sagement, Monsieur, reprit-il en riant, & prenant le fauteuil que je lui présentais : Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses, que je ne vous dirai pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît. Le compliment que je vous ai fait, sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont résolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Mystères. J'ai cru, qu'étant aussi sçavant que vous m'avez paru dans vos lettres, cette salutation ne vous feroit pas inconnue, & que c'était le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah ! Monsieur, m'écriai-je, me souvenant que j'avois un grand rôle à jouer, comment me rendrai-je digne de tant de bontez ? Est-il possible que le plus grand de tous les hommes soit dans mon cabinet, & que le grand Gabalis m'honore de sa visite ?

Je suis le moindre des Sages, repartit-il d'un air sérieux, & Dieu, qui dispense les lumières de sa Sagesse avec le poids & la mesure qu'il plaît à sa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part très-petite, en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espère que vous pourrez les égaler quelque jour, si j'ose en juger par la figure de votre nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monsieur, ajouta-t-il en riant, de ce que vous m'avez pris d'abord pour un fantôme.

Ah ! non pas pour un fantôme, lui dis-je ; mais je vous avoue, Monsieur, que me souve-

nant

mant tout-à-coup de ce que Cardan raconte, que son pere fut un jour visité dans son étude par sept inconnus, vêtus de diverses couleurs, qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature & de leur emploi. . . . Je vous entens, interrompit le Comte :) c'étoit des Sylphes, dont je vous parlerai quelque jour, qui sont une espece de Substances aériennes, qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les livres d'Averroës, qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan est un étourdi d'avoir publié cela dans ses Subtilitez : il avoit trouvé ces mémoires-là dans les papiers de son pere, qui étoit un des nôtres, & qui, voyant que son fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, & le laissa s'amuser à l'Astrologie ordinaire, par laquelle il ne sçut prévoir seulement que son fils seroit pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe. Injure ! repris-je. Quoi ! Monsieur, serois-je assez malheureux pour. . . . Je ne m'en fâche pas, interrompit-il : vous n'êtes pas obligé de sçavoir que tous ces Esprits élémentaires sont nos Disciples ; qu'ils sont trop heureux quand nous voulons nous abaisser à les instruire ; & que le moindre de nos Sages, est plus sçavant & plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois ; il me suffit aujourd'hui d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon fils, de vous rendre digne de recevoir les lumieres Cabalistiques ; l'heure de votre régénération est arrivée, il ne tiendra qu'à vous, d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui qui seul a la puissance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ai à vous apprendre, & de m'inspirer de ne vous rien taire de nos Mystères. Il se leva alors, & m'embrassant

sans

260 LE COMTE DE GABALIS,
sans me donner le loisir de lui répondre : Adieu ,
mon fils , poursuivit-il , j'ai à voir nos Compa-
gnons qui sont à Paris ; après quoi je vous don-
nerai de mes nouvelles. Cependant *veillez ,*
priez , espérez , & ne parlez pas.

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me
plaignis de sa courte visite en le reconduisant , &
de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner si-
tôt , après m'avoir fait entrevoir une étincelle de
ses lumieres. Mais m'ayant assuré de fort bon-
ne grace , que je ne perdrois rien dans l'attente ,
il monta dans son carosse , & me laissa dans une
surprise que je ne puis exprimer. Je ne pou-
vois croire à mes propres yeux , ni à mes oreilles.
Je suis sûr , disois-je , que cet homme est de
grande qualité , qu'il a cinquante mille livres de
rente de patrimoine ; il paroît d'ailleurs fort accom-
pli. Peut-il s'être coëffé de ces folies-là ? Il m'a
parlé de ces Sylphes fort cavalierement. Seroit-
il Sorcier en effet ? Et me serois-je trompé jus-
qu'ici , en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais aussi ,
s'il est des Sorciers , sont-ils aussi devots que ce-
lui-ci paroît l'être ?

Je ne comprenois rien à tout cela : je résolus
pourtant d'en voir la fin ; quoique je prévisse
bien qu'il y auroit quelques sermons à essuyer ,
& que le Démon qui l'agitoit , étoit grandement
moral & Prédicateur.



SECOND ENTRETIEN.

LE Comte voulut me donner toute la nuit pour
vaquer à la Priere ; & le lendemain , dès le
point du jour , il me fit sçavoir par un billet , qu'il
viendroit chez moi sit les huit heures ; & que ,
si je voulois bien , nous irions faire un tour en-
sem-

semble. Je l'attendis, il vint ; & après les civilités réciproques ; Allons , me dit-il , à quelque lieu où nous soyons libres , & où personne ne puisse interrompre notre Entretien. Ruel , lui dis-je , me paroît assez agréable & assez solitaire. Allons-y donc , reprit-il. , Nous montâmes en carrosse. Durant le chemin , j'observois mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un si grand fonds de satisfaction , qu'il en paroîssoit en toutes ses manières. Il avoit l'esprit plus tranquille & plus libre qu'il ne sembloit qu'un Sorcier pût l'avoir. Tout son air n'étoit point d'un homme à qui sa conscience reproche rien de noir : & j'avois une merveilleuse impatience de le voir entrer en matière ; ne pouvant comprendre comment un homme , qui me paroîssoit si judicieux & si accompli en toute autre chose , s'étoit gâté l'esprit par les Visions dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit blessé. Il me parla divinement de la Politique , & fut ravi d'entendre que j'avois lu ce que Platon en a écrit. Vous aurez besoin de tout cela quelque jour , me dit-il , un peu plus que vous ne croyez : Et si nous nous accordons aujourd'hui , il n'est pas impossible qu'avec le tems vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel ; nous allâmes au jardin ; le Comte dédaigna d'en admirer les beautés , & marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit désirer , je loué , s'écria t-il , levant les yeux & les bras au Ciel , je loué la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux , mon fils ! si elle a la bonté de mettre dans votre ame les dispositions que ces hauts Mystères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature ; Dieu seul sera votre Maître , & les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intel-

Intelligences, feront gloire d'obéir à vos desirs; les Démon's n'oseront se trouver où vous serez; votre voix les fera trembler dans le puits de l'abîme, & tous les Peuples invisibles qui habitent les quatre Elemens, s'estimeront heureux d'être les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô grand Dieu ! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir établi souverain Monarque de tous les ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon fils, ajouta-t-il se tournant vers moi; sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractère certain des Enfans de Sagesse? Osez-vous desirer de ne servir qu'à Dieu seul, & de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu? Avez-vous compris ce que c'est qu'être Homme? Et ne vous ennuye-t-il point d'être esclave, puisque vous êtes né pour être souverain? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter, considérez-mûrement si vous aurez le courage & la force de renoncer à toutes choses qui peuvent vous être un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né? Il s'arrêta-là, & me regarda fixement, comme attendant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de son discours m'avoit fait espérer que nous entrerions bientôt en matière, autant en désespérai-je par ses dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, & je ne doutai point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Bâteme ou au Paradis. Ainsi, ne sachant comment me tirer de ce mauvais pas : *Renoncer*, lui dis-je, Monsieur ! Quoi ! faut-il renoncer à quelque chose ? Vraiment, reprît-il, il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par-là. Je ne sçais si vous pourrez vous y résoudre; mais je sçais bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'en-
tre

tré point dans une ame prévenue d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, si vous ne renoncez dès-à-présent à une chose qui ne peut compatir avec la Sagesse. *Il faut, ajouta-t-il tout bas en se baissant à mon oreille, il faut renoncer à tout commerce charnel avec les femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez, Monsieur, m'écriai-je, vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendois que vous me proposeriez quelque étrange renonciation : mais puisque ce n'est qu'aux femmes que vous en voulez, l'affaire est faite dès long-tems ; je suis assez chaste, Dieu merci. Cependant, Monsieur, comme Salomon étoit plus sage que je ne serai peut être ; & que toute la Sagesse ne put l'empêcher de se laisser corrompre ; dites-moi, s'il vous plaît, quel expédient vous prenez, vous autres Messieurs, pour vous passer de ce sexe-là ? Et quel inconvénient il y auroit, que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve ?

Vous me demandez-là de grandes choses, répartit-il, en consultant en lui-même s'il devoit répondre à ma question. Pourtant, puisque je vois que vous vous détacherez des femmes sans peine, je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples : & vous connoîtrez dès-là, dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

Quand vous serez enrôlé parmi les enfans des Philosophes, & que vos yeux seront fortifiés par l'usage de la très-sainte Médecine, vous découvrirez d'abord, que les Elemens sont habitez par des créatures très-parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoissance & le commerce à la trop malheureuse postérité. Cet espace immense

menſe qui eſt entre la Terre & les Cieux , a des habitans bien plus nobles que les oiſeaux & les mouchérons ; ces Mers ſi vaſtes ont bien d'autres hôtes que les Dauphins & les Baleines ; la profondeur de la Terre n'eſt pas pour les taupes ſeules ; & l'élément du Feu, plus noble que les trois autres , n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'air eſt plein d'une innombrable multitude de peuples de figure humaine , un peu fiers en apparence , mais difficiles en effet : grands amateurs des Sciences , ſubtiles , officieux aux Sages , & ennemis des fots & des ignorans. Leurs femmes & leurs filles ſont des beautés mâles , telles qu'on dépeint les Amazones. Comment , Monſieur , m'écriai-je , eſt-ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là ſont mariez ?

Ne vous gendarmez pas , mon fils , pour ſi peu de choſe , repliqua-t-il. Croyez que tout ce que je vous diſ eſt ſolide & vrai ; ce ne ſont ici que les élémens de l'ancienne Cabale , & il ne tiendra qu'à vous , de le juſtifier par vos propres yeux : mais recevez avec un eſprit docile la lumière que Dieu vous envoie par mon entremiſe. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir ouï ſur ces matières dans les écoles des ignorans : ou vous auriez le déplaiſir , quand vous ſeriez convaincu par l'expérience , d'être obligé d'avouer que vous vous êtes opiniâtré mal à propos.

Ecoutez donc juſqu'à la fin , & ſachez que les Mers & les Fleuves ſont habitez de même que l'Air ; les anciens Sages ont nommé Ondiens , ou Nymphes , cette eſpece de peuples. Ils ſont peu de mâles , & les femmes y ſont en grand nombre ; leur beauté eſt extrême , & les filles des hommes n'ont rien de comparable.

La terre eſt remplie , preſque juſqu'au centre , de Gnomes , gens de petite ſtature , gardiens des tréſors , des minières & des pierreries. Ceux-

ci sont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fournissent aux enfans des Sages, tout l'argent qui leur est nécessaire, & ne demandent gueres pour prix de leur service, que la gloire d'être commandez. Les Gnomides, leurs femmes, sont petites, mais fort agréables, & leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammés de la region du feu, ils servent aux Philosophes, mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie; & leurs filles & leurs femmes se font voir rarement. Elles ont raison (interrompis-je) & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi? (dit le Comte.) Eh! qu'ai-je affaire de converser avec une aussi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle. Vous avez tort (repliqua-t-il:) c'est l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans; les femmes des Salamandres sont belles, & plus belles même que toutes les autres; puisqu'elles sont d'un élément plus pur. Je ne vous en parlois pas, & je passois succinctement la description de ces peuples, parce que vous les verrez vous-même à loisir & facilement, si vous en avez la curiosité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, leurs loix admirables. Vous serez charmé de la beauté de leur esprit, encore plus que de celle de leur corps: mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur ame est mortelle, & qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Etre suprême, qu'ils connoissent, & qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront, qu'étant composés des plus pures parties de l'élément qu'ils habitent; & n'ayant point en eux de qualitez contraires, puisqu'ils ne sont faits que d'un élément; ils ne meurent qu'après plusieurs siècles: mais qu'est-ce que la tems au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement

dans le instant. Cette pensée les afflige fort, & nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Pères les Philosophes, parlant à Dieu face à face, se plaignirent à lui du malheur de ces peuples : & Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla, qu'il n'étoit pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira, que de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la divinité : les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes, & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participants de l'immortalité. Ainsi, une Nymphé ou une Sylphide devient immortelle & capable de la béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage : & un Gnome ou un Sylphe cesse d'être mortel, du moment qu'il épouse une de nos filles.

De-là naquit l'erreur des premiers siècles, de Tertulien, du Martyr Justin, de Lactance, de Cyprien, de Clément d'Alexandrie, d'Athenagore Philosophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avoient appris, que ces demi-hommes élémentaires avoient recherché le commerce des filles : & ils ont imaginé de-là, que la chute des Anges n'étoit venue que de l'amour dont ils s'étoient laissé toucher pour les femmes. Quelques Gnomes, desirieux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, & leur avoient apporté des pierreries, dont ils sont gardiens naturels : & ces Auteurs ont cru, s'appuyant sur le Livre d'Enoch mal entendu, que c'étoit les pièges que les Anges amoureux avoient tendus à la chasteté de nos femmes. Au commencement, ces Enfants du Ciel engendrèrent les Géans fameux, s'étant fait aimer aux filles des hommes : & les mauvais Cabalistes Joseph & Philon (comme tous les Juifs sont ignorans) & après eux tous

les Auteurs que j'ai nommez tout à l'heure, ont dit, aussi-bien qu'Origene & Macrobe, que c'étoit des Anges, & n'ont pas sçu que c'étoit les Sylphes & les autres peuples des éléments, qui, sous le nom d'enfans d'Eloïm, sont distingués des enfans des hommes. De même, ce que le sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites que ceux qu'on appelloit Faunes ou Satyres faisoient aux Africaines de son tems, est éclairci par ce que je viens de dire du desir qu'ont tous ces habitans des éléments de s'allier aux hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah ! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des femmes la chute des premiers Anges ; non plus que de soumettre assez les hommes à la puissance du Démon, pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes & des Sylphes, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites, bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes, que nous avons tous résolu, d'un commun accord, de renoncer entièrement aux femmes, & de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes & les Sylphides.

O Dieu ! (me récriai-je) qu'est-ce que j'entends ? Jusqu'où va la f... Oui, mon fils, (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la félicité Philosophique ! Pour des femmes dont les foibles appas se passent en peu de jours, & sont suivis de rides horribles, les Sages possèdent des beautés qui ne vieillissent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoissance de ces maîtresses invisibles ; & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable qui s'applique à les immortaliser.

Ah ! Monsieur , je rénonce (m'écriai-je encore une fois.) Oui , mon fils , (poursuivit-il d'erechef , sans me donner le loisir d'achever ;) rénoncez aux inutiles & fades plaisirs qu'on peut trouver avec les femmes ; la plus belle d'entre elles est horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassemens. Misérables ignorans , que vous êtes à plaindre , de ne pouvoir pas goûter les Voluptez Philosophiques !

Misérable Comte de Gabalis (interrompis-je d'un accent mêlé de colere & de compassion) me laisserez-vous dire enfin , que je rénonce à cette sagesse insensée ; que je trouve ridicule cette visionnaire Philosophie ; que je déteste ces abominables embrassemens qui vous mêlent à des fantômes ; & que je tremble pour vous , que quelqu'une de vos prétendues Sylphides ne se hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos transports , de peur qu'un aussi honnête homme que vous , ne s'aperçoive à la fin de la folie de ce zèle chimérique , & ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh oh ! (répondit-il en reculant trois pas , & me regardant d'un oeil de colere) malheur à vous , esprit indocile. Son action m'effraya , je l'avoué : mais , ce fut bien pis , quand je vis que , s'éloignant de moi , il tira de sa poche un papier , que j'entrevois de loin qui étoit assez plein de caractères que je ne pouvois bien discerner. Il lisoit attentivement , se chagrinoit , & parloit bas. Je crus qu'il évoquoit quelques esprits pour ma ruine , & je me repentis un peu de mon zèle inconsidéré. Si j'échape à cette aventure (disois-je) jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenois les yeux sur lui , comme sur un juge qui m'alloit condamner à mort ; quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur (me dit-il en riant , & revenant à moi) il vous est dur de regimber contre l'aiguillon.

Vous

Vous êtes un vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de votre siècle. Voici la figure de votre Nativité, qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant, & par mon entremise, ce sera quand il plaira à votre Saturne retrograde.

Ah ! si j'ai à devenir Sage (lui dis-je) ce ne sera jamais que par l'entremise du grand Galilis ; mais à parler franchement, j'ai bien peur qu'il sera mal-aisé que vous puissiez me fléchir à la Galanterie Philosophique. Seroit-ce (reprit-il) que vous seriez assez mauvais Physicien, pour n'être pas persuadé de l'existence de ces peuples ? Je ne sçais (repris-je) mais il me sembleroit toujours que cene seroit que Lutins travestis. En croirez-vous toujours plus à votre nourrice (me dit-il) qu'à la raison naturelle ; qu'à Platon, Pythagore, Celse, Psellus, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismegiste, Nollus, Dornée, Fludd ; qu'au grand Philippe Aureole Théophraste Bombast Paracelse de Honeinheim, & qu'à tous nos Compagnons ?

Je vous en croirois, Monsieur, (répondis-je) autant & plus que tous ces gens-là : mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas menager avec vos Compagnons, que je ne serai pas obligé de me fondre en tendresse avec ces Demoiselles élémentaires ? Hélas ! (reprit-il) vous êtes libre sans doute, & on n'aime pas si on ne veut ; peu de Sages ont pû se défendre de leurs charmes : mais il s'en est pourtant trouvé, qui, se réservant tout entiers à de plus grandes choses, (comme vous sçauvez avec le tems) n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je serai donc de ce nombre (repris-je) aussi-bien ne sçaurois-je me résoudre à perdre le tems aux cérémonies que j'ai ouï dire à un Prélat, qu'il faut pratiquer pour le commerce de ces Génies. Ce Prélat ne sçavoit

ce qu'il disoit (dit le Comte;) car, vous verrez un jour, que ce ne sont pas-là des Génies: & d'ailleurs, jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni superstition, pour la familiarité des Génies, non plus que pour les peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature: & si quelquefois on trouve dans nos livres des paroles étrangères, des caractères & des fumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorans les principes Physiques. Admirez la simplicité de la Nature en toutes ses opérations les plus merveilleuses! & dans cette simplicité, une harmonie, & un concert si grand, si juste, & si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples que nous ne voulons pas laisser tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature, & que nous ne voulons pourtant point priver de la société des peuples élémentaires, pour la compassion que nous avons de ces mêmes peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composées des plus subtiles parties de la Sphere du feu, conglobées & organisées par l'action du feu universel (dont je vous entretiendrai quelque jour) ainsi appelé, parce qu'il est le principe de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes, de même, sont composés des plus purs atômes de l'air; les Nymphes, des plus déliées parties de l'eau; & les Gnomes, des plus subtiles parties de la terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces créatures si parfaites; parce qu'étant composé de ce qu'il y avoit de plus pur dans les élémens, il renfermoit les perfections de ces quatre especes de peuples, & étoit leur Roi naturel. Mais dès-lors que son péché l'eût précipité dans les excrémens des élémens (comme vous versez quelqueautre-fois,)

fois,) l'harmonie fut déconcertée, & il n'eut plus de proportion, étant impur & grossier, avec ces substances si pures & si subtiles. Quel remède à ce mal? Comment remonter ce luith, & recouvrer cette souveraineté perdue? O! Nature, pour quoi t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez-vous pas, mon fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'homme ces biens qu'il a perdus?

Hélas! Monsieur (repliquai-je) je suis très-ignorant en toutes ces simplicités-là. Il est pourtant bien aisé d'y être sçavant (reprit-il.)

Si on veut recouvrer l'empire sur les Salamandres, il faut purifier & exalter l'élément du feu qui est en nous; & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; & c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, & que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même du mélange des autres élémens, & étant préparée selon l'art, devient en fort peu de tems souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, & nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès-lors, les habitans de la sphere du feu deviennent nos inférieurs; & ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie, & que nous nous soyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image & au Lieutenant de leur Créateur, & tous les soins dont les peut faire s'aviser le desir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que, comme ils sont plus subtils que ceux des autres élémens, ils vivent très-long-tems; ainsi, ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez-vous accommoder de quelqu'un de ceux là, mon fils, si

L'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin; peut-être ne vous parleroît-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en seroit pas de même des Sylphes, des Gnomes & des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems, ils ont plutôt affaire de nous: aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'air conglobé, d'eau, ou de terre; & le laisser exposé au Soleil un mois. Puis, separer ces élémens selon la science; ce qui sur-tout est très-facile en l'eau & en la terre. Il est merveilleux quel aimant c'est que chacun de ces élémens purifiez, pour attirer Nymphes, Sylphes & Gnomes. On n'en a pas pris si peu que rien, tous les jours, pendant quelques mois, que l'on voit dans les airs la république volante des Sylphes, les Nymphes venir en foule au rivage, & les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi, sans caractères, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage, qu'ils savent bien qui est plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses enfans à reparer les élémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'homme recouvre son empire naturel, & peut tout dans les élémens, sans Démon, & sans Art illicite. Ainsi, vous voyez, mon fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien....

Je vous admire, Monsieur (lui dis-je) & je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir Distillateur. Ah! Dieu vous en garde, mon enfant (s'écria-t-il:) ce n'est pas à ces bagatelles-là que votre Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser; je vous ai dit, que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez tous ces avantages, & d'infiniment plus

plus glorieux & plus agréables, par des procedes bien autrement Philosophiques. Je ne vous ai décrit ces manières, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Grâces à Dieu, Monsieur, (répondis-je) je n'ai plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoique je ne me détermine pas encore à l'accommodement que vous me proposez avec les Salamandres, je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre, comment vous avez découvert que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vrayement (repartit-il) ils nous le disent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir (repliquai-je) puisque votre commerce les rend immortels. Cela seroit bon (dit-il) si le nombre des Sages égaioit le nombre de ces peuples; outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux, qui aiment mieux mourir, que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux, qu'ils voyent que les Démons le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentimens; car, il n'y a rien qu'il ne fasse, pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par notre alliance. De sorte que je regarde, & vous devez regarder, mon fils, comme une tentation très-pernicieuse, & comme un mouvement très-peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez. Qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire, que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels, aussi-bien que lui, comme Porphyre le rapporte? Et que pensez-vous que voulut dire cette voix, qui fut entendue dans tous les rivages d'Italie, & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouverent sur la mer? LE GRAND PAN EST MORT. C'étoit les peuples de l'air, qui donnoient avis aux peuples

des eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

.. Lorsque cette voix fut entendue (lui dis je) il me semble que le Monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Messieurs dont vous me prêchez le commerce, étoient donc les faux Dieux des Payens ?

.. Il est vrai, mon fils, (repartit-il.) Les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop faible pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pu persuader ces hôtes des éléments, de se montrer aux hommes, & de se faire dresser des Temples; & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troubloient l'air & la mer, ébranloient la terre, & dispensoient les fœux du Ciel à leur fantaisie : de sorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinités; tandis que le souverain Être négliça le salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en espéroit : car, il est arrivé de-là, que Pan, les Nymphes, & les autres peuples élémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour; (car il vous souvient bien, que chez les Anciens, Pan étoit le Roi de ces Dieux qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les fillés) plusieurs des Payens sont échappés au Démon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monsieur (repris-je.) Vous n'avez garde de m'entendre (continua-t-il en riant & d'un ton moqueur :) voici qui vous passe, & qui passeroit aussi tous vos Docteurs, qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voici le grand mystère de toute cette partie de Philosophie qui regarde les éléments; & ce qui
su-

surement ôtera (si vous avez un peu d'amour pour vous-même) cette répugnance si peu Philosophique que vous me témoignez tout aujourd'hui. Sachez donc, mon fils, & n'allez pas divulguer ce grand Arcane * à quelque indigne ignorant. Sachez que, comme les Sylphes acquièrent une ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les hommes qui sont prédestinez; de même les hommes, qui n'ont point de droit à la Gloire éternelle, ces infortunés à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste, pour lesquels le Messie n'a point été envoyé....

Vous êtes donc Jansénistes aussi, Messieurs les Cabalistes? (interrompis-je.) Nous ne savons ce que c'est, mon enfant, (reprit-il brusquement,) & nous dédaignons de nous informer, en quoi consistent les Sectes différentes, & les diverses Religions dont les ignorans s'infatuënt. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos pères les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais pour reprendre notre propos, ces hommes, de qui la triste immortalité ne seroit qu'une éternelle infortune; ces malheureux enfans que le souverain Père a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les peuples élémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité; s'ils sont prédestinez, ils ont le plaisir de mener au Ciel, en quittant la prison de ce corps, la Sylphide ou la Nymphe qu'ils ont immortalisée: & s'ils ne sont pas prédestinez, le commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi, le Démon se vit échapper tous les Payens qui s'allierent aux Nymphes. Ain-
si

* Terme de l'Art, pour dire Secret.

si les Sages, ou les amis des Sages, à qui Dieu nous inspire de communiquer quelque'un des quatre secrets élémentaires (que je vous ai appris à-peu-près) s'affranchissent du peril d'être damnés.

Sans mentir, Monsieur, (m'écriai-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, & trouvant à propos de différer de lui dire à plein mes sentimens, jusqu'à ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Gabale, que je jugeai bien, par cet échantillon, devoir être fort bizarres & récréatifs :) Sans mentir, vous poussez bien avant la Sagesse, & vous avez eu raison de dire, que ceci passeroit sous nos Docteurs ! Je croi même, que ceci passeroit sous nos Magistrats ; & que s'ils pouvoient découvrir, qui sont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais parti.

Aussi est-ce pour cela (reprit le Comte) que je vous ai recommandé, & que je vous recommande, saintement le secret. Vos Juges sont étranges ! Ils condamnent une action très-innocente comme un crime très-noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Miranda dit avoir connus, qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans ! Quelle inhumanité, d'avoir fait mourir Jeanne Hervillier, qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente & six ans ! Et quelle ignorance à Bodin, de la traiter de Sorciere, de prendre sujet de son aventure, d'autoriser les chimères populaires touchant les prétendus Sorciers, par un livre aussi impertinent, que celui de sa République est raisonnable.

Mais il est tard, & je ne prens pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'est donc pour
vous

vous que vous parlez, Monsieur, (lui dis-je;) car pour moi, je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité. Ah! pour moi (reprit-il en riant & marchant vers la porte:) il paroît bien que vous ne sçavez gueres ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, & jamais pour la nécessité. J'avois une idée toute contraire de la Sagesse (repliquai-je:) je croyois que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la nécessité. Vous vous abusez (dit le Comte:) combien pensez-vous que nos Sages peuvent durer sans manger? Que puis-je sçavoir? (lui dis-je.) Moïse & Elie s'en passerent quarante jours; vos Sages sont sans doute quelques jours moins. Le bel effort que ce seroit! (reprit-il.) Le plus sçavant homme qui fût jamais, le divin le plus adorable Paracelse, assure, qu'il a vû beaucoup de Sages avoir passé des vingt années sans manger quoi que ce soit. Lui-même, avant que d'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse, dont nous lui avons justement déferé le sceptre, il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demi scrupule de Quinte-essence solaire. Et si vous voulez avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger; vous n'avez qu'à préparer la terre, comme j'ai dit qu'on peut la préparer pour la société des Gnomes. Cette terre, appliquée sur le nombril, & renouvelée quand elle est trop sèche, fait qu'on se passe de manger & de boire sans aucune peine; ainsi que le véridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Médecine catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les nécessitez importunes, à quoi la Nature assujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît; & toute la superfluité des viandes s'évanouissant par transpiration insensible, nous n'avons

278 LE COMTE DE GABALIS,
jamais honte d'être hommes. Il se tut alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au village prendre un léger repas, suivant la coutume des élèves de Philosophie.

TROISIEME ENTRETEN.

A PRes avoir diné, nous retournâmes au Labyrinthe. J'étois rêveur, & la pitié que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me seroit difficile de le guérir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, si j'en eusse espéré de le ramener au bon sens. Je cherchois dans l'Antiquité quelque chose à lui opposer où il ne pût répondre; car, de lui alléguer les sentimens de l'Eglise, il m'avoit déclaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne Religion de ses Peres les Philosophes; & de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise étoit de longue haleine; outre que je n'avois garde de disputer contre un homme de qui je ne sçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit, que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, auxquels il avoit substitué les Sylphes; & les autres peuples élémentaires, pouvoit être réfuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traite par-tout de Diables, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne sçavois pas, si, dans les principes de la Cabale, le Comte n'attribueroit pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle, je crus qu'il seroit à propos de lui faire expliquer à fond ce qu'il en pensoit.

Il me donna lieu de le mettre en matière, lorsqu'avant que de s'engager dans le Labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voilà qui est assez beau (dit-il,) & ces Statues font un assez bon effet. Le

Car-

Cardinal (repartis-je,) qui les fit apporter ici, avoit une imagination peu digne de son grand génie. Il croyoit que la plupart de ces figures rendoient autrefois des Oracles; & il les avoit achetées fort cher sur ce pied-là. C'est la maladie de bien de gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une manière d'idolâtrie très-criminelle; puisque l'on conserve avec tant de soin, & qu'on tient si précieux, les idoles dont l'on croit que le Diable s'est autrefois servi pour se faire adorer. O Dieu ! ne saura-t-on jamais dans le monde, que vous avez de la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds; & que vous tenez les Démon prisonniers sous la terre, dans le tourbillon de tenebres ! Cette curiosité, si peu loüable, d'assembler ainsi ces prétendus organes des Démons, pourroit devenir innocente (mon fils) si l'on vouloit se laisser persuader, qu'il n'a jamais été permis aux Anges des tenebres de parler dans les Oracles.

Je ne croi pas (interrompis-je) qu'il fut aisé d'établir cela parmi les Curieux; mais il le seroit peut-être parmi les esprits forts. Car, il n'y a pas long-tems, qu'il a été décidé dans une Conférence faite exprès sur cette matière, par des Esprits du premier Ordre, que tous ces prétendus Oracles n'étoient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etoient-ce (dit le Comte) les Mahométans envoyez en Ambassade vers votre Roi, qui tinrent cette Conférence, & qui décidèrent ainsi cette Question ? Non, Monsieur, (répondis-je.) De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là, (répliqua-t-il,) puisqu'ils ne comptent pour rien l'Ecriture divine, qui fait mention, en tant de lieux, de tant d'Oracles différens, & principalement des Py.

Pythons, qui faisoient leur résidence, & qui rendoient leurs réponses, dans les parties destinées à la multiplication de l'Image de Dieu? Je parlai (repliquai-je) de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie, que le Roi Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuël, à sa priere & à sa ruine. Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de décider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas (dit le Comte) il falloit les convaincre par toute l'Antiquité, dans laquelle il étoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de Vierges enceintes de la destinée des mortels, lesquelles enfantotent les bonnes ou les mauvaises aventures de ceux qui les consultoient. Que n'alleguiez-vous Chrysostome, Origene & Oecumenius, qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommoient *Engastrimandres*, de qui le ventre prophétique articuloit des Oracles si fameux? Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Ecriture & les Peres, il falloit mettre en avant ces Filles miraculeuses dont parle le Grec Pausanias, qui se changeoient en colombes, & sous cette forme rendoient les Oracles célèbres des *Colombes Dodonides*. Ou bien, vous pouviez dire à la gloire de vptre Nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres, qui se métamorphosoient en toutes figures, au gré de ceux qui les consultoient, & qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable sur les flots, & une autorité salutaire sur les plus incurables maladies.

On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes (lui dis-je.) Vous n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles qui se rendent encore tous les jours.

TROISIEME ENTRETEN. 285

jours. Et en quel endroit du monde? (lui dis-je.) A Paris (repliqua-t-il.) A Paris! (m'écriai-je.) Oui, à Paris (continua-t-il.) Vous êtes maître en Israël, & vous ne sçavez pas cela? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins; & les Oracles aériens dans des miroirs & sur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas ainsi des chapelets perdus & des montres dérobées? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des pays lointains, & ne voit-on pas les absens? Hé, Monsieur! que me contez-vous-là? (lui dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je suis sûr qui arrive tous les jours; & dont il ne seroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne croi pas cela, Monsieur (repartis-je.) Les Magistrats feroient quelque exemple d'une action si punissable, & on ne souffriroit pas que l'idolâtrie.... Ah que vous êtes prompt! (interrompit le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela: & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité. S'il reste encore quelque vestige parmi le peuple de la redoutable puissance des noms divins; seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât, & qu'on perdît le respect & la reconnoissance qu'on doit au grand nom A G L A, qui opere toutes ces merveilles, lors même qu'il est invoqué par les ignorans & par les pécheurs; & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique? Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles; vous n'aviez qu'à exalter votre imagination & votre foi, & vous tournant vers l'Orient, crier à haute voix A G.... Monsieur (interrompis-je) je n'avois garde de faire cette espece d'argument, à d'aussi honnêtes gens que le sont ceux avec qui j'étois; ils m'eussent pris pour fanatique: car, assurément, ils

ils n'ont point de foi en tout cela ; & quand j'eusse sçu l'opération Cabalistique dont vous me parlez, elle n'eût pas réussi par ma bouche ; j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien bien, dit le Comte, si vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant, si vous aviez cru que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris, vous pouviez leur citer une Histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que Célius Rhodiginus dit qu'il a vû lui-même, rendu sur la fin du siècle passé, par cet homme extraordinaire qui parloit & prédisoit l'avenir par le même organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (répondis-je) citer Rhodiginus ; la citation eût été pedantesque, & puis on n'eût pas manqué de me dire, que cet homme étoit sans doute un démoniaque.

On eût dit cela très-monacalement (reprit-il.) Monsieur (interrompis-je) malgré l'aversion Cabalistique que je voi que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je croi qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à-fait qu'il y ait jamais eu d'Oracles, que de dire que ce n'étoit pas le Démon qui parloit en eux. Car enfin, les Peres & les Théologiens.... Car enfin (interrompit-il) les Théologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la savante Sambethé, la plus ancienne des Sibylles, étoit fille de Noé ? Hé ! qu'importe (repris-je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibylle fut la première qui rendit des Oracles à Delphes ? Cet esprit que Sambethé logeoit dans son sein, n'étoit donc pas un Diable, ni son Apollon un faux Dieux ; puisque l'Idolâtrie ne commença que long-tems après la division des langues : & il seroit peu vraisemblable d'attribuer au pere du mensonge les livres sacrez des Sibylles, & toutes les

les preuves de la véritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibylle, ni d'accuser ce sçavant personnage d'avoir mis en parallèle un grand Prophete & une malheureuse Energumene. Car, ou David fortifie le témoignage de la Sybille, ou la Sybille affoiblit l'autorité de David. Je vous prie, Monsieur, (interrompis-je) reprenez votre sérieux.

Je le veux bien (dit-il) à condition que vous ne m'accuserez pas de l'être trop. Le Démon, à votre avis, est-il jamais divisé de lui-même? Et est-il quelquefois contre ses intérêts? Pourquoi non? (lui dis-je.) Pourquoi non? (dit-il.) Parce que celui que Tertullien a si heureusement & si magnifiquement appelé la Raison de Dieu, ne le trouve pas à propos. Satan n'est jamais divisé de lui-même. Il s'ensuit donc, ou que le Démon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses intérêts. Il s'ensuit donc, que si les Oracles ont parlé contre les intérêts du Démon, ce n'étoit pas le Démon qui parloit dans les Oracles. Mais, Dieu n'a-t-il pas pu forcer le Démon (lui dis-je) de rendre témoignage à la vérité, & de parler contre lui-même? Mais (reprit-il) si Dieu ne l'y a pas forcé. Ah! en ce cas-là (repliquai-je) vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc, poursuivit-il; &, pour proceder invinciblement & de bonne-foi, je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Eglise rapportent; quoique je sois persuadé de la vénération que vous avez pour ces grands hommes. Leur Religion & l'intérêt qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prévenus; & leur amour pour la vérité pourroit avoir fait, que la voyant assez pauvre & assez nue dans leur siècle, ils auroient emprunté, pour la parer, quelque habit & quelque

quelque ornement du mensonge même : ils étoient hommes , & ils peuvent par conséquent , suivant la maxime du Poëte de la Synagogue , avoir été témoins infidèles.

Je vais donc prendre un homme qui ne peut être suspect en cette cause : Payen , & Payen d'autre espèce que Lucrece , ou Lucien , ou les Epicuriens ; un Payen infatué qu'il est des Dieux & des Démons sans nombre , superstitieux outre mesure , grand Magicien , ou soi-disant tel , & par conséquent grand Partisan des Diables : c'est Porphyre. Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il rapporte.

O R A C L E.

Il y a au dessus du Feu céleste une Flamme incorruptible , toujours étincellante , source de la vie , fontaine de tous les Etres , & principe de toutes choses. Cette Flamme produit tout , & rien ne perit que ce qu'elle consume. Elle se fait connoître par elle-même ; ce Feu ne peut être contenu en aucun lieu ; il est sans corps & sans matière , il environne les Cieux , & il sort de lui une petite étincelle qui fait tout le Feu du Soleil , de la Lune & des Etoiles. Voilà ce que je sçai de Dieu : ne cherche pas à en sçavoir davantage ; car cela passe ta portée , quelque Sage que tu sois. Au reste , sçache que l'homme injuste & méchant ne peut se cacher devant Dieu. Ni adresse , ni excuse , ne peuvent rien déguiser à ses yeux perçans. Tout est plein de Dieu , Dieu est par tout.

Vous voyez bien (mon fils) que cet Oracle ne sent pas trop son Démon. Du moins (répondis-je) le Démon y fort assez de son caractère. En voici un autre (dit-il) qui prêche encore mieux.

O R A.

O R A C L E.

Il y a en Dieu une immense profondeur de flamme ; le cœur nedoit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en être touché ; il ne sera point consumé par ce feu si doux, dont la chaleur tranquille & paisible fait la liaison, l'harmonie, & la durée du monde. Rien ne subsiste que par ce feu, qui est Dieu même. Personne ne l'a engendré, il est sans mère ; il sait tout, & on ne lui peut rien apprendre : il est inébranlable dans ses desseins, & son Nom est ineffable. Voilà ce que c'est que Dieu ; car, pour nous, qui sommes ses Messagers , NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.

Hé bien ! que dites-vous de celui-là ? Je dirois de tous les deux (repliquai-je,) que Dieu peut forcer le pere du Mensonge à rendre témoignage à la Vérité. En voici un autre (reprit le Comte) qui va vous lever ce scrupule.

O R A C L E.

Helas Trépieds ! pleurez, & faites l'Oraison funèbre de votre Apollon : IL EST MORT EL, IL VAMOURIR, IL S'ETEINT ; parce que la Lumière de la Flamme céleste le fait éteindre.

Vous voyez bien (mon enfant,) que qui que ce puisse être qui parle dans ces Oracles, & qui explique si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu ; il avoue, qu'il est mortel, & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu : Ce n'est donc pas le Démon qui parle, puisqu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arrêté que Satan ne se
divi-

divise point contre lui-même. Est-ce le moyen de se faire adorer, que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il est mortel; depuis quand le Diable est-il si humble; que de s'ôter même ses qualités naturelles? Vous voyez donc, mon fils, que si le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste; ce ne peut être le Démon qui a parlé dans les Oracles.

Mais, si ce n'est pas le Démon (lui dis-je;) ou mentant de gayeté de cœur, quand il se dit mortel; ou disant vrai par force, quand il parle de Dieu: à quoi donc votre Cabale attribuera-t-elle tous les Oracles, que vous soutenez qui ont effectivement été rendus? S'era-ce, à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Cicéron, & Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant (dit le Comte.) Graces à la sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là. Comment! (repliquai-je,) tenez-vous cette opinion là fort visionnaire? Ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point ici (continua-t-il;) & il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple; cet homme, chez Tacite, qui apparoissoit en songe aux Prêtres d'un temple d'Hercule en Arménie, & qui leur commandoit de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse. Jusques-là, ce pourroit être l'exhalaison; mais, quand ces coureurs revenoient le soir tout outrez, & les carquois vuides de flèches; & que le lendemain on trouvoit autant de bêtes mortes dans la forêt qu'en avoit mis de flèches dans les carquois; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas être l'exhalaison qui faisoit cet effet. C'éroit encore moins le Diable; car, ce seroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique du malheur de l'ennemi de Dieu, de croire qu'il lui fût permis de se divertir à courir la biche & le lièvre.

A quoi donc la sacrée Cébale (lui dis-je) attribue-t-elle tout cela ? Attendez (répondit-il.) Avant que je vous découvre ce mystère, il faut que je guérissè bien votre esprit de la prévention où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaison ; car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristote, Plutarque & Cicéron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui, tout grand esprit qu'il étoit, fut quelque tems dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bien-tôt, quand il eut examiné la chose de près, dans le livre des mystères.

Pierre d'Apono, Pomponace, Levinus, Sirginus, & Lucilio Vanino, sont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces prétendus esprits forts, qui, quand ils parlent des choses divines, disent plutôt ce qu'ils desireront que ce qu'ils connoissent, ne veulent pas avouer rien de sur-humain dans les Oracles, de peur de reconnoître quelque chose au dessus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur fasse une échelle pour monter jusqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoître par les degrés des créatures spirituelles : & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour descendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le Ciel, ils creusent la terre : & au lieu de chercher dans des êtres supérieurs à l'homme, la cause de ces transports qui l'élèvent au dessus de lui-même, & le rendent une manière de divinité ; ils attribuent follement à des exhalaisons impuissantes cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, de s'élever jusqu'aux plus hautes secrets de l'Essence divine.

Telle est la misère de l'homme, quand l'esprit de contradiction, & l'humeur de penser autrement que les autres, le possède ! Bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à des sublimités moins matérielles que lui, & ils l'assujettissent

tissent à une exhalaison : & sans considérer, qu'il n'y a nul rapport entre cette chimérique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choses futures, entre cette cause frivole & ces effets miraculeux ; il leur suffit d'être singuliers, pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les esprits, & de faire les esprits forts.

La singularité vous déplaît donc fort, Monsieur ? (interrompis - je.) Ah ! mon fils (me dit-il) c'est la peste du bon sens, & la pierre d'achoppement des plus grands esprits. Aristote, tout grand Logicien qu'il est, n'a sçu éviter le piège où la fantaisie de la singularité mène ceux qu'elle travaille aussi violemment que lui ; il n'a sçu éviter (dis-je) de s'embarasser & de se couper. Il dit dans le livre de la génération des Animaux & dans ses Morales, que l'esprit & l'entendement de l'homme lui vient de dehors, & qu'il ne peut nous venir de notre pere : & par la spiritualité des opérations de notre ame, il conclut qu'elle est d'une autre nature que ce composé matériel qu'elle anime, & dont la grossièreté ne fait qu'offusquer les spéculations, bien loin de contribuer à leur production. Aveugle Aristote ! puisque, selon vous, notre composé matériel ne peut être la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaison puisse être la cause des pensées sublimes, & de l'effort que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles ? Vous voyez bien (mon enfant) que cet esprit fort se coupe, & que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste, Monsieur (lui dis-je, ravi de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, & espérant que sa folie ne seroit pas un mal incurable.) Dieu veuille que. . .

Plutarque, si solide d'ailleurs, (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son Dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes, qu'il ne résout point. Que

Que ne répond-il donc à ce qu'on lui dit, que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui approchent du Trépied fatidique, seroient saisis de l'entouffiasme, & non pas une seule fille, encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais, comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre. De plus, cette exhalaison est une cause naturelle & nécessaire qui doit faire son effet régulièrement & toujours; pourquoi cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'étoit? Reçoit-elle d'autres influences? A-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores, ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque & d'avoir abandonné la manière dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Cicéron & Aristote. Comme il étoit homme de fort bon sens, & ne sachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuse irrésolution, il s'étoit fixé, que cette exhalaison, qu'il croyoit qui sortoit de la terre, étoit un esprit très-divin: ainsi, il attribuoit à la divinité ces mouvemens & ces lumières extraordinaires des Prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est, dit-il, une halaine & un esprit très-divin & très-saint.* Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accroissent pas de ces façons de parler, qui supposent la Divinité. Ces exhalaisons, disent-ils, étoient de la nature des vapeurs qui infestent les Atrabillaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas. Mais Fernel refute assez bien ces Impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur peccante, ne peut causer cette diversité de langues, qui est un des plus merveilleux effets de la consi-

deration, & une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus, & à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre sainte Philosophie. Ne sçachant où prendre les causes de ces effets si surprenans, il a fait comme les Femmes & les Moines, & les a attribuez au Démon. A qui donc faudra-t-il les attribuer (lui-dis-je) Il y a long-tems que j'attens ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a très-bien marqué (me dit-il) & il eut bien fait de s'en tenir-là. Cette manière irreguliere de s'expliquer par un organe indécant, n'étant pas assez grave & assez digne de la Majesté des Dieux, dit ce Payen, & ce que les Oracles disoient surpassant aussi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux & l'Homme, auxquelles on peut rapporter tout ce qui surpasse la foiblesse humaine, & qui n'approche pas de la grandeur divine.

Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens & les Pythagoriciens l'avoient prise des Egyptiens, & ceux-ci de Joseph le Sauveur, & des Hébreux qui habiterent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hébreux appelloient ces substances qui sont entre l'Ange & l'Homme, *Sadaim*; & les Grecs, transposant les syllabes, & n'ajoutant qu'une lettre, les ont appelez Daimonas. Ces Démons sont chez les anciens Philosophes une gent aérienne, dominante sur les élémens, mortelle, engendrante, méconnue dans ce siècle par ceux qui cherchent peu la vérité dans son ancienne demeure; c'est-à-dire dans la Cabale & dans la Théologie des Hébreux, lesquels avoient par devers eux l'Art particulier d'entretenir cette Nation aérienne, & de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous

Vous voilà, je pense, encore revenu à vos Sylphes, Monsieur? (interrompis-je.) Oui, mon fils; (continua t-il.) Le Theraphim des Juifs n'étoit que la cérémonie qu'il falloit observer pour ce commerce : & ce Juif Michas, qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on lui a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statue dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel déroba à son pere, étoient encore un Theraphim. Michas ni Laban ne sont pas repris d'Idolâtrie; & Jacob n'eût eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre, ni d'en épouser la fille : ce n'étoit qu'un commerce de Sylphes; & nous sçavons par tradition, que la Synagogue tenoit ce commerce permis, & que l'Idole de la femme de David n'étoit que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenoit les peuples élémentaires : car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'eût pas souffert l'Idolâtrie dans sa maison.

Ces Nations élémentaires, tant que Dieu negligea le salut du monde, en punition du premier péché, prenoient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles, ce qu'elles sçavoient de Dieu; à leur montrer à vivre moralement; à leur donner des conseils très-sages & très-utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque & dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du monde, & voulut devenir lui-même son Docteur, ces petites maîtres se retirèrent. De-là vint le Silence des Oracles.

Il résulte donc de tout votre Discours, Monsieur, (repartis-je) qu'il y a eu assurément des Oracles, & que c'étoit les Sylphes qui les rendoient, & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs? Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondiens, (reprit le Comte.) Si cela est, Monsieur,

(repliquai-je) tous vos peuples élémentaires sont bien mal-honnêtes gens. Pourquoi donc (dit-il ?) Hé peut-on rien voir de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnoient toujours ? Toujours ! (reprit-il.) Ha ! non pas toujours. Cette Sylphide, qui apparut à ce Romain en Asie, & qui lui prédit qu'il y reviendrait un jour avec la dignité de Proconsul, parloit-elle bien obscurément ? Et Tacite ne dit-il pas, que la chose arriva comme elle avoit été prédite ? Cette Inscription & ces Statues fameuses dans l'Histoire d'Espagne, qui apprirent au malheureux Roi Rodrigues, que sa curiosité & son incontinence seroient punies par des hommes habillez & armez de même qu'elles l'étoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Espagne & y regneroient long-tems : Tout cela pouvoit-il être plus clair, & l'événement ne le justifia-t-il pas l'année même ? Les Maures ne vinrent-ils pas détrôner ce Roi efféminé ? Vous en sçavez l'histoire : & vous voyez bien que le Diable, qui depuis le regne du Messie ne dispose pas des Empires, n'a pas pû être auteur de cet Oracle ; & que ç'a été assurément quelque grand Cabaliste, qui l'avoit appris de quelque Salamandre des plus sçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la chasteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais ; Monsieur (lui dis-je) trouvez-vous bien chaste & bien digne de la pudeur Cabalistique, cet Organe hetéroclite dont ils se servoient pour prêcher leur Morale ? Ah ! pour cette fois (dit le Comte en riant) vous avez l'imagination blessée, & vous ne voyez pas la raison Physique, qui fait que le Salamandre enflammé se plaît naturellement dans les lieux les plus ignez, & est attiré par . . . J'entens, l'entens (interrompis-je :)

ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quant à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il sérieusement) que vous appelez friponnerie, les ténèbres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité? Dieu ne se plaît-il pas à se cacher de leur voile sombre? Et l'Oracle continué, qu'il a laissé à ses enfans, la divine Ecriture; n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité, qui confond & fait égarer les superbes, autant que la lumière guide les humbles?

Si vous n'avez que cette difficulté, mon fils, je ne vous conseille pas de différer d'entrer en commerce avec les peuples élémentaires. Vous les trouverez très-honnêtes gens, sçavans, bien-faisans, craignans Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres: car vous avez un Mars au haut du Ciel dans votre figure; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le Mariage, je suis d'avis que vous preniez une Sylphide; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres: car vous avez Jupiter à la pointe de votre ascendant, que Venus regarde d'un sextil. Or Jupiter préside à l'air & aux Peuples de l'air. Toutesfois il faut consulter votre cœur là-dessus; car, comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, & les astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connoître plus sûrement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque Créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination, afin que nous procedions à votre alliance avec les Peuples élémentaires, qui vous plairont le mieux. Monsieur (répondis-je) cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette réponse (me dit-il) mettant la main sur mon épaule. Consultez même cette affaire, sur-tout avec celui qui se

nomme par excellence l'Ange du grand Conseil : allez vous mettre en priere, & j'irai demain chez vous à deux heures après midi.

Nous revinmes à Paris ; je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées & les Libertins : je n'ai jamais ouï si bien raisonner, ni dire des choses si hautes & si solides pour l'existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tout entiers à un culte sérieux & continuel de celui de qui nous tenons, & qui nous conserve notre être. J'étois surpris du caractère de cet homme ; & je ne pouvois comprendre, comment il pouvoit être tout à la fois, si fort & si foible ; si admirable & si ridicule.



QUATRIEME ENTRETIE N.

J'ATTENDIS chez moi Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant ; Hé bien, mon fils (me dit-il) pour quelle espece de Peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres, ou des Gnomes, des Nymphes, ou des Sylphides ? Je n'ai pas encore tout-à-fait résolu ce mariage, Monsieur (repartis-je.) A quoi tient-il donc ? (reprit-il.) Franchement, Monsieur (lui dis-je) je ne puis guérir mon imagination ; elle me représente toujours ces prétendus hôtes des éléments comme des Tiercelets de Diables. O Seigneur, (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumière, les ténèbres que l'ignorance & la perverse éducation ont répandu dans l'esprit de cet Elu, que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas la passa-

passage à la vérité qui veut entrer chez vous; soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'être: car aussi-bien est-il injurieux à la vérité de lui préparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute la résistance du mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui opposer? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les élemens, telles que je les ai dépeintes?

Je n'ai pas examiné (lui dis-je) s'il y a de l'impossibilité dans la chose même; si un seul élément peut fournir du sang, de la chair & des os: s'il y peut avoir un tempérament sans mélange, & des actions sans contrariété: mais supposé que Dieu ait pû le faire, quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait?

Voulez-vous en être convaincu tout-à-l'heure, (reprit-il) sans tant de façons? Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont, & ce que je vous en ai appris. Non pas cela, Monsieur, s'il vous plaît (m'écriai je brusquement;) différez, je vous en conjure, cette espece de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens-là ne sont pas ennemis de Dieu: car jusques-là, j'aimerois mieux mourir, que de faire ce tort à ma conscience de....

Voilà, voilà l'ignorante & la fausse piété de ces tems malheureux (interrompit le Comte d'un ton colere.) Que n'efface-t-on donc du Calendrier des Saints le plus grand des Anachorettes? Et que ne brûle-t-on ses Statuës? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ses cendres vénérables! & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui sont accusés d'avoir eu commerce avec les Démon. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes? Et ne les a-t-il pas traités en hommes? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous, & tous vos Docteurs misérables? Le

Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à votre avis, étoit-ce un Tiercelet de Démon ? Est-ce avec un Lutin que cet homme incomparable conféra de l'Evangile ? Et l'accuserez-vous d'avoir profané les Myères adorables, en s'en entretenant avec un fantôme ennemi de Dieu ? Athanase & Jérôme sont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos Sçavans, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitoit les Diables si humainement ? S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit, ou cacher l'aventure, ou retrancher la prédication en esprit, ou cette apostrophe si pathétique que l'Anachorete, plus zélé & plus crédule que vous, fait à la Ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'affuroit, à la rédemption, aussi bien que nous ; & si cette apparition est, à leur avis, une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint dont ils écrivent la vie ; êtes-vous raisonnable de vouloir être plus sçavant qu'Athanase & Jérôme, & plus saint que le divin Antoine ? Qu'eussiez-vous dit à cet homme admirable, si vous aviez été du nombre des dix mille Solitaires à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage & plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au saint Abbé, que toute son aventure n'étoit qu'une pure illusion, & vous eussiez dissuadé son Disciple Athanase, de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie & au Sens commun. N'est-il pas vrai ?

Il est vrai (lui dis-je) que j'eusse été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase & Jérôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage ; car ils n'en sçavoient que cela, & quand ils auroient tout sçu, ce qui ne peut être, si on n'est des nôtres, ils n'eussent pas

pas divulgué témérairement les Secrets de la Sagesse.

Mais pourquoi (repartis-je) ce Sylphe ne proposa-t-il pas à saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'hui? Quoi? (dit le Comte en riant) le mariage? Ha! c'eût été bien à propos! Il est vrai (repris-je) qu'apparemment le bon-homme n'eût pas accepté le parti. Non sûrement (dit le Comte;) car c'eût été tenter Dieu de se marier à cet âge-là, & de lui demander des Enfans. Comment! (repris-je) est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des Enfans? Pourquoi donc? (dit-il) est-ce qu'il est jamais permis de se marier pour une autre fin? Je ne pensois pas (répondis-je) qu'on prétendit lignée; & je croyois seulement que tout cela n'aboutissoit qu'à immortaliser les Sylphides.

Ha! vous aviez tort (poursuivit-il.) La charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides; mais la nature fait qu'ils desirent de les voir fécondes. Vous verrez, quand vous voudrez, dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y avoit pas des Enfans de péché. Qu'appellez-vous vous Enfans de péché, Monsieur? (interrompis-je.)

Ce sont, mon fils (continua-t-il) ce sont tous les Enfans qui naissent par la voye ordinaire; Enfans conçus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu; Enfans de colere & de malédiction; en un mot, Enfans de l'Homme & de la Femme. Vous avez envie de m'interrompre; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oui, mon Enfant, sçachez que ce ne fut jamais la Volonté du Seigneur, que l'Homme & la Femme eussent des Enfans comme ils en ont. Le dessein du très-sage Ouvrier étoit bien plus noble; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si le miserable Adam n'eût pas désobéi gros-

fierement à l'ordre qu'il avoit de Dieu, de ne toucher point à Evé; & qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du Jardin de volupté, de toutes les beautés des Nymphes & des Sylphides; le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des Monstres auprès des Enfans des Philosophes.

Quoi! Monsieur (lui dis-je) vous croyez, à ce que je vois, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme? Quoi! mon fils (reprit le Comte) êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'Histoire de la pomme à la lettre? Ha! sçachez que la Langue sainte use de ces innocentes métaphores, pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi, quand Salomon disoit, je veux monter sur la palme, & j'en veux cueillir les fruits; il avoit un autre appetit que de manger des dattes. Cette Langue, que les Anges consacrent, & dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goût & la bouche d'Eve ne sont point punis, & qu'elle accouche avec douleur, il connoît que ce n'est pas le goût qui est criminel: & découvrant quel fut le premier péché, par le soin que prirent les premiers pécheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliez par cette lâche voye. O Adam! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toi, ou n'engendrer que des Héros ou des Géans!

Hé! quel expedient avoit-il, (interrompis je) pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuses? Obéir à Dieu, (repliqua-t-il) ne
toucher

toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eût vû naître que des Héros; & l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de tems en tems qu'on vit des enfans nez de la sorte qu'il l'avoit projeté. On a donc vû quelquefois, Monsieur, (lui dis je) de ces Enfans des elemens? Et un Licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Augustin, S. Jérôme & Grégoire de Nazianze, s'est donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les Hommes avec certains Démons qu'il nommoit Hyphialtes?

Laëttance a mieux raisonné, (reprit le Comte) & le solide Thomas d'Aquin a sçavamment résolu, que non seulement ces commerces peuvent être féconds, mais que les enfans qui en naissent, sont d'une nature bien plus généreuse & plus héroïque. Vous lirez, en effet quand il vous plaira, les hauts faits de ces hommes puissans & fameux, que Moïse dit qui sont nez de la sorte; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des Guerres du Seigneur, cité au vingt-troisième Chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde seroit, si tous ses habitans ressembloient, par exemple, à Zoroastre.

Zoroastre (lui dis-je) qu'on dit qui est l'Auteur de la Nécromance? C'est lui-même (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'être fils du Salamandre Oromasdis, & de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze-cens ans le plus sage Monarque du Monde, & puis fut enlevé par son pere Oromasdis dans la Région des Salamandres. Je ne doute pas (lui dis-je)

je) que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromas dans la Région du feu : mais je ne voudrois pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire (reprit le Comte :) tous ces Patriarches-là tenoient à grand honneur d'être les peres putatifs des enfans, que les enfans de Dieu vouloient avoir de leurs femmes : mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromas ; il fut aimé de Vesta, femme de Noé. Cette Vesta étant morte, fut le Génie tutélaire de Rome ; & le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, étoit en l'honneur du Salamandre son Amant. Outre Zoroastre, il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une sagesse extrême : c'étoit la divine Egerie, de qui Numa-Pompilius reçut toutes ses loix. Elle obligea Numa, qu'elle aimoit, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mere, où on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromas. Voilà la Vérité de la Fable, que les Poètes & les Historiens Romains ont contée de cette Nymphe Egerie. Guillaume Postel, le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a sçu que Vesta étoit femme de Noé : mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Vesta ; & n'ayant pas lû les Livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande acheta si cherement un exemplaire, il a confondu les choses, & a cru seulement qu'Egerie étoit le bon Génie de la femme de Noé. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçue sur l'eau, lorsque Noé erroit sur les flots vengeurs qui inondoient l'Univers : les femmes étoient alors réduites à ce petit nombre qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique, que ce second Pere du monde avoit bâtie : ce grand homme, gémissant de voir le châtement épouvantable dont le Seigneur punissoit

nissoit les crimes causez par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve; voyant qu'Adam avoit perdu sa posterité en préférant Eve aux filles des éléments, & en l'ôtant à celui des Salamandres ou des Sylphes qui eût sçu se faire aimer d'elle; Noé, dis-je, devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis, Prince des substances ignées; & persuada ses trois enfans, de céder aussi leurs trois femmes aux Princes des trois autres éléments. L'Univers fut en peu de tems repeuplé d'hommes héroïques; si sçavans, si beaux, si admirables, que leur posterité, éblouie de leurs vertus, les a pris pour des Divinitez. Un des enfans de Noé, rebelle au conseil de son pere, ne put résister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve: mais comme le péché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ses descendans, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marque toute sa noire posterité. De-là vient, disent nos Cabalistes, le tein horrible des Ethiopiens, & de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monsieur, (dis-je en admirant l'égarement de cet homme) & votre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'Antiquité! Merveilleux (reprit-il gravement;) & sans elle, Ecriture, Histoire, Fable & Nature, sont obscures & inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son pere, soit telle qu'il semble à la lettre; vraiment c'est bien autre chose. Noé, sorti de l'Arche, & voyant que Vesta sa femme ne faisoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham, craignant que son pere n'allât encore peupler la terre d'enfans aussi noirs que ses Ethiopiens, prit

son tems, un jour que le bon Vieillard étoit plein de vin; & le châtra sans miséricorde. Vouz riez ?

Je ris du zèle indiscret de Cham, (lui dis-je.) Il faut plutôt admirer (reprit le Comte) l'honnêteté du Salamandre Oromafis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrâce de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité. Japhet prononça six fois, alternativement avec son frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable J A R A M I A H ; & ils restituèrent le Vieillard en son entier. Cette Histoire mal entendue a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit été châtré par un de ses enfans : mais voilà la vérité de la chose. D'où vous pouvez voir, combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nôtre, & même plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalousie de ceux-ci est cruelle, comme le Divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, & qui a été vûe de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe, avec qui une Nymphe étoit entrée en commerce d'immortalité, fut assez mal-honnête homme pour aimer une femme. Comme il dinoit avec sa nouvelle Maitresse & quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde : l'Amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avoit de lui préférer une femme. Après quoi, la Nymphe indignée le fit mourir sur l'heure.

Ah ! Monsieur, (m'écriai-je) ce!a pourroit bien me dégoûter de ces Amantes si délicates. Je confesse (reprit-il) que leur délicatesse est un peu violente. Mais si on a vû parmi nos femmes des Amantes irritées faire mourir leurs Amans parjures, il ne faut pas s'étonner, que ces Amantes si belles

& si fideles , s'emportent quand on les trahit ; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes , dont elles ne peuvent souffrir les défauts , & qu'elles nous permettent d'en aimer parmi elles autant qu'il nous plaît. Elles préfèrent l'intérêt & l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particulière ; & elles sont bien aises que les Sages donnent à leur république autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin , Monsieur (repris-je) d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites ? Il y en a grand nombre , mon enfant , (poursuivit-il ;) mais on n'y fait pas réflexion , ou on n'y ajoute point de foi , ou enfin on les explique mal , faute de connoître nos principes. On attribue aux Démons tout ce qu'on devoit attribuer aux peuples des éléments. Un petit Gnome se fait aimer à la célèbre Magdelaine de la-Croix , Abbessé d'un Monastere à Cordouë en Espagne ; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans , & ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un Directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin , & l'oblige de demander l'Absolution au Pape Paul III. Cependant il est impossible que ce fût un Démon : car toute l'Europe a sçu , & Cassiodorus Renius a voulu apprendre à la posterité , le miracle qui se faisoit tous les jours en faveur de la sainte Fille ; ce qui apparemment ne fût pas arrivé , si son commerce avec le Gnome eût été si diabolique que le vénérable Directeur l'imaginoit. Ce Docteur-là eût dit hardiment , si je ne me trompe , que le Sylphe qui s'immortalisoit avec la jeune Gertrude , Religieuse du Monastere du Nazareth. au diocèse de Cologne , étoit quelque Diable. Assûrément (lui dis-je) & je le crois aussi. Ha ! mon fils (poursuivit le Comte en riant) si cela est , le Diable n'est guerca

guerres malheureux, de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, & lui écrire les billets doux qui furent trouvez dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez, que le Démon a, dans la region de la mort, des occupations plus tristes & plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de pureté: mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite Live, que Romulus étoit fils de Mars: les esprits forts disent, c'est une fable; les Théologiens, il étoit fils d'un Diable incubé; les Plaisans, Mademoiselle Sylvie avoit perdu ses gans, & elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les lui avoit volez. Nous, qui connoissons la Nature, & que Dieu a appellez de ces ténèbres à son admirable lumiere, nous sçavons que ce Mars prétendu étoit un Salamandre, qui, épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus; ce Héros, qui, après avoir fondé la superbe Ville, fut élevé par son pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un autre Salamandre fut pere de Servius - Tullius. Tite Live dit, que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance, & les ignorans en ont fait le même jugement que du pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, étoient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connoissant pas cela, ont dit que Jupiter en étoit le pere: ils disoient vrai; car comme vous avez appris, ces Sylphes, Nymphes & Salamandres, s'étant érigés en Divinitez, les Historiens, qui les croyoient tels, appelloient des Dieux, tous ceux qui en naissoient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Enée, & le fameux Melchisedec; car sçavez-vous qui fut le pere de Melchisedec? Non-vrai.

QUATRIEME ENTRETEN. 305

vraiment (lui dis-je ;) car S. Paul ne le sçavoit pas. Dites donc, qu'il ne le disoit pas (reprit le Comte) & qu'il ne luiétoit pas permis de révéler les mystères Cabalistiques. Il sçavoit bien, que le pere de Melchisedec étoit Sylphe, & que ce Roi de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La manière de sacrifier de ce Pontife, étoit la même que sa cousine Egerie apprit au Roi Numa, aussi-bien que l'adoration d'une souveraine Divinité sans image & sans statue : à cause de quoi les Romains, devenus Idolâtres quelque tems après, brûlerent les saints Livres de Numa, qu'Egerie avoit dictéz. Le premier Dieu des Romains étoit le vrai Dieu, & leur Sacrifice étoit le véritable : ils offroient du pain & du vin au souverain Maître du monde ; mais tout cela se pervertit ensuite. Dieu ne laissa pas pourtant, en reconnoissance de ce premier Culte, de donner à cette Ville, qui avoit reconnu sa souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchisedec.

Monsieur (interrompis-je) je vous prie, laissons-là Melchisedec, le Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egerie, & le Sacrifice du pain & du vin. Ces preuves me paroissent un peu éloignées ; & vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches ; car j'ai ouï dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'étoient devenus les compagnons de cette espece de Satyre qui apparut à saint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe, que tous ces gens-là sont morts présentement. Ainsi les peuples élémentaires pourroient bien être périés ; puisque vous les avouez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui décide si fortement ce qu'il ignore. Dieu le confonde, & tous les semblables.

blables. D'où a-t-il appris, que les élémens sont deserts, & que tous ces peuples merveilleux sont anéantis? S'il vouloit se donner la peine de lire un peu les Histoires; & n'attribuer pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimérique théorie qu'il s'est fait de la Nature, il trouveroit en tout tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que diroit votre Docteur à cette Histoire authentique, arrivée depuis peu en Espagne? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol, vécut trois ans avec lui, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'étoit un Diable? La sçavante Réponse! Selon quelle Physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter? Quelle preuve y a-t-il dans l'Ecriture de cet extravagant pouvoir, que vos Théologiens sont obligez en cette rencontre de donner au Démon? Et quelle raison vraisemblable leur peut fournir leur foible Physique? Le Jésuite Delrio, comme il est de bonne foi, raconte naïvement plusieurs de ces Aventures, & sans s'embarasser des raisons Physiques, se tire d'affaire, en disant que ces Sylphides étoient des Démons. Tant il est vrai, que vos plus grands Docteurs n'en sçavent pas plus bien souvent que les simples femmes! Tant il est vrai, que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux, & qu'épaississant les ténèbres qui environnent sa Majesté redoutable, il habite une lumière inaccessible, & ne laisse voir ses vérités qu'aux humbles de cœur. Apprenez à être humble, mon fils, si vous voulez pénétrer ces ténèbres sacrées qui environnent la vérité. Apprenez des Sages à ne donner aux Démons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abîme. Apprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les événemens

mens extraordinaires ; & quand les causes naturelles manquent , recourez à Dieu & à ses saints Anges , & jamais aux Démons , qui ne peuvent plus rien que souffrir : autrement vous blasphemeriez souvent sans y penser , & vous attribueriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit , par exemple , que le divin Apollonius Thianeus fut conçu sans l'opération d'aucun homme , & qu'un des plus beaux Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mere ; vous diriez , que ce Salamandre étoit un Démon , & vous donneriez la gloire au Diable de la génération d'un des plus grande hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophiques.

Mais , Monsieur (interrompis-je) cet Apollonius est réputé parmi nous pour un grand Sorcier ; & c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de Sorciers , tout ce qui se fait d'extraordinaire , ne peut avoir que le Diable pour auteur. Les plus grande Docteurs ont beau faire , ils n'en seront pas crus , s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme ; il entend le langage des oiseaux ; il est vu en même jour en divers endroits du monde ; il disparoit devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter ; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance ; il dit à Ephese en une assemblée de toute l'Asie , qu'à cette même heure on tue le Tiran à Rome. Il est question de juger cet homme : la nourrice dit , c'est un Sorcier ; Saint Jérôme & S. Justin le Martyr disent , que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jérôme , Justin , & nous Cabalistes , seront des visionnaires ; & la femmelette l'emportera. Ha ! que l'ignorant périsse dans son ignorance : mais vous , mon enfant , sauvez-vous du naufrage. Quand

Quand vous lirez, que le célèbre Merlin nâquit, sans opération d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roi de la Grande-Bretagne; & qu'il prédisoit l'avenir plus clairement qu'un Tyresie; ne dites pas avec le peuple, qu'il étoit fils d'un Démon incube, puisqu'il n'y en eût jamais; ni qu'il prophétisoit par l'art des Démons, puisque le Démon est la plus ignorante de toutes les créatures, suivant la sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans la solitude par un Sylphe, qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, qu'il sçut lui plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe en toutes les sciences, & apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Clèves, de dire que le Diable est leur pere; & ayez meilleure opinion du Sylphe, que l'Histoire dit qui vint à Clèves sur un Navire miraculeux, traîné par un Cygne, qui y étoit attaché avec une chaîne d'argent. Ce Sylphe, après avoir eu plusieurs enfans de l'héritière de Clèves, repartit un jour en plein midi, à la vûe de tout le monde, sur son Navire aérien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'ériger en Démon?

Mais menagez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan? Et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une Généalogie diabolique? Que direz-vous de leur mere célèbre? Je crois, Monsieur (interrompis-je) que vous m'allez faire les Contes de Melusine. Ha! si vous me niez l'Histoire de Melusine (reprit-il) je vous donne gagné: mais si vous la niez, il faudra brûler les Livres du grand Paracelse, qui maintient en cinq ou six endroits différens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine étoit une Nymphé; & il faudra démentir vos Historiens, qui disent
que

que depuis sa mort, ou pour mieux dire depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué, toutes les fois que ses descendans étoient menacez de quelque disgrâce, ou que quelque Roi de France devoit mourir extraordinairement, de paroître en deuil sur la grande tour du Château de Lusignan, qu'elle avoit fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphe, ou qui sont alliez de sa Maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur (lui dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux être originaires des Sylphes? Ils l'aimeroient mieux, sans doute (repliqua-t-il) s'ils sçavoient ce que je vous apprens, & ils tiendroient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connoitroient, s'ils avoient quelque lumière de Cabale, que cette sorte de génération étant plus conforme à la manière dont Dieu entendoit au commencement que le monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heureux, plus vaillans, plus sages, plus renommez, & plus bénis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres, de descendre de ces créatures si parfaites, si sages & si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou de quelque infame Asmodée?

Monsieur (lui dis-je) nos Théologiens n'ont garde de dire que le Diable soit pere de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable est un esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Grégoire de Nyssé (reprit le Comte) ne dit pas cela; car il tient que les Démon multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (repliquai-je;) mais il arrive, disent nos Docteurs, que... Ha! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou
vous

vous diriez, comme eux, une sottise très-sale & très-mal-honnête. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là ! Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure, & comme ils ont pris plaisir de poster des farsfadets aux embuches, pour profiter de l'oïfive brutalité des Solitaires, & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre mémoire par une si vilaine origine. Appellent-ils cela philosopher ? Est-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaisance pour le Démon, de favoriser ces abominations ; de leur accorder la grâce de la fécondité qu'il a refusée à de grands Saints ; & de récompenser ces saletez, en créant, pour ces embrions d'iniquité, des âmes plus héroïques, que pour ceux qui ont été formez dans la chasteté d'un mariage légitime ? Est-il digne de la Religion de dire, comme font vos Docteurs, que le Démon peut, par ce détestable artifice, rendre enceinte une Vierge durant le sommeil, sans préjudice de sa virginité ; ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin, d'ailleurs Auteur très-solide, & qui sçavoit un peu de la Cabale, s'oublie assez lui-même, pour conter dans son sixième *Quodlibet*, d'une fille couchée avec son Père, à qui il fait arriver la même aventure que quelques Rabins hérétiques disent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir le grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain après le Prophète. Je jurerois que cette impertinence a été imaginée par quelque....

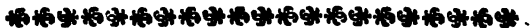
Si j'osois, Monsieur, interrompre votre Declamation (lui dis-je) je vous avouerois pour vous appaiser, qu'il seroit à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution dont les oreilles pures, comme les vôtres, s'offensassent moins. Ou bien, ils devoient nier tout-à-fait les faits sur quoi la question est fondée.

Bon

QUATRIEME ENTRETEN. 311

Bon expédient (reprit le Comte.) Hé! le moyen de nier des choses constantes? Mettez-vous en la place d'un Théologien à fourrure d'hermine, & supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous, comme à l'Oracle de sa Religion....

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, dit le Comte. Je vous demande pardon (Monsieur, lui dis-je;) vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point; prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il :) je vais me rendre invisible. Ha! Monsieur (m'écriai-je) trêve de diablerie, s'il vous plaît; je n'entens pas raillerie là-dessus. Quelle ignorance! (dit le Comte en riant & haussant les épaules) de ne sçavoir pas, que pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière! Il passa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra presque en même tems dans ma chambre: je lui demande pardon, si je ne lui parlai pas de mon Avanture.



CINQUIEME ENTRETEN.

LE grand Seigneur étant sorti, je trouvai, en venant de le reconduire, le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage (me dit-il) que ce Seigneur qui vient de vous quitter, sera un jour un des 72 Princes du Sanhédrin de la Loi nouvelle; car sans cela, il seroit un grand sujet pour la sainte Cabale; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime & hardi; voilà la figure de Geomance que je viens de jeter pour lui, durant que vous parliez ensemble. Je n'ai jamais vû des points plus heureux, & qui marquassent une ame

si belle; voyez cette *Mere* (a), qu'elle magnanimité elle lui donne. Cette *Fille* (b) lui procurera la pourpre: je lui veux mal & à la fortune, de ce qu'elles étent à la Philosophie un sujet qui peut-être vous surpasseroit. Mais où en étions-nous, quand il est venu?

Vous me parliez, Monsieur (lui dis-je) d'un Bienheureux que je n'ai jamais vû dans le Calendrier Romain. Il me semble que vous l'avez nommé *Danhuzerus*. Ha! je m'en souviens (re-prit-il:) je vous disois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, & de supposer que l'heureux *Danhuzerus* vient vous découvrir sa conscience, & vous dit:

MONSIEUR, je viens de delà les monts, au bruit de votre science; j'ai un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphé qui tient-là sa Cour: mille Nymphes la servent, presque'aussi belles qu'elle; des hommes très-bien faits, très-sçavans, & très-honnêtes-gens, viennent-là de toute la terre habitable; ils aiment ces Nymphes, & en sont aimez; ils y menent la plus douce vie du monde; ils ont dé très-beaux Enfans de ce qu'ils aiment; ils adorent le Dieu vivant; ils ne nuisent à personne; ils espèrent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne; je plus à la Nymphé Reine, elle se rend visible, me montre sa charmante Cour. Les Sages, qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur Prince; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs & à la beauté de la Nymphé; elle me conte son martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra si je ne veux l'aimer, & que si je l'aime, elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon esprit, & les attrails de

de la Nymphé m'ont gagné le cœur; je l'aime, j'en ai des enfans de grande espérance: mais au milieu de ma félicité, je suis troublé quelquefois par le ressouvenir, que l'Eglise Romaine n'approuve peut-être pas trop tout cela. Je viens à vous, Monsieur, pour vous consulter. Qu'est-ce que cette Nymphé, ces Sages, ces Enfans; & en quel état est ma conscience? C'a, Monsieur le Docteur, que répondriez-vous au Seigneur Danhuzerus?

Je lui dirois, (répondis-je:) Avec tout le respect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu fanatique; ou bien votre vision est un enchantement; vos Enfans & votre Maîtresse sont des Lutins; vos Sages sont des foux; & je tiens votre conscience très-cautérisée.

Avec cette réponse, mon fils, vous pourriez mériter le bonnet de Docteur: mais vous ne mériteriez pas d'être reçu parmi nous, (reprit le Comte avec un grand soupir.) Voilà la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'hui. Un pauvre Sylphe n'oseroit se montrer, qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin; une Nymphé ne peut travailler à devenir immortelle, sans passer pour un fantôme impur; & un Salamandre n'ose apparaitre, de peur d'être pris pour un Diable, & les pures flammes qui le composent, pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par-tout. Ils ont beau, pour dissiper ces soupçons si injurieux, faire le signe de la Croix quand ils apparaisent, fléchir le genouil devant les noms divins, & même les prononcer avec révérence: toutes ces précautions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monsieur, (lui dis-je) vous croyez que ces Sylphes sont gens fort dévots? Très-dévots (répondit-il,) & très-zèlez pour la Divinité. Les discours excellens qu'ils nous font de

l'Essence divine, & leurs Prières admirables, nous édifient grandement. Ont-ils des Prières aussi (lui dis-je ?) J'en voudrois bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire (repartit-il :) & afin de ne vous en point rapporter de suspecte, & que vous puissiez me soupçonner d'avoir fabriqué ; écoutez celle que le Salamandre, qui répondoit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre rapporte : elle contient une sublime Théologie ; & vous verrez par-là, qu'il ne tenoit pas à ces sages Créatures, que le monde n'adorât le vrai Dieu.

Oraison des Salamandres.

IMMORTEL, Eternel, Ineffable, & Sacré Pere de toutes choses, qui es porté sur le Chariot roulant sans cesse des Mondes qui tournent toujours, Dominateur des Campagnes ébériennes, où est élevé le Trône de ta puissance, du haut duquel tes Yeux redoutables découvrent tout, & tes belles & saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfans que tu as aimez dès la naissance des Siècles ; car ta dote, grande, & éternelle Majesté resplendit au-dessus du Monde & du Ciel des Etoiles ; tu es élevé sur elles, ô Feu étincellant. Là, tu t'allumes & t'entretiens toi-même par ta propre splendeur ; & il sort de ton Essence des Ruisseaux intarissables de lumière, qui nourrissent ton Esprit infini. Cet Esprit infini produit toutes choses, & fait ce Trésor inépuisable de matière, qui ne peut manquer à la Génération qui l'environne toujours, à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, & dont tu l'as remplie au commencement. De cet Esprit tirent aussi leur origine ces Rois très-saints, qui sont debout autour de ton Trône, & qui composent ta Cour, ô Pere universel ! ô Unique ! ô Pere des Bienheureux mortels & immortels ! Tu as créé en particulier des Puissances qui
sont

CINQUIEME ENTRETEN. 315

sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, & à ton Essence adorable. Tu les as établies supérieures aux Anges, qui annoncent au Monde tes Volontez. Enfin, tu nous as créés une troisième sorte de Souverains dans les élémens. Notre continuel Exercice est de te louer, & d'adorer tes Desirs. Nous brûlons du Desir de te posséder. O Pere ! ô Mere, la plus tendre des Meres ! ô Exemple admirable des sentimens & de la tendresse des Meres ! ô Fils, la Fleur de tous les Fils ! ô Forme de toutes les Formes ! Ame, Esprit, Harmonie, & Nombre de toutes choses !

Que dites-vous de cette Oraison des Salamandres ? N'est-elle pas bien sçavante, bien élevée & bien dévote ? Et de plus, bien obscure (répondia-je) je l'avois ouï paraphraser à un Prédicateur, qui prouvoit par-là que le Diable, entr'autres vices qu'il a, est sur-tout grand hypocrite. Hé bien (s'écria le Comte) quelle ressource avez-vous donc, pauvres Peuples élémentaires ? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Esprit, des Intelligences assistantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des Prières admirables, & les enseignez aux Hommes ; & après tout, vous n'êtes que Lutins hypocrites !

Monsieur, (interrompis-je) vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien, mon fils, (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle : mais que votre foiblesse vous empêche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez, de leur alliance avec les hommes. Hélas ! où est la femme à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, & qui ne tremblât pas à l'aspect d'un Sylphe ? Où est l'homme, qui ne fuit pas de les voir, s'il se pique un peu d'être homme de bien ? Trouvons-nous que très-rarement

316 LE COMTE DE GABALIS,
un honnête homme qui veuille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que des débauchez, ou des avarés, ou des ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cet honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais: *VIVRE DIXU!* parce que la Crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse.

Que deviennent donc (lui dis-je) tous ces peuples volans, maintenant que les gens de bien sont si préoccupés contr'eux? Ha! le bras de Dieu (dit-il) n'est point racourci, & le Démon ne retire pas tout l'avantage qu'il espéroit de l'ignorance & de l'erreur qu'il a répandu à leur préjudice; car outre que les Philosophes, qui sont en grand nombre, y remédient le plus qu'ils peuvent, en renonçant tout-à-fait aux femmes; Dieu a permis à tous ces peuples, d'user de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviser, pour converser avec les hommes à leur insçu. Que me dites-vous-là, Monsieur? (m'écriai-je.) Je vous dis vrai (poursuivit-il.) Croyez-vous qu'un chien puisse avoir des Enfans d'une femme? (Non répondis-je.) Et un singe? (ajouta-t-il.) Non plus, (répliquai je.) Et un ours? (continua-t-il.) Ni chien, ni ours, ni singe, (lui dis-je) cela est impossible sans doute; contre la nature, contre la raison & le sens commun. Fort bien (dit le Comte;) mais les Rois des Gots ne sont-ils pas nez d'un ours & d'une Princesse Suedoise? Il est vrai (repartis-je) que l'Histoire le dit. Et les Pegusiens & Syoniens des Indes (repliqua-t-il) ne sont-ils pas nez d'un chien & d'une femme? J'ai encore lû cela (lui dis-je.) Et cette Femme Portugaise (continua-t-il) qui, étant exposée en une Isle déserte, eut des Enfans d'un grand singe? Nos Théologiens (lui dis-je) répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bêtes.... Vous m'allez encore alleguer (interrompt le Comte) les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc,
une

une fois pour toutes , que les Sylphes , voyant qu'on les prend pour des Démons quand ils apparoissent en forme humaine , pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux , prennent la figure de ces animaux , & s'accommodent ainsi à la bizarre foiblesse des Femmes , qui auroient horreur d'un beau Sylphe , & qui n'en ont pas tant pour un chien ou pour un singe. Je pourrois vous conter plusieurs hystoires de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde : mais j'ai à vous apprendre un plus grand secret.

Sçachez , mon fils , que tel croit être fils d'un homme , qui est fils d'un Sylphe. Tel croit être avec sa femme , qui , sans y penser , immortalise une Nymphe : telle femme pense embrasser son mari , qui tient entre ses bras un Salamandre ; & telle fille jureroit à son réveil qu'elle est Vierge , qui a eu durant son sommeil , un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Démon & les ignorans sont également abusez.

Quoi ! le Démon (lui dis-je) ne sçauroit il veiller cette fille endormie , pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel ? Il le pourroit (repliqua le Comte ,) si les Sages n'y mettoient ordre : mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier les Démons , & de s'opposer à leurs efforts. Ne vous disois-je pas l'autre jour , que les Sylphes & les autres Seigneurs des élémens sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous , le Diable , leur grand ennemi , les inquiéteroit fort , & ils auroient de la peine à s'immortaliser à l'insçu des filles.

Je ne puis (repartis-je) qu'admirer la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les Puissances de l'air aident quelquefois les amoureux à parvenir à ce qu'ils desirent. La chose va donc tout autrement ? Les Puissances de l'air ont besoin que les hommes les servent en leurs amours. Vous

l'avez dit, mon fils (poursuivit le Comte :) le Sage donne secours à ces pauvres peuples, sans lui trop malheureux & trop foibles pour pouvoir résister au Diable: mais aussi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer cabalistiquement le nom puissant НЕМАНИНАН, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAXEL, toutes les Puissances des ténèbres prennent la fuite, & le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux, qui prit la figure de l'amant d'une Demoiselle de Seville; l'Histoire en est connuë. La jeune Espagnole étoit belle, mais aussi cruelle que belle. Un Cavalier Castillan, qui l'aimoit inutilement, prit la résolution de partir un matin sans rien dire, & d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe, trouvant la Belle à son gré, fut d'avis de prendre ce tems; & s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui apprit, pour se défendre des traverses que le Diable, envieux de son bonheur, eût pû lui susciter, il va voir la Demoiselle sous la forme de l'amant éloigné. Il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère. Après plusieurs mois, il touche, il se fait aimer, il persuade, & enfin il est heureux. Il naît de leur amour un fils, dont la naissance est secrète, & ignorée des parens, par l'adresse de l'amant aérien. L'amour continue, & il est béni d'une deuxième grossesse. Cependant le Cavalier, guéri par l'absence, revient à Seville; & impatient de revoir son inhumaine, va au plus vite lui dire, qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, l'étonnement de la fille, sa réponse, ses pleurs, ses reproches, & tout leur dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux; il le nie; que leur enfant
com-

commun est en tel lieu ; qu'il est pere d'un autre qu'elle porte. Il s'obstine à desavouer. Elle se désole , s'arrache les cheveux ; les parens accourent à ses cris ; l'amante désespérée continue ses plaintes & ses invectives ; on vérifie que le Gentilhomme étoit absent depuis deux ans ; on cherche le premier enfant , on le trouve , & le second nâquit en son terme.

Et l'amant aérien (interrompis-je) quel personnage jouoit-il durant tout cela ? Je vois bien (répondit le Comte) que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné sa maîtresse à la rigueur des Parens , ou à la fureur des Inquisiteurs : mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assez dévote ; car quand ces Messieurs se sont immortalisés , ils travaillent sérieusement , & vivent fort saintement , pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliez , vive avec une innocence exemplaire , comme on voit dans cette fameuse Avanture d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de sa femme , qu'il aimoit passionnement. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages , de prendre la figure de cette femme ; elle le crut , & s'alla présenter au jeune homme affligé , disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vé-
curent ensemble plusieurs années , & firent de très-beaux enfans. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assez homme de bien pour retenir la sage Sylphide ; il juroit , & disoit des paroles mal-honnêtes. Elle l'avertit souvent : mais voyant que ses remontrances étoient inutiles , elle disparut un jour , & ne lui laissa que ses jupes , & le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyez , mon fils , que les Sylphes ont quelquefois raison de disparaître ; & vous voyez que le Dia-

ble ne peut empêcher, non plus que les fantaisies caprices de vos Théologiens, que les peuples des élémens ne travaillent avec succès à leur immortalité, quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais, en bonne-foi, Monsieur (repris-je) êtes-vous persuadé que le Démon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles? Ennemi mortel (dit le Comte) sur-tout des Nymphes, des Sylphes, & des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les hait pas si fort; parce que, comme je crois vous avoir appris, ces Gnomes, effrayez des hurlemens des Diables qu'ils entendent dans le centre de la terre, aiment mieux demeurer mortels, que courir risque d'être ainsi tourmentez, s'ils acqueroient l'immortalité. De-là vient, que ces Gnomes & les Démons leurs voisins ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très-amis de l'homme, que c'est lui rendre un fort grand service, & le délivrer d'un grand péril, que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela, de fournir, à celui à qui ils peuvent persuader cette rénonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourroient menacer sa vie durant certain tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome, fait devenir mortelle l'ame de cet homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur (m'écriai-je) ces pactes, à votre avis, desquels les Démonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Démon? Non sûrement (reprit le Comte.) Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors? N'est-il pas renfermé? N'est-il pas lié? N'est-il pas la terre maudite & damnée, qui est restée au fond de
da

CINQUIEME ENTRETIEN. 325

de l'ouvrage du suprême & archetype distillateur ? Peut-il monter dans la région de la lumière, & y répandre ses ténèbres concentrées ? Il ne peut rien contre l'homme. Il ne peut qu'inspirer aux Gnomes ; qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les hommes, qu'il craint le plus qu'ils soient saurez ; afin que leur ame meure avec le corps.

Et, selon vous, (ajoutai-je) ces ames meurent ? Elles meurent, mon enfant (répondit-il.) Et ceux qui font ces pactes-là, ne sont point damnez ? (poursuivis-je.) Ils ne le peuvent être (dit-il ;) car leur ame meurt avec le corps. Ha sont donc quittes à bon marché ? (repris-je) & ils sont bien légèrement punis d'avoir fait un crime si énorme, que de renoncer à leur Bâteme, & à la mort du Seigneur.

Appellez-vous (repartit le Comte) être légèrement puni, que de rentrer dans les noirs abîmes du néant ? Sachez, que c'est une plus grande peine que d'être damné ; qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer ; que c'est une grande grace de ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer ; c'est ce que les Sages prêchent aux Gnomes, quand ils les rassemblent, pour leur faire entendre quel tort ils se font de préférer la mort à l'immortalité, & le néant à l'espérance de l'éternité bienheureuse, qu'ils seroient en droit de posséder, s'ils s'allioient aux hommes, sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient, & nous les marions à nos filles.

Vous évangélisez donc les peuples souterrains, Monsieur ? (lui dis-je.) Pourquoi non ? (reprit-il.) Nous sommes leurs Docteurs, aussi-bien que des peuples du Feu, de l'Air & de l'Eau ; & la Charité Philosophique se répand indifféremment :

sur tous ces enfans de Dieu. Comme ils sont plus subtils & plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles & plus capables de discipline, & ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.

Il doit être en effet ravissant (m'écriai-je en riant) de voir un Cabaliste en chaire prôner à tous ces Messieurs-là. Vous en aurez le plaisir, mon fils, quand vous voudrez (dit le Comte ;) & si vous le desirez, je les assemblerai dès ce soir, & je les prêcherai sur le minuit. Sur le minuit ! (me récriai-je :) j'ai ouï dire, que c'est-là l'heure du Sabbath. Le Comte se prit à rire : vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Démonographes racontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabbath. Je voudrois bien, pour la rareté du fait, que vous les crûssiez aussi. Ha ! pour les contes du Sabbath (repris-je,) je vous assure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon fils (dit-il) ; car, encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du genre humain, ni de pactiser avec les hommes, moins encore de s'en faire adorer, comme le croient les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, rassemblent les habitans des élémens, pour leurs Mystères & leur Morale ; & comme il arrive ordinairement, que quelque Gnome revient de son erreur grossière, comprend les horreurs du néant, & consent qu'on l'immortalise ; on lui donne une fille, on le marie, & la nôce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont-là ces danses & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce, Sabasius, le
plus

plus ancien des Gnomes, fut immortalisé; & c'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée, dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu les choses, & ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinens, & de décrier une assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du souverain Etre.

Je n'eusse jamais imaginé (lui dis-je) que le Sabath fût une assemblée de dévotion. C'en est pourtant une (repartit-il) très-sainte & très-Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderoit pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siècle injuste; on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire, les fots en sont plutôt brus. Un Philosophe a beau montrer à l'œil la fausseté des chimères que l'on s'est forgées, & donner des preuves manifestes du contraire: quelque expérience & quelque solide raisonnement qu'il ait employé; s'il vient un homme à chaperon, qui s'inscrive en faux, l'expérience & la démonstration n'ont plus de force, & il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus ce chaperon que ses propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le regne de votre Pepin, de convaincre le monde, que les élémens sont habitez par tous ces peuples dont je vous ai décrit la nature. L'expédient dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en l'air à tout le monde: ils le firent avec magnificence; on voyoit dans les airs ces créatures admirables en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées

sous des pavillons superbes; tantôt sur des Navires aériens d'une structure admirable, dont la flotte volante voguoit au gré des Zephirs. Qu'arriva-t-il? Pensez-vous que ce siècle ignorant s'avisâ de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux? Le peuple crut d'abord, que c'étoit des Sorciers, qui s'étoient emparez de l'air pour y exciter des orages, & pour faire grêler sur les moissons. Les Sçavans, Théologiens & Jurisconsultes, furent bientôt de l'avis du peuple: les Empereurs le crurent aussi; & cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, & après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de graves peines à tous ces prétendus Tyrans de l'air. Voyez cela dans le premier Chapitre des Capitulaires de ses deux Empereurs.

Les Sylphes, voyant le Peuple, les Pedans, & les Têtes couronnées mêmes, se gendarmer ainsi contr'eux, résolurent, pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avoit de leur flotte innocente, d'enlever des hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis de les remettre à terre en divers endroits du monde. Ils le firent, comme ils l'avoient projeté. Le peuple qui voyoit descendre ces hommes, y accouroit de toutes parts, prévenu que c'étoient des Sorciers, qui se détachent de leurs compagnons pour venir jeter des venins sur les fruits & dans les fontaines; & suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations, entraînoit ces innocens au supplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau & par le feu dans tout le Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à Lyon descendre de ces Navires aériens, trois hommes & une femme; toute la Ville s'assemble alentour, erie qu'ils sont Magiciens, & que Grimoald Duc de Benevent, ennemi de Charlemagne, les en-
voye

voye pour perdre les moissons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur justification, qu'ils sont du Pais même; qu'ils ont été enlevés depuis peu par des hommes miraculeux, qui leur ont fait voir des merveilles inouïes, & les ont priés d'en faire le récit. Le peuple entêté n'écoute point leur défense: il alloit les jeter dans le feu, quand le bon homme Agobard, Evêque de Lyon, qui avoit acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit, & ayant ouï l'accusation du peuple, & la défense des accusez, pronença gravement, que l'une & l'autre étoient fausses. Qu'il n'étoit pas vrai que ces hommes fussent descendus de l'air, & que ce qu'ils disoient y avoir vû, étoit impossible. Le peuple crut plus à ce que disoit son bon Pere Agobard, qu'à ses propres yeux, s'appaisa, donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes, & reçut avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit, pour confirmer la sentence qu'il avoit donnée: ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant, comme ils échaperent au supplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû: ce qui ne fut pas tout-à-fait sans fruit; car, s'il vous en souvient bien, le siècle de Charlemagne fut fécond en hommes héroïques; ce qui marque que la femme qui avoit été chez les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce tems-là, & que par la grace de Dieu, beaucoup de Sylphes s'immortaliserent. Plusieurs Sylphides aussi devinrent immortelles, par le récit que ces trois hommes firent de leur beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la Philosophie: & de-là sont venues toutes ces Histoires des Fées, que vous trouvez dans les Légendes amoureuses du siècle de Charlemagne & des suivans:

Toutes ces Fées prétendues n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avez-vous lu ces Histoires des Héros & des Fées ? Non, Monsieur, (lui dis-je.)

J'en suis fâché (reprit-il;) car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le monde. Ces hommes héroïques, ces amours des Nymphes, ces voyages au Paradis terrestre, ces Palais & ces bois enchantez, & tout ce qu'on y voit de charmantes Aventures; ce n'est qu'une petite idée de la vie que menent les Sages, & de ce que le monde sera quand ils y feront regner la Sagesse. On n'y verra que des Héros: le moindre de nos enfans sera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Melchisedec; & la plupart seront aussi accomplis que les enfans qu'Adam eût eus d'Eve, s'il n'eût point péché avec elle.

Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, (interrompis-je) que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve eussent des Enfans; qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides; & qu'Eve ne devoit penser qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il est vrai (dit le Comte:) ils ne devoient pas faire des Enfans par la voye qu'ils en firent. Votre Cabale, Monsieur, (continuai-je) donne donc quelque invention à l'Homme & à la Femme de faire des Enfans autrement qu'à la méthode ordinaire ? Assurément (reprit-il.) Hé, Monsieur (poursuivis-je) apprenez-là moi donc, je vous en prie. Vous ne la sçavez pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît (me dit-il en riant.) Je veux venger les peuples des élémens, de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétendue diablerie. Je ne doute pas que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc, pour vous donner le loisir de méditer & délibérer devant Dieu, à quelle espèce des Substances élémentaires

taires il sera plus à propos, pour sa gloire & la vôtre; de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recueillir un peu, pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux Gnomes. Allez-vous (lui dis-je) leur expliquer quelque Chapitre d'Averroës? Je crois (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës, après Aristote, a tenu deux choses qu'il sera bon que j'éclaircisse; l'une, sur la nature de l'Entendement, & l'autre, sur le souverain Bien. Il dit, qu'il n'y a qu'un seul Entendement créé, qui est l'image de l'incrée, & que cet unique Entendement suffit pour tous les hommes; cela demande explication. Et pour le souverain Bien, Averroës dit, qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique: car l'homme, dès cette vie, peut, & est créé pour jouir de Dieu; comme vous entendrez un jour, & comme vous éprouverez quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & me porta le Discours qu'il avoit fait aux peuples souterrains; il est merveilleux. Je le donneroie avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse & moi avons eus avec ce Grand-Homme, si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, & ne trouvaient pas mauvais que je me divertisse aux dépens des Fols. Si je vois qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire; & qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner credit aux Sciences secrètes, sous le prétexte de les tourner en ridicule; je continuerai à me réjouir de Monsieur le Comte, & je pourrai donner bientôt un autre Tome.

LETTRE À MONSIEUR.

MONSIEUR,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prens, en faveur du meilleur des miens, de vous supplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétens pas vous engager par-là à aucune des suites que mon Ami l'Auteur s'en promet peut-être; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit, que vous vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant. Mais ce que je desirerois de vous, MONSIEUR, & de quoi je vous prie très-humblement; c'est que vous ayez la bonté de décider un Différend que nous avons eu ensemble. Il ne falloit pas tant étudier, MONSIEUR, & devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préférentiellement aux Docteurs. Voici donc la Dispute que j'ai avec mon Ami.

J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné, ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale (lui ai-je dit) est une Science sérieuse, que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement: il falloit la refuter de même. Comme toutes ses Erreurs sont sur les choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un bonnête homme sur quelque sujet que ce soit; il est de plus très-dangereux de railler en celui-ci; & il est fort à craindre, que la Dévotion ne semble y être intéressée.

intéressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joue très-mal son rôle: Et s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette Sainteté apparente; Et il persuade plus ses Visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire ne les refuse.

Mon Ami répond à cela, avec cette présomption qu'ont les Auteurs quand ils défendent leurs Livres; Que si la Cabale est une Science sérieuse, c'est qu'il n'y a que des Mélancoliques qui s'y adonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le Stile Dogmatique, il s'étoit trouvé si ridicule lui-même, de traiter sérieusement des Sottises, qu'il avoit jugé plus à propos de tourner ce Ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale (dit-il) est du nombre de ces Chimères, qu'on autorise quand on les combat gravement, Et qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se jouant. Comme il sçait assez bien les Peres, il m'a allegué là-dessus Tertullien. Vous, qui le sçavez mieux que lui Et moi, jugez, MONSIEUR, s'il l'a cité à faux: Multa sunt risu digna revinci, no gravitate adorentur. Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentins, qui étoient une manière de Cabalistes très-visionnaires.

Quant à la Dévotion, qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une nécessité inévitable (dit-il) qu'un Cabaliste parle de Dieu: mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-ci, c'est qu'il est d'une nécessité encore plus inévitable, pour conserver le caractère Cabalistique, de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême: ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte; Et les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette Dévotion extravagante; ou si les Railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces Raisons, Et par plusieurs autres que je ne vous rapporterai pas, MONSIEUR, parce que j'ai envie que vous soyez de mon avis; mon Ami prétend, qu'il a dû écrire contre la Cabale en soldatrant.

Mettez

330 LETTRE SUR GABALIS.

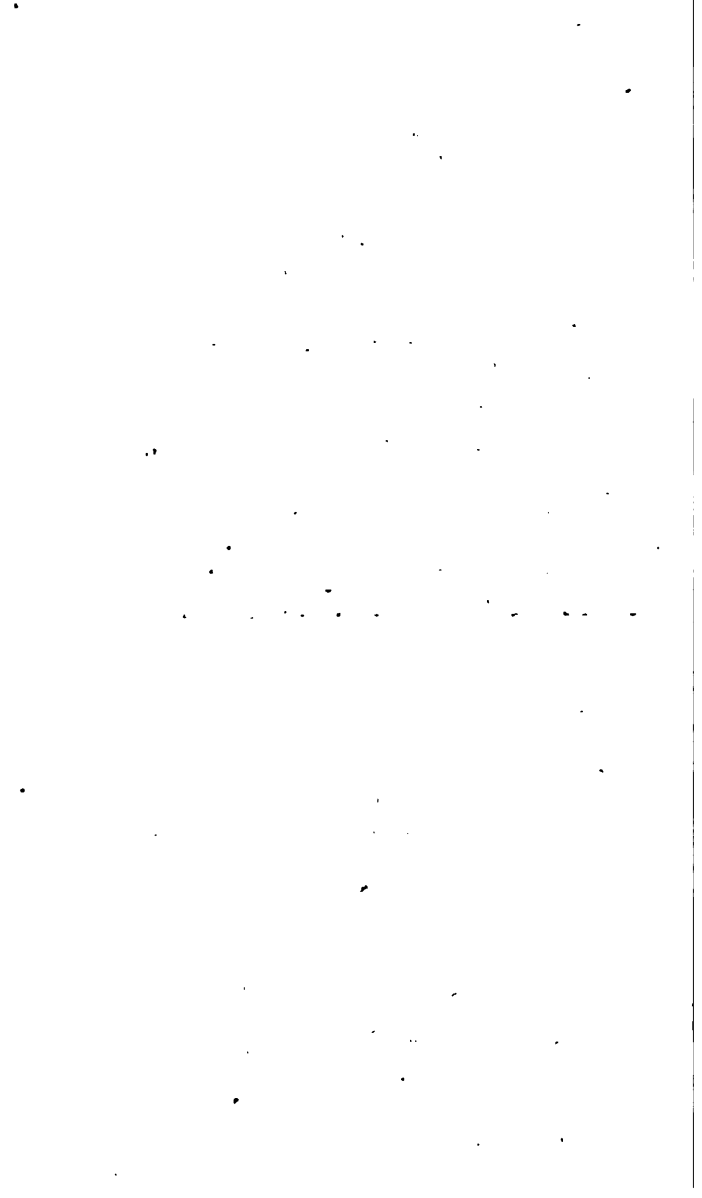
Mettez-nous d'accord, s'il vous plait. Je maintiens, qu'il seroit bon de proceder contre toutes les Sciences secretes par de sérieux & vigoureux Argumens. Il dit que la Vérité est gaye de sa nature, & qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit: parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette Mémoire si belle que Dieu vous a donnée; Convenit Veritati ridere, quia lætans.

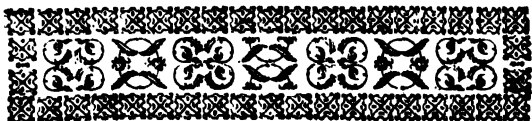
Il ajoûte, que les Sciences secretes sont dangereuses, si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en éventer le ridicule Mystère, & pour détourner le monde de perdre le tems à leur recherche; en lui en apprenant le plus fin, & lui en faisant voir l'extravagance. MONSIEUR, voilà nos Raisons. Je recevrai votre Décision avec ce Respect que vous sçavez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

L'APPRENTIE COQUETTE,
AVANTURE,
PAR MONSIEUR
DE MARIVAUX.





L'APPRENTIE COQUETTE,
A V A N T U R E,
P A R M O N S I E U R
D E M A R I V A U X.

J'ÉTOIS, il y a quelques jours, à la campagne, chez un de mes amis : nombre de Dames & de Cavaliers s'y étoient rassemblés. Il me prit fantaisie, un matin, d'aller me promener seul dans le bois de la maison. Je m'enfonçois déjà dans les routes les plus obscures, quand la pluie me surprit. Pour l'éviter, je courus vers un cabinet que je vis assez près moi. J'allois y entrer, quand j'entendis parler : je prêtai l'oreille ; c'étoient deux Dames de notre compagnie, qui s'y étoient apparemment réfugiées avant moi. L'une d'elles, un moment après, poussa quelques soupirs, qui me donnerent la curiosité d'en apprendre la cause. Je suis jeune : ces soupirs me présageoient de l'amour ; je crus qu'il seroit bon de voir comme ces deux femmes en traiteroient à cœur ouvert. J'en pouvois tirer des conséquences générales, & m'instruire moi-même, en cas d'accident, du plus ou moins de sûreté qui se trouvoit dans les petites façons extérieures du sexe. Hélas ! ma chère, dit la Dame, qui me sembloit avoir soupiré, ne me reproche point ma mélancolie : ne sçais-tu pas que
Pyrame

334 L'APPRENTIE COQUETTE,

Pyrame est absent, & que je ne le verrai de six mois ? Ah ! répondit l'autre, en éclatant de rire ; gageons que ton cœur a pillé ce ton-là dans Cléopâtre. Que tu es folle à contre-tems, dit l'affligée ! Si tu étois à ma place, tu n'aurois pas le mot pour rire. Ne te fâche pas, ma bonne, répliqua l'autre ; je t'avoue que j'ai ri d'étonnement : tu ne dois voir ton Amant de six mois ; tu te prépares, ce me semble, à gémir autant de tems. Il n'est pas jusqu'au son de ta voix, que tu n'ayes mis en deuil. Cela m'a paru singulier. Je connois bien cette espèce d'amour languissant, & tous ses devoirs : mais franchement, je n'ai pas cru que ce fût celui dont le cœur se servit dans l'occasion. Je l'ai pris pour cet amour qu'on imprime, & dont on remplit de gros volumes de Roman. Et tu joues à mourir de fatigue, si tu veux imiter ces Amantes, que ce fou de la Calprenede a faites avec une plume & de l'encre. Il faut s'imaginer, ma chère, qu'un cœur romanesque fournit plus d'amour lui tout seul, que n'en fourniroit tout Paris ensemble. Ne prends pas ce que je te dis pour un manque d'expérience ; nous sommes seules au moment où je te parle. J'aime : mon Amant est absent ; non pas absent comme le tien, qui n'est allé que chez son pere. Il est à l'armée : le voilà bien en risque. Il pleuroit en me quittant. Je pleurai de même, & les larmes m'en viennent encore aux yeux. Tout cela est à sa place ; mais, ajouta-t-elle, en riant, je veux dire en mariant une folie plaisante avec ses pleurs, je verse des larmes, & n'en suis pas plus triste : bien au contraire, ma chère, je ne pleure que parce que je m'attendris : mon attendrissement me fait plaisir, & les larmes qu'il amène, sont en vérité des larmes que je répands avec goût. Je ne sçais pas si tu comprends comment cela s'ajuste : je suis tendre autant qu'on peut l'être. Je tremble pour mon Amant sans inquiétude ; je le desire
ardem-

ardemment sans impatience ; je gémiss même sans être affligée, & tous ces mouvemens ne me sont point à charge : souvent je les reveille, de peur d'être oisive ; ils me suivent où je vais ; ils se mêlent à mes plaisirs ; ils ne les rendent que plus touchans ; c'est comme une provision toute faite de réflexions douces , qui ne m'en tiennent que plus disposée à la joye. Quand j'en trouve, je me dis à moi-même : je fais la passion d'un homme aimable ; cette idée me flatte, c'est une preuve de mérite ; je m'en estime avec plus de sûreté de conscience, & je ne suis pas fâchée de trouver alors sur mon chemin un hommage de petits soins. Je m'en amuse sans scrupule ; ils me repentent ce que je vauz : je les encourage quelquefois par un coup d'œil , un geste, un souris ; & je te jure enfin, que mon Amant ne m'est jamais plus cher , que quand je me suis prouvé, qu'il ne tient qu'à moi de lui donner des rivaux. A leur égard , je ne les aime point, ce me semble ; cependant ils me plaisent ; mon amour propre a de l'inclination pour eux, mais je sens bien confusément qu'eux & mon cœur n'ont rien à démêler ensemble : voilà tout ce que j'en puis dire, & voilà comme on aime, ma chère. Croi-moi ; regle-toi là-dessus. Eh ! que deviendrois-tu donc, si ton Amant venoit à changer ? Ah ! de quoi parles-tu là, s'écria l'autre ? Ah ! mon Dieu ! tout me frémit ! lui, changer ! Toi, qui aimes si fort à ton aise, comment te sauvérois-tu de la douleur la plus vive , & peut-être du désespoir, s'il t'arrivoit ce que tu me fais craindre ? Eh ! que me dis-tu, répondit l'autre, avec ta douleur la plus vive & ton désespoir ? Du dépit, encore passe. Du dépit ! juste Ciel, du dépit, pour une perfidie ! dit l'autre Dame. Oh ! je n'en sçais pas davantage, reprit son amie. Et je n'ai jamais connu d'autre accident en pareil cas. Je te parle bien naturellement, com-

336 L'APPRENTIE COQUETTE,
me tu vois ; mais je t'aime , & tu as besoin d'instruction.

Et je vais , pour te la donner plus ample , te faire un Abregé succinct de mes petites Avantures.

A neuf ans , on me mit dans un Couvent , avec intention de m'engager à des vœux. J'avois une sœur aînée , à qui mes parens destinoient leur héritage : ils crurent devoir commencer de bonne-heure à me soustraire du monde , afin que l'ignorance de ses plaisirs m'empêchât de les regretter ; & que la victime , dans un âge plus avancé , ne connût pas du moins les difficultez de la suite de son sacrifice. J'y restai trois ans avec tranquillité , & j'y reçus une éducation dévote , qui porta plus sur mes manieres que sur mon cœur ; je veux dire , qui ne m'inspira point de vocation , mais qui m'en donna l'air. Je promis tout autant qu'on voulut que je serois Religieuse ; mais je le promis sans envie de le devenir , & sans dessein de ne pas l'être. Je vivois sans réflexion ; je m'occupois de mon propre feu ; j'étois étourdie & badine ; je jouissois de ma première jeunesse ; & je m'amusois de tout cela , sans en désirer davantage.

Il est vrai , que ce cœur vuide de goût pour la clôture , & qu'on n'avoit pû tourner à l'amour de la Regle , quoiqu'il ne souhaitât rien encore , sembloit deviner par son agitation folâtre , qu'il étoit d'agréables mouvemens qui lui convenoient , & qu'il attendoit qu'une vocation inconnue se déclareroit en moi ; & l'accident que je te vais dire , me la débrouilla.

Une de nos petites Pensionnaires tomba malade : sa mere , qui l'aimoit beaucoup , ne voulut point la confier aux soins du Monastere : elle vint la chercher , & demanda à me voir , parce que mes parens l'en avoient priée. Je fus donc au parloir ; j'y perdis sur le champ mon ignorance , & mon cœur

cœur eut son compte. J'y vis un Cavalier; c'étoit le fils de la Dame en question : nos yeux se rencontrèrent : je sentis ce qu'ils se dirent, sans être étonnée de la nouveauté du goût que j'avois à le voir : & la conversation que mes yeux eurent avec les siens , n'eut de ma part aucun air d'apprentissage. Si je péchai, ce fut par un excès d'éloquence, dont à présent je retranche un peu dans l'occasion : je n'ai point appris à mieux dire que j'aime; j'ai seulement appris à le dire un peu moins.

La Dame, qui emmenoit sa fille, me parla conformément aux instructions que mes parens lui avoient données, me vanta les charmes du Cloître, & mit sa main dans sa poche, pour chercher des Lettres qu'elle devoit me rendre de la part de ma mere. Heureusement, elle les avoit oubliées : son fils s'offrit sur le champ de me les apporter; avant qu'il eût parlé, j'avois déjà compris & souhaité ce qu'il devoit dire. Je l'en remerciai par un regard, dont je vis bien qu'à son tour il avoit senti la nécessité, puisque je lui trouvais déjà les yeux sur moi.

Enfin, ma chere, après quelques discours fatigans, sa mere sortit, avec promesse de renvoyer son fils me porter mes Lettres; & de mon côté, je m'en allai dans ma chambre donner du progrès à mes sentimens, les goûter à l'aise, & contempler l'image de mon vainqueur. Au retour de ma méditation, on ne me vit plus, ni si badine, ni si vive; mais en revanche, j'étois negligente & distraite; non que j'eusse perdu ma gayeté, mais elle se répandoit moins au dehors. Je jouissois d'un plaisir secret, qui m'occupoit tant, qu'il arrêtoit ma dissipation; & pour vaquer à mes petites réflexions, j'oubliois tout le reste.

Cependant le jeune homme revint; il me demanda; une Religieuse me suivit au parloir. Que je la haïssois-là ! mais le hazard m'a toujours servi

338 L'APPRENTIE COQUETTE,
assez fidèlement : une Sœur converse vint pour parler à ma Religieuse ; cela nous fit un moment de liberté, dont le Cavalier & moi profitâmes, parce que nous en étions tous deux également avides : il me glissa adroitement, avec mes Lettres, un billet qu'un serrement de main m'avertit être mystérieux ; ma main lui redita aussi-tôt, que j'entendois la sienne. Je rougis pourtant de ce geste mis en réplique ; il le vit ; & pour m'enhardir, le petit fripon me baïsa la main. Ce qui est de plaisant, c'est qu'effectivement j'en devins moins honteuse ; mais mon importune compagne, la Religieuse, retourna la tête à l'instant le plus intéressant de notre action ; elle en surprit toute l'ardeur sur le visage du jeune-homme, & tout le consentement sur le mien ; & la Nonne commença à rougir, où j'achevois de le faire.

Monsieur, dit-elle au jeune-homme, en me retirant de la grille, Madame votre mere ne vous a point donné cette commission. Il est vrai, Madame, répondit-il ; mais une si belle main, & mon âge, me l'ont donnée ; & je n'ai pas cru que ce fût un mal que de les en croire. Pour moi, ma Mere, répondis-je, je n'ai pas eu le tems d'arrêter Monsieur. Allez-vous-en, Mademoiselle, me repartit-elle ; Vêpres sonnent, vous ferez mieux de vous y rendre.

Je fis alors une révérence, où, à travers beaucoup de modestie, j'enveloppai, je ne sçais quel air content de mon Amant, qu'il dût comprendre ; & je me retirai plus curieuse qu'inquiète des suites de l'aventure, & dans une impatience extrême de lire mon billet. Il me parut charmant ; peut-être l'étoit-il : je le gardai comme un trésor, où je puisois dans mille momens du jour une agréable vanité : je me regardois comme une personne importante ; je n'avois besoin que de le toucher pour m'estimer, & pour tressaillir de joye. On veille
dès-

dès-lors mes actions de plus près; mais au bout de quelque tems, je me vis libre par la mort de ma sœur. On me vint reprendre au Couvent: mon Amant eut la liberté de me voir; ma nouvelle situation me ravit au point, que j'en étois comme étourdie: les moindres visites étoient pour moi des plaisirs sérieux; un rien m'étoit beaucoup, ou quelque chose; mon amour même augmenta à proportion; la journée ne suffisoit pas à sentir ma satisfaction.

Voilà quelle j'étois, quand les empressements de mon Amant baissèrent, & quand enfin j'appris qu'il les portoit ailleurs. Je te l'avoue, ma chere, le jour où l'on m'en confirma la nouvelle, je fus bien une bonne heure, où il me sembla que tout étoit désert dans le monde, & que tout m'avoit abandonné. Dans cette détresse il me vint compagnie; le monde à mes yeux se repeupla; mon chagrin s'affoiblit: je me crus moins délaissée; deux jeunes-gens me firent des mines que je trouvai sinceres; je me sentis reconfortée, & je pris tant de courage dans cette soirée, que lorsque la compagnie sortit, je me félicitai de mes nouvelles conquêtes, sans me ressouvenir que trois heures avant je regrettois la perte.... Cette Dame en étoit-là de son discours, quand je fis par mégarde un petit bruit qui la fit taire. Remettons le reste, dit-elle, à une autre fois; il te divertira. Je me sauvai là-dessus, avec dessein de guetter l'occasion de sçavoir la suite de l'Histoire. Le lendemain, je les épiai si bien toutes deux, que je les vis sur le soir se prendre sous le bras, & se retirer dans le cabinet d'où j'avois tout entendu la veille; je me glissai donc à ma place, & je crois être obligé de vous conter la nouvelle Conversation qu'elles eurent ensemble, avant que la Dame, qui avoit commencé son Histoire, la poursuivit.

Hé bien, ma chere, dit la Dame solâtre à son

P a

amie;

amie; comment as-tu passé la nuit? Mon Dieu, répondit l'autre, j'ai honte de te le dire. Ah! j'entens, reprit l'amie; je sçais ta nuit par cœur, je l'ai hier en me couchant. Tu l'as lue? Tu rêves, dit l'autre. Non, je te dis vrai, repartit-elle. Je lisois hier *Cassandre*; l'Auteur suppose son Amant absent, & j'en étois aux agitations qui tourmentoient son cœur pendant la nuit; ainsi tu vois bien que je dois sçavoir l'histoire du tien; car apparemment il n'a pas dérogé, & l'exercice de toutes ces nuits-là est uniforme. Tiens, je te dirai de la tienne, le commencement, le milieu & la fin, par ordre alphabétique: gageons que c'est d'abord une réflexion cruelle, qui produit un soupir douloureux; ou bien, si tu le veux, c'est le soupir qui précède la réflexion; car les cœurs de ton espèce soupirent souvent d'avance, en attendant de sçavoir pourquoi.

Il en est d'eux là-dessus, comme de ces Poëtes qui font la rime avant que d'avoir trouvé la raison; mais d'ordinaire, c'est la réflexion qui produit le soupir: le soupir à son tour, est le pere d'une apostrophe à l'Amant absent: Cher Pyrame, quand le ciel permettra-t-il que je te revoye? En voilà l'exorde: après, on se parle à soi-même; ô fille, ou femme, infortunée! &c. ensuite il y a des pauses, je veux dire on se tait, on parle, on s'agite; une famille de nouveaux soupirs naît encore de tout cela; ils ont aussi pour enfans, de nouvelles apostrophes à la nuit, au lit où l'on est; car dans cet état, le cœur fait inventaire de tout: di-moi la vérité; voilà la généalogie des actions de ta nuit; voilà du moins comment l'original en est dans *Cassandre*. A la pointe du jour, tu t'es endormie d'abattement; & je gage encore, que ton sommeil étoit orageux, & nuisible à l'estomac par la quantité des soupirs qui l'ont gonflé.

Après tant de railleries, répondit l'autre Dame

en souriant, (car sans la voir, je devinois qu'elle sourioit par son ton,) tu ne mérites pas que je te confie ce que j'ai senti cette nuit. Ah ! mais toute bonne, repartit l'autre, rends-moi compte, je t'en prie ; si tu n'as pas été si tourmentée qu'à l'ordinaire, c'est une fortune que tu me dois : je t'ai donné des remèdes qui t'ont soulagée ; parle.

As-tu observé, dit l'autre Dame, l'empressement qu'Alidor marquoit hier au soir pour moi ? Oui sans doute, dit sa compagne, & ma vanité commençoit à souffrir un peu, de voir tes appas préférés aux miens ; (car tu sçais que voilà la règle entre nous autres femmes.) Quand deux Cavaliers ont paru se disputer l'honneur de me plaire, leur hommage m'a raccommo dée avec toi : je t'ai pardonné Alidor, en leur faveur ; je t'avoué, qu'alors je t'ai perdu de vûe, & que mon acquisition m'a fait oublier la tienne. Hé bien ! continue, qu'est il arrivé de cet empressement ? Mais, dit l'autre, il est arrivé. . . j'ai de la peine à te l'avouer. Que signifie cela, répondit son amie ? Pyrame est-il sorti de ton esprit ? N'aimes-tu plus qu'Alidor ? Je te louerois de ce double inpromptu, si tu n'avois que quatorze ans ; je t'ai déjà dit, qu'à cet âge mon cœur avoit joué le même tour à sa première inclination ; mais à vingt cinq ans, ma chère, ce n'est plus-là pour nous qu'un tour d'enfant : change, sois volage, quand le cœur t'en dira ; à la bonne-heure ; mais tu n'as pas tant besoin de sçavoir changer de penchant, que tu as besoin de sçavoir changer ta façon d'en prendre. Tu aimois Pyrame ; il étoit absent ; tu t'étois ensevelie dans la douleur : voilà ce qu'on appelle l'amour pris de travers. Alidor le chasse subitement de ton cœur : c'est quelque chose ; & cela marque qu'on peut te conduire à mieux : mais si tu recommences avec ce dernier un cours de tendresse pareil à celui que tu quittes ; si tu vas avec lui

doubler encore Cassandre ou Cléopâtre; plus de commerce entre nous; je me retire; aussi-bien je m'imagine que tu as des devoirs solitaires à remplir, des réflexions à faire sur la honte de ton amour naissant: tu n'as qu'à dire, & je te laisse sur le champ la liberté d'être honteuse à ton aise: mais si tu veux être raisonnable, faire le profit de ton cœur, aimer Alidor, parce qu'il te plaît, en te conservant Pyrame, parce qu'il t'aime: oh! tu seras de ce monde, je suis toute à toi, & je te continue mes conseils pour ta conversion.

En vérité, tu n'es qu'une étourdie, répondit alors l'autre Dame; tu ne m'as pas donné le tems de m'expliquer; & depuis que tu causes, tu n'as combattu que tes chimères, & point du tout mes idées. Eh! qu'importe, reprit l'autre? J'y ai toujours gagné, puisque je suis femme, & que j'ai parlé longtemps; mais quelle est donc ta pensée? La voilà, repartit son amie. C'est que, Dieu me pardonne, il me sembloit cette nuit, que j'aimois Pyrame sans douleur, tout absent qu'il est; & qu'Alidor me plaisoit encore, sans que je l'aimasse. D'abord cela m'a fait peur, à cause de ce pauvre garçon qui est éloigné de moi: je craignois de lui faire tort; mais autant qu'il m'en souvient, cela faisoit dans mon cœur un mélange d'amour & de vanité, qui ressembloit assez à ce que tu m'en enseignes. J'ai perdu quelque tems à m'examiner, par scrupule pour l'absent; mais j'ai vu qu'il n'entroit rien là-dedans contre ses intérêts: en effet, le chagrin que j'avois en l'aimant, ne lui rapportoit rien. Oh! si fait, si fait; il lui rapportoit, reprit son amie, en souriant; & qui développeroit ce chagrin, y trouveroit un furieux alliage d'amour; & voilà justement la zizanie qui étouffoit la joye: laisse-la hardiment mourir; il n'y a que les duppes qui se chicanent là-dessus; je suis très-contente de toi, à tes scrupules près; tu marches

ches à paade géant dans la bonne voye ; avance, & ferme les yeux.

Tu as beau dire, reprit l'autre, je me reproche encore quelque chose ; mais si Alidor continue à m'en vouloir, j'espère que cela se passera. Bon ! dit son amie ; puisque tu vas jusqu'à l'espérer, cela vaut fait ; jamais ces espérances-là ne trompent. As-tu vû ce matin Alidor ? Je le quitte, il n'y a qu'un moment, dit-elle ; il est venu sçavoir tantôt si j'étois levée. Tu l'étois sans doute, reprit sa compagne. Point du tout, repartit-elle : comme je n'ai point fermé l'œil de toute la nuit, j'ai tâché de m'assoupir ce matin ; car tu sçais qu'on est à faire peur quand on n'a point dormi. Comment ! s'écria l'autre ; tu crains déjà de faire peur ? Oh ! mon enfant, ton cœur a fait un coup de maître ; le mien ne sçait rien de plus fin. N'importe, reprit la convertie ; tu feras bien de m'achever ta Vie, cela me fortifiera. J'y consens, dit son amie ; aussi bien l'habitude d'aimer languissamment t'a laissé je ne sçais quelle bigoterie de langage, dont je veux te défaire. Cela te fortifiera, dis-tu. A t'entendre, on diroit d'une dévote, qui fait une action libertine. Tu ris ; mais je veux mourir si cela ne ressemble. A propos de ma Vie, où en étois-je ? Aux conquêtes que tu fis un soir, lui dit l'autre L'ame, & qui te firent oublier subitement l'inconstance de ton premier Amant. Nous y voilà, reprit l'autre.

Je fus le reste de la soirée dans une situation de cœur, qui, par intervalle, me fournissoit des secousses de joye. Les deux jeunes gens qui s'étoient déclarés pour moi, me revenoient dans l'esprit avec leurs petites façons : à cela se joignoit une apparition subite des plaisirs de coquetterie que me vaudroit leur amour. Quelle vûe ! ma chere, pour une fille, & pour une fille de mon âge ! Aussi je n'y pouvois tenir, & je tressaillois

entre cuir & chair , tout autant de fois que cela me passoit dans l'esprit. Cela ne m'y passoit cependant que d'une façon très-confuse , parce que la présence de mon pere & de ma mere me gênoit ; j'en réservai donc l'examen , & jen fis ma tâche pour la nuit.

Quand il fut l'heure de se coucher , je volai dans ma chambre , pour me déshabiller , & pour me voir : oui , pour me voir ; car , j'étois pressée d'une nouvelle estime pour mon visage , & je brûlois d'envie de me prouver que j'avois raison. Tu penses bien que mon miroir ne me mit pas dans mon tort ; je n'y fis point de mine qui ne me parût meurtrière ; & la contenance la moins faussonnée de mes charmes pouvoit , à mon goût , achever mes deux Amans.

Te ferai-je le détail de mes petites grimaces ? Nous sommes toutes deux du même sexe , & je ne t'apprendrai rien de nouveau : tantôt c'est un mixte de langueur & d'indolence , dont on attendroit negligemment une physionomie ; c'est un air de vivacité dont on l'anime ; d'usage & d'éducation dont on la distingue ; enfin , ce sont des yeux qui jouent toutes sortes de mouvemens ; qui se fâchent , qui se radoucissent , qui feignent de ne pas entendre ce qu'on voit bien qu'ils comprennent ; des yeux hypocrites , qui ajustent habilement une réponse tendre , à qui cette réponse échape ; & qui la confirment par la confusion qu'ils ont de l'avoir faite.

Voilà en gros les aspects sous lesquels je m'admirai pendant un quart d'heure ; je me retouchai cependant sous quelques-uns , non que je ne fusse bien , mais pour être mieux ; après quoi , je me couchai , remplie de sécurité sur l'avenir ; mais je me couchai , sans envie de dormir : j'avois trop bonne compagnie d'idées ; les deux jeunes-gens , leurs tendres dispositions , ma gloire présente &

à ve-

à venir, la bonne opinion de moi-même; tout cela me suivit au lit.

Je me mis donc à rêver, & à faire mille projets de conduite: j'arrangeois les phrases futures de mes Amans & les miennes; j'imaginois des incidens, je troublais leur repos, je les calmois, j'inventois des caprices dont je me divertissois de les voir dépendre; & toute jeune que j'étois, je commençois à comprendre la valeur de nos inégalités d'humeur avec les hommes: je jugeois, qu'elles nous varioient à leurs yeux, & nous exposoient sous différentes formes, dont l'inconstance les obtiendroit à nous fixer dans la bonne; mais qu'il ne faisoit pas qu'ils pussent s'en assurer, & qu'ainsi leur tems se passoit à nous chercher, & à ne nous trouver, comme ils souhaitoient, qu'à la traversée.

Voilà, ma chère, jusqu'où portoient alors mes lumieres naturelles: enfin, mon enfant, le sommeil me prit au milieu de toutes ces idées, & je m'endormis sans m'en appercevoir.

Le jour vint; je ne m'étois pas trompée; nos deux jeunes-gens étoient blessés. A mon égard, j'étois saine & sauve, & je n'avois encore que ma vanité d'intriguée.

Mais l'amour est comme un mauvais air, que nous portent les Amans qui nous approchent. Un des miens fut deux jour sans venir au logis; mon cœur s'avisa naïvement de s'en appercevoir; je ne m'amusai point à me le vouloir cacher; ç'eût été trop de peine, & je hais l'embaras qui ne mène à rien. Je pris la chose tout comme mon cœur me la donnoit; je vis qu'il avoit de l'amour, j'y acquiesçai.

Tu ne le croiras peut-être pas, mais rien ne nuit tant à l'amour, que de s'y rendre sans façon. Bien souvent il vit de la résistance qu'on lui fait; & ne devient plus qu'une bagatelle, quand on le

laisse en repos. Telle que tu me vois, je suis un peu Philosophe, moi. Tiens, j'ai trouvé que la raison nous rend nos plaisirs plus chers, en les condamnant. Si l'on s'en abstient, on en souffre, & j'aimerois autant rien : le plus court pour en perdre le goût, c'est de se les permettre; je dis, quand ils ne choquent pas absolument les mœurs que doit avoir une honnête femme du monde; car je ne suis pas une libertine, au moins : mais se pardonner quelque amour dans le cœur, n'est pas un si grand crime; & je t'avoue d'ailleurs, que je n'espérerois rien de bon de la conduite à venir d'une femme, qui combattroit un grand penchant dont elle seroit prévenue. Si le penchant l'entraîne, gare qu'il n'en fasse ce qu'il veut; car elle est bien fatiguée, & ne peut gueres menager de conditions avec son vainqueur. Il n'est point de gens plus extrêmes dans leurs excès, que ceux qui l'étoient dans leurs scrupules. Ils vont toujours plus loin que la tentation ne le leur proposoit; elle n'a du moins qu'à se présenter pour être obéie.

Voilà un échantillon de ma Philosophie; & je te le donne, pour excuser ma façon d'agir avec cet amour naissant dont je m'aperçus.

Celui de qui je le tenois, vint le lendemain; il entra dans le moment que je m'occupois à le souhaiter. Comme il me surprit, je n'eus pas le tems de m'empêcher d'être ingénue: je désirois de le voir; je le reçus en conformité; en un mot, il connut qu'il me faisoit plaisir; il en devint plus aimable; car en amour, pareille découverte donnera toujours de nouvelles grâces à l'homme d'esprit qui la fait : & généralement parlant, nos talens augmentent toujours, à proportion qu'on nous estime.

Le nouvel agrément qu'il prit, ne m'échappa pas; mon cœur n'en perdit rien; il lui en tint
comp-

compte, & je ne vis qu'avec plus de complaisance une passion qui s'augmentoît des faveurs qu'on lui faisoit.

Quelques visites qui vinrent alors, abrégèrent le bon accueil qu'il recevoit de moi; non que je lui eusse dit que je l'aimois: j'avois été plus modeste, sans être pourtant moins claire; & j'en avois glissé l'aveu sous des plaintes assez empressees de son absence.

On nous interrompit donc; j'allai recevoir la compagnie qui venoit, & avec laquelle il sortit trois heures après.

J'oubliois à te dire, que son rival en étoit, de cette compagnie; sa présence écarter, sans les renvoyer, les sentimens de préférence que j'avois pour le premier des deux adorateurs. Risquer d'en perdre un, par trop de naïveté pour l'autre, c'étoit jouer trop gros jeu; & je n'étois pas d'humeur à ruiner les plaisirs de ma vanité, en faveur de ceux de mon amour.

D'ailleurs, j'étois un peu fâchée, que le jeune homme préféré m'eût fait un larcin de mon secret quand il m'avoit surprise; & comme il n'entroît pas dans mes petites maximes, que la certitude lui durât long-tems, je me déterminai tout d'un coup à le dérouter, en fêtant son rival.

Trois ou quatre minauderies, tant en gestes, qu'en paroles, corrigèrent le premier de sa sécurité, & firent germer l'espoir dans le cœur du second: de-là, je vis naître des nuages sur le visage de l'un, & la sérénité sur le visage de l'autre.

La paix en souffrit; le favori se railloit le malheureux; il abusoit insolemment de sa fortune, & le malheureux répandoit un esprit d'envie sur tout ce qu'il répondoit, mais d'une envie douloureuse, plus humiliée que brusque.

Cela me toucha: l'amour dans mon cœur plaide

sa cause, & la gagna; mais si adroitement, que j'avois déjà soulagé la douleur de ce pauvre garçon, quand je croyois en être encore à décider du parti que je devois prendre.

Voilà les surprises de l'amour; mais t'avoueraï-je toutes mes folies? Ce soir-là, je fis & défis plusieurs fois la même chose, tombant tour-à-tour d'un acte de pur amour, dans un acte de vanité; je ne crois pas qu'il y ait rien de si divertissant.

Cependant l'heure de se retirer vint, & mes deux Amans sortirent plus piquez & plus incertains que jamais de leur destinée. Quand je les vis partir, j'étois bien tentée de finir la scène à la satisfaction de mon amour: il n'étoit question que d'un petit clin d'œil, fait en cachette, & reçu de même. Je ne sçais pas comment je m'en abstins, en voyant l'air mortifié de celui que j'aîmois; mais je regardai ailleurs, par un esprit de ménage sur mes plaisirs. Je me dis, qu'il falloit en réserver pour le lendemain, & que si mon Amant parloit consolé, je m'ôtois la douceur de jouir plus au long de son inquiétude, & de l'effet de mes bontez.

F I N.

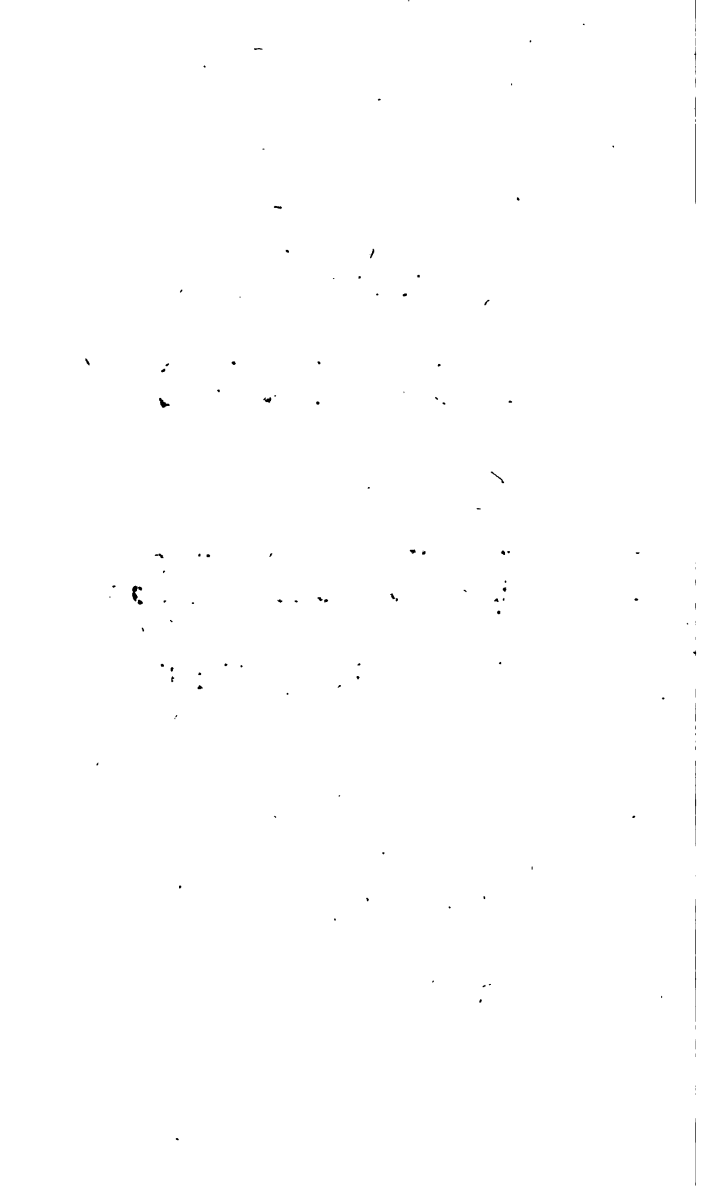


L A
D U C H E S S E

D E

M I L A N,

HISTOIRE GALANTE.





L A
D U C H E S S E
D E
M I L A N.

ITALIE, après avoir long - tems combattu pour sa Liberté contre les Empereurs, l'avoit enfin recouvrée; & ils ne conservoient plus qu'une ombre d'autorité dans quelques Etats particuliers, qui les reconnoissoient, plutôt pour s'assurer de leur protection, que par crainte qu'ils eussent de leur pouvoir. Le Milanéz étoit le plus considérable de tous.

Les Viscontis, qui de Gouverneurs particuliers s'en étoient faits Ducs, jouissoient d'une autorité légitime par le consentement des peuples, & par celui des Empereurs. Mais les mâles de cette famille étant finis, tous ses droits passerent dans la Maison d'Orleans, par Valentine de Milan, qui avoit épousé ce fameux Duc d'Orleans, qui fut tué par Jean Duc de Bourgogne. L'état pitoyable où la France étoit réduite, à cause des guerres des Anglois, & des factions différentes dont ce Royaume étoit déchiré, ne permit pas aux enfans du Duc d'Orleans d'aller prendre possession de cette Duché. Les Vénitiens, qui trouvoient le Mila-
nez

nez à leur bienfiance, s'en feroient infailliblement emparez, si la Noblesse de Milan n'eût fait des efforts extraordinaires pour les en empêcher. Sforce, ayant acquis beaucoup de réputation dans cette guerre, fut élu Général des Milanois, & prit peu de tems après le titre de Duc de Milan, malgré les oppositions de la Maison d'Orleans, qui n'étoit pas en état de l'empêcher par les armes : mais Charles VIII. étant mort sans enfans, Louis XII. qui étoit auparavant Duc d'Orleans, lui succeda, & ne songea d'abord qu'à s'aller mettre en possession de la Duché de Milan, qui lui appartenoit si légitimement. Les Sforces lui résisterent quelque tems, mais enfin ils en furent chassés par les François, qui demeurèrent paisibles possesseurs de la Duché de Milan.

Ludovic Sforce, s'imaginant de tirer avantage des dissensions de Jean-Jaques Trivulce, & de d'Aubigny, Généraux des François, fit encore de nouvelles tentatives, dont le succès fut fatal, puisqu'il y fut pris, & mené au Château de Loches, où il mourut peu de tems après, & laissa en bas âge Maximilien & François Sforce, ses enfans.

Maximilien sut si bien profiter des inimitiez que le Pape Jules II. avoit excitées contre la France, après en avoir reçu mille bienfaits, qu'il fut reconnu Duc de Milan, & en chassa les François, par le secours de plusieurs Princes, & particulièrement par l'assistance des Suisses.

Louis XII. étant mort sans pouvoir recouvrer le Milanez, François I. qui lui succeda, passa les monts avec une puissante armée, & commença son regne par la fameuse bataille de Marignan, qui mit l'orgueil des Suisses à la raison, & rétablit les François dans la Duché de Milan. Le Roi ne laissa pas de faire des conditions fort avantageuses à Maximilien Sforce, & de lui donner un établissement considérable en France, où il passa
en

en repos le reste de ses jours. Le Roi, qui cherchoit à gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, fit un assez long séjour à Milan, & donna par-là occasion aux jeunes gens de la Cour, de faire connoître aux Dames, qu'ils étoient aussi galans pendant la paix, qu'ils avoient paru fiers à la bataille de Marignan.

Parmi le grand nombre de belles personnes qu'il y avoit à Milan en ce tems-là, Clarice Visconti, fille d'un Cadet de cette illustre Maison, qui avoit péri à la dernière guerre, étoit incomparablement au-dessus des autres : sa naissance ; son extrême beauté, & sa grande vertu, obligèrent le Roi à la traiter avec beaucoup de distinction. L'Amiral de Bonivet, Favori de François I. fut si vivement touché des charmes de cette aimable personne, qu'il en devint éperduëment amoureux dès la première fois qu'il la vit. Le desir qu'il avoit de lui plaire, l'engagea à procurer plusieurs graces aux parens de la Comtesse Visconti, mere de Clarice, qui étoit de la maison de Saint-Severin. La Comtesse en ayant fait remercier l'Amiral, il en prit occasion de l'aller visiter, s'imaginant qu'il lui seroit facile d'apprendre les sentimens de son cœur à la belle Clarice. La Comtesse & sa fille le reçurent avec beaucoup de civilité, & lui firent tout l'honneur qu'on peut rendre au Favori d'un grand Roi. Quoique l'Amiral eût bonne mine, une grande vivacité, & beaucoup de hardiesse, la modestie qui paroissoit dans toutes les actions de Clarice, & un air de grandeur qui étoit répandu sur toute sa personne, & qui relevoit extrêmement sa grande beauté, imprimerent tant de respect pour elle à ce Favori, qu'il n'eut jamais la force de lui parler de son amour : il retourna la visiter plusieurs fois, dans la résolution de lui apprendre ce qu'il sentoit pour elle ; mais il se retiroit toujours, sans oser dire son secret, & plus amoureux qu'il n'y étoit entré.

Le

. Le Canal de Milan, qui est l'ouvrage des François, venoit d'être achevé en ce tems-là, & les Dames s'y promenoient fort souvent sur des barques. Le Roi, qui avoit fait venir les plus fameux Musiciens d'Italie, faisoit mettre presque tous les soirs des illuminations le long du Canal, & y donnoit des fêtes aux Dames. L'Amiral, qui ne perdoit point d'occasion de voir Clarice, l'ayant un jour accompagnée à la promenade sur le Canal; un matelot, qui se trouva par hazard posté auprès d'elle, eut tant de plaisir à la regarder, qu'il oublia de faire sa manœuvre, & fut cause que la barque alla choquer rudement contre un grand bateau. Le Maître de la barque, reprochant au matelot sa trop grande application à regarder la belle Clarice, se mit en devoir de le maltraiter: mais l'Amiral l'en empêcha; & ayant tiré de sa poche une bourse pleine d'or, il la donna au matelot, disant, qu'un homme qui étoit d'un si bon goût, méritoit une meilleure fortune. Il est certain que cette action ne déplut point à Clarice, quoique d'ailleurs elle ne fût pas trop avantageusement prévenue en faveur de l'Amiral; car il étoit si troublé toutes les fois qu'il se trouvoit auprès d'elle, & le dessein qu'il avoit de lui parler de son amour, sans qu'il osât l'exécuter, le rendoit si rêveur, que Clarice jugeoit, que ceux qui lui trouvoient de l'esprit, songeoient plutôt à le flater qu'à lui rendre justice: les assiduités & l'empressement qu'il avoit de lui plaire, ne laisserent pas de lui faire soupçonner, qu'elle n'eût quelque part à ses rêveries; cependant comme elle ne sentoit encore rien pour lui, il lui échapa de dire dans une conversation particulière, que l'esprit de l'Amiral ne répondoit point à la réputation qu'il avoit dans le monde. L'Amiral, qui avoit gagné par ses bienfaits la plupart des personnes qui approchoient sa Maîtresse, fut bientôt averti de ce discours; & cherchant moins

à justifier son esprit, qu'à faire connoître sa passion à Clarice, il hazarda de lui écrire un billet, & s'y détermina particulièrement par la facilité qu'il trouva auprès d'une des femmes qui servoient Clarice, qui s'engagea à le lui donner, & lui promit de le servir utilement auprès d'elle; mais par malheur Clarice ne se trouva point en volonté de le recevoir, & fit au contraire une sévère reprimande à celle qui s'en étoit chargée. La Comtesse Visconti, qu'entendit que sa fille parloit avec action, lui en demanda le sujet. Clarice sans hésiter, lui apprit la cause de sa colere. La Comtesse voulut voir ce billet, & l'ayant lû avec une tranquillité affectée, elle jugea qu'il n'étoit pas nécessaire que sa fille fût informée de ce qu'il contenoit; & même, afin de lui ôter l'opinion qu'elle pouvoit avoir que ce billet ne fût une déclaration d'amour, cette sage mere eut l'adresse de lui dire; qu'elle n'avoit pas eu raison de se fâcher, puisque ce billet ne contenoit autre chose qu'un avis que l'Amiral lui donnoit d'une nouvelle grace que le Roi venoit de faire à son Neveu Saint-Severin: cependant elle ferma ce billet, sans le donner à sa fille, & peu de jours après, elle chassa, sur d'autres prétextes, la femme qui l'avoit porté.

Clarice, qui croyoit avoir remarqué par les actions de l'Amiral qu'il avoit de l'inclination pour elle, & qui s'étoit fait un mérite de refuser le billet qu'on avoit voulu lui rendre de sa part, eut un dépit secret d'apprendre par le discours de sa mere, qu'elle s'étoit trompée, en se flattant qu'elle avoit donné de l'amour à l'Amiral: néanmoins, toutes les fois qu'elle faisoit réflexion à la conduite de sa mere, qui avoit gardé le billet sans le lui faire voir, & qui avoit chassé, quoique sur d'autres prétextes, la femme qui s'en étoit chargée; elle se défioit de l'adresse de sa me-

re, & dans cette incertitude elle ne laissoit pas de trouver une espece de plaisir à penser, qu'elle avoit peut-être troublé le repos d'un Favori qui faisoit la destinée de l'Europe. Ces réflexions, & une curiosité qui est presque inséparable des personnes de ce sexe, lui donnerent envie de s'éclaircir de la vérité, & de sçavoir ce qu'il y avoit dans ce billet. Ayant remarqué que sa mere l'avoit enfermé fort soigneusement, elle lui prit avec adresse la clef de la cassette où il étoit; & après avoir lu plusieurs autres lettres, elle trouva enfin celle de Bonivet, où elle lut ces paroles.

Je suis ravi que vous vous soyez apperçu que je n'avois point d'esprit : je vous écris encore, pour vous le confirmer, sans que je prétende vous en désabuser jamais ; car aussi-tôt que je vous vois, ou que je pense à vous, tous mes sens se troublent, mon cœur est agité de mille pensées différentes, & je me trouve si embarrassé, que je n'ai plus la liberté de parler. Ainsi ne me blâmez pas d'un défaut dont vous êtes la cause : je suis résolu de ne m'en corriger jamais ; aimant beaucoup mieux manquer d'esprit toute ma vie, que de cesser de vous aimer.

Clarice, qui n'étoit pas accoutumée à un pareil langage, eut beaucoup de confusion en lisant les dernieres paroles de ce billet. D'abord sa pudeur la fit repentir de sa trop grande curiosité : songeant néanmoins, que personne n'avoit connoissance qu'elle eût vû cette lettre, & ayant déjà meilleure opinion de l'esprit de l'Amiral, elle fut bien aise d'avoir découvert un secret que sa mere avoit pris tant de soin de lui cacher, & que l'Amiral même ne croyoit pas qu'elle sçût, parce que sa Confidente lui avoit dit, que la Comtesse s'étoit saisie du billet, & qu'après l'avoir lu, elle avoit fait entendre à sa fille, qu'il parloit de toute autre chose.

L'A.

L'Amiral, informé du mauvais succès de son billet, passa deux ou trois jours sans pouvoir se consoler de ce malheur. Mais ne trouvant rien de si cruel pour lui, que de vivre sans voir Clarice, il aima mieux s'exposer à tous les reproches qu'il jugea qu'elle lui feroit, que de se priver plus longtemps du plaisir de la voir. La Comtesse Visconti le reçut seule, & défendit à sa fille de paroître jusqu'à ce que l'Amiral fût sorti. Clarice, jugeant bien que la Comtesse avoit quelque dessein dans la tête, & qu'elle auroit beaucoup de part à la conversation particulière que sa mere vouloit avoir avec l'Amiral, se cacha dans un cabinet, d'où elle entendit les plaintes & les reproches que la Comtesse fit à l'Amiral sur le billet qu'elle avoit surpris. Bonivet, qui étoit fort amoureux, l'assûra qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de plaire à Clarice pour la demander ensuite à ses parens, & passer sa vie avec elle à Milan, après qu'il en auroit obtenu le Gouvernement, persuadé que le Roi ne lui refuseroit pas cette grace. La Comtesse, touchée de la bonne foi de l'Amiral, & prévoyant d'ailleurs, qu'il seroit fort avantageux à toute sa famille, que sa fille épousât le Favori d'un grand Roi, lui témoigna que sa recherche ne lui déplaisoit pas, & lui promit d'y donner les mains, à condition néanmoins qu'il n'auroit point de conversation particulière avec Clarice, & qu'il ne lui écriroit jamais, que le Roi n'eût auparavant agréé son mariage, & qu'il ne lui eût donné le Gouvernement de Milan. Elle lui fit connoître en même tems, qu'il étoit inutile de chercher à plaire à Clarice, étant fort assurée de la soumission qu'elle auroit à se conformer aux volontés de ses parens.

Bonivet, pénétré de la seule espérance de posséder quelque jour son aimable Maitresse, consentit à tout ce que sa mere voulut exiger de lui :
néan-

néanmoins il sçut lui représenter avec tant d'esprit la violence de sa passion, & tout ce qu'il alloit souffrir, si elle le privoit de voir Clarice, que la Comtesse lui permit de la visiter deux fois la semaine, mais à condition qu'il ne lui parleroit jamais d'amour. Clarice, qui ne perdit pas un mot de toute cette conversation, fut charmée de l'esprit de l'Amiral, & de l'adresse qu'il avoit eue à obtenir par son éloquence presque tout ce qu'il avoit demandé à sa mere. Elle faisoit réflexion sur toutes les choses qu'elle venoit d'entendre, lorsque sa mere, qui vouloit renvoyer l'Amiral entièrement satisfait, lui fit dire de passer dans la chambre où elle étoit avec ce Favori. Aussi-tôt qu'elle parut, l'Amiral demeura interdit, & n'eut plus la force de dire deux paroles de suite. Clarice, s'apercevant que le même homme qui venoit de lui paroître si éloquent avec sa mere, étoit si embarrassé en sa présence, jugea que sa passion étoit fort violente; & son peu d'esprit, qui lui avoit paru un défaut jusques-là, lui devint sur le champ un mérite auprès d'elle: & comme toutes les Dames sont ravies d'être aimées, elle ne fut pas fâchée d'avoir donné de l'amour à l'Amiral, qui lui paroissoit fort honnête homme. Après qu'il se fut retiré, sa mere l'entretint du mérite & des bonnes qualitez de Bonivet, tâchant de lui persuader, que les rêveries & les distractions où elle le voyoit quelquefois, étoient un effet des grandes affaires qu'il avoit dans la tête, & des desseins du Roi, dont ce Favori étoit l'unique confident. Clarice, qui avoit déjà du penchant pour lui, & qui donnoit une autre explication à ses rêveries, fut bien aise que sa mere lui destinât un homme de ce mérite.

Pendant que l'Amiral travailloit à s'assurer le Gouvernement de Milan, & à faire agréer au Roi le dessein qu'il avoit d'épouser Clarice, on
ne

ne parloit à la Cour, que de la surprenante beauté de cette aimable personne. La plupart des Courtisans jugeoient que le Roi l'aimoit, & que son Favori ne la voyoit que par son ordre. L'Amiral seul se flattoit dans son amour, & attribuoit à la civilité du Roi, la considération que ce Monarque témoignoit déjà pour Clarice. Comme il n'avoit point de secret pour le Roi, il lui avoua un jour, qu'il étoit amoureux. Le Roi, ravi d'apprendre que son Favori aimoit, ne lui donna pas le tems de continuer, & lui dit en l'embrassant, qu'il avoit une pareille confiance à lui faire. Bonivet, allarmé de ce discours, craignit d'abord que le Roi n'aimât Clarice; & cette seule pensée l'effraya si fort, qu'il n'eut pas la force de lui demander le nom de la personne qui lui avoit donné de l'amour; aimant beaucoup mieux l'ignorer toute sa vie, que de satisfaire sa curiosité, au hazard d'entendre nommer Clarice. Mais le Roi ne le laissa pas jouir long-tems de cette heureuse incertitude; car il lui apprit dans ce moment, qu'il aimoit la belle Clarice. l'Amiral, étonné & confus de ce qu'il venoit d'apprendre, eut peine à cacher son désespoir; il le dissimula néanmoins avec esprit, & ne laissa pas d'applaudir au bon goût du Roi, & de lui dire, qu'il avoit jetté les yeux sur la personne du monde la plus digne d'être aimée. Le Roi, satisfait de l'approbation de son Favori, voulut à son tour qu'il lui apprit le nom de la personne qu'il aimoit. Bonivet, craignant de troubler la joye de son maître, s'il lui apprenoit qu'il fût son Rival, le pria de l'en dispenser, & lui fit entendre, qu'il auroit honte de dire le nom de sa maîtresse, après avoir ouï nommer la belle Clarice. Le Roi, qui n'étoit occupé que de son amour, ne le pressa pas davantage; mais il le pria de voir ce même jour Clarice de sa part, de lui exagerer la violence de sa passion, & de ne
rien

rien oublier de tout ce qui pourroit avancer ses affaires auprès de cette aimable personne.

Vous ferez bien mieux de lui parler vous-même, Seigneur, repliqua l'Amiral; car il est constant, qu'une jeune personne est toujours ravie de voir à ses pieds un Roi gracieux, & en cet état la vertu n'agit plus que de concert avec l'amour, afin d'augmenter par de foibles résistances la passion du Monarque. Le Roi, qui étoit prévenu que Bonivet avoit beaucoup d'esprit, & qu'il étoit d'une humeur fort galante, n'écouta point ses raisons, & le conjura, en l'embrassant une seconde fois, de ne perdre point de tems, & de lui faire sçavoir le succès de sa visite le plutôt qu'il pourroit.

Jamais il n'y eut d'embaras pareil à celui où l'Amiral se trouva après que le Roi l'eut chargé de cette cruelle commission. Accablé de son amour, & pressé de son devoir, & du souvenir des grandes obligations qu'il avoit à son maître, il ne sçavoit à quoi se déterminer; tous les partis lui paroissent également dangereux: car il ne vouloit point tromper le Roi, qui avoit tant de confiance en lui; & il ne pouvoit se résoudre à informer sa Maîtresse de sa nouvelle conquête; craignant que sa vanité ne lui fît préférer la passion d'un grand Monarque à celle d'un particulier. Enfin, après plusieurs irrésolutions, il aim mieux trahir son amour que son devoir, & trouva une consolation à présenter les sentimens de Clarice, en lui apprenant ceux du Roi. Il alla chez elle; & après l'avoir entretenue de plusieurs choses indifférentes, il lui dit; que le Roi venoit de lui donner une commission dont il alloit s'acquitter, quoiqu'il fût assuré qu'il lui en coûteroit le repos de toute sa vie. Clarice, surprise de ce discours, crut d'abord que cela regardoit quelque ami de l'Amiral, que le Roi avoit peut-être

tre résolu de perdre ; & n'osant point pénétrer davantage dans un secret qu'elle jugeoit si important , elle se contenta de donner des louanges à l'Amiral sur la repugnance qu'il avoit à faire du mal , & lui avoua même , qu'elle trouvoit la condition des Favoris malheureuse , en ce qu'ils étoient souvent obligez à consentir à des choses qu'ils avoient voulu empêcher , & dont le public ne laissoit pas de leur imputer tout le mauvais succès. Oui , & plus malheureuse que vous ne pensez , repliqua l'Amiral en soupirant : jugez-en , Madame , par la cruelle commission que le Roi m'a donnée aujourd'hui , lorsqu'il m'a chargé de vous apprendre qu'il vous aime d'une passion la plus violente qu'il y eut jamais. Clarice , déconcertée par un discours si peu attendu , se préparoit à lui répondre ce que sa modestie lui auroit inspiré , lorsque sa mere , qui entroit dans ce moment dans la chambre où ils étoient , & qui avoit entendu confusément que l'Amiral parloit d'amour à sa fille , la tira de cet embarras en lui ordonnant de passer dans une autre chambre. Elle s'emporta ensuite contre l'Amiral , de ce qu'il ne lui tenoit point la parole qu'il lui avoit donnée ; & sans vouloir écouter ses raisons , elle accabla ce malheureux Amant de mille reproches outrageux. Il n'est pas tems de vous emporter , Madame , interrompit l'Amiral pénétré de douleur : je ne mérite point les reproches que vous me faites : le mal est bien plus grand que vous ne pensez ; & vous devriez plutôt me plaindre , que me blâmer : le Roi aime votre fille ; & comme si je n'étois pas assez malheureux d'avoir un rival si redoutable , il m'a encore donné la cruelle commission d'apprendre son amour à Clarice ; & je m'en acquittrai , lorsque vous êtes arrivée : n'attendez point de secours de moi , je ne saurois trahir le Roi : je suis résolu de pré-

féror mon devoir à mon amour : cependant... si. Il sortit brusquement , sans avoir la force d'en dire davantage , craignant peut-être que sa passion ne l'obligeât à donner quelque conseil à la Comtesse contre les intérêts du Roi. Un procédé si extraordinaire fit juger à la Comtesse , que l'Amiral étoit dans de grandes inquiétudes , quoique son devoir le forçât d'agir contre les intérêts de son amour : elle résolut de prévenir les suites d'une passion qui ne faisoit que de naître , & qui seroit infailliblement fatale à sa fille , puisque le Roi étoit marié , & que Clarice ne pouvoit prétendre tout au plus qu'à devenir sa Maîtresse.

L'Amiral alla trouver le Roi , & l'assûra , en lui rendant compte de sa commission , qu'il avoit appris son amour à Clarice : mais que la Comtesse Visconti , qui étoit arrivée dans ce moment , l'avoit interrompu ; & qu'après avoir fait retirer sa fille , elle s'étoit emportée à mille reproches contre lui. C'est à vous , Seigneur , continua Bonivet , à achever le reste , & à gagner par vos soins , & par votre amour , le cœur de cette belle personne ; c'est toujours une grande avance , puisque Clarice sçait que vous l'aimez. Le Roi , satisfait de la réponse de son Favori , lui dit qu'il iroit voir Clarice le jour suivant , & lui témoigna qu'il souhaitoit qu'il l'accompagnât dans cette visite , pour être témoin de la réception que sa Maîtresse lui feroit , & pour lui aider à remarquer , si le discours qu'il lui avoit tenu de sa part le jour précédent , ne lui auroit point déplû.

Le lendemain l'Amiral ne manqua pas de se rendre auprès du Roi , pour l'accompagner chez Clarice : mais dans le moment qu'ils alloient sortir , un homme de qualité avertit le Roi , que la Comtesse Visconti étoit partie de Milan le jour précédent , & qu'elle s'étoit retirée avec sa fille dans une maison qu'elle avoit sur le lac de Come.

Cette

Cette nouvelle surprit différemment le Roi & son Favori. Le Roi parut fort offensé du procédé de la Comtesse, & l'Amiral sentit une joye secrète d'un départ qui flattoit ses espérances, & qui rompoit les mesures que le Roi avoit prises. Il passa dans ce moment mille desseins violens dans l'esprit du Roi: mais à mesure qu'il les proposoit à l'Amiral, ce Favori avoit l'adresse de lui faire trouver mille difficultez dans l'exécution. Le Roi voyant que l'Amiral, bien loin de flatter sa colère, ne cherchoit qu'à détourner tout ce qui auroit pû faire de la peine à Clarice, entra dans quelque soupçon qu'il n'en fût amoureux, & ne put s'empêcher de lui témoigner, qu'il craignoit qu'un intérêt secret ne le fît agir, & ne l'obligeât à résister à ses résolutions. Votre gloire, Seigneur, repartit l'Amiral, est un intérêt assez pressant pour m'engager à vous parler avec tant de liberté; & je serois indigne de toutes les graces que vous m'avez faites, si je ne vous représentois combien il vous seroit honteux de vous servir de votre autorité contre une mere, qui connoissant la vertu de sa fille, vous épargne, en la faisant retirer à la campagne, les chagrins qu'une longue résistance vous auroit donnez. Le Roi, qui ne vouloit point être contrarié, & qui se défioit toujours que l'Amiral ne parlât par quelque intérêt particulier, s'emporta de nouveau contre lui, & l'auroit peut-être chassé de sa présence, si Louis de la Trimouille, qui avoit entendu une partie de cette conversation, ne fût entré dans ce tems-là. C'étoit ce fameux Louis de la Trimouille, qui, par son grand âge, par la grandeur de sa naissance, & par les importants services qu'il avoit rendus à l'Etat sous quatre Rois différens, étoit en possession de dire au Roi ses sentimens avec beaucoup de liberté. Il lui représenta, que toutes les

violences qu'il pourroit faire à la Comtesse Visconti, seroient indignes d'une ame aussi généreuse que la sienne, puisque cela ne serviroit qu'à lui faire des ennemis en Italie, & à rendre la domination des François odieuse à tout l'Univers.

Le Roi, qui naturellement haïssoit les injustices, & qui avoit eu honte d'avoir été surpris dans cet emportement par l'homme du monde le plus sage, écouta paisiblement les remontrances de la Trimouille, & lui promit de faire de sérieuses réflexions sur toutes les choses qu'il venoit de lui dire.

Cependant Clarice, qui aimoit déjà l'Amiral, & qui jugeoit par le désordre où il étoit lorsqu'il lui avoit parlé en faveur du Roi, de la répugnance extrême qu'il avoit eu à lui apprendre la passion de son Maître, ne fut pas fâchée que sa mere l'eût menée à la campagne. La Comtesse, qui songeoit à lui procurer des établissemens solides, tâchoit à lui donner de l'horreur pour la passion du Roi; & comme elle sçavoit que les avis des meres font d'ordinaire peu d'impression sur l'esprit des filles, elle lui conseilla de lire des Maximes écrites à la main; lui faisant entendre, qu'on les lui avoit données lorsqu'elle étoit jeune, & qu'elle venoit de les trouver dans une cassette avec d'autres vieux papiers. Clarice les prit; & s'étant retirée dans sa chambre pour les lire, voici ce qu'elle trouva.

La vertu doit regler toutes les actions d'une fille.

Aussi-tôt qu'elle s'apperçoit que quelqu'un l'aime, elle doit le fuir, éviter sa rencontre, & ne rien oublier de tout ce qui pourroit le rebuter, particulièrement si elle juge que cela ne lui convient pas.

Clarice relut deux fois cette Maxime, se sçachant

chant bon gré de l'inclination secrete qu'elle avoit pour l'Amiral qui lui convenoit.

Une fille doit se faire une habitude de soumettre ses volontez à celles de ses parens.

Il est permis à une fille qui a de la naissance & de la beauté, d'avoir de l'ambition: car il est certain qu'elle peut prétendre à tout, & qu'il n'y a rien qui soit trop haut pour elle.

Une fille de qualité doit être toujours appliquée à tout ce qui peut avoir rapport à son bonheur; & penser, que si elle étoit d'un autre sexe, elle seroit obligée de s'exposer à mille bazards, pour acquérir de la réputation: ainsi, puisque le soin de son bonheur lui tient lieu d'armée, de sièges & de batailles, elle doit tout faire & souffrir pour le conserver.

Ce n'est pas assez qu'une fille ait de la vertu, elle doit cela à sa naissance; mais elle se doit à elle-même une conduite si concertée, qu'on ne puisse jamais en faire aucun jugement désavantageux.

La modestie doit être inseparable de toutes les actions d'une fille; & c'est presque manquer de vertu, que de n'avoir point de modestie.

Pendant que Clarice faisoit des réflexions sur les Maximes que sa mere lui avoit données, le Roi, qui étoit le Prince du monde le plus jaloux de sa gloire, craignant que sa passion ne l'engageât à quelque foiblesse indigne d'un grand Roi, avoit gagné sur lui de ne songer plus à Clarice; & afin qu'il eût moins de peine à exécuter ce généreux dessein, il s'étoit déterminé à s'éloigner de Milan, & à retourner en France. Il appella l'Amiral dans son cabinet, pour lui apprendre sa résolution. Mais comme il avoit toujours dans la tête que son Favori aimoit Clarice, il résolut, avant que de lui apprendre son dessein, de lui faire une petite tromperie, pour

découvrir ses véritables sentimens. J'ai fait, lui dit-il, de sérieuses réflexions sur toutes les choses que vous & la Trimouille m'avez représenté; je me suis même déterminé à repasser en France pour fuir Clarice: néanmoins, comme il m'est important d'attacher à mes intérêts les plus considérables familles de Milan, par des bienfaits ou par des alliances, j'ai résolu, avant que de partir, de faire épouser Clarice au Maréchal de Foix, qui en est amoureux, & de lui donner en même tems le Gouvernement de Milan. Comme vous avez de la considération pour cette famille, j'ai jetté les yeux sur vous, afin que vous aliez trouver de ma part la Comtesse Visconti, que vous présentiez le Maréchal de Foix à Clarice, & que vous acheviez cette affaire avant votre retour: je donnerai ordre au reste, & nous partirons incessamment pour retourner en France. L'Amiral demeura si interdit, & changea tant de fois de couleur, en apprenant ce cruel discours, que le Roi se confirma dans ses soupçons, & lui demanda malicieusement, s'il n'avoit point quelque haine particulière contre le Maréchal de Foix, qui l'empêchât de le servir dans cette affaire? Seigneur, répondit l'Amiral, vous êtes mon Maître & mon Roi, vous m'avez comblé de bienfaits, & je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'obéissois à tous vos ordres, sans rien examiner: cependant, si vous avez encore quelque reste de bonté pour moi, vous me dispenserez de cette commission. Il est vrai, repliqua le Roi en riant, que vous avez si mal réussi dans celle que je vous avois donnée, que je devrois craindre un pareil succès pour le Maréchal de Foix; & puisque vous y avez de la repugnance, j'en chargerai un autre. L'Amiral, agité de mille mouvemens confus, se repentit un moment après

après d'avoir refusé cette commission, & supplia le Roi de trouver bon qu'il s'en chargeât. Le Roi, qui étoit le meilleur Maître du monde, fut touché de l'agitation où il le voyoit. Pourquoi, lui dit-il, me déguisez-vous vos sentimens ? Avouez-moi que vous aimez Clarice, & ne me donnez point d'autre raison. Je l'aime, Seigneur, il est vrai, reprit l'Amiral : quand vous m'interrompîtes pour me faire la même confidence, j'étois dans le dessein de vous l'apprendre ; j'avois même commencé : mais le respect que j'ai pour vous, m'empêcha de vous avouer que j'étois votre rival ; & c'est la seule faute que vous puissiez me reprocher, puisque ma passion, dont je n'ai jamais osé entretenir Clarice, ne m'a pas empêché de l'informer de la vôtre. Le Roi, touché de ce discours, & du désordre où il le voyoit, n'eut pas la force de pousser son artifice plus loin ; & lui avoua, qu'il lui avoit fait cette petite tromperie, pour s'éclaircir de ce qu'il soupçonnoit déjà. Il l'assura, qu'il vouloit bien, pour l'amour de lui, renoncer à Clarice, à condition néanmoins qu'il y renonceroit lui-même ; n'étant pas raisonnable qu'il fût plus heureux que son Maître. L'Amiral, pénétré des bontés du Roi, se jeta à ses pieds, & accepta le parti, malgré la résistance secrète de son cœur.

Le Roi se disposa peu de tems après à retourner en France ; & afin que l'Amiral eût moins de peine à s'éloigner de sa Maîtresse, il lui dit, que l'amitié, plutôt que la jalousie, l'avoit obligé à exiger de lui qu'il renonceroit à Clarice ; prévoyant bien, que s'il l'eût épousée, il n'auroit pu s'empêcher de haïr le mari d'une personne qu'il auroit aimée ; & ne pouvant d'ailleurs se résoudre à le laisser Gouverneur de Milan, ni à se priver d'un Favori qu'il aimoit si cherement, & qui étoit si nécessaire dans son

Conseil. L'Amiral, après l'avoir remercié de ses bontez, l'assura, que quoiqu'il aimât beaucoup Clarice, il sentoît bien qu'il n'auroit jamais été parfaitement heureux loin de sa Majesté. Cependant il ne laissa pas d'écrire à la Comtesse Visconti tout ce qui s'étoit passé; & pour avoir occasion de continuer ce commerce, il la supplia dans sa lettre, de trouver bon qu'il eût soin de ses intérêts à la Cour, & qu'il lui écrivît quelquefois pour lui en rendre compte.

Le Roi, après avoir donné le Gouvernement de Milan au Connétable de Bourbon, retourna en France, suivi de l'Amiral, qui reçut, en arrivant à Paris, une réponse fort civile à la Lettre qu'il avoit écrite à la Comtesse Visconti, quoique sa joye fût imparfaite, puisque cette lettre ne lui apprenoit rien de la belle Clarice, qui lui revenoit incessamment dans l'esprit : il ne laissa pas néanmoins d'écrire une seconde fois à la Comtesse, sans lui rien dire de sa fille, de peur d'irriter le Roi, s'il manquoit à ce qu'il lui avoit promis. Mais le Roi s'étant embarqué à de nouvelles amours qui l'occupèrent entièrement, l'Amiral, qui aimoit toujours Clarice avec la même passion, crut que ce Prince n'y prendroit plus d'intérêt, & supplia la Comtesse Visconti, dans la première lettre qu'il écrivit, de lui permettre d'écrire à l'aimable Clarice. La Comtesse lui fit réponse, & lui refusa la permission qu'il lui demandoit. L'Amiral, transporté d'amour & plein de confiance, ne se rebuta point de ce refus; il écrivit à sa Maîtresse, & manda à la Comtesse Visconti, en lui adressant sa lettre ouverte pour Clarice, que n'ayant que des intentions fort droites, il ne faisoit point difficulté, malgré ses défenses, de lui envoyer une lettre pour sa fille, étant fort persuadé qu'elle étoit trop généreuse pour vouloir le priver de la seule consolation

lation qui lui restoit, de donner de ses nouvelles à une personne qui lui étoit plus chère que sa vie. La Comtesse, touchée de la confiance & du noble procédé de l'Amiral, fut sur le point de remettre sa lettre à Clarice. Mais soit qu'elle fit d'autres réflexions, ou qu'elle craignît, en mere habile, de donner à connoître à sa fille les soins qu'un homme avoit pour elle; elle changea de dessein, & supprima la lettre. Cependant le hazard fut plus favorable à l'Amiral que la générosité de la Comtesse: car Clarice, qui avoit eu quelque plaisir à lire toutes les lettres de sa mere, en lui dérobant la clef de sa cassette, lorsqu'elle pouvoit le faire sans crainte d'être surprise, soit qu'elle cherchât à satisfaire sa curiosité, ou qu'elle prît quelque intérêt à la personne de l'Amiral, elle ne manquoit point de voir les lettres de sa mere, toutes les fois qu'elle recevoit des nouvelles de la Cour. Ainsi, dès le lendemain que la Comtesse reçut les deux lettres de l'Amiral, Clarice les trouva; & après avoir lu celle qui étoit pour sa mere, elle fut fort surprise d'en trouver une qui s'adressoit à elle-même, & qui étoit conçue en ces termes:

Mon cœur, qui n'est occupé que de vous, me presse incessamment de vous rendre compte de ce que votre absence lui fait souffrir: je m'en suis long-tems défendu, prévoyant bien que votre modestie ne s'accommoderoit point de cette liberté; mais après avoir bien examiné tous ses sentimens, ils m'ont paru si dignes de vous, que je n'ai pu lui refuser de vous les apprendre. La France ne me paroit qu'un désert affreux, quand je songe que vous êtes à Milan: je ne suis point touché des divertissemens de la Cour; & je n'ai de plaisir, qu'à penser que je vous aimerai toute ma vie.

Clarice, qui étoit dans une surprise extrême de n'entendre plus parler de son Amant, fut bien aise d'apprendre par cette lettre, qu'il n'avoit pas

changé de sentiment ; & bien loin de lui sçavoir mauvais gré de son silence , elle jugea qu'il lui avoit été impossible de lui donner de ses nouvelles , puisqu'il s'étoit déterminé à hasarder de lui faire rendre une lettre par sa mere.

Cependant l'Amiral , qui avoit des espions à Milan , fut averti que le Connétable de Bourbon visitoit quelquefois la Comtesse Visconti ; & rapportant tout à son amour , il craignit que ce Prince n'aimât Clarice : ce simple soupçon l'obligea à employer tout le crédit qu'il avoit auprès du Roi , pour le faire rappeler ; & même , sçachant qu'une grande Princesse étoit touchée du mérite du Connétable , il eut l'adresse de lui donner de la jalousie , afin qu'elle s'employât aussi pour le faire revenir. Le Connétable fut rappelé ; & comme si la jalousie de l'Amiral n'eût pas été satisfaite par le rappel d'un homme qui lui étoit suspect , il eut encore le crédit de faire donner le Gouvernement de Milan au Vicomte de Lautrec , de qui l'humeur peu galante faisoit juger qu'il n'avoit rien à craindre de ses soins auprès de Clarice. Toutes ces précautions n'empêchèrent pas qu'il ne trouvât des Rivaux en Italie , qui dans les suites lui donnerent de grandes inquiétudes.

Maximilien Sforce , qui vivoit en France satisfait des conditions que le Roi avoit bien voulu lui accorder après la bataille de Marignan , n'écouta point les propositions que les envieux de la gloire du Roi lui firent , afin de l'engager à faire de nouvelles tentatives pour rentrer dans la Duché de Milan. Mais François Sforce , son frere , n'eut pas la même moderation : il implora le secours de plusieurs Princes , & fut si bien secouru par les conseils & par la valeur de Prosper Colonna , Général de la Ligue d'Italie , qu'enfin les François , qui avoient d'autres guerres sur les bras , furent obligés de se retirer de Milan. Prosper Colonna

Ionna y entra à la tête de l'armée de la Ligue, & y fit reconnoître Duc François Sforce. Toutes les familles qui étoient dans les intérêts du Roi, furent exposées à mille insultes; & le peuple, qui en pareilles occasions est toujours fort dangereux, cherchant à marquer sa fidélité au nouveau Duc par quelque action d'éclat, assiégea la maison de la Comtesse Visconti, & voulut la brûler dedans, sous prétexte qu'elle avoit commerce de lettres avec son neveu de S. Severin, qui étoit en France au service du Roi. Prosper Colonna, qui avoit la vertu d'un ancien Romain, y accourut, & exposa plusieurs fois sa vie pour empêcher les violences de ce peuple irrité, qu'il apaisa enfin avec beaucoup de peine, en se rendant lui même caution de la fidélité de la Comtesse & de sa fille. Un service si considérable, appuyé du mérite de Prosper, qui étoit un des plus grands hommes de son siècle, engagea d'abord la Comtesse & sa fille à de grandes reconnoissances pour lui. La Comtesse lui fit voir, afin qu'il eût moins de peine à la protéger, qu'elle n'avoit aucun engagement avec les François, & que l'intérêt de sa patrie lui étoit plus cher que celui des étrangers. Colonna, persuadé de ses raisons, désabusa le Duc, par un mouvement de vertu, de toutes les mauvaises impressions qu'on lui avoit données contre la Comtesse; mais après qu'il eut vu Clarice dans deux ou trois occasions, il s'employa encore plus fortement pour le service de sa mère: & sa vertu n'étoit plus qu'une foible raison qui le faisoit agir; car tous les Historiens de ce tems-là conviennent, qu'il aimait Clarice avec toute la passion dont un homme fort amoureux peut être capable. Clarice, qui n'avoit jamais eu d'inclination que pour l'Amiral, ne fut point touchée des soins de Prosper, qui n'étoit plus en âge de plaire, & qui même étoit marié depuis long-tems. La Comtesse,

qui n'avoit aucune connoissance des sentimens que Colonna avoit pour sa fille, & qui croyoit toujours que la vertu seule l'obligeoit à prendre des intérêts avec tant de chaleur, ne lui cachoit rien, & lui demandoit conseil dans toutes ses affaires, mais particulièrement sur les choses qui pouvoient donner de la jalousie au nouveau Duc. Prosper, qui étoit informé de la forte passion que d'Amiral de Bonivet avoit eu pour Clarice, & des engagemens où sa mere étoit entrée en sa faveur, sentoit une joye secreté d'être délivré d'un si dangereux Rival : sa jalousie néanmoins n'étoit pas satisfaite par l'éloignement de Bonivet ; il vouloit encore lui ôter toute sorte d'espérance pour l'avenir. Ce fut dans cette vûe qu'il inspira à la Comtesse de lui écrire, que, puisque les affaires des François avoient changé de face, & que François Sforce se trouvoit en état de défendre sa Duché contre tous les Etrangers, il ne lui étoit plus permis de songer à aucune alliance avec les ennemis de sa patrie. La Comtesse, qui se conformoit en toutes choses aux conseils de Prosper, écrivit en France de la manière qu'il le souhaitoit, & tâcha en plusieurs occasions de donner de l'aversion à sa fille pour les François ; en lui représentant, qu'elle étoit obligée d'aimer sa patrie, & de haïr tous ceux qui en troubloient le repos. Clarice, qui étoit bien plus sensible au souvenir de l'Amiral, qu'aux intérêts de sa patrie, répondoit à sa mere, que les François étant déjà entrez deux fois dans Milan, il n'étoit pas impossible qu'ils ne s'en rendissent maîtres une troisième fois ; & qu'ainsi elle croyoit qu'il étoit bien plus à propos de demeurer dans l'indifférence, sans rien faire qui pût irriter aucun des deux partis. La Comtesse, cherchant à gagner l'esprit de sa fille, feignoit d'entrer dans ses raisons ; mais en particulier elle en faisoit des plaintes à Prosper,

&

& lui demandoit ses avis pour ramener l'esprit de sa fille avec douceur. Prosper, qui donnoit une autre explication aux raisons de Clarice, conseil-
loit à sa mère de mettre toutes choses en usage pour la faire changer de sentimens, & prenoit soin de l'instruire lui-même des affaires d'Etat, & du peu d'apparence qu'il y avoit que les François rentrassent jamais dans la Duché de Milan. Cependant il ne perdoit point d'occasion de lui parler de son amour, & de la faire souvenir des grandes obligations qu'elle lui avoit. Clarice, qui n'envisageoit que des horreurs dans la passion d'un homme marié, l'assuroit, qu'elle auroit une éternelle reconnoissance des services qu'il avoit rendus à sa famille; mais qu'il devoit se défabuser, & n'attendre pas qu'elle eût jamais d'autres sentimens. Prosper, voyant le peu de cas que Clarice faisoit de ses soins, jugea que l'inclination qu'elle avoit pour l'Amiral, la rendoit si indifférente : & s'imaginant qu'elle deviendrait plus sensible à son amour, lorsqu'elle auroit perdu l'espérance de l'épouser, il se mit dans la tête de la marier au Duc de Milan; persuadé qu'un service si important l'engageroit à une éternelle reconnoissance pour lui, & qu'il se délivreroit à même tems d'un rival dangereux. S'étant confirmé dans sa résolution, il la proposa à François Sforce; & après lui avoir fait connoître, que cette alliance lui étoit nécessaire pour fortifier le Droit des Sforces par celui des Viscontis, il lui parla si avantageusement du mérite, de l'extrême beauté, & des bonnes qualitez de Clarice, que le Duc, qui lui avoit mille obligations, & qui déferoit beaucoup à ses conseils, le conjura de finir cette affaire; l'assurant qu'il ne pouvoit jamais lui rendre un service qui lui fût plus agréable. Prosper, assuré de la volonté du Duc, en fit la proposition à la Comtesse Visconti, qui la trouva si avantageuse pour

sa fille, qu'elle en versa des larmes de joye. Clarice seule n'étoit point éblouie de l'éclat d'une fortune si relevée: l'Amiral lui revenoit toujours dans l'esprit, & son amour lui faisoit trouver mille raisons pour se défendre de donner la main au Duc, qui s'étoit déjà rendu fort assidu auprès d'elle. Tantôt, elle assuroit sa mere qu'elle étoit soumise à ses volontez; un moment après, elle la conjuroit d'attendre du moins ce que deviendroient les grands préparatifs qu'on faisoit en France, de peur qu'elle ne la rendit malheureuse en lui faisant épouser un Prince, qui pouvoit se trouver au premier jour sans bien, sans Etats, & peut-être sans protection. Mais la Comtesse, qui craignoit de perdre l'occasion de procurer à sa fille un établissement si considérable, n'écoutoit point ses raisons, & voulut absolument finir ce mariage, sans différer plus long-tems. Clarice, dans cette extrémité, ne trouva point de meilleur expédient, que de prier Colonna de détourner la résolution de sa mere; persuadée qu'un homme ne peut rien refuser à une personne qu'il aime. Prosper, qui apprit en ce tems-là, que sa femme étoit morte, se flatta qu'il pourroit épouser Clarice, & se repentit de s'être employé trop fortement en faveur de Sforce: il n'osa pas néanmoins le témoigner à la Comtesse, de peur qu'elle ne s'aperçût que son intérêt particulier lui faisoit désapprouver les mêmes choses qu'il avoit conseillées. Mais sachant la repugnance que Clarice avoit pour ce mariage, il résolut de lui en parler, & de se faire un mérite auprès d'elle du dessein qu'il avoit d'y apporter des obstacles. Clarice, qui s'étoit déjà déterminée à lui faire une pareille priere, l'écouta fort agréablement, & fut si ravie de ce qu'il lui avoit épargné la honte de lui demander une grace, qu'elle lui promit de n'oublier jamais le service qu'elle attendoit de lui. Il

se retira transporté de joye, & fut si bien représenter à la Comtesse, qu'une mere ne devoit jamais faire violence à ses enfans, sur-tout quand il s'agissoit de leur établissement, que la Comtesse consentit enfin à différer ce mariage jusqu'à la fin de la guerre; & François Sforce, qui n'étoit pas encore bien le maître dans Milan, fut obligé de se contenter des mauvaises raisons qu'on lui donna. Il ne laissa pas de continuer à voir Clarice, se flattant qu'il la rendroit sensible à ses soins, puisqu'il n'avoit pu l'éblouir par l'éclat de sa fortune. Prosper, qui prétendoit tirer de grands avantages du service qu'il venoit de rendre, conçut de nouvelles espérances, & ne hésita point de représenter à Clarice, qu'elle ne devoit plus regarder son amour comme une passion criminelle, puisque, par la mort de sa femme, il lui étoit permis d'y répondre sans honte. Mais Clarice, qui ne songeoit jamais sans horreur, que Prosper avoit été bien aise de la mort de sa femme, dans l'espérance d'en épouser une autre, ne le traita pas mieux qu'auparavant.

Pendant que François Sforce & Prosper Colonna n'oublioient ni soins ni galanteries pour plaire à Clarice, l'Amiral de Bonivet, alarmé de la lettre que la Comtesse Visconti lui avoit écrite par la poste, par le conseil de Colonna, feignit un voyage sur les côtes de Provence, pour y visiter les vaisseaux. S'étant absenté de la Cour sur un prétexte si vraisemblable, il passa en Italie; & ne trouvant rien de difficile pour voir sa belle Maîtresse, il entra à Milan déguisé, où il trouva moyen de se présenter devant Clarice, qui le reconnut aussitôt qu'elle le vit paroître. D'abord elle lui fut bon gré d'un déguisement qui lui faisoit voir que sa passion étoit toujours fort violente; & même elle lui parla en des termes assez obligeans. Mais lorsqu'elle fit réflexion à ce qu'elle venoit de faire, elle se trouva embarrassée.

sée, & se repentit presque de lui avoir parlé si obligamment. Son austère vertu lui représentoit, qu'il ne lui étoit pas permis de voir à l'insçu de sa mere un homme qui l'aimoit : cependant elle avoit peine à se résoudre de lui découvrir ce secret. Pressée de son devoir, retenue par son amour, & toujours incertaine, elle cherchoit à satisfaire à sa vertu, sans exposer son Amant. Enfin, s'apercevant que son cœur s'intéressoit trop pour l'Amiral, elle entra dans quelque défiance contre elle-même, & se détermina à informer sa mere du déguisement de l'Amiral ; persuadée que la Comtesse ne voudroit pas perdre un homme à qui elle avoit tant d'obligations : & se flattant que l'indulgence de sa mere autoriseroit la sienne, elle lui avoua en même tems, qu'elle se trouvoit dans un grand embarras, ayant de la répugnance à perdre un homme de ce mérite, & craignant aussi de trahir les intérêts de la patrie si elle n'en donnoit avis au Duc. La Comtesse la blâma d'avoir balancé, & se mit en devoir d'en faire avertir le Duc dans ce moment. Clarice, effrayée de cette résolution, n'eut plus la force de déguiser les sentimens de son cœur, & conjura sa mere, les larmes aux yeux, de se souvenir des obligations qu'elle avoit à l'Amiral, & de ne contribuer pas à la perte d'un si grand homme, en le faisant tomber entre les mains de ses plus cruels ennemis. La Comtesse, surprise de l'intérêt que sa fille prenoit à l'Amiral, soupçonna que la générosité seule ne la faisoit pas agir avec tant de zèle ; & ce soupçon avança la perte de l'Amiral : car la Comtesse, qui ne vouloit plus de commerce avec les François, donna avis de tout à Prosper ; & l'Amiral fut arrêté, & conduit au Château de Milan.

Clarice, qui étoit observée, affecta d'abord de paroître fort tranquille en apprenant cette cruelle nouvelle : mais lorsqu'elle se représenta tous les périls où l'Amiral s'étoit exposé pour l'amour d'elle, & que cependant c'étoit elle-même qui
avoit

avoit donné avis de son déguisement, elle n'eut plus la force de cacher sa douleur ; elle s'abandonna à son désespoir, & se fit mille reproches secrets d'avoir trahi son Amant par une délicatesse si hors de saison. Prosper, qui remarqua les inquiétudes de Clarice, n'eut pas de peine à en deviner le sujet : comme il étoit continuellement occupé de tout ce qui avoit rapport à son amour, & qu'il jugeoit que le malheur de l'Amiral lui seroit d'un grand mérite auprès de sa Maîtresse, il tâcha de le diminuer, & voulut faire entendre adroitement à Clarice, que l'Amiral avoit de grandes intelligences dans le pais, & qu'il n'étoit allé à Milan qu'à l'instance des séditieux, qui lui avoient fait espérer, qu'aussi-tôt qu'il paroîtroit, toute la ville prendroit les armes pour chasser Sforce. Mais Clarice, qui sçavoit les intentions de son Amant, & qui ne voyoit pas grande apparence qu'un homme seul voulût entreprendre de faire révolter une grande Ville, ne fit pas grand cas de ce discours imaginaire.

Tous ces mauvais succès ne rebutoient point Prosper, sa passion devenoit chaque jour plus violente, & il méditoit continuellement de nouveaux moyens pour posséder la belle Clarice, & détruire ses rivaux : il haïssoit également Sforce & Bonivet ; & sans songer que l'un étoit haï, & l'autre prisonnier, il suffisoit d'aimer Clarice pour mériter sa haine. L'application qu'il avoit à perdre l'Amiral, & à augmenter l'aversion que Clarice avoit déjà pour Sforce, le fit résoudre d'inspirer au Duc de Milan, qu'il étoit de son intérêt de se défaire de l'Amiral, puisqu'il le pouvoit, sans violer les loix de la guerre, ayant été pris en qualité d'espion. Mais voyant que les raisons d'Etat ne suffisoient pas pour engager le Duc à faire un coup si hardi, il s'avisâ de lui donner de la jalousie ; & après lui avoir persuadé que Clarice aimoit l'Amiral, & que c'étoit pour
l'amour

l'amour de lui qu'elle avoit fait naître des difficultés à son mariage, il lui dit, qu'il pouvoit d'un même coup se venger d'un ennemi dangereux, & perdre un Rival redoutable. Le Duc, qui n'avoit pu se déterminer à prendre aucune résolution violente contre son ennemi, s'emporta contre son Rival, & le trouve encore plus criminel que Prosper ne vouloit le lui faire paroître. Outré du mépris qu'on avoit fait de ses soins, agité de mille desseins violens, & toujours fort amoureux, il alla voir Clarice, & la trouvant plus rêveuse qu'à l'ordinaire, il expliqua d'abord ses rêveries en faveur de l'Amiral : il ne laissa pas néanmoins de lui parler de son amour en des termes fort respectueux à son ordinaire ; mais Clarice s'en fâcha, & le pria de ne lui tenir plus de pareils discours. Non, non, je ne vous en parlerai plus, reprit le Duc transporté d'amour & de colere : vous aimez l'Amiral, & vous préférez un étranger qui ne songe qu'à troubler le repos de votre patrie, à un Prince qui vous aime passionnément ; mais je me vengerai de votre ingratitude, & j'aurai le plaisir de perdre mon Rival. Le Duc sortit en achevant ces paroles, & Clarice fut si interdite & si effrayée de la colere où elle le voyoit contre son Amant, qu'elle demeura long-tems irrésolue : sa vertu, qui se trouvoit intéressée dans ces reproches, & son amour, qui étoit intimidé par ces menaces, lui faisoient envisager mille horreurs ; persécutée de sa vertu, alarmée de la colere du Duc, & accablée de sa passion, elle cherchoit à justifier sa vertu, à apaiser le Duc, & à sauver son Amant. Comme tous les momens lui étoient chers, dans la crainte où elle étoit que le Duc ne se portât à quelque résolution violente, elle prit son parti, & résolut de se sacrifier elle-même, en épousant le Duc qu'elle haïssoit, pour détourner la perte de

l'Amiral qu'elle aimoit. Après cette-résolution, elle s'abandonna aux larmes, & entra dans cet état dans la chambre de sa mere, qui en parut extrêmement surprise. Ne soyez point étonnée du désordre où vous me voyez, Madame, lui dit Clarice en entrant ; je devrois pleurer des larmes de sang : le Duc outrage ma vertu, & me croit capable d'une foiblesse pour l'Amiral ; je suis résolue de lui justifier mes sentimens d'une manière si convaincante, qu'il ne puisse plus douter de son injustice : vous m'avez autrefois parlé en sa faveur, si vous êtes encore dans la même volonté, je vous declare, que je suis prête à lui donner la main ; aimant bien mieux hazarder le repos de toute ma vie, que de vivre après ce cruel soupçon. La Comtesse Visconti, qui souhaitoit que sa fille fût Duchesse de Milan, tâcha de la consoler ; & bien loin de la faire changer de sentimens, elle approuva tous les siens, & la confirma dans sa résolution par mille raisons qu'elle lui donna, & qui étoient fort inutiles pour persuader Clarice, puisque la crainte de voir périr son Amant, l'avoit déjà déterminée à épouser le Duc.

La Comtesse, sans différer davantage, envoya une personne de confiance au Duc, pour lui dire qu'elle avoit une affaire importante à lui communiquer, & qu'elle iroit chez lui avec Prosper avant la fin de la journée. Comme elle n'avoit aucune connoissance de la passion de Prosper, & qu'elle se souvenoit qu'il étoit le premier qui avoit proposé le mariage de Clarice avec le Duc, elle le fit prier de l'attendre au Palais du Prince à l'heure qu'elle lui marqua. Mais le Duc de Milan, qui étoit fort amoureux, & qui, malgré les mépris de Clarice, se repentoit déjà de lui avoir parlé avec trop d'emportement, fut ravi d'avoir occasion d'entretenir sa mere ; & sans attendre qu'el-

qu'elle allât dans son Palais, il se rendit chez elle : il s'imagina qu'elle avoit quelque grâce à lui demander, & l'assura pas avance, qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle souhaiteroit. Vous n'y aurez pas beaucoup de peine, répondit la Comtesse, si vous êtes encore dans les mêmes sentimens où je vous ai vû ; car ma fille a surmonté en votre faveur l'aversion extrême qu'elle avoit pour le mariage, & a résolu de suivre mes conseils, en profitant de l'honneur que vous voulez bien lui faire. Le Duc, ravi & surpris d'une si agréable nouvelle, avoit peine à croire ce qu'il entendoit. Ne soyez point surpris d'un si prompt changement, continua la Comtesse ; car après l'injuste reproche que vous avez fait aujourd'hui à ma fille, il falloit qu'elle vous donnât la main pour vous défabuser, ou qu'elle renoncât à vous pour toute sa vie. Le parti qu'elle a pris, justifie assez ses sentimens ; je puis même vous assurer, que je n'ai aucune part à cette résolution. Le Duc, transporté d'amour, la conjura de le présenter à Clarice, sans lui retarder plus longtemps le plaisir qu'il auroit de la voir. La Comtesse l'ayant mené dans la chambre de sa fille, le Duc se jeta aux pieds de sa Maîtresse, protestant qu'il ne se releveroit point, qu'elle ne lui eût pardonné son emportement. Clarice, qui avoit peine à retenir ses larmes, le releva, & lui répondit avec plus de civilité que de tendresse. L'amoureux Duc, craignant qu'il n'arrivât encore quelque obstacle à une affaire qu'il desiroit avec tant d'ardeur, conjura Clarice de ne différer plus son bonheur ; & de trouver bon qu'il l'épousât ce même jour. La Comtesse Visconti, qui avoit une impatience extrême de voir sa fille Duchesse de Milan, ne lui donna pas le tems de répondre, & déclara au Duc, qu'il étoit le maître d'avancer ou de différer, comme il trouveroit plus à propos.

pas. Le Duc vou'ut toujours que ce fût ce même jour. La Comtesse l'ayant agréé, sans que Clarice s'y opposât, le Duc retourna dans son Palais, pour y disposer toutes choses. Il trouva Prosper, qui attendoit depuis long-tems la Comtesse Visconti. Le Duc l'embrassa, transporté de joye, & lui apprit que dans deux heures il alloit épouser Clarice. Prosper, qui sçavoit la repugnance que Clarice avoit témoignée pour ce mariage, demeura interdit en apprenant cette surprenante nouvelle, & jugea, après y avoir fait un peu de réflexion, que le Duc vouloit peut-être se servir de son autorité pour satisfaire son amour, se proposant déjà de rompre avec ce Prince, plutôt que de souffrir qu'il entreprît quelque chose contre la volonté de Clarice. Mais voyant que le Duc donnoit plusieurs ordres en sa présence, & qu'il parloit de son bonheur à tous ceux qui se présentoient devant lui, il commença à entrer dans de grandes inquiétudes : il se rendit chez Clarice, pour s'éclaircir du tout ; mais il lui fut impossible de la voir, & on l'assura qu'elle se préparoit pour cette grande cérémonie. Il n'en voulut pas sçavoir davantage, & se retira chez lui, où il s'abandonna à tout ce que son amour, sa jalousie & son désespoir, lui inspirerent.

Le Duc & Clarice furent mariez cette même nuit. Le lendemain, tout le monde s'empressa pour faire des complimens à la nouvelle Duchesse. Prosper seul n'eut pas la force de la voir ; & se déterminant, ne pouvant se consoler de ce mariage, à s'éloigner de Milan, pour fuir des objets qui lui renouvelleroient continuellement ses chagrins. Mais lorsqu'il voulut exécuter sa résolution, il s'aperçut que son cœur n'avoit aucune part à sa colere, & qu'il avoit encore les mêmes sentimens pour la Duchesse de Milan, qu'il avoit eus pour Clarice. Comme il sçavoit que l'Amiral ai-

moit

moit aussi la Duchesse, il résolut de le visiter en secret, par un mouvement naturel à tous les Amans, de se réunir toujours contre l'heureux. Après lui avoir appris le Mariage de Clarice, il s'offrit à le servir, pour lui faciliter sa liberté; n'étant pas raisonnable qu'il fût la victime de la Duchesse, qui l'avoit peut-être sacrifié à son ambition. L'Amiral, au désespoir d'apprendre que Clarice étoit mariée, remercia Colonna de ses offres; & lui déclara qu'il ne vouloit point sortir de sa prison, ne songeant plus qu'à mourir, puisqu'il voyoit bien par l'action que Clarice venoit de faire, qu'elle ne l'avoit jamais aimé. Prosper voulut inutilement le faire changer de résolution. L'Amiral ne l'écouta point; & dès ce même jour il fit dire au Duc de Milan, qu'il avoit une affaire importante à lui communiquer. Le Duc lui envoya le Chancelier Moron, qui étoit un des plus habiles Ministres de son siècle, quoiqu'il ne fût pas exempt des foiblesses des autres hommes. L'Amiral lui déclara, qu'il étoit allé à Milan pour faire soulever le peuple contre le Duc; qu'il avoit un grand parti dans la ville, mais qu'il ne déclareroit aucun de ses complices, qu'il ne fût prêt à mourir; qu'il supplioit le Duc, pour toute grace, de hâter son supplice, sans le laisser languir dans une prison qui lui étoit mille fois plus insupportable que la mort. Dès le lendemain on redoubla les gardes de l'Amiral, & tout le monde ne s'entretenoit plus que de ce fameux Criminel, qui avoit lui-même demandé à mourir, prévoyant bien qu'il ne pouvoit pas l'éviter. La Duchesse seule donnoit une autre explication au désespoir de l'Amiral; elle ne pouvoit penser sans mourir de douleur, qu'après s'être sacrifiée pour lui, la même action qu'elle avoit faite pour le sauver, étoit la cause de son désespoir: son courage, qui ne lui avoit jamais manqué, lorsqu'il

ne s'agissoit que de son intérêt particulier, l'abandonna en cette occasion; elle n'envisageoit que des malheurs. Tantôt elle songeoit à lui écrire, pour lui apprendre ce qu'elle avoit fait pour le sauver; mais elle trouva cent difficultez à lui faire tenir sa Lettre. Tantôt elle se proposoit de s'aller jeter aux pieds de son mari, pour lui demander la grace de son Amant, & lui dire qu'elle seule étoit coupable de tous les crimes dont l'Amiral s'accusoit lui-même. Elle étoit dans ces agitations, lorsque Prosper, qui ne pouvoit vivre sans la voir, & qui se flattoit de se faire un mérite auprès d'elle des offres qu'il avoit faites à l'Amiral, lui fit demander, par un page, une Audience particulière.

La Duchesse eut peine à se laisser voir en désordre; mais n'ayant rien à ménager lorsqu'elle perdoit un homme qui lui étoit si cher, elle reçut Prosper. Je viens, lui dit-il, vous importuner pour la dernière fois de ma vie; vivez heureuse, & jouissez long-tems du choix que vous venez de faire; personne à l'avenir ne troublera votre joye : l'Amiral, qui vous importunoit de son amour, ne demande qu'à mourir; & pour moi, qui avois le même malheur, je sens bien que je ne sçaurois plus vivre. J'ai voulu inutilement le détourner de cette résolution, afin que j'eusse seul la gloire de mourir pour vous; mais il s'accuse lui-même d'une infinité de crimes, & le Conseil du Duc l'a déjà condamné à la mort. O Ciel ! s'écria la Duchesse pénétrée de douleur, souffrirez-vous cette injustice? Les larmes, qui étouffèrent sa voix, donnerent le tems à Prosper de lui demander, d'où lui pouvoit venir ce mouvement de compassion, après avoir tant contribué au malheur de l'Amiral? Il n'est plus tems de dissimuler, Seigneur, reprit la Duchesse : votre vertu m'a donné pour vous toute l'estime

time dont je pouvois être capable ; & je crois que je serois aisément passée de ce sentiment à d'autres plus favorables pour vous, si je n'eusse connu l'Amiral auparavant : mais, puisqu'il faut vous l'avouer, il étoit déjà le maître de mon cœur la première fois que je vous vis. Son amour l'engagea à se déguiser pour me voir, j'en avertis ma mère, persuadée qu'elle ne le découvreroit point. Il fut arrêté le même jour. Le Duc, voyant le peu de cas que je faisois de ses soins, entra dans quelque soupçon ; & après m'avoir reproché que j'aimois l'Amiral, il me menaça de se venger sur lui de mes mépris, & me quitta brusquement. Je fus si enragée de ses menaces, que j'aimai mieux sacrifier tout le repos de ma vie, que d'exposer celle de mon Amant. Enfin, craignant tout d'un homme irrité qui étoit le Maître, je me déterminai à donner la main au Duc, malgré l'aversion que j'avois pour lui, afin de sauver l'Amiral, qui ne m'étoit pas indifférent : & vous voyez que l'ingrat veut mourir, malgré tout ce que j'ai fait pour le faire vivre. De grâce, voyez-le de ma part, apprenez-lui tout ce que je viens de vous dire ; défendez-lui de mourir, & retirez-le des mains de ses ennemis. Vous commandez les troupes de la Ligue, faites agir votre vertu dans cette occasion ; enfin, souvenez-vous, que c'est le plus important service que vous puissiez me rendre. Mais après cela, dites-lui qu'il me fuye ; fuyez-moi vous-même, & n'attendez jamais rien de moi, ni vous ni lui. Je sçais ce que je dois au Duc, & je ferai mon devoir pour mon mari, comme je l'ai fait pour mon Amant. Allez, Seigneur, ne perdez point de temps, & songez que ma vie dépend du service que j'attens de vous. Elle s'abandonna aux larmes en achevant ces paroles, & passa dans une autre chambre, sans attendre la réponse de Prosper, qui

qui demeura interdit, & se retira chez lui accablé de mille pensées confuses. Il est constant qu'il n'y eut jamais un état plus digne de compassion que le sien : il lui revenoit incessamment dans l'esprit, qu'il auroit été aimé sans l'Amiral, & ce cruel souvenir lui donnoit une aversion invincible pour lui ; cependant il étoit chargé de sauver ce Rival, & d'employer la force pour le retirer des mains du Duc qui étoit son ami ; sa vertu même le pressoit d'agir, & il se voyoit presque forcé de trahir son amour, son devoir, & son ami, assuré qu'il seroit toujours malheureux, n'ayant pas même la consolation de pouvoir se flater de la moindre lueur d'espérance après qu'il auroit rendu un service si difficile. Malgré tous ces raisonnemens, il ne laissa pas d'aller trouver l'Amiral, & de lui dire tout ce que la Duchesse lui avoit ordonné de lui apprendre. L'Amiral, qui n'étoit occupé que des horreurs de la mort, fut si agréablement surpris en apprenant les obligations qu'il avoit à la Duchesse, qu'il s'accommoda de bon cœur de tous les expédiens que le généreux Colonna lui proposa pour se sauver. L'Officier qui le gardoit, & qui étoit des troupes de la Ligue, obéit sans difficulté aux ordres de Prosper, qu'il reconnoissoit pour son Général ; & ceux mêmes qui étoient préposés pour le garder, le menerent à la porte du Château, d'où il repassa facilement en France. Sa fuite donna beaucoup d'inquiétude au Duc : il fit arrêter plusieurs personnes, sans pouvoir jamais découvrir les coupables, parce que tous les Officiers étoient si affectionnez à Prosper, qu'il ne se trouva aucun qui voulut rien dire contre lui. Mais le Chancelier Moron, qui étoit un des hommes du monde de la plus profonde pénétration, & qui agissoit dans cette affaire par un intérêt plus pressant que celui du devoir de sa charge, voulut s'éclaircir de la vérité.

Il examina avec soin tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire de l'Amiral; & ne trouvant pas qu'il fût naturel qu'un homme s'accusât lui-même, & qu'il demandât à mourir, il jugea facilement que l'Amiral n'avoit agi que par un désespoir amoureux, & entra dans quelque soupçon que la Duchesse n'eût eu beaucoup de part à sa fuite. Comme la Duchesse avoit le malheur de plaire à tous les grands hommes, elle étoit aimée depuis longtemps de ce Ministre, sans qu'il eût jamais osé le lui laisser entendre. Il résolut de se faire un mérite de sa pénétration auprès d'elle, & s'offrit de la servir dans les affaires les plus secrètes de son cœur. La Duchesse, surprise d'un discours si extraordinaire, crut que son mari avoit de nouveaux soupçons, & que ce Ministre cherchoit à s'en éclaircir par son ordre. Elle lui répondit ce que sa vertu lui inspira, & rompit la conversation, sans vouloir entrer dans des éclaircissemens qui blessoient sa pudeur. Le Chancelier ne se rebuta point, & espéra de se rendre nécessaire à la Duchesse, en donnant de la jalousie au Duc. Il lui démita toute l'intrigue de l'Amiral, & lui perfunda par de bonnes raisons, que Prosper seul pouvoit avoir sauvé l'Amiral, à la prière de la Duchesse. Le Duc, qui étoit fort susceptible de pareilles impressions, trouva ce raisonnement fort vraisemblable; & faisant réflexion à l'humeur particulière de sa femme, & à la vie languissante qu'elle avoit menée depuis son mariage, il ne douta point qu'elle n'eût quelque chose dans la tête. Il en fit ses plaintes à la Comtesse Visconti, qui, ne pouvant disconvenir que sa fille ne fût fort changée, tâcha inutilement à pénétrer le sujet de son chagrin. Elle la conjura de lui avouer d'où lui venoit cette mélancolie qui faisoit tant de peine au Duc. La Duchesse lui donna de mauvaises raisons pour se débarrasser de ses importunités,

& l'assura qu'elle vivroit à l'avenir d'une manière que son mari n'auroit plus d'inquiétude de sa conduite. En effet, elle se priva de voir le monde, & passa plus de six mois sans sortir de sa chambre. La Comtesse, qui devinoit la cause des chagrins de sa fille, & connoissoit que rien n'étoit capable de la consoler, fut si touchée de la voir malheureuse, que cela contribua à la résolution qu'elle prit de se retirer dans un Couvent, à la première occasion qui s'en présenteroit, pour y passer le reste de ses jours. Prosper, qui vivoit sans espérance, faisoit quelquefois des efforts inutiles, & employoit toute sa raison pour vaincre son amour. Un moment après, il se repentoit de son dessein, prévoyant bien qu'il auroit moins de peine à mourir, qu'à renoncer à sa passion. Il se faisoit toujours un plaisir de penser à la Duchesse; & se flattant, que le service qu'il avoit rendu par son ordre à l'Amiral, lui tiendrait lieu de quelque chose auprès d'elle, il s'imaginait que s'il pouvoit la voir encore une fois, il seroit moins malheureux. Prévenu de cette pensée, il cherchoit avec empressement les occasions de la satisfaire. Mais comme la Duchesse ne sortoit plus de sa chambre, il lui fut impossible de la voir, quelque soin qu'il se donnât pour y réussir : de sorte que, privé de cette consolation, il traînoit sa vie dans un accablement qui auroit fait pitié aux personnes les plus insensibles & retenues de ce monde.

Le Duc, qui étoit assez satisfait de la vie retirée de sa femme, quoique toujours incertain de la cause de son humeur mélancolique, résolut d'entretenir Prosper sur la fuite de l'Amiral, & de sçavoir de lui s'il y avoit eu quelque part, persuadé qu'il avoit trop de vertu pour lui déguiser la vérité. Seigneur, lui dit-il, j'avois cru qu'après tout ce que vous avez déjà fait pour moi,

R a

vous

vous préféreriez mes intérêts à ceux de l'Amiral , qui est notre ennemi commun. C'est vous qui m'avez rétabli dans Milan ; c'est vous qui m'avez proposé le mariage de Clarice ; & c'est vous enfin qui m'avez donné des avis contre l'Amiral qui apportoit des obstacles à mon bonheur. Cependant j'apprens que c'est vous-même qui l'avez enlevé du Château de Milan , sans que j'en puisse deviner le motif , à moins que vous ne l'ayez fait par complaisance pour la Duchesse. Prosper, accablé de ces reproches, lui répondit froidement : Je vous avouë, Seigneur, que je suis le plus malheureux de tous les hommes. Il le quitta sans avoir la force de lui dire autre chose , & se retira à la campagne , s'imaginant d'y trouver plus de repos ; mais son amour lui représentoit toujours les malheurs de la Duchesse , & lui faisoit mille reproches secrets d'y avoir lui-même contribué , pour l'avoir trop aimée. Ce cruel souvenir lui donnoit de continuelles inquiétudes , sa vertu lui inspiroit de vaincre son amour , & d'employer tous ses soins pour diminuer les chagrins dont il sçavoit que la Duchesse étoit accablée ; & jugeant que , puisqu'elle avoit épousé le Duc de Milan , elle ne pouvoit jamais vivre heureuse , si elle n'étoit dans une étroite union avec son mari , il se proposoit quelquefois de travailler à les unir : mais lorsqu'il vouloit chercher des expédiens pour lier & entretenir cette union , son esprit ne lui en fournissoit aucun , sa vertu n'agissoit plus que foiblement , & son amour reprenoit le dessus de tous ses mouvemens : pressé de sa vertu , combattu de son amour , & accablé de mille reproches secrets , tantôt il vouloit retourner à Milan , pour entretenir le Duc du mérite de sa femme ; un moment après , il changeoit de dessein , & demouroit toujours irrésolu , sans que son amour pût l'obliger à rien entreprendre contre sa vertu , ni que sa vertu eût as-

sez

sez de force pour étouffer tous les sentimens que sa passion lui inspiroit. Ces cruelles agitations le firent tomber dans une langueur qui l'emporta insensiblement. Il fut occupé de sa Maitresse jusqu'à la mort, & trouva bon même en mourant d'écrire le billet qui suit.

Quoique la Dusbesse de Milan ne souffre point qu'on la regarde impunément, & qu'il en coûte toujours la liberté à ceux qui la voyent deux fois ; assurez-vous, Seigneur, qu'il n'y eut jamais une vertu plus austere que la sienne : mon témoignage ne vous doit pas être suspect, puisque j'en ai fait l'expérience aux dépens de ma vie : jouissez long-tems de votre bonheur, & ne soyez appliqué à l'avenir qu'à le rendre parfait, de peur que le Ciel ne vous punisse, si vous donnez par vos injustes soupçons le moindre chagrin à la personne du monde la plus digne d'être aimée.

Cette lettre fit beaucoup d'effet sur l'esprit du Duc, qui fut fort touché de la mort de Prosper : il témoigna depuis ce tems-là beaucoup de considération pour sa femme, & l'obligea même à sortir quelquefois avec lui, malgré la résolution qu'elle avoit faite de demeurer toujours dans sa chambre.

Quoique le mariage de Clarice eût mis l'Amiral au désespoir, il ne laissoit pas de trouver quelque consolation à penser, & qu'elle l'avoit aimé, & qu'elle ne s'étoit donnée au Duc de Milan, que pour détourner les effets de sa colere : & depuis son retour en France il entretenoit continuellement le Roi des affaires d'Italie, & tâchoit à lui inspirer d'envoyer une armée à Milan, sans souffrir que François Sforce jouît plus long-tems d'un bien qui appartenoit si légitimement à Sa Majesté. Le Roi,

qui par sa propre inclination étois assez porté à cette entreprise, avoit d'abord résolu de retourner lui-même à Milan à la tête d'une armée : mais le Connétable de Bourbon ayant passé dans ce tems-là au service de l'Empereur Charles-Quint, le Roi fut obligé de changer de dessein ; & après plusieurs délibérations, il fut enfin résolu dans le Conseil, qu'on donneroit cinquante mille hommes à l'Amiral pour la conquête de Milan. En effet, il passa peu de tems après en Italie à la tête d'une belle armée, ayant pour Lieutenans Généraux le fameux la Palisse, & le brave Chevalier Bayard. Cette armée donna l'épouvante à toute l'Italie ; & il est certain, que si l'Amiral eût eu autant d'application aux affaires du Roi qu'à celles de son amour, il auroit facilement conquis le Duché de Milan. Il apprit par un homme de qualité, qui fut pris par les siens, que la Duchesse de Milan menoit une vie fort particulière, & qu'elle ne sortoit jamais qu'elle ne fût accompagnée de son mari. L'Amiral jugeant par-là, qu'il lui seroit fort difficile de donner de ses nouvelles à sa Maîtresse, entra dans de cruelles inquiétudes. La Palisse & Bayard le pressoient inutilement d'assiéger quelque place, & de profiter de l'ardeur des Soldats qui ne demandoient qu'à combattre, il différoit toujours à se résoudre, & tâchoit cependant à gagner par ses bons traitemens le prisonnier qu'on lui avoit amené, & qui lui promit enfin de le servir. L'Amiral vouloit l'engager à rendre un billet de sa part à la Duchesse : mais le Cavalier lui ayant fait connoître, qu'il lui étoit impossible de donner un billet à la Duchesse, qui ne paroïssoit jamais que le Duc ne fût avec elle ; l'Amiral, dans cette extrémité, lui proposa de lui présenter du moins un placet, puisqu'il pouvoit le faire lorsqu'elle sortiroit, sans que personne en eût aucun soupçon. Le

Cava-

Cavalier, qui attendoit de grands avantages de la faveur de l'Amiral, se chargea du placet, & promit de le donner à la Duchesse. Il fut renvoyé à Milan; & à la première occasion, il se mêla dans la foule de ceux qui suivoient le Duc, & donna adroitement son placet à la Duchesse, la suppliant de vouloir jeter les yeux dessus, parce qu'il s'agissoit maintenant d'une affaire fort importante. La Duchesse, qui étoit extrêmement bonne, le reçut, & le donna d'abord à son mari sans le lire, le priant d'en avoir soin pour l'amour d'elle. Le Duc entra peu de tems après au Conseil, où le Chancelier Miron lui rendit compte de plusieurs affaires; & s'étant souvenu du placet que la Duchesse lui avoit recommandé, il le tira de sa poche, & ordonna au Chancelier de le lire, témoignant qu'il seroit bien aise de favoriser celui que sa femme lui avoit recommandé. Le Chancelier le lut, & y trouva ces paroles:

J'ai passé les monts à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, bien moins pour conquérir la Duché de Milan, que pour empêcher que votre Tyrain ne profite plus long-tems de votre générosité. Je serois indigne du bien que vous m'avez procuré, en me sauvant la vie aux dépens de votre liberté, si je n'employois tous mes soins pour vous mettre en état de pouvoir faire un choix plus digne de votre cœur. J'attens vos ordres dans mon camp: de grace, faites quelque usage des offres que je vous fais, & épargnez-moi la honte de mourir dans le désespoir de n'avoir rien fait pour votre service.

Le Duc & le Chancelier se regarderent avec un étonnement réciproque. Ils relurent plusieurs fois ce placet, & comprirent aisément qu'il venoit de l'Amiral. Jamais homme n'a été agité

de tant de sentimens confus, que le Duc le fut dans cette occasion : il repassa dans son esprit toutes les circonstances de son mariage ; & se souvenant que la Duchesse ne s'étoit déterminée à lui donner la main, qu'après qu'il l'eût menacée de perdre l'Amiral, il jugeoit qu'il étoit trahi, & que sa femme étoit d'intelligence avec les François. Mais lorsqu'il faisoit réflexion qu'elle lui avoit donné elle même le placet, il trouvoit que ce procédé étoit une preuve infailible de son innocence : la colere, la crainte, & la jalousie lui inspiroient mille desseins différens ; tantôt il vouloit punir sa femme comme criminelle ; & tantôt il vouloit lui demander sa protection, persuadé qu'elle pouvoit tout sur l'esprit de l'Amiral.

Le Chancelier, qui cherchoit depuis long-tems les occasions d'avoir quelque sorte de commerce avec la Duchesse, conseilla au Duc de n'entrer point dans une explication si désagréable & si délicate avec sa femme ; & l'assura, que s'il ne vouloit point s'en mêler, & ne pas faire semblant de ce qu'il avoit vû, il menageroit si bien les choses, qu'il tireroit peut-être de grands avantages de la passion de l'Amiral. Le Duc, qui avoit une grande confiance à l'esprit de son Ministre, & qui craignoit déjà de perdre ses Etats, parce que les troupes de la Ligue s'étoient dispersées depuis la mort de Colonna, s'abandonna à tous les conseils de Moron, & lui donna pouvoir d'agir, comme il le trouveroit plus à propos.

Le Chancelier alla trouver la Duchesse ; & après lui avoir exposé le désordre des affaires de l'Etat, & le peu d'apparence qu'il y avoit que le Duc pût résister aux François, qui avoient une armée de cinquante mille hommes aux portes de Milan, il scut si bien lui représenter, qu'en pareille occasion il étoit permis de se servir de
tou-

toutes sortes de voyes pour détruire son ennemi , que la Duchesse , qui n'envifageoit que son devoir , lui promit de donner toutes ses pierreries pour lever des troupes , & de sortir elle-même contre les François , s'il étoit nécessaire. Alors l'adroit Ministre lui donna à lire le placet de l'Amiral ; lui faisant entendre , qu'on lui avoit mené l'espion , afin qu'il en eût connoissance. La Duchesse demeura dans une surprise extrême en lisant ce placet , dont elle reconnut l'écriture , parce qu'elle en avoit vû plusieurs fois de celle de l'Amiral. Le Chancelier , profitant de sa surprise , lui dit , qu'elle ne pouvoit pas empêcher qu'on ne l'aimât , & lui conseilla en suite de faire réponse à l'Amiral ; l'assurant en même tems , qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à toutes les choses où elle avoit part , & que si elle vouloit l'honorer de sa confiance , il la rendroit la Princesse du monde la plus heureuse. Voudriez-vous , interrompit la Duchesse , me conseiller de répondre à un billet qui m'outrage ? Le péril est trop pressant , Madame , repliqua le Chancelier : cette délicatesse est hors de saison , lorsqu'il s'agit de garantir vos peuples des désordres de la guerre , de sauver vos Etats , & d'empêcher la ruine de votre mari ; un billet de votre main arrêtera la fureur des François , & nous aurons le tems d'attendre les troupes que l'Empereur envoie à notre secours. Non , non , je ne sçauois , reprit la Duchesse , trahir mes sentimens , ni me servir de moyens si lâches ; levez promptement des troupes , employez-y toutes mes pierreries , s'il est nécessaire ; les François n'ont encore rien entrepris ; & après tout , je sçaurai mourir quand nous ne pourrons plus leur résister : mais je ne sçauois vivre , si j'avois fait une action indigne de moi. Le Chancelier se servit encore de plusieurs autres raisons pour l'obliger à écrire ; mais voyant qu'il ne pouvoit la persuader , il s'avisa de lui dire , que du moins , pour l'inté-

rét de sa gloire, elle ne pouvoit pas se dispenser de faire connoître à l'Amiral, qu'elle étoit offensée du placet qu'il lui avoit envoyé. La Duchesse, qui trouvoit ce dernier avis plus conforme à sa vertu, quoiqu'il ne le fût peut-être pas aux sentimens de son cœur, le suivit, de peur que Moron ne crût, si elle s'en défendoit, qu'elle étoit d'intelligence avec l'Amiral. La Duchesse lui manda en substance, qu'elle le prioit de ne nommer jamais son nom, & de ne la faire plus servir de prétexte à son ambition. Le Chancelier s'étant chargé de lui envoyer ce billet, le garda; & ayant trouvé moyen d'en faire adroitement imiter le caractère, il donna une Lettre de créance au nom de la Duchesse à un de ses amis, qui feignit d'être mal satisfait du Duc de Milan, & se retira au Camp des François. L'Amiral le reçut parfaitement bien, prévenu que cette prétendue lettre de créance étoit de la Duchesse. Il suivit tous les conseils qu'il lui donna, & le chargea de plusieurs lettres fort passionnées, pour envoyer à la Duchesse. Le Chancelier, qui les recevoit, continuoit toujours à faire imiter le caractère de la Duchesse, & renvoyoit des réponses fort obligeantes à l'Amiral, qui différoit toujours à entreprendre quelque chose, de peur de fâcher sa Maîtresse. Car il se flatoit toujours, qu'encore qu'il fût éloigné d'elle, il auroit un jour le bonheur de lui parler, de lui dire les sentimens de son cœur, & de lui apprendre, que nonobstant que son mari la fit garder & observer par plusieurs personnes, il auroit un jour le bonheur de triompher de tous ses ennemis, & de montrer que sa prison n'avoit pas été malheureuse. Le Chancelier s'étant assuré, par cet artifice, de plusieurs lettres de l'Amiral, qui marquoient que la Duchesse ne désapprouvoit point sa passion, se rendit un jour dans la chambre de cette Princesse; & après lui avoir exagéré le profond

fond respect qu'il avoit pour elle, il lui dit que ; malgré l'attachement qu'il avoit pour le Duc, il s'étoit déterminé à le trahir, de peur que le Duc ne prit une résolution violente contre elle, s'il voyoit les lettres emportées que l'Amiral lui écrivoit. Il lui présenta en même tems plusieurs de ces lettres, qui mirent la Duchesse au dernier désespoir, ne pouvant pas comprendre que l'Amiral lui fit des réponses si fortes, puisqu'elle ne lui en avoit jamais donné occasion par sa conduite, ni par ses lettres. Elle donna des loüanges à la prudence de Moron, & l'assura, les larmes aux yeux, qu'il lui rendoit justice. Le Chancelier ne lui donna pas le tems de continuer, & lui déclara, en se jettant à ses pieds, qu'elle alloit perdre le plus fidèle & le plus utile de tous ses serviteurs, si elle n'avoit pitié de lui. La Duchesse, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qu'il vouloit lui dire, lui ordonna de se relever, l'assurant qu'elle avoit toujours eu beaucoup d'estime pour lui, & qu'elle seroit bien aise d'avoir occasion de lui en donner des marques. C'est trop pour Moron, Madame, reprit le Chancelier, mais ce n'est pas assez pour un homme qui vous aime d'une passion fort violente, & qui mourra à vos pieds, si vous n'avez quelque bonté pour lui. Insolent, repliqua la Duchesse, outrée d'un discours si peu respectueux; retirez-vous de devant moi, & ne m'obligez point à appeller des Gardes pour faire punir votre audace sur le champ. Elle passa dans une autre chambre, sans attendre qu'il lui repliquât davantage, où elle fit de tristes réflexions sur tous les malheurs que sa beauté lui avoit causez, & particulièrement sur son mariage, sur la mort de Prosper, & sur la passion de l'Amiral, qui avoit donné lieu à l'insolence de Moron, dont elle ne pouvoit se consoler: cependant elle n'osa jamais s'en plaindre au Duc, soit qu'elle ne voulût point l'obliger à cha-

fer un Ministre qui lui étoit si nécessaire, ou qu'elle espérât que sa réponse le corrigeroit pour l'avenir. Mais le Chancelier ne se rebuta point de la colere de la Duchesse; & quoiqu'il jugeât qu'il ne devoit rien attendre de ses soins auprès d'elle, il ne laissa pas de chercher de nouveaux moyens pour parvenir à ses desseins; & comme un crime en attire un autre, il résolut de hazarder tout, & de perdre la Duchesse, ou de satisfaire son amour. Il rendit compte au Duc de tout ce qu'il avoit fait pour amuser l'Amiral, & lui laissa entendre malicieusement, que la Duchesse n'avoit eu aucune peine à lui écrire des lettres fort obligeantes, comme il pouvoit le juger par les réponses de l'Amiral, qu'il lui fit voir. Le Duc s'emporta, en lisant ces réponses, à des discours outrageans contre sa femme: mais le Chancelier le conjura de dissimuler; l'assurant, qu'il alloit tout perdre, s'il laissoit remarquer à la Duchesse qu'il eût quelque chagrin contre elle. Le Duc lui promit de se contraindre, & lui donna sa parole qu'il auroit une reconnoissance éternelle des importants services qu'il lui rendoit. L'Amiral s'étant laissé amuser par l'homme de confiance que Moron lui avoit envoyé, passa la plus grande partie de cette campagne sans rien entreprendre; son armée, qui étoit déjà fort affoiblie par la désertion des soldats, & par les longues maladies, ne se trouva plus en état de résister aux troupes de l'Empereur qui arriverent dans ce tems-là au secours du Duc de Milan. Les François furent obligés de se retirer en désordre; & ce fut dans cette retraite que le brave Chevalier Bayard fut tué, en donnant des preuves extraordinaires de sa valeur & de sa conduite.

Moron ayant chassé les François par ses artifices, & par le secours des Impériaux, ne songea plus qu'à satisfaire son amour: il fit encore de nouvelles

les tentatives auprès de la Duchesse, & tâcha de se remettre bien avec elle, par de grandes soumissions, & par des présens considérables qu'il lui fit offrir : mais la Duchesse, qui craignoit son insolence, ne se laissa point éblouir par ses soumissions, & rejetta ses offres avec le dernier mépris. Alors le Chancelier s'abandonna à sa fureur ; & profitant du crédit qu'il avoit sur l'esprit du Duc, il l'empêcha toujours d'entrer dans aucun éclaircissement avec la Duchesse, & lui inspira même de s'en défaire.

Pendant qu'il travailloit à ce dessein, l'Amiral qui, malgré tant de mauvais succès, avoit toujours sa passion dans la tête, persuada au Roi de repasser lui-même en Italie à la tête de toute la Noblesse du Royaume, & de chasser les Impériaux du Milanois. Le Roi, qui trouvoit sa gloire intéressée dans la protection que l'Empereur donnoit au Duc de Milan, entra dans ce dessein, & fit de grands préparatifs pour retourner en Italie. Le Chancelier profita de cette conjoncture, pour persuader au Duc qu'il seroit toujours malheureux, s'il ne prenoit bientôt une résolution violente contre sa femme, qui lui attiroit toutes ces guerres. Il lui représenta, qu'il devoit également craindre la haine des François, & l'amitié des Impériaux ; qu'il ne pouvoit se défaire de ces dangereux Protecteurs, qu'en empêchant les François de repasser en Italie ; & enfin, que l'unique moyen de l'empêcher, & de finir la guerre, étoit de se défaire de sa femme, puisque l'Amiral n'inspireroit plus à son Maître des desseins sur le Milanois, lorsqu'il auroit perdu l'espérance de posséder la Duchesse, étant déjà assuré de son cœur. Le Duc, qui étoit prévenu de la fidélité de son Ministre, se laissa aller à ses raisons : il lui avoua néanmoins, qu'il n'auroit jamais la force d'exécuter un dessein qui lui faisoit tant d'horreur, & qu'il

craindrait de se rendre odieux à tout le monde, s'il venoit à être trahi par ceux à qui il seroit obligé de le confier. Moron, feignant qu'il ne trouvoit rien de difficile pour lui marquer son zèle, s'offrit de se charger de l'exécution. Le Duc eut beaucoup de peine à y consentir; mais enfin, vaincu par les raisons du Chancelier, & intimidé par les préparatifs qui se faisoient en France, il lui donna pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit plus utile pour son repos, & pour la conservation de ses Etats. Moron ayant obtenu ce pouvoir par les importunités, se pressa de s'en servir, de peur que le Duc, qui lui paroissoit encore incertain, ne changeât de résolution. Ayant éloigné avec adresse toutes les femmes de la Duchesse, il entra dans sa chambre, & lui dit en entrant, qu'il étoit là de la part du Duc. La Duchesse, qui d'abord avoit voulu s'emporter contre la présence d'un homme qui lui étoit si odieux, l'écouta paisiblement. Il est tems de vous déclarer, Madame, lui dit Moron, en lui montrant un vase plein de poison; votre vie est entre mes mains: j'ai ordre de mon Maître de vous donner ce poison; cependant j'ai assez de crédit sur lui pour la faire changer de résolution, & il est encore à votre choix de vivre heureuse, en répondant à l'amour que vous m'avez donné, ou de mourir par ce poison. Donne, donne, perfide, interrompit la Duchesse en prenant le vase; il n'y a point à choisir entre la mort & toi: trop heureuse, lorsque je serai délivrée des persécutions d'un monstre tel que toi. En achevant ces paroles, elle but ce qui étoit dans le vase, & continua ensuite à dire à Moron toutes les injures que sa colère lui inspira.

Le Duc, qui se repentoit du consentement qu'il avoit donné, accourut dans la chambre de la Duchesse, pour empêcher que Moron n'entreprit rien

rien contre elle. Son arrivée troubla ce cruel Ministre, & il se préparoit déjà à s'enfuir, ne doutant point qu'il ne fût convaincu de sa perfidie; mais la Duchesse ne daigna pas l'en accuser, & assura son mari, qu'elle étoit fort persuadée qu'on l'avoit trompé lorsqu'on lui avoit arraché ce consentement. Le Duc, attendri par ce discours, donna ordre qu'elle fût secourue; mais il n'étoit plus tems: le poison, qui étoit violent, fit son effet, & elle mourut sans se plaindre d'autre chose que de sa beauté, qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, & qui étoit la cause de tous ses malheurs. Le Duc ne se consola jamais de cette perte, & ne se soucia presque plus de ses Etats, qui furent depuis la proie des Espagnols. Le Chancelier Moron ne porta pas loin sa perfidie; car ayant été arrêté par ordre de l'Empereur Charles-Quint, les Espagnols, qui exercerent sur lui de grandes cruautés, le punirent de ses crimes; & l'Amiral, qui étoit déjà informé que la Duchesse n'avoit point écrit les lettres qu'on lui avoit envoyées de sa part, entra dans un grand désespoir en apprenant sa mort, qu'il ne chercha plus qu'à mourir, & se fit tuer à la bataille de Pavie.

F I N.





LA ROSE,
ODE NOUVELLE;
A THAMIRE.

TENDRE fruit des Pleurs de *Aurore*;
Objet des Baifers du *Zepbir*;
Reine de l'Empire de *Flore*;
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je ! hélas crains de paroître ,
Diffère un moment de t'ouvrir;
L'instant qui te doit faire naître,
Est celui qui doit te flétrir.

Comme toi, belle & jeune encore,
Que ma *Thémire* ait ton Destin:
Je t'ai cueillie en ton aurore.
Que je la cueille en son matin.

Si tu te plains de ta durée,
Vois fuir son rapide Printems:
Tu meurs d'un souffle de *Borée*;
Thémire cède aux coups du tems.

Descens d'une Tige épineuse,
Viens finir ton Destin ailleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des Fleurs.

Va, meurs sur le Sein de *Tbémire* ;
 Qu'il soit ton Trône & ton Tombeau :
 Jaloux de ton sort, je n'aspire
 Qu'au bonheur d'un Trépas si beau.

L'*Amour* aura soin de t'instruire
 Du côté que tu dois panser,
 Eclate à nos yeux, sans leur nuire ;
 Pare son Sein, sans le cacher.

Tu verras plus d'un jour, peut-être,
 L'Azile où tu vas pénétrer :
 Un Soupir t'y fera renaitre.
 Si *Tbémire* peut soupirer.

Qu'elle cede à son tour les Armes
 Au Dieu qui serre mes Liens :
 En voyant expirer tes Charmes
 Qu'elle apprenne à jouir des siens.





LA VOLUPTÉ, EPI TRE A M. D.

HOTEL aimable d'un lieu charmant,
Où, loin du faste & du tumulte,
Tu te montres fidèle au Culte
Du Dieu Pere de l'Enjouement;
J'irai, sous ce Bois respectable,
De Mirthe & d'Oliviers planté,
Revoir à tes côtés à Table
L'Innocence & la *Volupté*.

Des Dieux, des Grands, & du Vulgaire,
Que ces Berceaux soient ignorez :
Défendons l'heureux Sanctuaire,
Où des Profanes altérez
Porteroient leur seif téméraire.
Les Dieux, de nos Banquets jaloux,
Viendroient eux-mêmes, à notre exemple,
Se désaltérer avec nous,
Et n'auroient désormais qu'un Temple.

Adorons de loin nos Tyrans ;
Si la Gloire avec eux habite,
L'ennui reside avec les Rangs :
Et tu sçais que la Joye évite
L'œil fâcheux des Dieux & des Grands.

Votre Cœur n'a point notre hommage,
Grands de votre Fortune épris;
Ce Berceau, mieux que vos Lambris,
Couronne la Tête d'un Sage.
Plus de Plaisirs, moins de Splendeurs:
Vos ennuyeuses Excellences,
Et vos sérieuses Grandeurs
Glaceroient nos vives Séances.

Les Dieux, par un Don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes:
La Grandeur fut faite pour eux;
Le Plaisir fut fait pour les Hommes:
Ils sont Grands, nous sommes Heureux.

Que la Saturnale établie,
Dans son rustique Apartement,
Leur prouve leur Enchantement:
Quand l'Yvette parle & délire
Les nœuds du froid Raisonnement;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un biserre enchaînement,
Et la Maxime & la Saillie;
Et que des Cœurs l'accord charmant
Joint aux Accès de la Folie
Les ressources du Sentiment.

Dieux ! Respectez l'égarement
D'un heureux Mortel qui s'oublie;
Plus Dieu que vous dans ce moment ;
Pendant que l'active Opulence
Possède sans pouvoir jouir ;
Coulant, dans l'ombre du loisir,
Des jours faits pour l'indépendance ;

Une

Une oisive & molle indolence
M'endort dans les bras du Plaisir,
M'éveille au sein de l'Espérance.

Ami, voilà la *Volupté*,
Libre Enfant de l'Oisiveté;
La *Volupté*, toujours nouvelle,
Vive, sans fougue & sans transports,
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Quit, fuit, mais qui laisse après elle
Les Desirs au lieu de Remords.

Sur mon front serein la Jeunesse
Sème ençor les Fleurs & les Ris;
Je bois, je folâtre, je ris;
Si je succombe à ma foiblesse,
Un Dieu réchauffe mes Esprits;
Et chaque instant qui fuit, nous laisse
Plus altérez & plus épris.

Nuit charmante, arrête & prolonge
Les douceurs d'un Festin pareil:
Reculons l'instant du Sommeil;
Il ne peut nous donner qu'un Songe.

Que l'Aube à son brillant retour
Sur les Gazons nous trouve encore,
Disputans de Vers & d'Amour:
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les Fleurs, les Plaisirs, & l'Aurore.

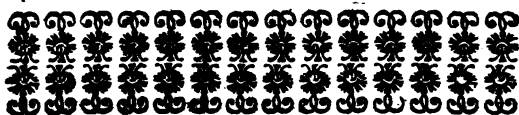




L' A M O U R R E G R E T T É; D I X A I N.

A Cez Enfant, qu'on accuse sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre les loix,
Je consacrai ma première jeunesse;
Mais le perfide abusant de ses droits,
Se fit un jeu des troubles de mon ame.
Je détestai son Empire, sa Flame;
Il me quitta, sûr d'être regretté,
Las! il est vrai! Malgré tes injustices,
Reviens, Amour. J'aime mieux tes caprices,
Que cet ennui qu'on nomme liberté.





L'HONNEUR

DES

S O N G E S

R É T A B L I ;

M A D R I G A L.

TIRIS, qui croit tous les Songes menteurs,
S'endormit l'autre jour dans le fond d'un bocage,
Et Morphée aussi-tôt lui présenta l'image
De son Iris, sensible à ses tendres ardeurs.

Le plaisir long-tems ne sommeille.

Dans ce moment Tiris s'éveille :

Sa Bergère paroît à ses regards surpris.

Dieu des Pavots, dit-il, faut-il que tes Mensonges

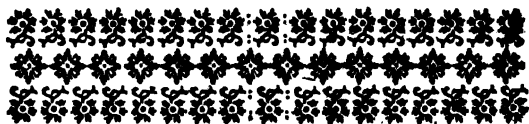
D'un feu sincère soient le prix !

L'Amour qui l'éceutoit, força la jeune Iris

De rétablir l'Honneur des Songes.



LES



LES DANGERS DU SOMMEIL:

*A Mademoiselle D***, sur ce qu'elle
aimoit beaucoup à dormir.*

FAUT-il que de jalouses ombres
Sur vos yeux retombent toujours:
Et que Morphée en des nuits sombres
Change les plus beaux de vos jours?

Le cours rapide des journées
Vous montre envain le prix du tems;
Dans l'espace de dix années,
A peine vivez-vous trois ans.

Encor si ce Sommeil, Silvie,
Pouvoit prolonger votre sort;
Si la mort rendoit à la vie
Ce que vous donnez à la mort.

Mais, non; dans les sombres demeures
Clotho file sans s'arrêter,
Et vous compte toutes les heures
Que vous ne pouvez pas compter.

401 LES DANGERS DU SOMMEIL.

Profitez mieux de votre vie :

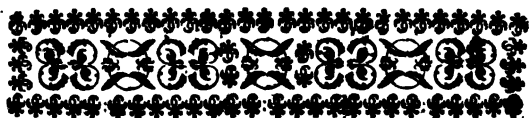
Pour l'Amour veillez aujourd'hui,
Ou du moins, aimable Silvie,
Apprenez à dormir pour lui.

Jadis dans un bois solitaire,
La Déesse des Mers dormant,
Le malin Enfant de Cithère
Prit soin d'y guider son Amant.

La Belle croyoit que Morphée
L'occupoit de Songes divers;
Et cependant l'heureux Pelée
Donnoit Achille à l'Univers.

Charmant Objet de ma Tendresse,
Puisque dans vous tout est divin,
Que vous proposerois-je enfin
Que l'Exemple d'une Déesse ?





LE TRIOMPHE DE LA BEAUTÉ.

UN Ruisseau m'endormoit en tombant dans le
Seins,
Mille Oiseaux m'éveilloient & ranimoient ma veine;
Une Aurore naissante éclairoit un chemin,
D'où le Zéphir & Flore; avec leur douce haleine,
Faisoient neiger sur moi la Rose & le Jasmin.
J'aperçus tout-à-coup la Beauté que j'adore :
J'oubliai les Ruisseaux,
Je n'ouïs plus d'Oiseaux;
Je ne vis plus de Flore,
De Roses, de Jasmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

F I N.



CATALOGUE DE LIVRES

Imprimez chez JEAN NEAUME, ou
dont il a Nombre d'Exemplaires.

A Necdotes de la Cour de Philippe Auguste,
3 vol. 12.

Idem, Tom. 4. 5. & 6. sous presse.
Architecture de Palladio, fol. 4 Tom. 2 vol. Hays
1728. en très-grand pap.

de Vignole, par A. C. Daviler, a-
vec un Supplément, contenant toutes les Cor-
rections & Augmentations qui y ont été fai-
tes par le Sr. le Blond. La Hays 1730-1738.
in 4. 3 vol.

Idem, le Supplément du Sr. le Blond,
séparément, avec 25 nouvelles Figures, in 4.
1738.

Avantures de Telemoque, avec de magnifiques Fi-
gures, in fol. & in 4. Amsterd. 1734.

Burnet, Histoire des Révolutions d'Angleterre,
contenant ce qui s'est passé de plus secret de-
puis le Rétablissement de Charles II. jusqu'à
la fin du Regne d'Anne I. précédée d'un Ré-
cit Préliminaire des Evenemens sous le Regne
de Jaques I. Charles I. & sous l'Usurpation de
Cromwel, in 4. 4 tom. 2 vol. Hays 1735.

Idem, 4. 4 vol. fig. en grand papier; ibid.

Idem, la Continuation à part, 2 vol. 4.
Hays 1735.

Idem, en grand papier.

Bibliothèque Orientale, ou Dictionnaire Histori-
que, Géographique, & Généalogique, de tous
les Etats Orientaux, par d'HARRELOT: Nou-
velle Edition, augmentée non seulement des Re-
marques

C A T A L O G U E.

marques Critiques de divers Sçavans, mais même d'Additions très-considerables de Mr. **VISNÉLOU**, Vicaire Apostolique à la Chine, & avec différentes Cartes Géographiques, 2 vol. in fol. sous la presse.

Bibliothèque de Campagne, ou Amusemens de l'Esprit & du Cœur, in 12. 9 vol. Hays 1735-1738.

Bernemds en Gedenkwaardige Rechts-zaken, met de Penningen die 'er over gegeven syn: Verza-meld door den Heere Gayot de Pitaval, uit het Fransch vertaald door P. le Clercq, 2 Deelen 's Hage 1737. en 1738. in 8.

Boerhaave Elementa Chemiæ quæ anniversario labore docuit, in Publicis Privatissque Scholis, cum Tabulis aneis, Lugd. Batav. 1732. 4. 2 vol.

———— **Opuscula Omnia**, Hagæ 1738.

Causés célèbres & intéressantes; avec les Jugemens qui les ont décidées; par Pitaval, Edition plus ample que celle de Paris. On y a ajouté un Traité de la Dissolution du Mariage, pour Cause d'Impuissance, la Haye 1738. 11 vol. in 8.

———— **Idem**, Tom. 12. & 13. 8, sous presse.

Cange (Carolus de Fresne Domini de) **Glossarium ad Scriptores mediæ & infimæ Latinitatis**, 6 vol. Parisiis 1735.

Castellæ Lexicon Heptaglotton, **Hebraicum**, **Chaldaicum**, **Syriacum**, **Samaritanum**, **Æthiopicum**, **Arabicum**, **conjunctim**, & **Persicum**, **separatim**, Londini 1669, in folio.

Dissertations curieuses sur différens Sujets, composées par M. Huet, Evêque d'Avranche, & recueillies par l'Abbé Tiffadet, 2 vol. 12. 1720.

Dictionarium Universale Latino-Gallicum, 8. Hagæ 1731.

Egeremens du Cœur & de l'Esprit, ou Mémoires de Mr. de Meilcour, par Crebillon fils, 3 vol. in 12. la Haye 1738.

C A T A L O G U E

Eloge Funèbre de Louis XIV, par la Motte; avec une Ode sur la Mort, & diverses autres Pièces du même Auteur, & quelques Poësies, non imprimées de la Fontaine, 12. Haye 1716.
Ephésiques de Xenophon Ephésien, ou les Amours d'Anthès & d'Abrocomas, la Haye 1736. in 12.

Erasmi Colloquia, cum Notis Variorum, 1729. in 8.
St. Ephraim Syrus, Græcè, Oxonii 1709. in folio,
Etreunes Chrétiennes, Prières, Méditations, avec l'Idée abrégée de la véritable Religion, & quelques Cantiques Sacrez. 8. 1736.

Etreune Chrétienne, 8.

Fabri (Basilii) Thesaurus Eruditionis Scholasticæ, seu Lexicon Latino-Germanico-Gallicum, post Buchneri, Cellarii, Grævii, & Stubellii Operas, ex ultimâ Jo. Matthiæ Gesneri Locupletatione, Lipsiæ 1735. 2 vol. in folio.

Græce Lingua Dialecti, in Scholæ Regiæ Westmonasteriensis Usum, recognita, Opera Mich. Maittaire. Præfationem & Appendicem ex Apollonii Dyscoli Fragmento inedito addidit J. F. Reitzius, Hagæ Comitum 1738. in 8.

Grammaire Françoisse & Angloise, par Rogissart, Haye 1738. 8.

Histoire Métallique des XVII. Provinces des Pays-Bas, depuis l'Abdication de Charles-Quint, jusqu'à la Paix de Bade en MDCCXVI. traduite du Hollandois de Gerard van Loon, fol. 5 vol. fig. Haye 1732.

———— Idem, grand papier.

———— de la Sultane de Perse, Contes Turcs, la Haye 1736. in 12.

———— du Vicomte de Turenne, par le Chevalier de Ramsay, enrichis de Cartes & de Plans des Sièges & des Batailles, la Haye 1735. in 8. 4 vol. avec Figures.

———— du même, par feu Mr. l'Abbé Raguenet:
Qu-

C A T A L O G U E.

Ouvrage qui caractérise parfaitement bien son Héros, la Haye 1738. in 8. 2 vol. avec Médailles.

Histoire des Révolutions de Hongrie, contenant une Histoire générale de ce Royaume, mais particulièrement des Mouvements qui l'ont agité au dedans & au dehors, où les Droits des Hongrois & ceux de la Maison d'Autriche sont discutés avec beaucoup de Force & d'Intelligence : on y trouve plusieurs Pièces curieuses & originales, sur-tout le fameux Manifeste de Constantin Veracius, qui n'a jamais paru en François, auquel sont joints les Mémoires de la Guerre & des principales Aventures du feu Prince Ragotski, écrits par lui-même, la Haye 6 vol. in 12. 1738.

———— Idem, 2 vol. 4.

Histoire (Nouvelle) d'Angleterre, en Anglois & en François, par Demandes & Réponses. Tirée des plus fameux Historiens Anglois. Troisième Edition, corrigée & augmentée, la Haye 1738. in 12.

Justini Philosophi & Martyris, Apologia due, & Dialogus cum Thryphone Judæo, cum notis & emendationibus Hyoni Thiribii, Gr. & Lat. Londini 1722. in folio.

Lettres (trois) Pastorales de l'Evêque de Londres aux Fidèles de son Diocèse, contre les Libertins & Incrédules; avec un Préfervatif contre l'Incrédulité, 8. 4 Parties. Haye 1732.

Liturgie, ou Formulaire des Prières Publiques, à l'Usage de l'Eglise Anglicane, 12. Londres 1729.

Lettres (Nouvelles) Persannes, 2 vol. Haye 1735.

———— & Négociations des Comtes d'Estrades & d'Avaux, 9 vol. 12. Haye 1719.

———— & Mémoires du Comte d'Estrades, avec ceux du Comte d'Avaux, 9 vol. 12.

La Vie de Marianne, ou les Aventures de Madame

C A T A L O G U E.

- me la Comtesse D***. par Marivaux, 8 Parties, avec fig. 8. Haye 1735-1738.
- Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne sous les Regnes de Charles II, de Jaques II, de Guillaume III. & Marie II. & d'Anne I. avec une Introduction, concernant les Regnes de Jaques I, Charles I, & Cromwel, par Burnet, 12. 6 vol. Haye 1735.
- Idem, la Continuation à part, 3 vol. 12. 1735.
- d'Omer de Talon, Avocat Général en la Cour du Parlement de Paris, contenant toutes les Affaires qui se sont passées du tems du Cardinal de Retz, 8 vol. 12. Haye 1732.
- du Marquis de Fieux, par le Chevalier D. M. Haye 1735. 4 vol. 12.
- Politiques, Amusans, & Satiriques par Brazy, 3 vol. 8. 1735.
- Mentor (le) Cavalier, ou les Illustres Infortunés de notre Siècle, par le Marquis d'Argens, Londres 1736. 12.
- Méthode (Nouvelle) pour apprendre à bien lire & à bien orthographier, par Jean Palairet, Haye 1737. 8.
- Mémoires du Marquis de Feuquieres, 4 vol. 12. sous Presse.
- Marmora Oxoniensia, sive Marmorum Arundellianorum, Seldenianorum, aliorumque, cum Diversorum, maxime H. Prideaux Commentariis, Editio nova à Mettario data, Londini 1732. in folio, cum fig.*
- Négociations Secrètes touchant la Paix de Munster & d'Osnabrug, ou Recueil général concernant ces Négociations, depuis le commencement en 1642., jusqu'à leur conclusion en 1648. avec les Dépêches de M. Vautorte, & autres Pièces au sujet du même Traité jusqu'en 1654. inclusivement. Ouvrage absolument nécessaire à tous ceux qui se pourvoyeront du Corps Diplomatique ou grand

C A T A L O G U E.

grand Recueil des Traitez de Paix, fol. 4 vol.
Hays 1725.

Négociations Secrètes, idem, grand papier.

Nouveau Testament, gros Caractère, 8. Hays
1735.

A New French Grammar, by Mr. Rogissard, 8.
Hague 1738.

Nouvelles Découvertes en Médecine, par Mar-
connay, 12. 1735.

Oeuvres de Clément Marot, avec les Notes de
l'Abbé Langlet du Fresnoy, 6 vol. 12. Hays
1731.

————— Idem, 4 vol. 4. ●

Origine de la Grandeur de la Cour de Rome, &
de la Nomination aux Evêchez & Abayes de
France, par M. l'Abbé de Vertot, Hays 1737.
in 12.

Païsanne (la) Parvenuë, ou les Mémoires de Ma-
dame la Marquise de L. V. par le Chevalier D.
M. Hays 1736-1738. in 12. 12 Parties.

Païsan Parvenu, 5 vol. 12.

Paris, où le Mentor à la Mode, par le Cheva-
lier D. M. in 8. 3 Parties. 1737.

Philosophe (le) Anglois, ou Histoire de Clevel-
land, Fils naturel de Cromwell; écrite par lui-
même, Hays 1738. 6 vol. 12. avec fig.

Poësies Spirituelles de Malaccal. 8..

Remarques Historiques & Critiques sur l'Histoire
d'Angleterre de Rapin Thoyras, par Tyndal,
& l'Abregé Historique des Actes Publics d'An-
gleterre de Rymer, fait par Rapin Thoyras,
avec des Notes Critiques de Tyndal, 4. 2 vol.
Hays 1733.

Recueil de Chançons Choïfies, le premier Cou-
plet Notté, & le Recueil de Cantates, à l'u-
sage des Amateurs de la Musique, 12. 7 vol.
Hays 1735.

Semaine Sainte. 8.

Spec-

C A T A L O G U E.

Speftacle (le) de la Nature, où Entretiens fur les Particularitez de l'Hiftoire Naturelle, qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux, & à leur former l'Efprit, 6 Tomes 3 vol. fig. Haye 1736. 12.

———— Idem, Tome 7. & 8. fous preffe faifant le 4 volume.

Sultanes de Guazato, ou les Songes des Hommes éveillez, Contes Mogols, Haye 1736. in 12. 2 vol.

Saturnales (les) Françoises, par M^{***}. Paris 1736. 12. 2 vol.

Schouwtoncel der Natuur, of Samenſpraaken over de byzonderbeden der Natuurlyke Hiftoire, die men bequaamft geoordeelt heeft om den jongen lieden leerzucht in te boezemen en hun verftand op te leiden. Uit het Fransch vertaald door P. le Clercq, eerfte en tweede Deel, in 8. met plaatzen, 's Ha-
ge 1737.

Titi Livii Patruini Historiarum Libri qui extant, Interprete Juliano Florido, in Ufum Delphini, 4. 6 vol. Parisiis. 1679.

Voyages de Corneille le Brun au Levant, en Mofcovie & en Perſe, Haye 1732. 5 vol. in 4.

———— Idem, grand Papier.

———— faits principalement en Afie, dans les XII. XIII. XIV. & XV. Siècles, par Pierre Bergemon, Haye 1736. in 4. 2 vol.

Vita (de) & Rebus geſſis Sereniſſimæ Principis Mariae, Scotorum Reginae, Franciæ Dotariæ à S. Jeſſe. Londini 1725. in fol. 2 vol.

F I N.



862980



